


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Grande Sala O.S.
22·I·6

HISTOIRE

DES

GUERRES

DES GAULOIS ET DES FRANÇAIS

EN ITALIE.

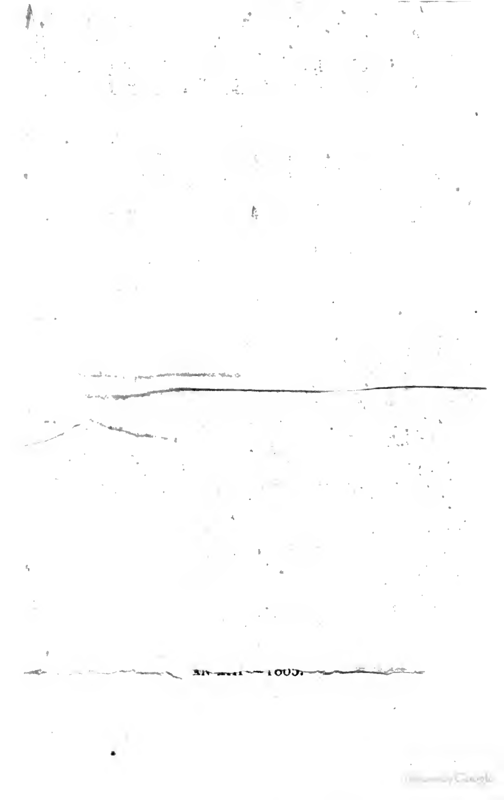


A
NAPOLÉON,



EMPEREUR
DES FRANÇAIS.






Nazionale V. E. III
NAPOLI
Digitized by Google

HISTOIRE

DES

GUERRES

DES GAULOIS ET DES FRANÇAIS

EN ITALIE;

Avec le Tableau des Événemens civils et militaires qui les accompagnèrent, et leur Influence sur la Civilisation et les Progrès de l'esprit humain;

DEPUIS BELLOVÈSE JUSQU'A LA MORT DE LOUIS XII;

Par l'ex-Adjud. gén. AUGUSTE JUBÉ, Tribun;

DEPUIS LOUIS XII JUSQU'AU TRAITÉ D'AMIENS;

Par JOSEPH SERVAN, Général de Division;

DÉDIÉE A SA MAJESTÉ L'EMPEREUR.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ BERNARD, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS.

AN XIII — 1805.





SOMMAIRES DE L'OUVRAGE.

PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER.

Depuis 591 avant l'ère vulgaire jusqu'en 450 après l'ère vulgaire : de l'irruption de Bellovèse, chef de Gaulois, en Italie, jusqu'à l'époque où les Gaules envahies par les Francs, peuple originaire des bords de la Vistule, perdent leur nom, et prennent celui de France.

LIVRE SECOND.

Depuis 450 après l'ère vulgaire jusqu'en 987 : des premiers rois de France jusqu'à la fin de la dynastie de Charlemagne.

LIVRE TROISIÈME.

Depuis l'an 987 jusqu'en 1483 : du règne de Hugues Capet au règne de Charles VIII ; découverte de la poudre à canon et de l'imprimerie, vers 1330 et 1450.

LIVRE QUATRIÈME.

Depuis 1483 jusqu'en 1498 : règne de Charles VIII.

LIVRE CINQUIÈME.

Depuis 1498 jusqu'en 1509 : du couronnement de Louis XII, à l'évacuation du royaume de Naples par les Français.

LIVRE SIXIÈME.

Depuis 1509 jusqu'en 1515 : du traité de Blois, à la mort de Louis XII.

SECOND VOLUME.

LIVRE SEPTIÈME.

Depuis le 1er janvier 1515 jusqu'au 29 novembre 1516: de l'avénement de François Ier au trône, au traité de Fribourg, dit *la paix perpétuelle.*

LIVRE HUITIÈME.

Depuis le 29 novembre 1516 jusqu'au 20 avril 1522 : du Traité de Fribourg, à l'expulsion des Français de la Lombardie.

LIVRE NEUVIÈME.

Depuis le 20 avril 1522 jusqu'au 5 août 1529 : de l'élévation d'Adrien VI au pontificat, à la paix de Cambrai.

LIVRE DIXIÈME.

Depuis le 5 août 1529 jusqu'au 21 mars 1547 : de la paix de Cambrai jusqu'à la mort de François Ier.

LIVRE ONZIÈME.

Depuis le 1er août 1547 jusqu'au 3 avril 1559 : de l'avénement de Henri II au trône, jusqu'à la paix de Cateau-Cambresis.

LIVRE DOUZIÈME.

Depuis le 3 avril 1559 jusqu'au 14 mai 1610 : depuis la paix de Cateau-Cambresis jusqu'à la mort de Henri IV.

TROISIÈME VOLUME.

Ire PARTIE.

LIVRE TREIZIÈME.

DEPUIS le 14 mai 1610 jusqu'au 14 mai 1643 : de la mort de Henri IV, à celle de Louis XIII.

LIVRE QUATORZIÈME.

DEPUIS le 14 mai 1643 jusqu'au 10 août 1678 : de la mort de Louis XIII, à la paix de Nimègue.

LIVRE QUINZIÈME.

DEPUIS le 10 août 1678 jusqu'au 20 septembre 1697, et janvier 1699 : de la paix de Nimègue, à celles de Riswick et de Carlowitz.

LIVRE SEIZIÈME.

DEPUIS le 20 septembre 1697 jusqu'au 1er septembre 1715 : de la paix de Riswick et celle de Carlowitz, à la mort de Louis XIV.

IIe PARTIE.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

DEPUIS le 1er septembre 1715 jusqu'au 20 octobre 1740 : de la mort de Louis XIV, à celle de l'empereur Charles VI.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

DEPUIS le 20 octobre 1740 jusqu'au 10 mai 1774 : de la mort de Charles VI, à celle de Louis XV.

QUATRIÈME VOLUME.

Iere PARTIE.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

Depuis le 10 mai 1774 jusqu'au 21 janvier 1793 : de la mort de Louis XV, à celle de Louis XVI.

LIVRE VINGTIÈME.

Depuis le 21 janvier 1793 jusqu'au 5 octobre 1795 : de la mort de Louis XVI et la reprise de Toulon, à la formation du Directoire Exécutif.

LIVRE VINGT-UNIÈME.

Depuis le 5 octobre 1795 jusqu'au 3 février 1797 : de la formation du Directoire Exécutif, à la reddition de Mantoue.

IIe PARTIE.

LIVRE VINGT-DEUXIÈME.

Depuis le 3 février 1797 jusqu'au 17 octobre 1797 : de la prise de Mantoue, au traité de paix conclu à Campo-Formio.

CINQUIEME VOLUME.

LIVRE VINGT-TROISIÈME.

Depuis le 17 octobre 1797 jusqu'au 9 novembre 1799 : du traité de Campo-Formio, au renversement du Directoire Exécutif.

LIVRE VINGT-QUATRIÈME.

Depuis le 9 novembre 1799 jusqu'au 25 mars 1802 : du renversement du Directoire Exécutif, au traité de paix signé à Amiens.

GUERRES EN ITALIE.

SOMMAIRE

DU LIVRE PREMIER.

Bellovèse en Italie. — Colonies gauloises au-delà des Alpes. — Autres expéditions des Gaulois. — Brennus. Pillage de Rome, siége du Capitole. — Nouvelles expéditions des Gaulois. — Manlius Torquatus. — Retraite des Gaulois. — Leur retour, leur défaite. — Première colonie romaine dans la Gaule Cisalpine. — Nouvelles tentatives, nouvelles défaites des Gaulois. — Grande coalition des Gaulois ; consternation de Rome ; bataille de Télamon. — Les Gaulois assiégés dans Milan. — Annibal. — Passage des Alpes. — Cavalerie gauloise. — Victoire des Gaulois dans la forêt de Litona. — Armée romaine dans les grandes Gaules. — Colonie romaine à Aix. — Dévouement des Gaulois. — Leurs victoires. — César dans les Gaules. — Auguste. — Asservissement des Gaulois. — Conduite héroïque de plusieurs de leurs chefs. — Les Gaulois incorporés dans les armées romaines, sous le règne des empereurs.

Première incursion des Francs. — Posthume. — Probus. — Constantin. — Julien. — Incendie de Rome. — Nouvelle invasion dans les Gaules, par les Alains, les Suèves et les Vandales. — Confédération des Armoriques. — Aétius. — Royaumes des Francs et des Bourguignons. — Attila. — Odoacre. — Les Gaules perdent leur nom, Rome ne conserve que le sien.

HISTOIRE
DES GUERRES
DES
GAULOIS ET DES FRANÇAIS
EN ITALIE,

DEPUIS BELLOVÈSE JUSQU'AU TRAITÉ D'AMIENS, EN 1802.

LIVRE PREMIER.

Depuis 591 avant l'Ère Vulgaire, jusqu'en 450 après.

(753) UNE troupe de pâtres et d'aventuriers, dirigée par un homme plein de courage et de génie, bâtissant quelques chaumières, et traçant autour d'elle une faible enceinte, avait jeté sur les bords du Tibre les fondemens du plus puissant empire. Rome naissait à peine, et déjà son enfance, que nous dépouillons de ce merveilleux dont ses historiens et ses poètes l'ont environnée, luttait avec avantage contre la

jalousie, la politique et les efforts de tous les petits états voisins de son territoire. Tarquin, le cinquième de ses rois, portait avec gloire la couronne qu'il avait usurpée, triomphait des Latins et des Étrusques, soumettait les Sabins, et préparait, dans les remparts du Capitole, un asile à la fortune du peuple romain. (616)

(600) Une colonie phocéenne, traversant la mer Égée, la mer Ionienne, celle de Sicile et la Méditerranée, venait de fonder, sur les côtes méridionales des Gaules, l'illustre ville de Marseille, et d'acclimater ainsi dans ces contrées le commerce et les arts qui florissaient en Grèce.

L'Égypte, fidelle à ses antiques usages, était soumise alors à la puissance de ses rois pendant leur vie; elle les jugeait sévèrement après leur mort.

(605) Les débris de l'empire d'Assyrie, qu'avait laissé démembrer le voluptueux Sardanapale, étaient, depuis deux siècles, divisés en trois grands royaumes*: Assuérus régnait sur les Mèdes; Nabuchodonosor commandait à Ninive, et il s'acharnait à la destruction de l'antique et puissante ville de Tyr; l'immense Babylone était en proie à l'anarchie, et le grand Cyrus devait bientôt réduire toute

l'Asie sous son joug, en fondant le vaste empire des Perses. (536)

Le sage Solon venait de remplacer le code sanguinaire de Dracon par de nouvelles lois, sinon parfaites, du moins *les meilleures que l'on pût alors donner aux Athéniens*, dans le même temps où Daniel, Ezéchiel, Jérémie et beaucoup d'autres, prophétisaient sans succès chez le peuple le plus crédule et le plus superstitieux de l'univers. (594)

Le pays des Gaules, couvert encore de marais profonds et de forêts révérées, était occupé par des peuplades nombreuses, différant toutes entre elles par les formes de leur gouvernement, ne se rapprochant que pour se combattre, et néanmoins réunies, aux yeux des historiens, par une même origine, par des mœurs presque semblables, et par cette intrépidité féroce qui caractérisait tous les Celtes. Chez les Gaulois, deux conditions seulement jouissaient de quelque considération; les druides et la noblesse : les premiers avaient l'intendance du culte, l'institution de la jeunesse, la direction des affaires publiques et particulières. L'autorité de leur souverain pontife était absolue. Ils n'allaient point à la guerre, et ils étaient exempts de toute sorte d'impôts

et de servitude, *ce qui était cause*, a dit depuis César, *que chacun tâchait d'y mettre son fils et son parent.* L'ordre de la noblesse au contraire n'avait point d'autre exercice que celui des armes.

Ce peuple superstitieux sacrifiait journellement des victimes humaines. Les maris et les pères avaient puissance de vie et de mort sur leurs femmes et sur leurs enfans, et ils usaient fréquemment de ce droit barbare sur leurs épouses. Cette nation presque nomade, amie des armes et du carnage, ignorant les ressources du commerce et méprisant les travaux de l'agriculture, ne connaissant d'autre droit que celui de l'épée, avait souvent été contrainte d'envoyer au loin l'excès de sa population, et de conquérir des terres que d'autres savaient cultiver.

Sous le règne du vieux Ambigat, l'un des plus puissans chefs des Gaules, on vit deux nouvelles colonies armées quitter les rives de la Loire, et suivre les neveux de ce prince. Pendant que Sigovèse dirige l'une vers la Germanie, et à travers de cette antique forêt d'Hercynie, dont la Forêt Noire n'est plus qu'une faible portion, Bellovèse, à la tête de l'autre colonie, franchissant la barrière qu'a-

vait en vain élevée la nature, se précipite sur les Umbres, Gaulois d'origine, s'empare du pied des Alpes et de l'Apennin, des fertiles plaines du Pô et de l'Adige, et fonde, avec la ville de Milan, une puissance bientôt redoutable. (591)[1]

A cette même époque, sous un ciel aussi beau, les Grecs célébraient, pour la première fois, les jeux pythiens, auprès de cet auguste temple de Delphes dont les Gaulois devaient, trois siècles après, piller les immenses trésors.

L'aspect des riantes campagnes où Bellovèse venait de s'établir, la culture des oliviers et des vignes, inconnue jusqu'alors aux Gaulois, leurs succès contre les tentatives réitérées de leurs voisins, tout se réunit, sans doute, pour fixer cette nouvelle colonie dans ce riche territoire, que les Romains ont distingué des grandes Gaules par le surnom de *Gaule Cisalpine*, jusqu'à l'époque de la nouvelle division qu'Auguste fit de l'Italie.

Plusieurs siècles avant, d'autres Gaulois s'étaient déjà emparés de la Ligurie dont ils restèrent en possession, tandis que toutes les autres

[1] Cette colonie armée était composée d'Arvernes, d'Ambarres, de Senonois, de Bituriges, de Carnutes et d'Éduens.



contrées de l'Italie passaient successivement entre les mains de diverses colonies guerrières, et devenaient, avec leurs habitans, la proie des vainqueurs. C'est ainsi que le Latium avait obéi aux Sicules, aux Aborigènes, aux Pelasgiens, aux Arcadiens, aux Aurunces, aux Rutules, aux Volsques, aux Osciens, aux Ausoniens, aux Coriolans, aux Fidénates, aux Sicaniens et aux Latins ; l'Étrurie aux Ombriens, aux Tyrrhéniens et aux Étrusques ; enfin, toute la partie méridionale de l'Ausonie, aux Œnotriens, aux Ausoniens, aux Crotoniates, aux Locriens, aux Tarentins, aux Apuliens, aux Messapiens, aux Salentins, aux Iapyges et aux Calabrois, tous Grecs d'origine, et qui, par ostentation, donnèrent à cette petite contrée le nom de *Grande Grèce*.

Chaque colonie avait apporté les mœurs et les usages, le culte et la superstition, les arts et le langage de sa métropole; et l'on pouvait reconnaître les peuples qui descendaient des Grecs, des Lydiens, et des Celtes, Gaulois ou Galates.

Ceux de ces derniers qui jouissaient, dans la Cisalpine, des productions et de la fertilité de ce beau pays, attirèrent bientôt d'autres Gaulois.

(584) Les Cenomanes, guidés par Elitovius, franchissant les Alpes cotiennes, vinrent s'établir auprès de leurs compatriotes, dans le fertile Mantouan, dans la Carniole, et dans les territoires qui, depuis, ont dépendu de la république de Venise.

Bientôt après, les Lèves et les Ananes firent une troisième irruption en Italie, et se fixèrent sur les bords du Pô, ce fleuve que les poètes ont rendu si célèbre sous le nom d'*Eridan*.

Enfin, les Boïens et les Lingoniens, traversant les Alpes pennines, (Grand Saint-Bernard) allèrent fonder des établissemens sur la rive droite, et vers l'embouchure du Pô, entre Ravennes et Bologne.

Telle fut l'origine des villes nombreuses que l'on voit encore aujourd'hui florissantes dans ces belles contrées. Elles dûrent leur naissance à ces émigrations sorties successivement du sein d'un peuple qui dominait alors dans la plus grande partie de l'Europe.

Le long repos qui suivit tant d'expéditions prouva que l'humeur guerrière n'avait pas seule guidé ces nombreux aventuriers; leurs succès rapides avaient appris aux peuples agriculteurs combien il leur importait de se tenir en état de résister aux irruptions des barbares

qui, le fer à la main, se dirigent toujours vers les contrées les plus riches, vers les pays les mieux cultivés.

Une cause bien légère servit de prétexte pour appeler de nouveaux Gaulois dans le cœur de l'Italie. Un déni de justice de la part des magistrats de Clusium à l'égard d'Aruns, ayant fait concevoir à ce simple citoyen le projet d'aller chercher dans les Gaules de terribles instrumens de sa vengeance, il porta aux Senoniens (entre Paris, Meaux et Orléans) des vins délicieux, les instruisit des richesses de l'Italie, leur fit épouser sa querelle, et les guida lui-même, à travers les Alpes et la Gaule Cisalpine, jusqu'au pied des Apennins, et au-delà de Ravennes.

Pour venger l'honneur d'un mari outragé par un jeune pupille, les Gaulois, deux cents ans après la première invasion de Bellovèse, viennent donc ravager et conquérir tout le pays situé entre Ravennes et Ancône, combattre et chasser les Tyrrhéniens, originaires de la Lydie, bâtir la ville de Seno-Gallia ou Senagallica, (Sinigaglia) et assiéger enfin Clusium, où s'étaient renfermés la femme et le pupille d'Aruns. (392)

Rome, après avoir chassé ses rois, et vaincu

la coalition puissante qui s'était armée en leur faveur, était passée sous le gouvernement des consuls, avait momentanément subi le joug tyrannique des décemvirs, s'était réfugiée, dans des temps difficiles, sous l'autorité militaire et absolue d'un dictateur; et, par une suite non interrompue de guerres sanglantes et opiniâtres contre les Étruriens, les Volsques, les Latins, les Èques, les Herniques, les Sabins, les Toscans, les Fidénates même et les Veïens, elle préludait à la conquête du monde.

(396) La ville de Veïes, après un siége de dix ans, venait de succomber sous les efforts de Camille, et les Romains croissaient en richesses, en prétentions et en ingratitude. Camille, proscrit, portait au loin le tableau d'un grand homme injustement persécuté, et le modèle des citoyens vertueux constamment attachés à leur patrie.

(392 = 391) Ce fut alors que le sénat, imploré par les habitans de Clusium, députa trois Fabius pour offrir au chef des Gaulois la médiation du peuple romain. La réponse de Brennus indique sur quelles étranges bases on croyait alors fondé le droit public des nations.

« Nous portons, dit-il, notre droit à la pointe « de nos épées, et tout appartient aux gens de

« cœur; cependant, sans recourir à cette loi pri-
« mitive, nous nous plaignons des Clusiens qui,
« ayant plus de terres qu'ils n'en peuvent culti-
« ver, refusent de céder celles qui leur sont inu-
« tiles. Et quel autre motif, Romains, avez-
« vous pour subjuguer tant de peuples voisins ?
« Vous avez enlevé aux Sabins, aux Fidénates,
« aux Albains, aux Éques et aux Volsques, la
« meilleure partie de leur territoire. *Ce n'est pas*
« *que je vous taxe d'injustice ;* mais il est clair
« que vous-mêmes avez regardé comme la plus
« ancienne de toutes les lois *que le plus faible*
« *doit céder au plus fort.* Cessez donc de plaider
« pour les Clusiens, ou souffrez que nous pre-
« nions la défense de ceux que vous avez assu-
« jettis.... »

Étrange déclaration d'un barbare, et qui cependant diffère si peu de cette foule de manifestes publiés au milieu des nations civilisées !

Le fier langage de Brennus ne devait point donner satisfaction aux jeunes ambassadeurs. Abusant d'un caractère sacré, ils entrèrent dans Clusium sous un prétexte respectable, s'y renfermèrent, exhortèrent les assiégés à se défendre, et firent même, à leur tête, des sorties vigoureuses. Brennus irrité prend à témoin

de cette perfidie et ses dieux et ceux des Romains, lève le siége de Clusium, se dirige vers Rome, et demande qu'on lui livre les députés qui ont violé le droit des gens.

Le sénat tremblant renvoya l'affaire au peuple séduit par la popularité des Fabius, et l'intérêt particulier d'une famille l'emporta sur l'honneur et le salut publics; le peuple approuva la témérité des jeunes patriciens, et nomma les trois Fabius tribuns militaires.

Rien ne put alors retenir la fureur, ni ralentir la marche de Brennus. Soixante-dix mille Gaulois, répandant par-tout l'épouvante, traversent l'Étrurie, descendent le long du Tibre, et rencontrent les tribuns à la tête de quarante mille hommes, sur les bords de l'Allia, qui se jette dans le Tibre au-dessus de Rome. (390) [1]

Ce fut sur ce terrain étroit que les Romains se mesurèrent pour la première fois avec les Gaulois, et cette rencontre leur fut défavorable. Resserrés entre la rivière et les coteaux

---

[1] C'est par erreur que des écrivains ont placé la bataille d'Allia à l'an de Rome 362, (392 avant l'ère vulgaire) les trois Fabius Ambustus n'ayant été nommés tribuns militaires qu'en 364, (Chronologie de Varron) 390 avant l'ère vulgaire.

voisins, ils voulurent suppléer au nombre par une sage disposition de leurs troupes, dont l'élite fut placée dans la plaine, et le reste sur les hauteurs ; mais, la crainte d'être enveloppés leur faisant renoncer à leur ordre de bataille accoutumé, ils étendirent leur front aux dépens de leur profondeur. Les Gaulois attaquèrent, avec leur furie et leurs cris ordinaires, les Romains qui occupaient les hauteurs, et, les ayant culbutés, ils se précipitèrent sur le flanc de ceux qui étaient rangés dans la plaine, et qui n'opposèrent presque aucune résistance. Quelques fuyards traversèrent le Tibre pour aller se réfugier dans Veïes; d'autres portèrent à Rome l'alarme et la consternation.

Brennus suivit de près ces derniers. Campé sous les murs de la ville, et informé que les portes restaient ouvertes, et que les remparts paraissaient abandonnés, il ralentit ses opérations, dans la crainte d'une embuscade, et il fournit ainsi le temps aux Romains de jeter dans le Capitole l'élite de leur jeunesse avec quelques armes et des vivres, tandis que les vieillards, les femmes et les enfans, accompagnés de leurs prêtres, allèrent traîner dans les villes voisines leurs fronts humiliés et leurs dieux fugitifs.

Enfin Brennus entra dans Rome, après trois jours employés à des précautions qu'on a pu appeler inutiles, mais qu'on ne devait point blâmer dans un chef de barbares, contre un peuple qui, combattant depuis près de quatre siècles, pouvait n'être point étranger aux ruses de la guerre. Ici, se présente un fait accueilli sur la foi de Tite-Live, ami du merveilleux, et dont Polybe, historien impartial, ne fait aucune mention. Si l'on en croit le premier écrivain, quatre-vingts personnages consulaires, au lieu de guider la jeunesse chargée de la défense du Capitole, ou d'aller rassembler les troupes des alliés, se revêtirent des marques de leurs dignités, et s'assirent sur leurs chaires curules, attendant tranquillement l'ennemi et la mort. L'étonnement et l'admiration font bientôt place chez les Gaulois à la curiosité; un soldat ose toucher la barbe de l'une de ces divinités immobiles, qui le frappe de son bâton d'ivoire, et que le Gaulois immole à son ressentiment. Ce meurtre, devenu le signal du carnage général, fut suivi d'un pillage général.

Le dévouement de ces vieillards, quoique fondé sur des préjugés religieux, est sans doute aussi fabuleux que celui de Curtius,

que la même histoire nous retrace quelques années après.

Cependant Brennus avait livré sans succès un assaut au Capitole; et, dans son dépit, il avait fait brûler la ville de Rome, qui contenait alors trente-huit temples peu somptueux, trois maisons décorées du nom de palais, et des cabanes de pasteurs, disséminées par tribus sur les cinq monts renfermés dans l'enceinte des murailles. C'est à cette époque que les historiens font remonter la perte des *grandes annales* recueillies par le *souverain pontife*, perte qui laisse une incertitude bien fondée sur toute l'histoire romaine antérieure à cet événement.

Manquant de vivres, privé des ressources que l'incendie venait de dévorer, Brennus, convertit en blocus le siége du Capitole, et détacha plusieurs partis pour aller fourrager dans la campagne, et pour piller les bourgs voisins. Mais, tandis que le succès couronnait l'audace de quelques détachemens, l'un d'eux, arrêté par la résistance de la ville d'Ardée,[1] fut surpris et taillé en pièces sous ses murs.

---

[1] *Ardea*, capitale des Rutules, sur les côtes du Latium, aujourd'hui Campagne de Rome.

Cet échec inattendu, et qui devait si fort influer sur la destinée de Rome et de l'armée gauloise, était l'ouvrage du généreux Camille, qui veillait encore sur son ingrate patrie. Ce grand homme, devenu la seule ressource des Romains, rassembla les débris épars de ce peuple naguère si menaçant, ranima le zèle des alliés, et se vit à la tête de quarante mille hommes, avec l'autorité dictatoriale qui venait de lui être conférée par le sénat assiégé.

Camille se disposait à faire lever le blocus de la citadelle : Brennus, de son côté, formait le projet de surprendre la place ; il dirigeait des soldats d'élite sur les traces qu'avait laissées le jeune Romain, chargé d'informer le sénat du premier avantage remporté par Camille, et de transmettre à ce héros le décret de son élection. M. Manlius, personnage consulaire, éveillé par le cri des oies consacrées à Junon, sonne l'alarme, vole à la muraille, renverse dans le précipice les premiers Gaulois parvenus déjà jusqu'aux créneaux, et sauve ainsi ce même Capitole du haut duquel il devait être honteusement précipité, cinq ans après, sur l'accusation, peut-être injuste, d'avoir aspiré à la puissance souveraine.

Les oies, depuis cette époque, reçurent à

Rome des honneurs presque divins. Elles furent au contraire, dans les Gaules, l'objet d'un jeu sanguinaire et féroce, qui sert encore de délassement aux habitans de quelques campagnes, et qui contraste avec la simplicité de leurs mœurs.

Les assiégés, bloqués par Brennus, et les Gaulois, pressés par l'armée de Camille, étaient également réduits aux plus grandes extrémités; ils entrèrent enfin en négociation. Brennus consentit d'autant plus volontiers à cesser les hostilités, et à se retirer, aux conditions offertes par le sénat et appuyées par l'armée de Camille, qu'il fut effrayé d'apprendre que les Vénètes, profitant de son absence, s'étaient jetés sur les pays qu'il avait conquis entre les Apennins et la mer Adriatique, où ils causaient un grand ravage.

Telle fut, selon Polybe, l'issue de cette expédition des Gaulois, que Tite-Live fait terminer d'une manière désastreuse pour eux. Polybe s'exprime ainsi : « Les Gaulois étaient « les maîtres de Rome, qu'ils avaient prise de « force, excepté le Capitole : et *les Romains,* « *ayant fait la paix aux conditions qu'il plut* « *aux Gaulois de leur imposer,* et ayant re- « couvré leur patrie, commencèrent, etc.... »

Tite-Live, au contraire, suppose à Brennus la bassesse d'employer de faux poids, et de joindre la mauvaise foi à des railleries amères; il fait arriver inopinément Camille au milieu du démêlé entre les négociateurs, et par conséquent il lui fait traverser sans obstacle tous les postes du camp ennemi; il lui fait rompre les conférences, et engager le combat qu'il aurait pu commencer, avec un grand avantage, pendant le pour-parler des chefs. Selon le même historien, les Gaulois, ayant perdu quelques soldats, décampèrent précipitamment pendant la nuit, furent joints, le lendemain, par Camille, taillés en pièces, et massacrés, de sorte qu'il n'en resta pas un seul pour aller porter à ses compatriotes la nouvelle de cette catastrophe.

On reconnaît, dans ces invraisemblances, le soin minutieux avec lequel Tite-Live recueillait le merveilleux accrédité par une tradition populaire. Comment, en effet, concilier son récit avec la terreur inspirée si long-temps par l'approche de ces Gaulois que nous verrons bientôt revenir combattre les Romains, et ne céder ensuite à un peuple conquérant, qu'après deux siècles d'une résistance aussi aveugle qu'opiniâtre?

Cependant la politique du sénat avait triomphé du découragement des citoyens qui voulaient transporter à Veïes le siége de l'état, et abandonner ce Capitole auquel l'empire du monde était promis.

Née, pour ainsi dire, de ses cendres, Rome continuait de soutenir des guerres contre ses voisins belliqueux, songeait à se créer une force maritime, fondait une colonie en Sardaigne, et, par la vigueur de sa constitution, elle se fortifiait au milieu des troubles fréquens de l'anarchie. Les Gaulois, au contraire, par leurs guerres civiles toujours renaissantes, préparaient, de leurs propres mains, les malheurs, la ruine et l'asservissement de leur patrie.

Ces peuples remuans, qui ne savaient alors ni faire la guerre, ni goûter les douceurs de la paix, qui laissaient le soin de cultiver leurs fertiles campagnes aux femmes et aux vieillards, et qui l'imposaient aux esclaves, qui méprisaient tous les arts, parce qu'ils les ignoraient tous, et qui étaient avides d'or et de bestiaux, ne respiraient que le meurtre et les combats. Un courage que l'on doit appeler fureur, une présomption aveugle, une étrange rapacité, caractérisaient alors ces Gaulois, qui ne paraissaient avoir acquis aucune expérience dans

l'art des armes, malgré les combats qu'ils se livraient entre eux, ou qu'ils soutenaient contre leurs voisins.

Enfin, le germe de leur ruine était dans la division de leurs colonies en une foule de petites peuplades isolées, jalouses de leur indépendance, souvent de celle des autres, et ne se liant jamais par ces confédérations imposantes dont les Achéens n'avaient point encore fourni le modèle, et qui, depuis, ont fait la force et la gloire de plusieurs nations guerrières, agricoles ou commerçantes.

Marseille, de son côté, déterminée par le souvenir de son origine, et par des projets d'agrandissement, croyait devoir seconder la politique du sénat romain. Elle avait même contribué de ses richesses, pour aider à payer aux Gaulois la rançon de Rome, qui, par reconnaissance, fit avec les Marseillais un traité précurseur de leur assujettissement.

(379) Carthage, puissante par son commerce et par ses armes, faisait la guerre en Sicile, en Sardaigne, en Italie, et s'alliait aux Romains, qui devaient un jour faire passer la charrue sur le terrain occupé par ses remparts.

La Grèce, alors, après le siècle brillant de Périclès, au milieu de ses guerres intestines

et de son luxe, couverte des chefs-d'œuvres des arts, éclairée du flambeau de la philosophie, et presque déjà sur son déclin; la Grèce, qui avait successivement brisé, pendant plus d'un siècle, les immenses efforts des grands rois de Perse, léguait au monde de grands souvenirs. La tyrannie des Lacédémoniens dégénérés, succombait à Athènes sous les efforts de Thrasybule, et à Thèbes sous l'énergie d'Epaminondas et de Pélopidas; Socrate, buvant la ciguë, préparait à ses concitoyens d'amers et d'inutiles regrets. Xénophon, près de l'embouchure de l'Euphrate, offrait à dix mille braves les ressources de son génie et de sa prudence, et à des généraux qui seront immortels comme lui, le modèle de la constance, du désintéressement et de la modération. (371 et suiv.)

Vers cette époque, les Gaulois, fortifiés par le retour de ceux qui étaient allés vendre leurs services à Denys, tyran de Syracuse, suspendirent un moment le cours de leurs querelles particulières, et formèrent le projet de porter encore leurs armes contre la ville de Rome. On vit, de nouveau, leurs bandes nombreuses marcher à grandes journées vers le Latium, traverser le Tibre et l'Anio (Teverone), et ar-

river jusqu'aux portes d'Albe. Tite-Live, et Plutarque d'après son témoignage, leur font livrer une bataille décisive par le vieux Camille, dictateur pour la cinquième fois, qui en fit un grand carnage, après avoir su leur masquer une partie de ses troupes, et les avoir surpris au milieu de l'ivresse. Cette version a plus de vraisemblance que celle de Polybe, qui, supposant aux Romains l'impossibilité de réunir leurs alliés, et d'aller au-devant de l'ennemi, ne dit pas ce que devint la formidable armée des Gaulois. (367)

(361) Les Tiburtiens, six ans après, profitant de leur retour et de leurs dispositions belliqueuses, crurent le moment favorable pour secouer le joug des Romains, lorsque ceux-ci venaient d'essuyer, en combattant contre les Herniques, un échec qui avait coûté la vie à l'un des consuls. Bientôt les intrépides Gaulois s'avancèrent jusqu'aux bords de l'Anio, à moins de deux lieues de Rome, et les deux armées ne se trouvèrent séparées que par un pont qu'aucun des deux partis ne voulut détruire, et qui devint le théâtre d'une foule de combats particuliers. Ce fut là que le jeune Manlius, qui devait un jour sacrifier son propre fils à la discipline militaire, acquit à sa famille le sur-

nom de Torquatus, en se parant du collier d'or que portait le Gaulois qu'il vainquit. Tite-Live assure que les Gaulois, regardant l'issue de ce combat comme un présage funeste, abandonnèrent leur camp la nuit suivante, et gagnèrent la Campanie.

(360) Quoi qu'il en soit, on vit reparaître, quelques mois après, ces mêmes Gaulois, jusqu'aux pieds des murs de Rome, pendant que les consuls marchaient contre les Herniques et les Tiburtiens. Le sénat consterné nomma encore un dictateur, Q. Servilius Ahala, pour l'opposer à ces terribles ennemis. Un combat sanglant s'engagea près de l'une des portes de Rome, et la victoire, long-temps incertaine, se décida pour les Romains, qui ne purent empêcher la retraite que les Gaulois firent, cette fois, en assez bon ordre, vers Tibur.

On voit quel avantage aurait procuré aux Gaulois une alliance bien cimentée avec les valeureux Herniques et les habiles Tarquiniens; et il faut croire que, si ces peuples ne combinèrent point leurs opérations militaires avec les incursions annuelles des Gaulois, c'est que la barbarie, la légéreté et l'ignorance de ces derniers n'offraient aucun moyen d'établir

une sage coalition, et ne présentaient aucune garantie.

(358) Pour s'approcher de Rome, les Gaulois ne respectaient pas même le territoire de leurs amis; et cette imprudence, fatiguant les Latins de leur retour périodique, força ces derniers de renouveler l'ancienne alliance qui les unissait aux Romains, auxquels ils fournirent un fort contingent de troupes. Cette union venait de se cimenter, lorsque les Gaulois, inondant de nouveau la plaine de Præneste, (Palestrine) s'avancèrent rapidement entre Tibur et Tusculum. Un dictateur, C. Sulpicius [1] fut promptement nommé, et il se mit à la tête des meilleures légions tirées des deux armées consulaires. Bientôt les soldats romains qui, sans doute, s'accoutumaient à envisager les Gaulois sans frayeur, forcèrent le dictateur d'ordonner l'attaque, au lieu de laisser, suivant son projet, ces barbares

---

[1] Ces nominations fréquentes de dictateurs ne se trouvent point consignées dans les fastes consulaires. Elles peuvent s'expliquer par les irruptions subites et imprévues des Gaulois, à des époques où les deux consuls se trouvaient employés à d'autres expéditions. Cette dictature n'avait qu'un objet déterminé, au-delà duquel elle ne pouvait s'étendre.

se détruire eux-mêmes par la famine et par l'insubordination. Toutefois, il usa de stratagême avant d'en venir aux mains. Il fit équiper tous les mulets des bagages comme des chevaux de combat; et, pendant la nuit, il les fit monter sur les hauteurs, et cacher dans les bois, avec ordre à ceux qui les conduisaient, de ne paraître qu'au signal qu'ils recevraient de lui.

Dès le point du jour, Sulpicius marcha aux Gaulois, qu'il fit attaquer d'abord par ses Vélites armés de deux *pilums*, comme les premiers rangs des autres légionnaires, et qui n'empêchèrent pas les Gaulois d'aborder et de faire ployer l'aile droite des Romains. Le dictateur accourut pour rétablir le bon ordre et ranimer le courage des soldats, en leur reprochant leur premier empressement pour combattre. Deux fois les Gaulois se rallièrent, quoique pressés par le dictateur et par l'élite de son armée, et la victoire eût peut-être couronné leurs efforts, si Sulpicius, donnant à propos le signal convenu, n'eût fait sortir et descendre ceux qu'il avait placés sur les hauteurs. Les Gaulois, craignant d'être coupés, voulurent regagner leur camp; mais Valerius, général de la cavalerie, après avoir mis en déroute leur aile gauche,

leur opposa ses escadrons triomphans, qui, les forçant de se jeter dans la forêt voisine, et de gravir les montagnes, les y poursuivirent jusqu'à la nuit, et en firent un grand carnage.

Ce succès décisif sur les Gaulois, la défaite des Herniques et l'alliance des Latins, semblaient enfin permettre à Rome de prendre quelque repos.

(350) Mais à peine venait-elle d'admettre au nombre de ses alliés les courageux Samnites, et de faire ainsi un nouveau pas vers son agrandissement, que les Gaulois recommencèrent leurs incursions. Les divisions qui déchiraient alors la République lui devinrent avantageuses, et les ordres de Popilius, consul plébéïen, furent exécutés avec un tel enthousiasme de la part du peuple, qu'on put mettre sur-le-champ deux armées sur pied. L'une étant restée pour garder la ville, Popilius, à la tête de l'autre, s'avança à la rencontre des Gaulois. Ceux-ci voulaient en venir à un engagement ; mais Popilius, aimant mieux laisser à leur première ardeur le temps de se refroidir, se tint renfermé dans son camp. Les Gaulois, accusant de lâcheté la circonspection des Romains, les attaquèrent lorsqu'ils travaillaient à leurs retranchemens,

mais ils furent repoussés. Revenus à la charge le même jour, ils blessèrent Popilius dans le combat, et cet événement ralentit le courage des Romains, qui reculèrent alors, et qui perdirent leur caisse militaire et leur bagage. Tite-Live prétend que Popilius, reparaissant à leur tête, les ranima, rejeta les Gaulois jusque dans la plaine, enfonça le centre de leur armée en faisant prendre à la sienne l'ordre du *Coin*,[1] et les mit en pleine déroute.

(349) Dès l'année suivante, les Gaulois ravagèrent la côte maritime du Latium, et, par la bizarrerie des événemens, ils devinrent momentanément les défenseurs de ce pays, contre l'incursion de quelques pirates Grecs qui allèrent infester d'autres côtes. Rome arma contre ces deux ennemis à la fois, et L. F. Camille mena quatre légions contre les Gaulois.

Ainsi que deux de ses prédécesseurs, ce consul ne voulait point attaquer les ennemis, soit que la terreur du nom gaulois glaçât encore le courage des soldats romains, soit que, recueillant quelque expérience de leurs nombreux combats, les barbares fussent réellement devenus plus

[1] *Voyez* sur cet ordre les savantes et nombreuses dissertations de Folard, de Guischard, de Maizeroy, de Bouchaud de Bussy, de Segrais, etc.

formidables, soit plutôt que ces généraux éclairés se reposassent sur l'indiscipline et l'imprévoyance d'un ennemi qu'ils avaient appris à bien connaître. Camille alla camper près des champs Pontins. Ce pays, extrêmement coupé, n'avait point encore subi l'inondation, qui, d'une campagne fertile et peuplée, fit ces vastes marais que tentèrent successivement de dessécher Cethegus, Pompée, Domitien, Sixte V, et Pie VI. L'inaction dans laquelle les troupes se tinrent de part et d'autre est remplie, dans l'histoire de Tite-Live, par l'épisode merveilleux d'un combat entre un Gaulois et Marcus Valerius, surnommé depuis Corvinus; épisode, au surplus, peu honorable pour le Romain, qui ne dut l'avantage qu'au secours officieux d'un corbeau. Ce combat particulier fut suivi d'une affaire générale, qui devint encore fatale aux Gaulois; dont l'armée cependant se jeta sur l'Apulie, près de la mer Adriatique, où elle se maintint long-temps.

Pendant que le cœur de l'Italie était déchiré par cette guerre interminable, la petite ville marécageuse de Pella, donnait le jour à celui qui devait, avant l'âge de trente ans, subjuguer la Grèce, conquérir l'Égypte et l'Asie, renverser le trône des Perses, porter la gloire de ses

armes des bords de la mer Caspienne jusqu'aux rives du Gange, des montagnes de la Thrace jusqu'aux plaines de l'Indostan, et n'être arrêté dans l'exécution de projets plus vastes encore, que par une mort prématurée. Alexandre venait de naître, au moment où un fou avait incendié le magnifique temple de Diane à Éphèse. (356)

Si dans plusieurs circonstances on a reconnu combien le nom gaulois était redouté des Romains qui, sur de fausses nouvelles subitement accréditées, nommaient des dictateurs, et armaient jusqu'aux prêtres et aux ouvriers pour résister aux Gaulois, comment allier cette terreur panique avec tous les récits de Tite-Live, qui retrace tant d'avantages si aisément remportés par les Romains?

(304 = 296) Polybe est bien plus digne de foi, lorsqu'il peint les Gaulois Cisalpins se liant avec ceux des grandes Gaules dont ils étaient menacés; faisant ensemble un immense butin sur les terres des Romains, sans que ceux-ci les inquiètent en aucune manière; s'entre-déchirant pour le partage de ce butin; se réunissant aux Samnites, et remportant sur Fabius Gurges une victoire signalée; fuyant, quelques jours après, mais revenant pour la cin-

quième fois assiéger la turbulente Arctium (Arezzo); se mesurant sous ses murs avec les Romains, leur tuant leur général et treize mille soldats; repoussant les députés envoyés pour traiter de la rançon des prisonniers, ou les massacrant avec une férocité qui ne devait être que trop souvent imitée par cette même ville d'Arezzo, si fameuse dans les guerres d'Italie. (292 = 283)

Alors l'effroi du peuple romain, au seul nom de Gaulois, s'explique; et l'on comprend pourquoi, lorsqu'il s'agissait de repousser ces terribles ennemis, personne n'était exempt de marcher et de combattre.

Rome, ayant donc à venger le meurtre de ses députés égorgés contre le droit des gens, prit les armes. Curius Dentatus s'avança contre les Gaulois, leur enleva tout le pays occupé par les Sénonois, depuis Ancône jusqu'à Ravennes, et, pour la première fois, Rome osa envoyer dans cette partie des Gaules une colonie qui s'établit dans la ville de Sienne. C'est peut-être à cette époque qu'il faudrait reporter le partage des terres conquises sur les Sénonois.

(282) Les Gaulois Boïens, craignant pour eux le même sort, levèrent une armée formidable, intéressèrent les Tyrrhéniens dans leur

cause, et leur firent partager leur défaite auprès du lac Oadmon (Bassano). L'année suivante, ils tentèrent encore la fortune, éprouvèrent un même sort, et furent contraints de traiter avec leurs vainqueurs conduits alors par Publ. Cornelius Dolabella Maximus. (281 = 271)

C'est ainsi que les Romains triomphaient successivement des diverses peuplades gauloises qui, par leur isolement, facilitaient leur défaite, et qui commettaient la même faute que les autres voisins de cette république, devenue aussi politique qu'ambitieuse.

La paix avec les Romains dura près d'un demi-siècle; mais les Gaulois, incapables de se reposer, allèrent désoler l'Illyrie, la Grèce, la Thrace et l'Asie.

(324) Déjà Alexandre était disparu du globe qu'il voulait conquérir ; ses regards n'étaient point tombés sur l'Italie, et il ne paraît pas que son nom eût frappé l'oreille du peuple romain. Les Gaulois, qu'il avait reçus comme ambassadeurs, aux bouches du Danube, lui avaient donné une haute idée de leur nation qui, disaient-ils, ne craignait rien au monde que la chûte du ciel.

Quarante ans après, Pyrrhus, maître du petit

royaume d'Épire, répondant à l'appel des Tarentins injustement attaqués, avait traversé la mer Ionienne, et lutté contre les Romains en ennemi habile, généreux et redoutable. Ceux-ci virent bientôt, avec un secret plaisir, ce prince porter ses armes contre les Carthaginois, jusqu'alors leurs alliés, et auxquels, sous un prétexte spécieux, ils déclarèrent enfin la guerre, peu d'années après la mort de Pyrrhus. (280)

Les Gaulois étaient restés tranquilles spectateurs de la guerre contre ce prince, et de la première guerre punique que les Romains terminèrent à leur avantage, après des échecs multipliés, et durant laquelle les Gaulois auraient pu faire une si puissante diversion. Ce fut contre Rome triomphante, et près de fermer, pour la première fois depuis Numa, le temple de Janus, que les Gaulois cherchèrent à renouveler les hostilités. Mais la république commençait à manier avec dextérité les fils les plus déliés de la politique. La plus affreuse discorde s'empara des Boïens et des Gaulois transalpins qui, déjà rendus près d'Arezzo, se révoltèrent contre Atès et Galatus, leurs chefs, les immolèrent de leurs propres mains, et se massacrèrent les uns les autres en bataille rangée. (237)

(233) Le sénat voulut saisir l'occasion qu'il avait fait naître, de flatter le peuple et d'anéantir les Gaulois. Il fit passer une loi agraire déjà proposée par Caïus Flaminius, pour le partage égal de toutes les terres du Picenum, enlevées aux Gaulois Senonois. Cette mesure, l'une des premières causes de la corruption des mœurs romaines, souleva de nouveau tous les Gaulois.

Pendant que les décemvirs ont la barbarie de faire enterrer vifs un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque pour accomplir ironiquement un oracle des livres Sibyllins, qui portait que les Grecs et les Gaulois prendraient possession de Rome, les Boïens et les Insubriens ne se contentent pas de s'unir aux Senonois, ils envoient encore presser ceux des grandes Gaules, et les Gésates qui habitaient entre le Rhône et les Alpes, de venir fortifier de leurs armes une cause qu'enfin, mais trop tard, ils reconnaissent commune. Les présens, les promesses, les exhortations, tout est mis en usage pour les animer; la puissance colossale des Romains, leurs richesses immenses, leurs défaites multipliées par les anciens Gaulois, rien n'est oublié. « Souvenez-vous, leur « disent-ils, que nos ancêtres communs prirent « d'emblée la ville de Rome; qu'ils en sont res-

« tés les maîtres pendant sept mois, et qu'après « avoir *cédé* et rendu la ville, non seulement « *sans y être forcés,* mais même avec reconnais- « sance de la part des Romains, ils sont retour- « nés sains et saufs, et chargés de butin, dans « leur patrie. » (227=228)

Une telle harangue produisit son effet, et jamais, dit Polybe, on ne vit sortir de ces provinces une armée plus nombreuse, et composée de soldats plus ardens et plus belliqueux.

Outre les troupes qu'ils avaient été contraints de laisser pour la garde de leurs frontières, ils s'avançaient avec cinquante mille hommes de pied, vingt mille chevaux, et un nombre égal de chariots.

Tous, ils jurèrent de ne quitter leurs baudriers qu'après la prise du Capitole; et d'avance ils vouèrent les armes et les dépouilles des ennemis à leur dieu Mars, qu'ils adoraient alors sous la figure d'une épée nue.

(226) Cependant tout tremble à Rome, et le peuple est dans la consternation. On lève des troupes, on emprunte des vivres et des munitions à la Sicile; l'armée s'avance jusque sur les frontières, avant même que les Gaulois sortent de leur pays. Le détail des préparatifs des Romains, dans cette circonstance, montre

combien les Gaulois étaient redoutés, combien Rome était puissante, et combien fut grande la faute des Carthaginois, de s'être, à cette époque, laissés enchaîner par la politique des Romains.

(225) L. Æmilius Papus, premier consul, marcha d'abord vers Ariminum (Rimini) pour fermer aux Gaulois ce passage entre les Apennins et la mer Adriatique. L'un des préteurs fut envoyé dans la Tyrrhénie, probablement vers Aretium (Arezzo), entre les Apennins et les monts de Sena-Julia (dans le Siennois). Caïus Attilius Regulus, second consul, était passé en Sardaigne.

Ce qui restait de citoyens dans Rome était plongé dans l'abattement, et croyait toucher au moment de sa perte. L'extrémité où les Gaulois les avaient souvent réduits se retraçait à leur souvenir. Rome assemble tout ce qu'elle a de troupes, et fait de nouvelles levées. Elle mande à ses alliés de se tenir prêts à marcher; elle fait venir de ses provinces les *registres de conscription* où étaient marqués les jeunes gens en âge de porter les armes, afin de connaître toutes ses forces. Elle accumule un tel amas de munitions et de vivres, qu'il ne s'en est jamais fait un pareil.

Il lui arriva des secours de toute espèce et de tous côtés ; car ce n'était plus pour la défense de Rome et de son pouvoir que les peuples de l'Italie croyaient s'armer, c'était pour eux-mêmes, pour leur patrie, pour leurs propriétés ; tant était grande la terreur que l'irruption des Gaulois avait répandue.

« Mais, afin (dit Polybe) de faire compren-« dre quelle était la république qu'Annibal osa « attaquer quelque temps après....... il est « à propos de faire voir l'appareil qu'ils firent « pour cette guerre, et combien en ce temps-là « ils avaient déjà de forces. Il partit avec les « consuls quatre légions romaines, et il y avait « dans chacune cinq mille deux cents hommes « de pied, et trois cents chevaux. L'un et l'au-« tre consul avait avec lui les secours des alliés, « qui faisaient ensemble trente mille hommes « d'infanterie, et deux mille de cavalerie. Il « était venu, outre cela, plus de cinquante « mille hommes de pied, et environ quatre « mille chevaux des Sabins et des Toscans, « que l'on mit sur les frontières de la Tos-« cane, sous la conduite du préteur, pour « les opposer aux ennemis. Il vint aussi, du « pays des Ombriens et des Sarcinates qui « habitent les Apennins, jusqu'au nombre de

« vingt mille hommes. Les Vénitiens et les « Cenomans en envoyèrent tout autant, que « l'on ordonna sur les extrémités de la Gaule « pour se jeter dans le pays des Boïens, et con- « traindre ceux qui étaient déjà sortis de se re- « tirer, et de se détacher des autres. Ainsi l'on « avait disposé les troupes en divers endroits « sur les frontières. Mais il y avait dans Rome, « comme un secours toujours prêt en toutes sor- « tes d'occasions, une armée de citoyens com- « posée de trente mille hommes de pied, et de « quinze cents chevaux, et, outre cela, trente « mille hommes de pied, et deux mille che- « vaux des alliés. L'on trouva, dans le rôle « des soldats qui fut apporté au sénat, quatre- « vingt mille hommes de pied des Latins, et « cinq mille chevaux, et soixante-dix mille de « pied des Samnites, avec sept mille chevaux. « Les Japyges et les Massapyges, qui s'étaient « joints avec eux, envoyèrent à cette guerre cin- « quante mille hommes d'infanterie, et seize « mille de cavalerie; les Lucains trente mille « hommes de pied, et trois mille chevaux; les « Marses, les Martneins, les Ferentins et les « Vestins, vingt mille hommes de pied et qua- « tre mille chevaux. Il y avait, outre cela, deux « légions en Sicile et à Tarente, qui étaient

« chacune de quatre mille deux cents hommes « de pied, et de deux cents chevaux. La multitude de Rome et de la Campanie s'était « fait enrôler au nombre de deux cent cinquante mille hommes de pied, et de vingt-« trois mille chevaux. Ainsi les troupes qui dépendaient du sénat, et qui étaient destinées « pour la garde de la ville, consistaient en cent « cinquante mille hommes de pied, et en six « mille chevaux, ou environ. Mais généralement toutes les troupes étaient de sept cent « mille hommes d'infanterie, et de soixante-« dix mille de cavalerie. »

Il paraît que le préteur laissa les Gaulois pénétrer dans la Tyrrhénie, sans doute pour les enfermer, car ils avaient déjà ravagé ce pays jusqu'à Clusium (Chiusi), [1] lorsque apprenant qu'une armée romaine les suivait de près, et allait les atteindre, ils retournèrent sur leurs pas pour en venir aux mains avec elle. Les deux armées campèrent l'une auprès de l'autre; mais, pendant la nuit, les Gaulois ayant

[1] Polybe, en indiquant la ville de Clusium, à trois journées de Rome, n'a-t-il pas confondu avec Clusium-Novum dans les Apennins, à quinze lieues seulement de Fæsulæ? La grande Clusium est à vingt-cinq lieues de ce dernier endroit.

allumé des feux, et ayant ordonné à leur cavalerie de suivre la route qu'ils allaient prendre, dès qu'elle serait apperçue le matin par les Romains, ils se retirèrent sans bruit vers l'antique Fæsulæ (Fiezoli), pour y attendre leur cavalerie, et fondre à l'improviste sur les Romains. Ceux-ci, croyant que la crainte a déjà commencé la déroute des Gaulois, se mettent à leur poursuite. Le combat s'engage bientôt avec vigueur; et les Gaulois, plus braves, dit Polybe, et en plus grand nombre, tuent six mille hommes aux Romains, et forcent le reste d'aller se retrancher dans un poste avantageux. Les Gaulois, au lieu d'attaquer ce poste sur-le-champ, se contentèrent de le cerner; et ce retard imprudent leur devint funeste. L. Æmilius, sur le bruit de l'approche des Gaulois, s'était mis en marche; il se trouva, cette nuit même, campé près des ennemis. Les fuyards, ayant apperçu les feux de son camp, le firent prévenir de leur situation, et aussitôt il donna des ordres pour l'attaque. Les Gaulois qui, à la vue des mêmes feux, avaient reconnu l'arrivée des renforts survenus aux Romains, ne voulurent point confier aux hasards d'un nouveau combat le butin immense qu'ils avaient recueilli. Sur le conseil d'Anéroeste, l'un de

leurs rois, ils résolurent d'aller se décharger de leur butin dans leur patrie, pour reprendre ensuite les armes contre les Romains, qui se contentèrent de les suivre le long de la mer Tyrrhénienne, sans hasarder une bataille rangée.

Mais dans ce temps-là même, par un bonheur singulier, et indépendant de toute combinaison militaire, le consul Attilius était débarqué à Pise, et reconduisait ses légions à Rome, le long du même rivage. Il fut informé de l'approche des deux armées par quelques fourrageurs gaulois tombés au pouvoir de son avant-garde, près du promontoire de Télamon. Il fait aussitôt ranger son armée en bataille sur le front le plus étendu que les lieux peuvent permettre; et il occupe avec sa cavalerie une hauteur importante sur le flanc, ou plutôt vis-à-vis l'une des ailes de l'ennemi. Ce fut le combat qui se donna sur cette hauteur entre la cavalerie de chacune des deux armées, qui apprit à Æmilius qu'il venait de lui survenir un puissant renfort. Aussitôt il se prépare à seconder son collègue, et à attaquer de son côté.

Les Gaulois avaient pris de sages dispositions pour résister à deux armées à la fois, et pour interdire aux lâches tout moyen de recourir à

la fuite. Pendant que leur cavalerie disputait la hauteur, leur infanterie, rangée dos à dos, faisait front par devant et par derrière : leurs chariots à essieu bruyant bordaient les ailes; et le butin était gardé par un détachement, sur l'une des montagnes voisines.

On vit les Gésates, par valeur ou par bravade, se dépouiller de leurs braïes, et même de leurs saïes légères, et ne garder que leurs armes, de peur que les buissons dont ces lieux étaient couverts ne les empêchassent d'agir.

Malgré la mort d'Attilius, qui fut tué dès le premier choc, la cavalerie romaine fit si bien son devoir, qu'elle resta en possession de la hauteur que la cavalerie gauloise avait attaquée avec tant d'acharnement.

Ce fut alors que commença le combat étonnant entre trois armées à la fois. Si l'attitude des Romains était imposante, le nouvel ordre adopté par les Gaulois, la nudité des hommes de leurs premiers rangs, leurs cris confus, mêlés aux sons aigus de leurs trompettes, et que multipliait l'écho des montagnes voisines, tout inspirait aux Romains une épouvante contre laquelle l'espérance seule d'un immense butin pouvait les soutenir; car des historiens ont insinué que les soldats romains, dans ce

moment terrible, ne connaissaient plus cette intrépidité qu'enfante le desir de la gloire, et ce dévouement héroïque qu'inspire l'amour de la patrie.

Cependant, dès la première attaque, l'orgueil des Gésates fut puni par une grêle de traits dont les accablèrent les Vélites, et qui semèrent parmi eux la rage et le désordre.

Mais les Insubriens, les Taurisques et les Boïens se battirent avec un tel courage, un tel mépris de la mort, un tel acharnement, que la victoire se serait décidée pour eux, si leurs épées tranchantes, mais sans pointe, n'avaient pas été inférieures à celles des Romains, courtes, tranchantes, pointues et d'une trempe excellente. La cavalerie romaine, descendant de la hauteur, et prenant les Gaulois en flanc, vint terminer ce terrible combat. Ceux-ci furent taillés en pièces, et ils laissèrent quarante mille morts sur le champ de bataille; dix mille d'entre eux restèrent prisonniers, avec l'un de leurs rois, et Anéroeste se tua de sa propre main.

Æmilius, après cette victoire signalée, ravagea le pays des Boïens, laissa ses soldats se gorger de butin, et les reconduisit à Rome, qui lui accorda les honneurs du triomphe.

Ainsi échoua cette formidable irruption des

Gaulois qui menaçait Rome et toute l'Italie d'une ruine entière, et dont le mauvais succès, quoi qu'en aient écrit les auteurs romains, ne fut l'ouvrage ni de la prudence, ni du génie de leurs généraux, mais de la réunion d'heureuses circonstances qui concouraient comme à l'envi à l'agrandissement de la république.

Cependant cette terrible défaite, où les vaincus avaient acquis plus de gloire que leurs vainqueurs, ne terminait point la guerre. Rome chargea deux de ses plus grands généraux (T. Manlius Torquatus, et Q. Fulvius Flaccus) de la finir; mais la marche de leur armée fut retardée par des pluies abondantes, et par une maladie contagieuse. (224)

(223) La première expédition de leurs successeurs se borna au passage du Pô que les Romains franchissaient pour la première fois; et cet honneur est attribué par quelques historiens aux mêmes consuls Manlius et Flaccus. Quoi qu'il en soit, les Romains, après ce passage, furent tellement effrayés de la bonne contenance et du courage des Insubriens, qu'ils s'empressèrent de traiter avec eux, et de se retirer chez les Cénomanes, leurs fidèles alliés, avec lesquels ils revinrent bientôt, malgré la foi promise, retomber sur les plaines des

Insubriens, piller et incendier leurs villages. Les chefs de ce peuple belliqueux, voyant les Romains dans l'inébranlable résolution de les exterminer, prirent le parti de tenter encore la fortune, de rassembler toutes leurs forces, et de marcher à l'ennemi avec un appareil formidable. Les consuls, se méfiant des Cénomanes, dans une circonstance où il s'agissait de combattre d'autres Gaulois, leur firent repasser l'Adda, plièrent leur pont, et rangèrent l'armée romaine en bataille vers le coude formé par la rivière, au bord de laquelle ils appuyèrent ses deux ailes, seul moyen qu'ils crurent propre à réparer l'insuffisance du nombre. En s'adossant ainsi à l'Adda, le consul Flaminius privait ses cohortes de l'avantage qu'elles trouvaient habituellement à pouvoir se replier dans les intervalles, et se reformer derrière les premières lignes. Mais cette imprudence que lui reproche Polybe, et que Folard veut au contraire regarder comme un trait de génie, fut réparée par l'intelligence et l'habileté que déployèrent les tribuns légionnaires dans cette bataille, livrée malgré de sinistres présages et les ordres formels du sénat. Les Gaulois dûrent leur défaite à l'inégalité de leurs armes, et à leur usage de combattre presque nus,

contre des ennemis couverts d'une cuirasse, d'un casque et d'un bouclier, armés de javelots et de bonnes épées, et soutenus par des machines de guerre formidables.

Nous avons dit que le sénat avait envoyé la défense d'en venir aux mains avec les Gaulois, et qu'il s'était autorisé de la déclaration des augures pour engager les consuls à abdiquer, et à attendre une nouvelle élection. D'après les dispositions hasardées de Flaminius, on reconnaît que le sénat était fondé à concevoir quelques craintes sur le succès d'une bataille ; et c'est ici un nouvel exemple de cette politique profonde qui savait faire intervenir le ciel, par l'organe des prêtres toujours aux ordres d'un sage gouvernement qui ne confiait leur important ministère qu'aux plus illustres de ses membres.

(222) L'événement justifia cependant la désobéissance du trop heureux Flaminius ; et Rome qui, la première, avait rompu le pacte d'alliance qu'elle avait signé avec les Gaulois, était peu disposée, après cette victoire, à leur accorder la paix qu'ils envoyèrent demander. Sur le refus du sénat, les Gaulois rebutés tentèrent un dernier effort, et prirent encore des Gésates à leur solde. Les consuls allèrent assié-

ger la ville d'Acerres, sur les bords de l'Adda; les Gaulois, de leur côté passèrent le Pô, et firent le siége de Clastidium. Aussitôt Marcus Claudius Marcellus, l'un des plus grands hommes que Rome ait produits, et qui avait le plus contribué à faire rejeter la paix, laissant son collègue Cn. Corn. Scipio Calvinus sous les murs d'Acerres, se met à la tête des deux tiers de la cavalerie, et d'un corps d'infanterie armée à la légère. Il traverse le fleuve à Plaisance, et il vole au secours des Liguriens assiégés. Au bruit de l'approche des Romains, les Gaulois laissèrent Clastidium, vinrent au-devant des ennemis, et se rangèrent en bataille, ayant leur gauche appuyée à la rive droite du Pô. Le combat s'engagea, les Gaulois soutinrent avec leur courage ordinaire le premier choc de la cavalerie romaine; mais cette cavalerie, ayant enfoncé l'aile droite de l'armée gauloise, se jeta sur le corps de bataille qu'elle prit en queue et en flanc, et alors les Gaulois furent culbutés dans la rivière, ou passés au fil de l'épée. Ce succès décida de la prise d'Acerres, que les Gaulois abandonnèrent en se retirant à Milan, capitale des Insubriens, où ils furent poursuivis par Scipio Calvinus.

Ce consul avait entrepris le siége de cette

place, lorsque ceux des Gaulois qui avaient échappé à Marcellus, s'étant approchés de la même ville, tinrent Cornelius Scipio assiégé lui-même dans son camp. Ils parvinrent même à le forcer d'accepter le combat, et le Romain fut vaincu par les débris d'une armée. Mais l'arrivée de Marcellus changea bientôt la face des affaires, en jetant l'alarme parmi les Gésates stipendiés. Ceux-ci, abandonnant leurs compatriotes, les livrèrent lâchement au pouvoir de l'ennemi, et hâtèrent la reddition de Milan, de Côme, et de tous les postes le long du lac nommé alors Larius Lacus.

L'issue de cette dernière guerre fut entièrement funeste pour les Gaulois. Ils se virent dépouillés de tout leur territoire, depuis les Alpes jusqu'à la mer Ionienne; et ces peuples courageux furent contraints de recevoir des colonies romaines à Plaisance et à Crémone, sur les deux rives du Pô, et ensuite dans beaucoup d'autres villes de cette belle contrée.

Marcellus, qui avait tué de sa main Viridomate, l'un des chefs gaulois, fut honoré d'un triomphe extraordinaire. Les Romains envoyèrent, en témoignage de leur reconnaissance, une magnifique coupe d'or à ce même temple de Delphes que les Gaulois avaient pillé

cinquante-six ans avant, après avoir ravagé successivement, sous la conduite de Cambaule, de Cerethrius, de Brennus, d'Acichorius, de Belgius et d'un troisième Brennus, la Pæonie, l'Illyrie, la Macédoine, la Thrace, et les côtes d'une grande partie de l'Asie Mineure. Un siècle après, le consul Cn. Manlius Vulso, haranguant son armée, la première que les Romains envoyèrent en Asie, et qui, sous L. Cornel. Scipio, triompha d'Antiochus, convenait que les Gaulois faisaient la guerre avec courage, qu'ils l'avaient portée dans presque tout l'univers, et qu'ils s'étaient acquis dans les armes une gloire éclatante et méritée. « Ce sont les Gaulois, « écrit encore Diodore de Sicile, qui ont pris « Rome, qui ont pillé le temple de Delphes, et « qui ont imposé des tributs à une grande partie « de l'Europe et de l'Asie..... »

Rome, après cinq siècles et demi de combats, de revers et de triomphes, dominait donc sur toute l'Italie; et déjà sa dévorante ambition jetait autour d'elle des regards affamés. L'Illyrie et les grandes Gaules, l'Espagne et la Sicile, les côtes d'Afrique et la Grèce, également convoitées, allaient être successivement attaquées. Mais un grand homme, élevé dans les camps, nourri dans la haine du nom romain, venait,

à l'âge de vingt-six ans, d'être mis à la tête des armées carthaginoises. Annibal allait balancer la fortune de la république romaine, et faire trembler jusque dans ses fondemens l'édifice colossal de sa grandeur.

La discipline toujours sévère des légions, la politique astucieuse du sénat, avaient triomphé de la valeur aveugle et de tous les efforts mal combinés des Gaulois Cisalpins. Leurs dissentions intestines, leur inhabileté à saisir les occasions favorables, les préjugés qui arrêtaient leurs progrès dans le métier de la guerre devenu un art véritable chez les Grecs et chez les Romains, les vexations sanglantes qu'ils exerçaient sur tous les peuples dont ils se déclaraient les ennemis ou les alliés, tout avait contribué à leur expulsion du nord de l'Italie, et allait bientôt les faire succomber de même dans la Thrace et dans la Gallo-Grèce.

Une seconde déclaration de guerre entre les Romains et les Carthaginois ayant été fièrement proclamée par l'ambassadeur P. Valerius Flaccus, Annibal se disposa à pénétrer en Italie.

(220) Pendant le siége mémorable et la résistance héroïque de Sagunte, cet habile général avait cherché, par ses émissaires, à sonder les dispositions des habitans des grandes Gaules,

et à ranimer la haine que les Gaulois de la Cisalpine devaient aux Romains. Ses succès, à cet égard, avaient été rapides. A peine avait-il franchi les Pyrénées, que les Boïens, sans attendre qu'il eût aussi traversé les Alpes, se révoltèrent ouvertement, attaquèrent les nouvelles colonies de Crémone, de Plaisance, de Modène (Mutina), et taillèrent en pièces les secours amenés par le préteur Manlius. (218)

L'un des chefs de ces mêmes Gaulois alla même presser l'arrivée d'Annibal. Celui-ci, par la rapidité de sa marche, ayant trompé P. Cornelius Scipio, et ayant surmonté par sa constance et sa valeur les difficultés qu'il eut à vaincre sur les deux rives du Rhône, et dans le passage des Alpes,[1] commença ses opérations en Italie par le siége et la prise de Turin (Tarrasia), où les Gaulois le secondèrent puissamment.

D'autres Gaulois, alliés ou stipendiés de Rome, combattirent contre Annibal, avec assez d'ordre et beaucoup de bravoure, dans la célèbre affaire du Tésin (Ticinum) où Scipion fut défait. Mais, gagnés par les sollicitations de leurs compatriotes, et par les émissaires de

---

[1] *Voyez* la note à la fin du volume, (lettre *a.*)...

l'habile Carthaginois, ils abandonnèrent bientôt le camp romain, et ils se rangèrent du côté d'Annibal qui, pendant cette guerre, tira le plus grand parti de la cavalerie gauloise, aux dépens de laquelle il eut l'adresse de ménager, dans toutes les affaires, le sang de ses Africains.

(214) Les Romains, battus sur les bords de la Trébia, et ensuite près du lac de Trasimène, où les Gaulois exercèrent si bien toute leur vengeance, furent sur le point de s'abandonner au désespoir; et c'en était fait de cette république, si elle n'eût possédé le sage Fabius Maximus, surnommé depuis *Cunctator*, dont elle ne sut cependant pas dès-lors apprécier le génie et la modération.

(216) La bataille mémorable de Cannes, si funeste aux Romains, fut une nouvelle occasion pour la cavalerie gauloise de signaler et son intrépidité et son acharnement. Les Boïens, à la même époque, se mesuraient contre d'autres légions romaines dans la forêt de Litona, au pied des Apennins, et le consul Posthumius, avant d'expirer, voyait les Gaulois entièrement victorieux.

(201) Mais Rome devait triompher de sa formidable rivale; et le génie d'Annibal, contrarié par ses concitoyens, était dominé par le

génie plus puissant de Scipion l'Africain. Une paix honteuse, terminant la seconde guerre punique, prépara l'entier anéantissement des Carthaginois. C'était dans le cours de cette guerre que les méditations d'Archimède avaient retenu, pendant trois ans, sous les murs de Syracuse, l'armée romaine commandée par le grand Marcellus. Le consul enfin fut vainqueur, et le géomètre immolé par un féroce légionnaire ne survécut point à la liberté de sa patrie. Les difficultés que les Romains éprouvèrent pour se rendre maîtres de cette place ne furent point perdues pour l'expérience, et ce peuple guerrier puisa dans ce long siége, des connaissances qui lui facilitèrent de nouveaux triomphes.

Cependant les Gaulois Boïens, fidèles à leur alliance avec Carthage, et sur-tout à leur aversion contre les Romains, venaient encore de vaincre ceux-ci, et de tailler en pièces sept mille hommes de leurs meilleures troupes.

Une guerre nouvelle que Rome déclara à Philippe V, roi de Macédoine, sous prétexte de protéger les Grecs et le roi d'Egypte Ptolomée Epiphanes, ranima l'audace des Gaulois ; elle ne tarda point à se manifester. Se jetant sur les colonies romaines, et saccageant une seconde

fois Plaisance et les campagnes voisines, ils s'avancèrent jusqu'à Crémone, d'où ils furent repoussés par le préteur L. Furius Purpureo. (200)

(199) L'année suivante, ils profitèrent, pour continuer leurs ravages, de l'insouciance des consuls qui ne quittèrent point les murs de Rome; ils surprirent, enveloppèrent et détruisirent presque entièrement l'armée que conduisait contre eux le préteur Cn. Bebius Tamphilus, victime d'une aveugle sécurité.

(197) Mais le consul C. Cornelius Cethegus ayant ensuite remporté sur eux une grande victoire, la reconnaissance des Romains envers les dieux se mesura sur la terreur du nom gaulois; et, pendant quatre jours consécutifs, tous les temples de Rome retentirent d'actions de grace, tous les autels furent couverts d'holocaustes. Il fallut néanmoins une autre campagne pour réduire les Gaulois, dont le pays fut encore abandonné au pillage, et qui, deux ans après, ayant formé de nouvelles entreprises, ne purent résister à Tiberius Sempronius Longus, alors second consul. Chaque année, ces intrépides ennemis du nom romain semblaient sortir tout armés de la terre arrosée par le sang de leurs compatriotes. (196 = 194 = 193)

La victoire de Sempronius fut suivie d'un nouveau succès chèrement vendu au consul Corn. Merula. Enfin, les Gaulois luttèrent encore pendant deux autres campagnes contre la république romaine parvenue au plus haut degré de puissance; et leur défaite, à la fin de l'an 191, valut à P. C. Scipion Nasica les honneurs d'un triomphe extraordinaire.

De semblables succès couronnèrent les armes des Romains dans la Thrace et dans la Galatie, où les Gaulois, sur un léger prétexte, furent attaqués par eux, vaincus, pillés et soumis. Rome alors imposait des fers à la Grèce dégénérée. Mais, tandis qu'elle affectait de cacher ces chaînes sous les emblêmes de la liberté, elle renouvelait dans ses propres murs, à l'égard des immortels Scipions, l'exemple trop souvent donné par les peuples, de la persécution et de l'ingratitude.

(183) Une même année vit mourir au sein de l'infortune et loin de leurs dieux pénates, trois grands hommes qui avaient rendu les services les plus signalés, et qui servent encore de modèles aux plus grands capitaines. Le poison termina la vie d'Annibal et de Philopœmen; le chagrin abrégea les jours de Scipion l'Africain.

(181) Cependant les Gaulois Insubriens,



révoltés de l'avidité des questeurs romains, et du despotisme de quelques préteurs, prirent les armes. Le proconsul Æmilius Lepidus les punit de leur généreuse impatience. Au même moment, les Liguriens soutenaient, de leur côté, une lutte qui eût été moins inégale, si tous les Gaulois avaient su réunir et combiner leurs efforts. Ce fut dans cette guerre, et à l'occasion de l'abus infâme que le consul M. Popilius Lænas avait fait de la victoire, que l'on vit paraître le beau décret du sénat, finissant par ces expressions remarquables : « La victoire est « glorieuse quand elle se borne à dompter un « ennemi; elle devient odieuse quaud elle opprime des malheureux. » (173)

Combien de fois cette maxime a-t-elle été oubliée par ceux même qui l'avaient si solennellement proclamée !

Au milieu de tous ses triomphes, Rome, en laissant pénétrer dans ses murs l'or et les dépouilles des pays conquis, avait introduit ce luxe corrupteur, qui devait, avant l'espace d'un siècle, détruire sa liberté, assurer sa honte, entraîner sa décadence, et venger tant de peuples asservis.

(169) Le premier effet de la corruption fut la nécessité de porter des lois pour le recrutement

des armées, avec lesquelles néanmoins Paul Emile anéantit le royaume de Macédoine. Au retour de son expédition, il réunit aux richesses déjà accumulées dans Rome, des trésors si immenses, que jusqu'au temps d'Auguste, c'est-à-dire, pendant l'espace de plus de cent ans, le peuple ne paya plus aucune contribution. Pour prévenir les troubles dans la cité, et pour satisfaire la cupidité désormais insatiable des grands, il fallut fatiguer ce même peuple par des guerres sans cesse renaissantes, après lesquelles les généraux partageaient entre eux et leurs amis les dépouilles des vaincus; et, pendant qu'un esclave se vendait quatre drachmes, pendant que de simples citoyens avaient des esclaves par milliers, le fils du puissant roi Persée craignait assez la mort pour traîner son existence dans l'obscur emploi de greffier de la petite municipalité d'Albe.

(166) Malgré leur puissance déjà colossale, les Romains étaient toujours forcés d'entretenir une armée pour contenir la Gaule Cisalpine. Le fils du grand Marcellus et Caius Sulpicius, surnommé Gallus, avaient encore combattu ces indomptables Gaulois, lorsqu'une nouvelle guerre punique, entreprise injustement sur les instances de M. P. Cato, semblait devoir laisser

à ces peuples le temps de respirer, et même l'espoir de secouer un joug qui, de jour en jour, devenait plus odieux. Mais les embarras et les difficultés ajoutaient aux prétentions et à l'audace de cette étonnante république ; ce fut alors que le consul Q. Opimius Nepos, faisant pour la première fois traverser les Alpes aux aigles romaines, pénétrant dans les grandes Gaules, sous le prétexte de venger Marseille, réduisit sous la domination des Romains et le territoire d'Antibes *(Antipolis)*, que les Marseillais revendiquaient sur les Liguriens, et la ville de Salina dont on cherche les ruines aux environs de Grasse. Ainsi, la division entre les Gaulois était un instrument que Rome maniait toujours avec habileté.

Cependant Carthage, la superbe Carthage, trahie par ses généraux, victime de ses dissentions intestines, de sa confiance en la valeur de stipendiaires étrangers, et sur-tout de la mauvaise foi des Romains, succombe. Un vaste incendie, allumé à la fois dans tous les quartiers de la ville, dévore les édifices somptueux de cette puissante capitale, et une urne remplie de ses cendres est portée dans le Capitole, comme pour devenir, un jour, le témoin des malheurs et de la ruine de sa rivale orgueilleuse. (146)

(143) Victorieuse de Carthage, de Corinthe, et de la célèbre ligue des Achéens, Rome sema de nouveau la discorde au milieu des Gaulois de la Cisalpine. Ceux-ci, toujours prêts à s'armer contre leurs oppresseurs, tuèrent d'abord cinq mille Romains en bataille rangée; mais ils furent défaits, un mois après, par les troupes d'une république qui ne dédaignait jamais de joindre à la force des armes les ressources de la trahison, et qui dévoila, bientôt après, son odieuse politique, par l'assassinat du brave Viriathe en Espagne, et par la rupture du traité que les Numantins, vainqueurs, avaient dicté au consul Hostilius Mancinus. (136)

Les Gaulois, toujours aveugles sur leurs véritables intérêts, ne profitèrent ni des troubles intérieurs de Rome, occasionnés et prolongés par la véhémence des Gracchus, ni de la guerre violente excitée en Sicile par les esclaves, ni de celle que l'Asie vit renaître pour la succession du roi de Pergame, ni enfin de la révolte de plusieurs villes d'Italie. Ils semblaient n'attendre pour combattre, que les momens où Rome pouvait déployer contre eux des moyens formidables.

(124) Aussi se trouvèrent-ils accablés par les légions triomphantes, près de Marseille, où

Caius Sextus Calvinus, les ayant réduits en esclavage et vendus, établit une colonie romaine en fondant la ville d'Aix *(Aquæ-Sextiæ)*, et en procurant ainsi aux Romains l'établissement fixe qu'ils convoitaient dans les grandes Gaules.

(121) Ce ne fut que pendant la guerre civile où la liberté du peuple Romain périt avec le dernier des Gracchus, que les Gaulois Allobroges, ayant attaqué l'armée romaine, se virent abandonnés par leurs voisins gagnés par Domitius Ahenobarbus, et qu'ils échouèrent dans leur glorieuse entreprise. Les consuls et le sénat continuèrent de s'avilir par des trahisons, et de fouler aux pieds la justice et le droit des gens.

(118) Le consul Q. Marcius venait de fonder la ville de Narbo-Marcius, si célèbre depuis sous le nom de Narbonne; il avait vu les généreux Gaulois se précipiter dans les flammes, avec leurs femmes et leurs enfans, pour ne point survivre à la perte de leur liberté, lorsque, peu d'années après, le cruel Jugurtha, éclairé par sa propre expérience, jetant ses regards sur cette Rome insatiable, s'écriait : « O ville mercenaire ! tu te vendrais toi-même, « si tu pouvais trouver un marchand assez ri« che pour t'acheter. » (110)

(107 = 106) La fortune se déclarait cependant toujours pour cette république corrompue. Vainement les Helvétiens (Taurini) avaient défait et tué le consul L. Cassius Longinus, vainement ils avaient fait passer sous le joug Popilius et son armée; l'avare Q. Servilius Cepio abandonnait au pillage les maisons et les temples de Toulouse dont les habitans lui avaient ouvert les portes. Vainement les Gaulois, secondés par les Cimbres, remportèrent des avantages signalés sur Mallius et Cepio, et massacrèrent quatre-vingt mille Romains ou alliés, les deux fils du consul et quarante mille valets ou vivandiers; Marius et Sylla se réunirent pour les combattre. Vainement enfin, les dissentions intestines et la guerre civile excitées par ces féroces rivaux, la proscription des plus illustres sénateurs, la mort de cent mille citoyens égorgés, l'anarchie la plus complète, les efforts de Sertorius et de Spartacus offrirent aux Gaulois l'occasion la plus favorable de se venger et de s'affranchir; ils ne surent point en profiter. (105 = 100)

Il était de la destinée de Rome de ne pouvoir être accablée que sous son propre poids. Nageant dans le sang de ses citoyens, elle passait successivement de la dictature perpétuelle de

Sylla à l'oppression sanglante des Triumvirs; et déjà César, d'une main, détruisait les derniers vestiges de la liberté des Romains, lorsque, de l'autre, il enchaînait à son char l'indépendance des Gaulois. Cette mémorable guerre des Gaules que nous ne devons qu'indiquer, en immortalisant le vainqueur, couvrit de gloire les généreux vaincus. Elle prouva combien les armes des Gaulois auraient pu devenir funestes à la république romaine, s'ils fussent restés unis entre eux, et s'ils eussent saisi les circonstances qui, pendant plus de cinquante ans, s'étaient multipliées en leur faveur. (59=45)

(46) César régnait enfin. Un jeune roi qui devait sa couronne à Pompée, s'acquittait par l'assassinat de ce grand homme auquel un affranchi rendait les derniers devoirs, et le stoïque Caton mourait en bravant la clémence et la fortune du dictateur. Ici nous employons son propre langage. Cependant Montesquieu a dit : « On parle beaucoup de la fortune « de César ; mais cet homme extraordinaire « avait tant de grandes qualités sans pas un « défaut, quoiqu'il eût bien des vices, qu'il « eût été bien difficile que, quelque armée qu'il « eût commandée, il n'eût été vainqueur, et « qu'en quelque république qu'il fût né, il ne

« l'eût pas gouvernée. » Au reste, César s'était appliqué à exclure des camps l'antique amour de la patrie. On en peut juger par le dépit que manifesta la dixième légion révoltée, lorsque le général, feignant de la licencier, affecta de donner aux soldats la qualification de *citoyens*.

L'orgueil national avait fait place aux préjugés soldatesques; aussi chercherait-on vainement, désormais, de ces traits immortels de grandeur et de dévouement qui illustrèrent si long-temps les légions romaines, dans une milice dégradée pour laquelle le joug de la discipline militaire devenait insupportable, et le titre de citoyen un outrage. Les Gaulois, toujours dignes de leur réputation, rendirent des services essentiels à César pendant la guerre civile; l'usage qu'il sut tirer de leur valeur prouve l'estime qu'avait inspirée à ce grand capitaine leur résistance héroïque.[1]

Mais bientôt, enivré d'éloges et de succès, dédaignant la gloire de rendre à Rome son antique liberté, préférant le périlleux avantage

[1] On voit, en Afrique, trente cavaliers gaulois mettre en fuite, et poursuivre jusqu'aux portes d'*Adrumetum*, deux mille chevaux mauritaniens. (*Hirtius, Bell. Aff. cap.* 6.)

de l'asservir, César reçut la mort sur les marches du trône que lui avaient aplanies quelques lâches adulateurs. Ils insultèrent ensuite les premiers à la mémoire de ce héros dont les tablettes étaient ornées de maximes chères aux plus ardens amis de la liberté. (44)

A la mort du dictateur, Rome qu'il avait bien jugée pendant sa vie, n'était plus en état de secouer le joug. Épuisée par de nouvelles proscriptions, elle vit, presque avec joie, le timide et farouche Octave triompher de ses fiers rivaux, et couvrir son front du laurier impérial. (29)

Néanmoins, si les Gaulois succombèrent sous le génie guerrier de César, et sous la politique cruelle et astucieuse d'Auguste, ce ne fut plus le résultat de leur ancien aveuglement. Tant de guerres soutenues, tant de traités signés et rompus avaient enfin appris à chaque peuplade de quelle importance il était pour elle de se joindre aux autres Gaulois.

Parmi eux, les Belges passaient alors pour les plus vaillans, parce qu'ils étaient les plus éloignés du luxe et du commerce de Rome, et *qu'on ne leur portait pas, comme aux autres, ce qui amollit le courage.*

Tous reconnaissaient que Rome ne com-

battait pas, comme eux, pour la gloire et par amour pour les armes, mais par intérêt, mais pour les asservir, pour changer leurs lois, pour substituer ses préteurs à leurs chefs particuliers, pour lever sur eux des impôts énormes, et pour armer ensuite leurs bras en faveur de sa propre cause.

Ces vérités vivement senties auraient assuré l'indépendance des Gaulois, s'ils avaient pu se dépouiller de leur jalousie, de leurs haines mutuelles, de leur inconstance, de leur goût pour les dissentions, vices funestes qui les suivaient jusque dans leurs camps, et dont César et Octave surent si habilement profiter, le premier pour les vaincre, celui-ci pour les désarmer et les corrompre.

Mais, au milieu des orages dont Rome fut agitée, on avait vu luire quelques beaux jours. Sous le règne d'Auguste, les sciences et les arts vinrent couvrir de fleurs les chaînes du peuple. La postérité admire encore ces orateurs, ces historiens, ces poètes, ces philosophes même, qui, se créant alors une patrie nouvelle, semblaient chercher dans les arts consolateurs, l'oubli de la tyrannie, l'espérance de la gloire, et les délices de l'indépendance.

Mais, dans les premiers siècles de l'ère vul-

gaire, les sciences après avoir jeté un dernier éclat, disparurent. Les hommes furent pour longtemps abandonnés aux crimes de l'ignorance.

Les Gaules virent sans doute avec indifférence le sombre Tibère succéder à Auguste, qui semblait l'avoir choisi pour se faire regretter; mais elles supportèrent impatiemment l'augmentation excessive des impôts, l'orgueil et la cruauté des magistrats envoyés par Rome, ou plutôt par ses tyrans. Deux chefs distingués, Florus et Sacrovir, essayèrent d'affranchir leur pays : ils échouèrent dans cette noble entreprise, et, toujours dignes de leur patrie, ils ne voulurent point survivre à tant d'inutiles efforts.

Le généreux Julius Vindex eut un sort semblable, après avoir cependant provoqué la mort de Néron, et bien mérité de l'humanité entière.

(69) Les cruels généraux du cruel Vitellius commirent de si grandes atrocités dans les Gaules, qu'ils réveillerent encore l'audace de cette nation valeureuse, et fournirent à l'illustre Claudius Civilis un prétexte honorable pour venger des injures particulières, et pour faire reprendre aux Gaulois leur attitude menaçante, dans le même temps que l'incendie du Capitole semblait présager l'entière décadence de l'empire

romain. Mais, après deux campagnes pleines de faits militaires et d'actions d'éclat, la jalousie divisa encore les Gaulois, et contraignit Civilis à recevoir la paix de ce Vespasien qui pratiqua sur le trône des vertus qu'avant d'y monter il avait paru méconnaître.

(70) Depuis cette époque brillante, les Gaulois n'eurent plus d'occasion d'exercer leur valeur qu'en se rangeant sous les aigles romaines que des factions opposaient les unes aux autres.

Pendant l'espace de près de deux siècles, les intrigues d'un sénat avili, les caprices d'une soldatesque effrénée devenue étrangère à l'antique discipline, avaient successivement vendu et ravi la puissance à vingt-sept empereurs, la plupart incapables de l'exercer, mais au nombre desquels cependant l'humanité et la philosophie purent compter Titus, Trajan, Antonin et Marc-Aurèle.

(79) Sous le règne trop court de Titus, avait commencé l'horrible éruption du Vésuve qui engloutit Herculanum, Pompeïa et d'autres villes, et dans laquelle périt Pline l'Ancien, le jour même où, mille six cent soixante-seize ans après, (1er novembre 1755) le désastre affreux de Lisbonne devait épouvanter l'Europe et l'Afrique.

Parmi les soixante-trois empereurs qui se succédèrent depuis Jules-César jusqu'à la division de l'empire en oriental et en occidental, quarante-sept périrent de mort violente, la plupart assassinés par leurs propres gardes.

Philippe, le premier d'entre eux qui ait professé le christianisme, était fils d'un chef de brigands, et il avait fait mourir son prédécesseur.

Decius venait de monter sur le trône dont les soldats avaient précipité Philippe, lorsque le tribun Aurélien qui devait aussi, vingt ans après, revêtir la pourpre impériale, battit les Francs qui s'étaient jetés entre l'Elbe et le Rhin. La cavalerie gauloise contribua puissamment à cette victoire. C'était la première fois que les Romains se mesuraient avec ces peuples accourus des bords de la Vistule, et auxquels ils donnèrent le nom de *Fracti*, que le vulgaire changea bientôt en celui de *Franci*. (250)

(263) Gallien, pendant les derniers mois du règne de son père qui mourut dans les fers du roi de Perse, et pendant son propre règne, eut à combattre dans les Gaules de puissans ennemis.

L'Orient était ravagé par les Perses; la province d'Asie et la Grèce étaient dévastées par des hordes de Goths, de Scythes et de Sarmates; les Gaules étaient envahies par les

Francs, et l'Italie se voyait attaquée par les Germains. Une foule d'usurpateurs [1] dont les droits contestés ne le cédaient point à ceux des princes qui affectaient de jouir de l'autorité suprême, se faisaient proclamer empereurs dans les diverses parties de l'empire. Le plus illustre d'entre ces derniers fut le vaillant Posthume, qui sut faire régner pendant sept ans la modération et l'équité sur les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre, et qui mourut victime de son aversion pour le pillage. (267)

Il n'est pas indifférent de recueillir, au milieu de ce désordre général, deux traits de cet empereur Gallien qui laissait ainsi tomber le diadême en lambeaux, et qui n'avait pas rougi de triompher à Rome, pour les victoires remportées par l'usurpateur de son empire d'Orient. (264)

Il écrivait à Céler, général de l'une de ses armées : « Je ne serai point content, si vous faites « mourir simplement ceux qui ont porté les ar- « mes contre moi ; il faut que vous exterminiez « dans chaque ville tous les mâles, jeunes et « vieux. N'épargnez aucun de ceux qui m'ont

[1] Trebellius-Pollio nous a transmis la vie et les noms de trente de ces tyrans que d'autres écrivains réduisent au nombre de dix-huit.

« voulu du mal, aucun de ceux qui ont mal « parlé de moi. Tuez, mettez en pièces sans mi- « séricorde : vous m'entendez, faites comme « vous savez que je ferais moi-même, moi qui « vous écris ceci de ma propre main.... »

Un brave capitaine de ses troupes écrivait à un autre général : « La république est heureuse « d'avoir, dans ce temps-ci, un général tel que « vous. On en féliciterait Gallien, si on osait « lui dire la vérité, et blâmer ou louer quel- « qu'un comme il le mérite. Je sais le détail « de vos combats et de vos victoires; il fut un « temps où vous auriez été honoré du triom- « phe ; mais à présent je vous conseillerais de « vaincre avec plus de précaution, et de ne pas « oublier qu'il y a quelqu'un à qui vos victoires « pourraient donner de l'ombrage.... »

Le tyran que ces deux lettres font si bien connaître, fut assassiné dans son camp par ses capitaines, et déifié, après sa mort, par l'assemblée d'esclaves qui se disait encore le sénat romain. (268)

(273) L'empire des Gaules, projeté deux siècles auparavant par Civilis, et fondé par Posthume, fut renversé au bout de quatorze ans, moins encore par le courage et les talens de l'empereur Aurélien, que par la trahison

de ce vil Tetricus, incendiaire et bourreau de tant de cités gauloises, qu'Aurélien récompensa dignement, en l'attachant à son char de triomphe. Les Gaulois, vainqueurs des pays entre la mer et le mont Taurus, nommés *Gallo-Grèce* depuis leur séjour, étaient repoussés par Antiochus.

Le vertueux Probus, aussi grand homme de guerre que sage administrateur, venge les Gaules de l'invasion des Francs et des rois révoltés. Multipliant dans ces belles contrées la culture des vignes, il voulait encore tenir ses soldats occupés, diminuer progressivement le nombre des gens de guerre, affaiblir leur influence, affranchir le trône et l'état de leurs caprices tyranniques. Ce prince fut le dernier et peut-être le seul véritable bienfaiteur des Gaules, qui ne connurent de quel prix il était pour elles qu'après sa mort violente. On grava sur sa tombe ces mots : « Ici repose « PROBUS, dont la vie et les mœurs répondirent « à son nom. » Cette épitaphe, remarquable par sa simplicité, ne permet point de croire aux cruautés inutiles et impolitiques que quelques écrivains ont osé reprocher à la mémoire de ce vertueux empereur.

Dioclétien, que les moines ont calomnié,

et le féroce Constantin, qu'ils ont tant célébré, démembrèrent successivement le colosse immense de l'empire. Sous le règne de ce dernier, le sang commença de couler pour des guerres de religion, lorsque le christianisme avait à peine trois siècles d'existence.

Constantin, au milieu de ses vastes entreprises, remporta, avec les Gaulois organisés comme les anciennes légions romaines, de nombreux avantages sur les Francs, dont il livra aux bêtes féroces les soldats, les capitaines et les rois prisonniers. (306=320)

Tant de barbarie trouvait à la cour des apologistes. Les flatteurs comparaient de telles exécutions aux travaux d'Hercule; c'était aux Francs qu'ils prodiguaient le titre de Barbares. « Excellent empereur, s'écriaient-ils, que « vous êtes entré sous d'heureux auspices dans « le gouvernement de la république!... Vous « vous êtes peu soucié des haines perpétuelles « et de la colère inépuisable de la nation fran- « çaise..... Un empereur doit-il s'occuper de « l'outrage qu'a fait sa sévérité, s'il est assez « puissant pour maintenir ce qu'il a fait? O « grand Constantin, que vos ennemis vous haïs- « sent, pourvu qu'ils vous craignent!... »

Les armes des Gaulois continuaient à servir

tant de passions et d'animosités. Ce fut surtout dans la fameuse bataille de Mursa, sur la Drave en Pannonie, que l'on vit les troupes gauloises, quoique défaites par l'impéritie de l'usurpateur Magnence, s'obstiner à combattre, *ne pouvant se résoudre à donner à l'univers le spectacle incroyable de soldats gaulois montrant le dos à l'ennemi.* (343)

Mais ce puissant appui donné à l'usurpateur, en affaiblissant les Gaules, en épuisant leurs ressources particulières et le nombre de leurs soldats, ouvrit encore une fois les portes aux Francs appelés même à cette conquête par le lâche et féroce empereur Constance peu touché des maux qu'il attirait sur ses sujets, pourvu qu'il divisât l'attention et les forces de son compétiteur.

Ces Francs que les Eumènes et les Nazaire appelaient Barbares, étaient fidèles à garder leurs promesses, quoiqu'ils ne s'y astreignissent point par sermens. Les neiges et les frimas n'arrêtaient jamais leur marche précipitée. En combattant, ils ressemblaient aux flots de la mer, et leur fureur était portée à un tel excès qu'à peine un corps de troupes se trouvait détruit, qu'il en paraissait un autre sous la conduite d'un nouveau chef.

Libanius, ami de Julien, qui avait donné des leçons d'éloquence à saint Basile et à saint Jean Chrysostôme, ajoute à ces détails qu'on avait une si haute opinion de la valeur et de la fidélité des Francs, que mille prisonniers d'entre eux, envoyés par Julien à Constance, furent placés dans la garde de ce dernier qui déclara qu'un seul Franc valait à ses yeux plusieurs autres soldats. (358)

C'est ici que nous pouvons placer un portrait des Gaulois, fait alors par Ammien Marcellin, philosophe et homme de guerre.

« Les Gaulois sont, en général, d'une stature « élevée, blancs de peau, avec des cheveux « blonds, d'un regard imposant et farouche, « avides de querelles, fiers et présomptueux. « La plupart ont la voix menaçante, même « sans être en colère. Tout âge chez eux est éga- « lement propre au métier des armes; le vieil- « lard et l'adolescent marchent à la guerre avec « la même assurance et le même courage; ils « braveront également l'âpreté du froid et les « plus grands périls; jamais dans les Gaules, « personne, pour se soustraire au service mili- « taire, ne s'est avisé de se couper un pouce, « comme le font, en Italie, ceux qu'on appelle « plaisamment des poltrons. »

On remarque particulièrement ici l'ardeur et les dispositions prématurées de la jeunesse gauloise pour la guerre : « Privilége physique, « dit M. de Sigrais, dont la Gaule moderne « jouit encore, à l'exclusion et à l'étonnement « de ses voisins, d'ailleurs aussi guerriers qu'elle; « avantage naturel qui, dans le besoin, peut « multiplier subitement les défenseurs de l'état; « prérogative dont j'ai vu tirer des secours uti- « les, mais dont il est aussi aisé que dangereux « d'abuser. »

De ces divers tableaux, et de cette similitude dans les mœurs des Gaulois et des Francs, il résulte la conviction que ces derniers, en venant des bords de la Vistule, et en se jetant sur les pays arrosés par le Rhin et par la Moselle, ne faisaient que revenir sur des terres que leurs ancêtres avaient cultivées.

(356) A l'époque où écrivait Ammien Marcellin, les sciences étaient encore en honneur dans quelques villes des Gaules, et principalement à Autun, à Toulouse, à Trèves et à Bordeaux : elles ne firent que décliner depuis jusqu'au règne de Charlemagne; et ceux dont elles font les délices, remarquent qu'elles ont presque toujours éclairé les siècles illustrés par la gloire militaire.

Julien, n'étant encore que César, sut mettre à profit la valeur des Gaulois désormais soumis à la discipline. Ce fut à leur tête que, malgré la jalousie de l'empereur Constance, il triompha si glorieusement des redoutables Francs, qu'il sut les contenir par l'estime qu'il leur inspira, et qu'il acquit cette gloire éclatante que la haine en vain s'efforça d'obscurcir.

Cependant, il y avait déjà long-temps que les légions étaient dégénérées de leur organisation primitive. Non seulement les manipules de chaque cohorte ne contenaient plus que la moitié des hastaires, des princes, des triaires et des vélites; non seulement ces légionnaires n'étaient plus que des indigens ou des barbares qui se vendaient aux empereurs; mais ces soldats énervés ayant, comme nous l'avons dit, secoué le joug de l'ancienne discipline, s'étaient débarrassés du poids de la longue épée romaine, et de ces redoutables pilums que leurs bras amollis ne pouvaient lancer.

Par une suite de ce relâchement dans la discipline militaire, la cavalerie avait pris une grande supériorité; mais l'on s'efforçait en vain de la rendre aussi redoutable que l'avait été celle des Parthes combattant contre Crassus,

et celle des Daces, des Sarmates et des Huns qui avaient contraint le sectateur ardent de Xénophon, le sage Arrien, de changer l'ordre de bataille en usage jusqu'au siècle d'Adrien.

Sous le règne de Théodose le bourreau des Thessaloniciens, quelques prêtres prirent une part active aux affaires d'état, s'introduisirent dans les cours, y acquirent une grande influence, se procurèrent d'immenses richesses, et se tourmentèrent mutuellement par des persécutions sanglantes.

Au lieu de veiller au salut de leurs états, les empereurs prenaient part aux discussions théologiques, et pendant ces disputes ridicules si elles n'eussent été sanglantes, les débris du vaste empire romain devinrent la proie des Barbares. Alaric, assiégea trois fois Rome : en incendiant cette capitale du monde, il semblait venger sur elle, aux dépens de l'humanité, le Monde qu'elle avait asservi.

(406) Ce fut alors qu'une armée innombrable d'Alains, de Suèves et de Vandales réunis, pénétra dans les grandes Gaules, lorsque la perfidie de Stilicon et les craintes de son gendre l'empereur Honorius retenaient en-deçà des Alpes la plus grande partie de leur généreuse milice. Vainement les Gaulois, levés à la

hâte, se rangèrent sous les drapeaux d'un Constantin ; ce hardi rebelle se vit forcé de combattre à la fois, et contre l'invasion des Barbares, et contre l'armée envoyée alors par Honorius qui, depuis neuf mois, n'avait point trouvé de troupes à opposer à l'invasion des Gaules qu'il était de son intérêt de défendre.

Ces fiers aventuriers continuèrent de s'établir à la faveur de ces cruelles dissentions, pendant qu'Honorius, tremblant, associait un Constantin et ensuite un Constance à l'empire, et pendant qu'à l'exemple des habitans de la Grande Bretagne, cinq provinces gauloises formaient la confédération des Armoriques, et secouaient le joug des officiers de l'empereur.

(412=420) Vers cette époque, les Francs revinrent s'établir dans le nord des Gaules; les Bourguignons occupèrent, à l'est, les montagnes de l'Helvétie et le territoire des Séquanois. Aëtius, général de Valentinien, secondé des Gaulois, balança les succès des Francs; et réuni ensuite à ces deux peuples, il arrêta quelques instans l'irruption formidable d'Attila suivi d'un torrent de ces Huns qui, cinq cents ans avant cette époque, avaient dominé dans le

nord de l'Asie, occupé la grande Tartarie, et fait trembler le vaste empire de la Chine jusque dans ses antiques fondemens. (451)

Mais la mort d'Aëtius, poignardé par le chef même de l'empire dont il soutenait les colonnes ébranlées, rompit toutes les digues.

Le bouleversement devint général. Tout, à cette époque fameuse, changea de face, le gouvernement, les lois, les mœurs, la religion et le langage. Les noms des provinces, des fleuves, des mers, furent remplacés par d'autres noms; « les hommes mêmes en chan-« gèrent, dit Machiavel, et ils devinrent « Pierre et Mathieu, au lieu de César et de « Pompée. »

(476) Odoacre, prince des Hérules, se laissa proclamer roi de l'Italie conquise par lui sous le règne d'Augustule qu'il déposa. Les Gaules, après avoir lutté encore pendant environ vingt-six ans contre leur destinée, sous une suite rapide de faibles empereurs; réduites à quelques débris de provinces romaines; désolées par le fisc, par la guerre et par les discordes intestines, n'avaient plus que leur nom à perdre, lorsqu'elles tombèrent presque entièrement au pouvoir des Barbares.

Ainsi s'éclipsa le nom à jamais célèbre des

Gaulois. Pendant quatre cents ans, ils repoussèrent, rompirent ou agitèrent les fers dont Rome s'efforça de les charger. Pendant les deux siècles précédens, ils avaient menacé l'existence de Rome elle-même. Mais le plan constamment suivi par son astucieuse politique, avait enfin obtenu un triomphe que la force de ses armes n'aurait pu lui procurer sur ces Gaulois, divisés lorsqu'ils avaient un si grand intérêt de se réunir; sans chefs parce qu'ils en reconnaissaient mille; sans discipline parce qu'ils avaient la présomption d'y suppléer par la bravoure; sans tactique et presque sans armes, parce que la science seule sait profiter des leçons de l'expérience, et parce que la valeur éclairée n'est le patrimoine et l'apanage que des nations civilisées.

Si la même époque devint fatale aux Romains, ce fut avec cette différence que, dispersés ou corrompus, mais tenant leur nom d'une ville grande et célèbre, ils le transmirent aux Barbares qui vinrent les asservir, et s'établir dans son enceinte. Les Gaulois, au contraire, toujours armés, toujours redoutables, se mêlèrent et bientôt se confondirent avec les Francs dont l'origine était semblable à la leur, et dont les chefs les délivraient du joug

tyrannique qu'ils portaient avec tant d'impatience.

Pendant le cours de nouvelles révolutions dans la partie occidentale du monde alors connu, l'ombre de l'empire romain déjà réfugiée vers l'Orient, va errer pendant dix siècles sur les rives du Bosphore, jusqu'à ce que Mahomet II faisant évanouir ce fantôme, vienne jeter les fondemens d'un nouvel empire.

FIN DU LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE

DU LIVRE SECOND.

Premiers rois des Francs. — Clovis. — Théodoric. — Justinien. — Bélisaire. — Narsès. — Théodebert. — Cession des Gaules aux Français. — Leutharis et Buccelin. — Bataille près de Capoue. — Guerre des Lombards. — Childebert. — Maires du palais. — Mahomet. — Sarrasins. — Feu Grégeois. — Charles Martel. — Pepin le Bref. — Charlemagne. — Passage des Alpes. — Didier. — Witikind. — Arégise. — Nouvel empire d'Occident. — Louis le Débonnaire. — Révolte de ses enfans. — Son second mariage. — Charles le Chauve. — Bataille de Fontenai. — Normands en France. — Sarrasins en Italie. — Lothaire. — Louis II. — Adelgise. — Prétentions des Papes et du Clergé. — Gouvernement féodal. — Charles le Gros. — Béranger. — Eudes, comte de Paris. — Charles le Simple. — Hugues le Grand, dit l'Abbé. — Bozon. — Louis d'Arles. — Guelphes et Gibelins. — Vacances de l'empire. — Rodolphe de Bourgogne. — Hugues de Provence. — Lothaire, son fils. — Othon Ier. — Fin de la Dynastie de Charlemagne.

LIVRE SECOND.

Depuis 450 jusqu'en 987, Ère Vulgaire.

(450) ROME, après être parvenue au plus haut point de la gloire, venait de descendre au terme d'humiliation fixé par cette destinée qui agite sans cesse la balance des empires. La face entière de l'Europe était changée; l'Espagne était envahie par les Goths, la Grande Bretagne par les Anglo-Saxons, une grande partie de la Gaule par les Francs et par les Visigoths, et l'Italie par les Lombards, par les Grecs, et par plusieurs tyrans, sous les noms d'Exarques et de Ducs.

(464) Déjà le petit royaume des Francs Saliens était gouverné par Childéric son véritable fondateur, ou son quatrième roi, si l'on s'obstinait encore, malgré le sentiment des auteurs les plus sages, à compter Pharamond pour le premier d'entre eux. Le belliqueux Euric, roi des Visigoths, s'était rendu le maître de tout le midi des Gaules jusqu'au fleuve *Ligeris* (la Loire), lorsque Clovis, encore jeune, succédant à son père, signala son avénement au

trône par des conquêtes, et prépara son agrandissement par sa politique. (481)

Les historiens remarquent que la religion eut beaucoup de part aux succès rapides qui soumirent à Clovis la plus grande partie des Gaules. Le baptême qu'il avait habilement demandé, lui concilia tous les peuples catholiques qui s'empressaient à l'envi d'obéir à un prince dont la piété fut célébrée par les évêques et par les moines, mais dont la cruauté, la perfidie et les crimes furent publiés par tous les historiens.

(508) Ce fut à la suite de ses triomphes que Clovis reçut de l'empereur d'Orient, Anastase, un diplome qui lui conférait la dignité de consul.

Ce titre, si insignifiant depuis quelques siècles, devint dans la main du monarque adroit un moyen puissant de s'attacher tout ce qu'il y avait encore de Romains et de Gaulois amis de l'empereur, et de prendre sur eux la même autorité que celle dont il jouissait sur les Francs.

Mais sa mort qu'il avait fait devancer par le meurtre de tous ses parens, et la division de son royaume qu'il partagea imprudemment entre ses quatre fils, apportèrent de grands changemens à l'exécution de ses vastes projets,

qu'il était réservé au chef d'une autre race que la sienne de réaliser deux cent cinquante ans après.

Théodoric, vainqueur et meurtrier d'Odoacre dont les Bourguignons avaient feint de prendre la défense pour mieux ravager ses états, avait régné avec gloire sur l'Italie, pendant que les rois des Français, unis à lui par des traités, avaient conquis les royaumes des Thuringiens et des Bourguignons, et repoussé entièrement les Ostrogoths hors des Gaules. Justinien, ayant résolu de chasser tous les Barbares qui s'étaient successivement emparés de la partie occidentale de l'empire, négocia avec les enfans de Clovis, et les engagea moyennant un présent en argent, et la promesse d'un subside considérable, à l'aider dans son projet de reconquérir l'Italie.

Déjà l'immortel Bélisaire, vainqueur des Perses, avait repris la province d'Afrique sur les Vandales, et la Sicile sur les Ostrogoths, lorsque Vitigès, nouveau roi de ces derniers, après la mort violente de l'usurpateur Théodat, fit représenter aux Français que les succès rapides de Bélisaire, déjà maître de la Campanie et de Rome, étaient pour eux-mêmes un motif puissant de concevoir les plus vives inquié-

tudes. Les princes se rendirent à ses instances, et conclurent avec lui un traité secret par lequel ils s'engagèrent à le secourir, moyennant cent mille sous d'or, (ou deux mille livres pesant d'or) et la cession absolue, non seulement de la portion du territoire des Gaules encore occupée par les Ostrogoths, mais aussi de tous les droits de souveraineté que ces derniers pouvaient prétendre sur la totalité des Gaules, comme possesseurs de Rome. (536)

(538) Pour l'exécution de ce traité, et pour éluder la convention faite avec Justinien, les rois français envoyèrent en Italie dix mille Bourguignons qui aidèrent Vitigès à prendre Milan, au milieu des horreurs de la peste et de la famine qui ravageaient l'Italie. L'année suivante, Théodebert, roi de Metz ou d'Austrasie, jetant le masque, passe lui-même, avec cent mille Français, combat et les Ostrogoths et les Grecs, pille également les deux camps ennemis, dévaste la Ligurie, détruit Gènes, et s'avance jusqu'aux portes de Plaisance; mais la peste qui désola son armée, et la prise de Vitigès que Bélisaire fit passer à Constantinople, le forcèrent d'abandonner son entreprise, et d'accéder aux nouvelles propositions de Justinien qui, par un diplome impérial et solennel, con-

firma la cession déjà faite aux Francs des droits de l'empire sur toutes les Gaules. (539=540)

Cette cession authentique *fut reconnue et consentie* par tous les habitans de cette vaste contrée, qui revêtirent ainsi d'un caractère légal un droit que la force et la contrainte n'auraient pu légitimer.

Procope, secrétaire de Bélisaire, nous fait remarquer que Théodebert Ier avait peu de cavaliers qui tous combattaient près de sa personne, armés de javelots. Les piétons avaient pour armes une épée attachée par une espèce de ceinturon, un bouclier qu'ils maniaient avec beaucoup d'adresse, et une hache dont le fer était à deux tranchans. Cette hache était particulièrement employée à briser le bouclier de l'ennemi, sur lequel le Français frappait avec effort. L'augon, ou javelot des cavaliers était entièrement couvert de fer, et garni à sa pointe de deux crocs très-petits qui rendaient presque incurables les blessures qu'il faisait.

Justinien, cependant, rappelait et disgraciait Bélisaire qui joignait à la gloire d'avoir vaincu des rois, avec les plus faibles moyens, celle plus éclatante et bien plus rare d'avoir refusé une couronne. L'empereur le renvoya presque seul en Italie, peu d'années après, pour arrêter les

succès du célèbre Totila qui ne devait succomber que sous les efforts de Narsès. C'est à ce eunuque qu'il était réservé de détruire la monarchie des Ostrogoths en Italie, soixante-quatre ans après sa fondation par Théodoric. (544)

(553) Les Allemands que les rois français avaient rendus tributaires, avaient alors à leur tête Leutharis et Buccelin, deux frères pleins de courage, et avides de rétablir la gloire de leur nation. Ces hommes entreprenans devaient donner de l'ombrage aux rois : ils obtinrent facilement la permission d'aller faire la guerre en Italie où ils pénètrent avec soixante-dix mille hommes, Français et Allemands. Narsès, informé de l'approche de ces redoutables ennemis, convertit en blocus le siége de Cumes qu'il avait entrepris, et s'avança en Toscane, avec la plus grande partie de son armée. Il envoya en même temps des troupes avec des chefs éprouvés, pour disputer le passage du Pô aux Allemands et aux Français qu'elles trouvèrent déjà maîtres de Parme.

Fulcaris, l'un des généraux de Narsès, s'avançant sous les murs de cette ville, donna dans une embuscade où ses Hérules, malgré leur valeur, furent mis en déroute, et où il périt

lui-même, victime de son imprudence. Aussitôt, selon l'usage toujours suivi par les faibles, la plupart des villes de la Ligurie et du Parmesan ouvrirent leurs portes aux vainqueurs qui repoussèrent jusqu'à Ravennes les autres généraux de l'empire. Narsès qui, pendant ce temps, avait soumis les places principales de la Toscane, étant rentré dans Ravennes, termina la campagne par la défaite peu décisive de deux mille Français.

Cependant Leutharis et Buccelin, laissant par-tout des traces funestes de leur passage, et n'osant tenter le siége de Rome, se divisèrent en entrant dans le *Samnium*. Le premier, à la tête de presque toute la cavalerie, continua de suivre les bords de la mer Adriatique, parcourut les deux Abruzes, la partie orientale de la Lucanie, et ne fut arrêté que par la ville d'Otrante dont il ne put s'emparer. C'était sur le cap voisin d'Hydruntum que Pyrrhus avait voulu appuyer un pont de quinze à seize lieues qui eût joint l'Italie avec la Grèce par l'Épire. Buccelin, qui s'était dirigé le long de la mer de Toscane, en ravageant l'Étrurie, la Campanie et les deux Calabres, avait pénétré jusqu'au détroit de Sicile. Se flattant d'être élu roi par les Goths, il ne se conformait

point à l'avis que lui avait envoyé Leutharis de retourner, ainsi que lui, vers le nord, pour repasser ensemble dans les Gaules. En effet, Leutharis était déjà remonté jusqu'auprès de Pésaro *(Pisaurum)*, lorsque son avant-garde, attaquée par la garnison de cette ville, à la hauteur de Fano *(Fanum-fortunæ)*, prit la fuite, et jeta l'alarme au milieu de toute l'armée.

Les prisonniers faits pendant le cours de l'expédition, profitant du désordre, rompirent leurs liens, et s'échappèrent en emportant une grande partie du butin. Leutharis parvint à rallier ses troupes, passa en bon ordre sous les murs de Ravennes, où Narsès, il est vrai, n'était plus, et vint camper au-delà du Pô, depuis Vérone jusqu'à Trente *(Tridentum)*, vis-à-vis le lac de Garde, et sur les bords de l'Adige *(Athesis)*. Une maladie contagieuse qui désola ses troupes, et dont il fut lui-même la victime, ne leur permit pas d'attendre Buccelin. Celui-ci, revenu sur ses pas, et arrivé sur les bords du Casilin, près de Capoue, se trouva en présence de Narsès qui était accouru à sa rencontre. Quelques jours se passèrent en escarmouches ; mais Buccelin, ayant fait traverser le fleuve à ses troupes, au nombre de

trente mille hommes, livra bataille à Narsès qui n'avait alors que dix-huit mille soldats. Le premier choc fut défavorable à ces derniers, dont la première et la seconde ligne furent rompues avec impétuosité. Mais lorsque les Français et les Allemands, jetant des cris de victoire, se dispersèrent pour piller le camp impérial, Narsès les enveloppa étroitement, et en fit un massacre que les historiens portent même jusqu'à l'exagération.

Ici, l'on découvre la supériorité d'un vrai général sur une troupe d'aventuriers. Le récit de cet événement ne permet pas de douter que Narsès n'ait disposé, en troisième ligne, une véritable réserve qu'il avait eu l'attention de masquer à l'ennemi : et il devient alors assez vraisemblable que la fuite précipitée d'une premier corps d'infanterie armé de pied en cap, et d'une seconde ligne, ne fut qu'un piége tendu à l'inexpérience du jeune Allemand. Les troupes que celui-ci commandait n'avaient point d'armement uniforme, chaque soldat portait les armes qu'il avait pu enlever à son ennemi. L'infanterie, placée au centre formait le *coin* ou l'*embolom* des Grecs, et la cavalerie, très-peu nombreuse, combattait aux ailes. Une portion était entièrement bardée de fer, et l'autre

était armée à la légère ; méthode qu'ils avaient empruntée des Romains. Mais on a du moins la certitude que déjà les Français ne se présentaient point tumultuairement au combat, et qu'ils s'appliquaient à la recherche d'un art que les Romains eux-mêmes n'avaient pu porter à sa perfection.

(563) Narsès, depuis sa victoire, travailla sans relâche à chasser les Français de la Vénétie et de la Ligurie ; il les combattit plusieurs années de suite avec des succès inégaux, essaya de les lier par des traités aussitôt violés que conclus, et remporta sur eux un avantage signalé sur les bords de l'Adige (l'*Athesis*), où ils étaient venus se joindre au comte Widin, que Narsès fit prisonnier, et auquel il fit trancher la tête. Enfin il chargea Dagisthée, maître de la milice, ou général des armes, du soin de reprendre sur les Français les places qu'ils conservaient encore au pied des Alpes, et il parvint ainsi à réunir, mais pour bien peu de temps, l'Italie à l'Empire. (566)

Pendant que, dans les Gaules, les Français déchirés par leurs divisions intestines, par les intrigues et par les cruautés trop fameuses des Brunehaut et des Frédégonde, faisaient néanmoins respecter sur mer leurs flottes, et sur terre

leur infanterie, Justinien, par son ingratitude envers Bélisaire, et l'impératrice Sophie, par ses intrigues contre Narsès, allaient perdre le fruit des victoires de ces grands généraux, et ouvrir les portes de l'Itàlie aux rois des Lombards. Ceux-ci devaient, pendant deux cents ans, régner sur cette belle portion de l'Europe, après avoir tenté vainement de s'établir dans les Gaules d'où ils furent constamment repoussés, particulièrement par le génie, la valeur et la prudence du célèbre général Mummol. (567=588)

L'eunuque Narsès, petit, et d'une figure désavantageuse, possédant un vaste génie, un bon cœur que néanmoins les combats ont quelquefois dénaturé, un esprit juste, une ame magnanime, mourut à l'âge de quatre-vingt-seize ans, investi d'une grande autorité, couvert de gloire, et abreuvé d'amertumes.

L'empereur Maurice, craignant que les Lombards devenus puissans ne lui enlevassent ce qui lui restait encore en Italie, chercha, par une ambassade solennelle, à déterminer les rois des Français à faire la guerre aux Lombards; et cette négociation, appuyée d'un présent de cinquante mille écus d'or, réussit auprès de Childebert, roi d'Austrasie. Ce prince

passa les monts à la tête d'une armée considérable, dévasta quelques campagnes; et, bientôt rebuté par la multitude des siéges qu'il lui fallut entreprendre, et pour lesquels ses troupes avaient très-peu de dispositions, il accepta les présens d'Antharic qu'il tenait enfermé dans Pavie, et remporta dans ses états l'or de l'empereur et celui du roi des Lombards. (584)

(585) Excité par les réclamations de Maurice, Childebert repassa en Italie; mais il céda aux nouveaux présens d'Antharic prompt à acheter la paix, parce qu'alors il n'était point en mesure de soutenir la guerre.

(588) La main de la sœur de Childebert, promise d'abord et ensuite refusée à Antharic, fournit bientôt aux Français une nouvelle occasion de repasser en Italie où ils furent taillés en pièces par Antharic mieux préparé à les recevoir.

Malgré cette vaine expédition, l'empereur Maurice ne cessait de solliciter Childebert ou de rendre les cinquante mille écus d'or, ou de remplir ses engagemens. Ce prince, après un événement particulier où Maurice avait eu l'occasion de venger l'assassinat commis sur des ambassadeurs français, envoya une armée considérable qui, distribuée sous vingt ducs

ou généraux, pénétra en Italie par le pays des Grisons, par le pas de Suze, et par le Trentin. Ces trois grandes divisions ravagèrent et pillèrent le pays; leurs chefs signèrent et violèrent des capitulations, et la nation Lombarde parut être menacée d'une entière destruction. Mais les Français n'étaient arrivés en Italie qu'au temps de la moisson: la chaleur qu'on éprouve à la fin de l'été dans les plaines renfermées entre les Alpes et l'Apennin, leur causa des maladies; l'usage immodéré des fruits produisit la dyssenterie qui, combattant pour Antharic avec l'intempérance, la débauche des troupes, et avec la rivalité des chefs, contraignit les ducs français à se retirer précipitamment, et seconda peut-être ainsi les vues secrètes de Childebert.

(591) Dans ces entrefaites, Antharic mourut subitement, pour expier, s'il faut en croire le pape Grégoire le Grand, le crime détestable (*nefandissimum*) d'avoir défendu que les enfans des Lombards fussent baptisés dans la religion catholique. Ce Barbare ignorait combien une politique toute contraire pouvait consolider sa puissance.

Un an après, Childebert conclut un traité de paix avec le successeur d'Antharic, et depuis

cette époque il n'inquiéta plus les Lombards qui eurent le temps d'affermir leur autorité et d'étendre leur domination, pendant les guerres qui divisèrent long-temps les rois des Français.

(584=628) Sous le règne de Clotaire II, le troisième des rois qui aient réuni dans leur personne toute la monarchie française, la charge de maire du palais qui jusqu'alors n'avait été que temporaire, fut donnée à vie; se trouvant depuis réunie au ministère et au commandement des armées, elle porta, chaque jour, des coups terribles et bientôt mortels à la famille royale des Mérovingiens.

(622) Ce fut vers ce même temps qu'un Arabe, d'abord simple conducteur de chameaux, mais intrépide, sobre et libéral, doué d'une éloquence vive et forte, d'une physionomie heureuse, et sur-tout d'un vaste génie, jeta les fondemens d'une nouvelle religion qu'il cimenta par la force des armes. Ses sectateurs datent leur ère de l'hégire, c'est-à-dire, du jour où Mahomet alla se réfugier à Médine, pour se soustraire aux poursuites des magistrats de la Mecque, alarmés des projets de ce célèbre novateur.

Sa persécution devait être l'époque de ses succès et de sa gloire. Le prophète fugitif de-

vint conquérant; et bientôt dégoûté des éternelles disputes de la multitude des sectes qui se déchiraient impitoyablement, Mahomet défendit toute espèce de controverse: « Nos argu-
« mens, disait-il lors de ses premiers combats
« en Arabie, sont dans le tranchant de nos
« sabres; chaque prophète a son caractère; celui
« de Jésus a été la douceur; la violence est le
« mien; il faut me croire ou mourir. » Mahomet prenait ainsi le moyen assuré de faire un grand nombre de prosélytes. Malheureusement la religion de Jésus, cette religion de douceur, fut quelquefois prêchée avec de pareils argumens; et il n'est pas inutile de remarquer que les successeurs de Mahomet furent toujours tolérans, malgré leur mépris insultant pour toutes les autres croyances.

Le commerce du Levant facilité par les négociations continuelles qui avaient lieu à Constantinople entre les rois des Français et l'empereur, les dépouilles que les armées françaises rapportaient toujours de l'Italie, même quand elles étaient vaincues, étaient la source du luxe et de la magnificence qui éclataient alors à la cour de ces rois.

(629) Clotaire avait eu un siége d'or massif; Dagobert, son fils, put s'asseoir sur un trône du

même métal, enrichi de pierres précieuses, ouvrage de cet Éloi célèbre par ses talens dans l'orfévrerie, qui fut depuis trésorier du roi, évêque de Noyon, et dont le nom se trouve dans la légende des saints, par reconnaissance des riches présens dont, à l'exemple de son maître, il dotait les églises.

Samon, marchand français, pour prix de son courage et de sa prudence, montait alors sur le trône des Esclavons ou Vinides, qu'il devait gouverner avec gloire, pendant l'espace de trente-cinq ans. (630)

A cette époque, l'église catholique était déchirée par des dissentions cruelles auxquelles les empereurs, les rois et les princes ne dédaignaient pas de prendre part. Elle sanctifiait, il est vrai, la mémoire des rois, des maires du palais et des ministres qui enrichissaient les chapelles et les moines; mais la corruption des mœurs était à son comble. Ce même Dagobert qui fondait des monastères, répudiait sa femme, sous un vain prétexte, pour épouser une religieuse.

(642) Sur un autre théâtre éloigné de cette partie de l'Europe, un zèle aveugle portait à l'empire des lettres un coup funeste et irréparable. Sept cent mille volumes, dit-on, recueillis

à Alexandrie pendant dix siècles, par les soins successifs d'une foule de rois et de savans, devinrent, en un seul jour, la proie des flammes, par ordre du calife Omar digne successeur du grand prophète, et formidable appui du Coran qui, aux yeux du fanatisme, devait suppléer à toutes les connaissances. [1]

Peu de temps après, l'île de Rhodes, si célèbre dans les annales du monde, tomba au pouvoir des Sarrasins. Ils vendirent à un Juif le fameux colosse de bronze de cent cinq pieds de hauteur, qui existait depuis plus de neuf cents ans, et dont les débris, formant un poids de sept cent vingt milliers, furent portés d'Antioche à Alexandrie par neuf cents chameaux. Ces mêmes Sarrasins, c'est-à-dire ces Orientaux, sous la conduite de Mahomet, et ensuite des califes ses successeurs, prennent Médine, la Mecque, une grande partie de l'Arabie, la Palestine et la Syrie; pénètrent dans la Perse, soumettent l'Égypte, inondent la Barbarie, la Mauritanie, toute l'Afrique; envahissent l'Espagne, fondent sur l'Italie, parcourent

[1] Quarante-sept ans avant l'ère vulgaire, l'année même de la bataille de Pharsale, quatre cent mille volumes de cette immense collection avaient été consumés.

l'Archipel, menacent la France même, et ne sont arrêtés que par Charles Martel qui s'oppose à leur invasion, et sans lequel ils allaient subjuguer le Monde.

Cependant alors, dans toutes les parties de l'Europe, le crime achetait le vain avantage de commander à des hommes, triste privilége que suivait toujours de près une mort violente et ignominieuse.

La France, gouvernée par les maires du palais, qui voulaient bien ne pas franchir encore la dernière marche du trône, servit d'asile à Pertharit, roi des Lombards, qu'avait dépossédé Grimoald. Elle arma même pour le jeune prince. Les Français, ayant passé les Alpes, s'avancèrent jusqu'auprès d'Asti sur le Tanaro, avec une imprudente ardeur. Grimoald, craignant le résultat d'une bataille, feignit tout à coup de céder à une terreur panique, se retira à la hâte, et laissa dans ses tentes une partie de ses bagages, avec des mets et des vins en abondance. Les Français, accourus pour piller, s'enivrèrent; Grimoald, revenant les surprendre au milieu de la nuit, les passa presque tous au fil de l'épée, sans avoir fait courir à ses troupes aucun danger. Ainsi fut renouvelée cette terrible et trop inu-

tile leçon, que la valeur ne doit compter ni sur la gloire, ni sur les succès, si elle ne marche accompagnée de la prudence et de la discipline.

(673=678) Ce fut vers ce temps encore, et au siége de Constantinople, auquel s'acharnèrent pendant six années de suite les Sarrasins, que l'Égyptien Callinique fit usage de cette espèce d'artifice si célèbre sous le nom de *feu grégeois*, avec lequel il brûla, aux redoutables Sarrasins, une quantité prodigieuse de vaisseaux.

(690) Au milieu des faits multipliés que fournissent les guerres de ce siècle, et sur-tout celles que se livraient les ducs d'Italie pour usurper ou pour défendre le trône des Lombards, on en trouve qui servent à caractériser les mœurs du temps.

Alachis, duc de Trente, avait détrôné Cunibert, son ami dès l'enfance, et son bienfaiteur. Les cruautés inouies de l'usurpateur fournirent au jeune prince les moyens de revenir à la tête d'une armée, et de combattre le tyran. Le triomphe de Cunibert fut principalement dû au dévouement héroïque de Zénon. Ce diacre força le prince de lui remettre son armure, et périt victime des efforts qu'Alachis croyait diriger contre Cunibert. Le duc de

Trente avait refusé deux fois le combat singulier offert par le roi ; et sa lâcheté détacha de lui toute la noblesse qui le livra, presque sans défense, aux braves vengeurs des Lombards victorieux.

Le motif de cette défection est une des plus anciennes traces de ce point d'honneur ignoré des Romains, né chez les peuples du Nord, contre lequel on a tant écrit, et auquel on sacrifiera long-temps encore.

(710) Vers le commencement du huitième siècle, les Barbares, ignorant les avantages du commerce, ne connaissant que la guerre et le pillage, se disputaient les débris de l'empire d'Occident, et les lambeaux de celui d'Orient qui se déchirait de ses propres mains.

Les Visigoths, battus en Espagne par les Sarrasins qui voulaient étendre la religion et l'empire de Mahomet sur toute la terre, ne recevaient aucun secours. Leurs malheurs n'éclairaient point les autres peuples sur les dangers dont ils étaient tous menacés.

L'Italie n'était qu'un vaste champ de bataille où l'avidité des papes, à la faveur des cas de conscience et de la crédulité des peuples, savait seule trouver d'abondantes récoltes.

(751) Depuis quatre-vingts ans environ,

huit rois avaient successivement occupé le trône de France, sous le règne des puissans maires du palais, parmi lesquels on distingue Archambault, Grimoald, Erchinoald, le féroce Ebroïn, Pepin le Vieux, Pepin Héristel, le victorieux Charles Martel, qui eut le bon esprit de ne se point mêler de la querelle des images, malgré les sollicitations des papes, et enfin ce Pepin le Bref dont l'ambition et la valeur allaient faire passer les Français sous une domination nouvelle. Ce dernier osa détrôner son roi Childéric, ou Hildéric III, le jeter dans un monastère, reléguer chez d'autres moines l'héritier du trône, et ceindre enfin un diadême que sa bravoure avait soutenu. Il feignit, selon quelques historiens, de consulter le pape sur cette question : *Qui devait être roi de celui qui n'en avait que le nom, ou de celui qui gouvernait réellement l'état?* Zacharie, qui cherchait alors de tous les côtés du secours contre les Lombards, s'empressa de répondre obligeamment : *Que le titre de roi appartenait à celui qui portait effectivement la couronne.* Le saint père donnait ainsi une leçon que les princes indolens ne savent pas comprendre, et dont n'eurent jamais besoin les hommes ambitieux et entreprenans.

(752) Pepin, avant de témoigner sa reconnaissance au saint siége, voulut affermir son pouvoir. En le consacrant aux yeux des peuples par le majestueux appareil des cérémonies religieuses, saint Boniface, alors évêque de Mayence, concourut à cet acte d'une sage politique, et vint sacrer un prince qui devait sa couronne à son mérite.

(754) Le pape Etienne III, autorisé par le faible empereur d'Orient, et, pour ainsi dire, son ambassadeur auprès du roi de France, vint bientôt solliciter l'appui de Pepin contre les entreprises du roi des Lombards. Par le résultat de cette négociation jusqu'alors sans exemple, il fut fait deux lots éventuels des possessions de l'empereur en Italie. Pepin et ses enfans reçurent du pape, comme s'il eût été autorisé par le sénat, par le peuple, par la noblesse et par le clergé, le titre de *patrice* ou *souverain de Rome et de son duché;* et le pape accepta de Pepin la donation de Ravennes, de l'Exarchat et de la Pentapole.

Le pape et Pepin se donnaient donc mutuellement ce dont ils n'avaient le droit de disposer ni l'un ni l'autre.

Pepin, brûlant de signaler de nouveau son courage, et sur-tout de tourner l'attention de la noblesse vers une guerre étrangère, passa les

Alpes pour faire respecter par ses armes des donations que la force seule pouvait, sinon légaliser, du moins consolider. Son avant-garde, attaquée par Aïstulf, ou Astolphe, roi des Lombards, dans les gorges des montagnes, battit ce prince, et le poursuivit jusqu'auprès de Pavie, où il s'enferma. Pepin arrivé devant cette place, poussait le siége avec vigueur, lorsque le roi lombard, craignant la fortune et la valeur de Pepin constamment victorieux, demanda la paix, et consentit pour l'obtenir à la reddition de Ravennes et de toutes les places qu'il avait conquises sur les Grecs. Mais Pepin ne fut pas plutôt de retour en France, que l'astucieux Aïstulf recommença les hostilités, ravagea le nouvel état de l'église, et vint assiéger Rome elle-même.

Le pape alarmé tendit les bras vers son puissant protecteur, et il lui écrivit une lettre *au nom de saint Pierre lui-même*, pour le presser de venir défendre l'église, c'est-à-dire, le territoire que son humble vicaire avait trouvé si fort à sa convenance.

(755) Pepin, dirigé par de plus puissans motifs, revole en Italie, accompagné de Tassillon, duc de Bavière, avec lequel il défait les Lombards. Aïstulf accourut à sa rencontre;

mais, n'osant le combattre, il s'enferma de nouveau dans les murs de Pavie.

Cependant l'empereur réclamait auprès de Pepin la reddition de la Pentapole, de Ravennes, et de l'Exarchat, et il lui offrait même le remboursement des frais de la guerre. Mais Pepin déclara dévotement *qu'il avait fait à saint Pierre une donation formelle de tout ce que l'empereur redemandait, et que pour tout l'or du monde il ne pouvait la révoquer.*

Pressé plus vivement que l'année précédente, Aïstulf demanda et obtint la paix qu'il acheta encore plus cher, en rendant les villes dont il était déjà convenu de se dessaisir, en se dépouillant en outre de Comacchio que les Lombards possédaient depuis très-long-temps, et en payant une forte somme à Pepin. Celui-ci se rendit à Rome avec les clefs de toutes ces places, et il les déposa, dit-on, sur l'autel de saint Pierre, avec une donation authentique qui rendit le saint apôtre, c'est-à-dire, ses modestes successeurs, seigneurs de Ravennes, de Boulogne, d'Imola, de Faenza, de Ferrare, d'Adria, de Cervie, de Conca submergée depuis par la mer, d'Ancône, de Classe, de Césarée, de Rimini, de Pesaro, de Fano, de Cézène, de Sinigaglia, de Jési, de Forlimpopoli, de Serra, de Mon-

tefeltro, d'Aceradgia, de Monte-di-Lucaro, de Bobbio, de Cagli, de Narni, de Luccolo, de Gubbio, de Comacchio, d'Urbin, des châteaux de Saint-Marin et de Sussubio. Ces places, et quelques autres moins importantes, comprises dans l'Exarchat et la Pentapole, formèrent ce que les papes ont appelé l'*État de l'Église ;* et le saint siége a fait soigneusement valoir l'époque de cette donation, pour fonder cette puissance temporelle, source de tant de combats, de meurtres et de trahisons.

Les papes ne tardèrent pas à affecter la souveraineté dans Rome, et, desirant avec ardeur se rendre indépendans, ils profitèrent du peu d'influence que conservaient en Italie les empereurs d'Orient, auxquels il ne restait plus alors que Naples et la Calabre, et de l'éloignement de Pepin. Ce prince n'aurait laissé après lui qu'un ouvrage imparfait, s'il ne s'était occupé de tous les moyens de consolider l'autorité royale dans sa maison ; et le pape avait secondé sa prévoyance, en fulminant la redoutable excommunication contre ceux qui tenteraient de transporter le sceptre dans une autre famille, ou de le rendre aux descendans avilis de Clovis.

(768) Pepin, grand homme d'état, mourut

après avoir, pendant dix-sept ans, porté glorieusement la couronne qu'il avait usurpée. Son épitaphe est remarquable par sa simplicité : *Pepin, père de Charlemagne.*

Sous le règne de Pepin, la cavalerie, qui commençait à être considérable dans les armées françaises, obligea de fixer *au premier de mai*, temps plus commode pour les fourrages, *l'assemblée générale de la nation*, qui jusqu'alors s'était réunie *le premier mars* de chaque année, en rase campagne, et dans un lieu qui prenait de là le nom de *Camp de Mars.*

On voit avec étonnement que les rois de la première race négligèrent d'entretenir cette belle cavalerie gauloise qui avait eu une si haute réputation, et qui, pendant long-temps, avait fait la plus grande force de la cavalerie romaine. On n'en retrouve que quelques vestiges sous Clovis, à Tolbiac, sous Thierry et Clotaire, ses fils, et sous Théodebert dans son expédition d'Italie ; mais on ne la voit reparaître avec éclat que dans la célèbre bataille livrée (en 732) aux Sarrasins, où il paraît qu'elle formait un cinquième de l'armée de Charles Martel. Elle n'avait alors ni bottes, ni armes défensives, et ne se servait que de la lance ou du javelot. Peut-être la crainte de

laisser aux Gaulois une trop grande influence dans les armées avait-elle fait donner long-temps la préférence aux fantassins. Quoi qu'il en soit, sous les derniers maires du palais et jusqu'au règne de Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne, la France tirait de l'Espagne presque tous ses mulets, et ces étalons précieux que les Sarrasins avaient amenés de l'Arabie, de la Perse et de la Barbarie, nobles auteurs de nos belles races *normande, limousine, navarrine* dont la gloire est attestée, et dont le rétablissement est provoqué par tant d'écrivains estimables.

La Frise fournissait aux Français des étoffes et des fourrures ; l'Angleterre du blé, du fer, des cuirs, des chiens de chasse ; l'Afrique et l'Orient du blé, de l'huile d'olive et du papier d'Égypte, le seul qui ait été en usage en France jusqu'au onzième siècle ; et les marchands étrangers remportaient en échange du vin, du miel, du sel, de la poterie, des ouvrages précieux en cuivre, en or, et en argent.

La puissance du clergé, qui avait hérité du respect que les Francs et les Gaulois avaient eu pour leurs druides, était si grande qu'un auteur n'a pas craint de dire : *Que la fondation d'une abbaye de moines valait alors le gain d'une victoire aux yeux de la nation.* C'est qu'alors

les ecclésiastiques seuls savaient lire. Ils jouissaient, dans ces temps d'ignorance, de cette influence honorable qu'exercent sur les siècles éclairés, ces hommes de génie auxquels les sciences doivent leurs progrès et leur perfectionnement. Alors quelques dons faits à l'église et à ses ministres expiaient tous les brigandages, tous les crimes; et les prêtres s'occupaient encore plus d'accréditer cette opinion et d'accroître leurs priviléges, que de s'élever contre les épreuves prétendues judiciaires du fer, du feu, de l'eau, et des combats singuliers.

Dans les armées, la discipline fut exacte ou relâchée, suivant le génie et la réputation des rois ou des généraux qui les commandèrent. Les Français, mieux éclairés par leur instinct que les modernes par leurs lumières, eurent alors des places de guerre vraiment destinées à arrêter l'ennemi et non à loger des habitans, et ils leur donnèrent le nom de *Firmitates*, et ensuite de *Fertés*, qui est resté à quelques villes ou bourgs de la France.

Ils gardaient dans les siéges qu'ils ne pouvaient se dispenser d'entreprendre, et dans la défense des places, la même méthode que celle des Romains dont ils n'égalèrent jamais la pa-

tience ; et leur infanterie, armée de haches et de javelots, ne connut l'usage de l'arc et des flèches que sous la seconde race.

Les Francs, peuple tout guerrier, avaient négligé la culture des lettres que la politique des Romains avait mise en honneur dans les Gaules, et que Charlemagne, *illettré,* mais non pas ignorant, essaya de faire refleurir, en même temps qu'il perfectionna l'art militaire.

Les dignités de grand-sénéchal, de connétable, de maréchal, étaient alors ignorées dans les camps ; et la plus illustre, celle de connétable, ne devait paraître que sous Philippe Auguste, septième roi de la troisième race.

On était loin encore des temps où les domestiques attachés à la personne des rois, devaient imaginer de prendre la qualification de grands-officiers de la couronne, et prélever des traitemens proportionnés à l'importante surveillance qu'ils exerçaient sur l'écurie, sur la chapelle, sur la garde-robe, sur la cuisine, sur les valets, sur les chiens du monarque.

A peine Pepin avait-il fermé les yeux, que de nouvelles divisions déchirèrent la ville de Rome où les commissaires des rois Charles et Carloman épousèrent des intérêts opposés.

(769) Le pape Étienne III, fort de l'appui

du commissaire de Charles, fit crever les yeux à l'illustre primicier Christophle, et au sacellaire Sergius, son fils, auxquels il devait son élection. Il joignit à cette barbarie la lâcheté trop ordinaire de démentir les ordres qu'il avait donnés pour cet attentat.

(771) Bientôt la mort prématurée de Carloman fournit à Charles l'occasion de réunir dans ses mains toute la monarchie française, en usurpant la portion qui appartenait à ses neveux. Cette mort ouvrit à ce prince la carrière qu'il parcourut, pendant quarante-sept ans, avec tant de gloire et de bonheur. Des travaux utiles, des victoires éclatantes et de vastes conquêtes signalèrent ce long règne sous lequel les Sarrasins furent domptés, les Saxons vaincus, des nations barbares rendues tributaires jusqu'aux bords de la Vistule, la Dacie, l'Istrie, la Dalmatie soumises, une grande partie de l'Espagne et presque toute l'Italie ajoutées à la domination française que Charles étendit au-delà du Danube. Charles devait posséder l'empire d'Occident avec toutes ses prérogatives, et le laisser à ses enfans avec toutes ses vicissitudes.

Le pape Adrien Ier voyant la guerre qui occupait Charles contre les Saxons, dans le

nord de l'Europe, avait essayé d'en profiter au midi pour augmenter la puissance temporelle du saint siége à l'ombre de la vaine autorité des empereurs d'Orient. Mais ayant bientôt deviné le génie ambitieux et les grandes qualités du roi des Français, il se hâta de l'intéresser dans sa querelle contre Didier, roi des Lombards, et de lui envoyer, par mer, des ambassadeurs pour presser son passage en Italie.

Charles, victorieux à Paderborn, et possédé de l'esprit de conquête, n'employa vis-à-vis de Didier dont il venait de répudier la fille, quelque apparence de négociations qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour approvisionner ses magasins, réunir des troupes, et vaincre la répugnance que la plupart des ducs français témoignaient à le suivre en Italie. (773)

Lorsqu'il eut réuni toutes ses forces à Genève, l'une de ses deux armées, sous les ordres de son oncle Bernard, fils illégitime de Charles Martel, se dirigea vers le Mont-Joux, tandis que lui-même il conduisit l'autre par le Mont-Cenis. [1]

Didier, bien informé de la répugnance des

[1] Voyez à la fin du volume la note *b*.

ducs, songea d'abord à faire garder les défilés des montagnes, et s'avança à la tête de toutes ses forces, vers Turin et la vallée d'Aoste, pour combattre les Français, si l'armée de Charles parvenait à forcer les passages. Charles, arrêté par les difficultés, eut recours à des pourparlers qui devaient faciliter le succès des trames que des émissaires secrets étaient chargés d'ourdir dans l'armée ennemie. En effet, tout étant disposé pour la trahison méditée contre Didier, un diacre guida quelques fantassins de Bernard par des routes inconnues. Ceux-ci se montrant tout à coup au-delà des défilés, secondent l'attaque simultanée de Charles. Les gardes avancées prenant la fuite, jettent l'alarme au milieu des troupes de Didier, et servent de prétexte à la défection presque totale des ducs d'Italie, déjà gagnés par les agens du pape et du roi des Français. Didier, se voyant contraint d'abandonner son camp et ses équipages, divisa le peu de troupes restées fidelles, envoya son fils Adelgise défendre Vérone, et courut s'enfermer dans Pavie. Il espérait recouvrer son royaume, s'il parvenait à conserver ces deux places importantes. Toutes les villes situées entre les Alpes et le Pô ne tardèrent point à ouvrir leurs portes aux détachemens envoyés par

Charles qui, ne pouvant emporter d'assaut celle de Pavie, en forma le blocus pour la réduire par la famine.

Si ce prince avait un grand desir de faire prisonnier le roi des Lombards, il regardait comme également essentiel de s'emparer de la veuve et des enfans de son frère Carloman, auxquels Didier avait donné asile.

Charles laissa donc à son oncle Bernard la conduite du siége de Pavie, et alla presser avec vigueur celui de Vérone, où s'étaient renfermés ces illustres fugitifs.

Adelgise, après une défense glorieuse, voyant la place réduite aux dernières extrémités, rassembla ses effets les plus précieux, s'échappa presque seul, et se rendit à Pise où il s'embarqua pour Constantinople. Charles entra bientôt dans Vérone, et, à sa honte, les fils de Carloman, tombés entre ses mains, ne se retrouvent plus dans aucun monument de l'histoire. S'il s'était contenté de les reléguer dans un cloître, les moines, seuls écrivains de ces temps, auraient-ils gardé le silence sur le sort de ces princes? (774)

Quoi qu'il en soit, il ne restait plus, dans le royaume des Lombards, de villes à conquérir que celle de Pavie.

Didier, vaincu par la famine, par les maladies, et sur-tout par les murmures et le soulèvement du peuple et des soldats, remit cette place, avec sa personne, à Charles, qui se fit proclamer alors *roi des Français et des Lombards*, en conservant le titre de *patrice des Romains*. Ce ne fut pas, sans doute, en vertu de la capitulation consentie par Didier, que ce prince estimable fut chargé de fers, traîné à Lyon ou à Liége avec sa femme, et qu'ils périrent l'un et l'autre dans l'obscurité d'un cachot.

Pendant le siége de Pavie, Charles, pour accélérer ses triomphes, et pour seconder sa vaste ambition, avait voulu se fortifier de l'appui déjà si puissant des ministres de la religion. Il avait donné à Rome, pendant les fêtes de Pâques, des témoignages publics de sa piété, et le pape n'avait pas manqué de lui faire renouveler et augmenter, pour le salut de son ame, la donation de Pepin en faveur de saint Pierre et de ses successeurs.

Maître des deux tiers de l'Italie, Charles en flatta les peuples par la diminution des impôts, en caressa les ducs, et ne laissa de garnisons françaises que dans la Toscane et à Pavie.

Cependant la défense de ses états dans la

Germanie, ravagée alors par les Saxons, l'avait forcé de repasser les Alpes avec son armée victorieuse, et de différer le châtiment projeté contre Arégise, duc de Bénévent, qui non seulement avait seul refusé de se soumettre au nouveau roi d'Italie, mais qui venait de prendre le titre de *prince*, et de se déclarer indépendant.

Adelgise, réfugié à Constantinople, et nommé *patrice* par l'empereur, avait profité de cette diversion pour intéresser le prince de Bénévent, les ducs de Spolette, du Frioul et de Chiusi, et pour les déterminer à armer en sa faveur.

(776) Charles, vainqueur des Saxons, et informé par le pape de ce qui se tramait en Italie, traverse le Danube, fond sur le Frioul, livre plusieurs combats, dans le dernier desquels le duc, toujours battu, perd la vie. Des historiens prétendent qu'étant tombé dans la mêlée, il fut fait prisonnier, et que Charles lui fit trancher la tête.

Quelques jours après, Treviso, patrie du fameux Totila, défendue par le beau-père du duc Rodgause, tomba au pouvoir de Charles par la trahison d'un prêtre, qui obtint un évêché pour récompense.

Les autres villes s'étant également soumises,

Charles, avant de retourner contre les Saxons, confia le gouvernement du Frioul à un Français qui prit le titre de *marquis,* correspondant à celui de *margraven,* en Allemagne, c'est-à-dire *gouverneur d'une frontière.*

Des Français furent aussi chargés du commandement des autres villes, et offrirent, par là, une plus sûre garantie à la tranquillité de Charles.

(775) Ces mesures importantes ayant été prises avec rapidité, Charles fut en état de joindre les Saxons avant la fin de la campagne. Il les battit, et il leur imposa des conditions rigoureuses dans le traité qu'il conclut avec eux à Paderborn, en Westphalie. Il courut aussitôt en Espagne pour soutenir la tyrannie de quelques chefs des Sarrasins, contre lesquels leurs peuples s'étaient soulevés; et, pour prix de ses secours, il retint en sa possession la Navarre et la Cerdagne. Ce prince reçut à Pampelune qu'il fit raser, les hommages de ceux qui commandaient dans tout le pays contenu entre l'Èbre et les Pyrénées, où se trouvent ce qu'on nomme aujourd'hui la Biscaye, Guipuscoa, partie de l'Aragon, et la Catalogne.

Mais, au retour d'une expédition aussi brillante, son arrière-garde fut taillée en pièces

par le duc des belliqueux Gascons, aidés des Sarrasins, qui s'était mis en embuscade dans la vallée de Roncevaux. (778)

(779) Parmi la foule d'illustres guerriers qui périrent lors de cette célèbre défaite, on compta ce fameux Roland dont nos anciens romans ont immortalisé la mémoire. Cet échec n'empêcha point Charles de revoler dans la Hesse pour battre encore les Saxons, et pour exercer, au nom du christianisme, sur cette nation valeureuse commandée par l'immortel Vitikind, les atrocités les plus inouies, atrocités qu'on le vit encore renouveler d'une manière plus horrible quelques années après. (785=782)

(781) Tant d'exploits militaires n'arrêtaient point l'activité d'une politique profonde. De pieuses fondations, des évêchés richement dotés, sanctifiaient habilement la possession des terres arrosées d'un sang généreux; et le pape, allié soumis et reconnaissant, sacra les deux enfans de Charles, le premier, roi d'Italie, et le second, roi d'Aquitaine. Leur père croyait ainsi consolider sa puissance.

(787) Jusqu'alors Charles, occupé de tant de guerres et de tant d'affaires importantes, avait dissimulé son ressentiment contre le nou-

veau prince Arégise; mais enfin il se disposa à lui faire la guerre. Le prince de Bénévent, cherchant à calmer un si redoutable adversaire, offrit la paix à des conditions que Charles aurait peut-être acceptées, si les intérêts personnels du pape n'avaient excité le pontife à employer ses efforts pour faire rejeter tout accommodement.

Le roi des Français porta donc le ravage dans le territoire de Capoue; mais ayant rencontré dans les troupes d'Arégise une résistance dirigée par la valeur et l'habileté, et voyant que ce prince, après avoir pourvu à la défense de Bénévent, s'enfermait et se fortifiait dans Salerne, d'où il pouvait, au besoin, se sauver par la mer, il accueillit les propositions de paix qu'Arégise lui fit présenter par son second fils Grimoald, accompagné d'évêques qui se rendirent à Garillan, où il était campé. Par ce traité, Arégise devint le vassal et le tributaire du roi d'Italie, fit le sacrifice de Capoue et de cinq autres places qui étaient à la convenance du pape, et livra douze otages, au nombre desquels était Grimoald.

Une soumission si absolue de la part d'un prince belliqueux ne pouvait être que le résultat de la contrainte.

Arégise ne tarda point à chercher les moyens de secouer ce joug honteux, et à solliciter des secours auprès de l'empereur d'Orient. Mais, pendant que ce dernier envoyait des commissaires chargés d'investir Arégise de la dignité de patrice, ce prince et son fils aîné moururent presqu'en même temps, et dans des circonstances qui firent naître quelques soupçons contre la main qui avait armé la France, qui avait recueilli leurs dépouilles, et qui sur-tout signait alors ces lettres adressées à Charles, et qu'on lit avec indignation dans le *Code Carolin*.

Le pape, si ardent à poursuivre Arégise pendant sa vie, dirigea après sa mort le même acharnement contre le jeune Grimoald, redemandé avec instance par les Bénéventins. La politique de Charles semblait devoir retenir ce jeune prince dans les fers; son amour propre, séduit par une réponse adroite de Grimoald, remit ce dernier en possession des états de son père, malgré toutes les remontrances et les prédictions fondées du pape Adrien. Une flatterie fit perdre de vue les plus puissantes considérations. (787)

(788) Pendant que les commissaires du roi Charles, bien informés de ses intentions se-

crètes, n'exécutaient que lentement et très-imparfaitement les fameuses donations faites à saint Pierre, Adelgise, persuadé que son neveu Grimoald ne manquerait pas de le seconder, vint descendre dans la Calabre avec des troupes nombreuses dont l'impératrice Irène, guidée par son orgueil et son dépit, lui avait donné le commandement.

Mais Grimoald, informé qu'on surveillait ses premières démarches, et retenu par la présence de quelques troupes françaises sous le commandement de Winigise, combattit les Grecs avec beaucoup de courage. Il remporta sur eux une victoire signalée, où le jeune fils du généreux Didier trouva le terme de ses efforts, de ses malheurs et de sa vie.[1]

La mort d'Adelgise n'éteignait pas toute la race du dernier roi des Lombards. Charles avait encore à redouter la vengeance de la duchesse de Bavière, épouse du malheureux Tassilon. Elle sut mettre dans ses intérêts les Huns, Abares ou Hongrois, dont les hostilités forcèrent Charles d'envoyer en Italie une nouvelle armée dont il donna le commandement

[1] Quelques auteurs cependant rapportent qu'il se sauva de nouveau à Constantinople, où il traîna le reste de ses jours dans l'obscurité.

à Pepin son fils, et la direction au comte Béranger. Cette armée, secondée des efforts de Henri, duc de Frioul, contraint de devenir l'allié de Charles, remporta sur les Abares des avantages nombreux, et s'enrichit de leurs dépouilles. Mais, bientôt affaiblie par une maladie qui attaqua ses chevaux, elle allait succomber, sans la valeur du duc d'Istrie, qui, dans une bataille sanglante, fit un carnage horrible de tous les Abares.

(793) Cependant Louis, roi d'Aquitaine, venait, conformément aux ordres de Charles, d'arriver au secours de son frère Pepin contre Grimoald qui enfin avait jeté le masque, et qui voulait s'emparer de quelques portions du patrimoine de saint Pierre.

Les succès des deux rois réunis furent si faibles, que Charles parut se contenter alors de la répudiation faite par Grimoald de son épouse, nièce de l'empereur Constantin Porphirogenète.

(794) La tenue du célèbre concile de Francfort sur le Mein, que Charles présida comme empereur, quoique non encore revêtu de ce titre inutile à sa puissance, avait suspendu ses exploits militaires. Il reprit bientôt les armes contre les indomptables Saxons, en même

temps qu'il fit recommencer par Pepin les hostilités contre Grimoald.

Ce fut dans cette guerre que Grimoald renouvela la ruse si souvent funeste aux Français, d'abandonner son camp rempli de vivres et de vins, et de revenir ensuite tomber à l'improviste sur des soldats plongés dans l'ivresse et dans le sommeil.

(799) Un attentat commis par des hommes armés, sur la personne du pape Léon III, donna lieu à ce pape de persuader à la multitude, qu'il avait eu les yeux crevés et la langue arrachée, et que Dieu lui avait rendu miraculeusement l'usage de ces organes.

Ce même attentat devint l'occasion d'une entrevue entre le pape et Charles, dans laquelle ce prince arrêta l'exécution du grand projet qu'il avait conçu de se faire proclamer empereur.

Après avoir mis les côtes de ses vastes possessions à l'abri des incursions des redoutables Normands, Charles arriva à Ravennes à la tête d'une puissante armée. Reçu en triomphe à Rome, il y assembla le clergé, avec toute la noblesse romaine et française, pour prononcer sur les accusations intentées contre le pape. Celui-ci ayant juré sur le livre des

Évangiles qu'il ne se sentait point coupable, on rendit à Dieu de solennelles actions de graces pour le remercier de l'innocence du saint père.

(800) Cette assemblée, si auguste par les dignités éminentes dont étaient revêtus ceux qui la composaient, avait une autre mission à remplir avant de se séparer; et Charles, proclamé par elle *empereur*, fut sacré par le pape, le 25 décembre 800.

C'est donc à cette époque que l'on peut rapporter le nouveau démembrement du vaste empire des Romains, et que l'on vit se renouveler, après trois cent vingt-quatre ans, la division en empire d'Orient et en empire d'Occident, qui subsiste encore aujourd'hui, malgré les changemens occasionnés par l'établissement successif de royaumes et d'autres principautés.

(803=807) Cependant la guerre entre Pepin et Grimoald se poussait et se soutenait avec une égale vigueur de part et d'autre; Grimoald ne se laissa point vaincre par les Français. Ce prince, disent les chroniques, souverain d'un état très-médiocre en comparaison de la monarchie française, fit voir, par son exemple, que Charlemagne n'aurait pas gagné tant de

batailles, ni fait tant de conquêtes, s'il eût ailleurs trouvé des ennemis qui sussent faire la guerre.

(806) Charles, après avoir vaincu pour la huitième fois les Saxons, et forcé le roi des Danois à accepter des conditions de paix, avait fait le partage de ses états entre ses trois fils. Charles, leur aîné, eut la Neustrie, l'Austrasie et la Thuringe, c'est-à-dire tout le pays compris depuis la Loire jusqu'aux rives de l'Elbe, au-delà du Weser; Louis eut l'Aquitaine, la Gascogne, et ce que les Français possédaient sur les frontières de l'Espagne, c'est-à-dire ce qui se trouvait entre le cours de l'Èbre, du Rhône et de la Loire; et le roi d'Italie vit ajouter à ses possessions la plus grande partie de la Bavière, la Souabe et le pays des Grisons.

Il n'est pas hors de propos de remarquer que Charlemagne, après quarante ans d'un règne glorieux, exerçant une autorité presque sans bornes, fit néanmoins approuver ce partage par une assemblée de grands propriétaires, ecclésiastiques et séculiers de son empire, qu'il avait à cet effet réunis à Thionville.

(811) Bientôt la mort de Charles son fils aîné, et de Pepin, vint affliger Charlemagne au milieu de tous les embarras que lui don-

naient le génie et la valeur du roi des généreux Danois, et ralentir les soins qu'il prenait pour établir une marine formidable.

(813) Charlemagne donna à Bernard, fils naturel de Pepin, le royaume d'Italie qu'avait possédé son père; et il nomma pour général de ses armées le comte Valla ou Valon, qui remporta presque aussitôt une victoire signalée sur le nouveau prince de Bénévent, et qui le contraignit à se soumettre.

Le patrice Nicéphore, Grec d'origine, avait détrôné l'impératrice Irène, que ses crimes inouis n'ont point empêché d'être canonisée par l'église grecque.

(802) Le règne de Nicéphore est l'époque marquée dans l'histoire pour le commencement de l'empire des Grecs ou du Bas-Empire, deux ans après que Charlemagne eut placé dans sa famille le sceptre impérial d'Occident. Ce prince, parvenu à un âge avancé, fatigué par de nombreuses incommodités qu'il devait à ses travaux, et qu'un penchant immodéré pour les femmes avait encore multipliées, associa à l'empire Louis, le seul fils qui lui restait.

Être toujours zélé pour la religion, honorer les évêques comme ses pères, aimer les peuples comme ses enfans, gouverner avec douceur,

sans se relâcher dans l'exercice de la justice, récompenser le mérite, être circonspect dans le choix de ses ministres, mais ne jamais dépouiller, sans un motif grave, de leurs dignités ceux qu'il en aurait revêtus, telle est l'espèce de code que ce grand homme dicta publiquement à son fils, et les conditions sages qu'il lui imposa.

(814) La mort vint bientôt terminer le règne glorieux d'un monarque dont l'ambition démesurée peut seule ternir la mémoire; car c'est à cette ambition et aux mœurs de son siècle qu'il faut attribuer les expéditions sanglantes qu'on le vit entreprendre ou autoriser. On pouvait reprocher à ce héros de s'être trop occupé de théologie; mais le courage, la patience, l'intrépidité, le génie, l'amour des arts et de la justice, tout se réunit en lui pour fixer les regards de la postérité; et, si l'on considère l'esprit du siècle où il vécut, les grandes qualités dont il brilla, et les bienfaits dont il combla le clergé, on concevra facilement pourquoi l'église le mit au nombre de ses saints, et pourquoi les historiens le proclamèrent un grand homme.

Montesquieu a sagement observé que l'armure des cavaliers, devenue plus pesante,

engagea Charlemagne à reculer la majorité qui, jusqu'à son règne, était restée fixée à quinze ans. Ce prince s'était efforcé de rendre à la classe du peuple une partie de ses droits naturels, et de l'affranchir de l'odieuse dépendance de ses comtes. Il était ainsi parvenu à introduire dans ses armées un grand nombre de propriétaires, chez lesquels germaient l'amour de l'ordre et le sentiment généreux de l'orgueil national. Mais sa mort renversa ses belles institutions, et les comtes reprirent bientôt assez de force pour rétablir les anciens abus, et balancer encore l'autorité royale.

Ce fut sous le règne de Charles qu'on recueillit en vers les espèces de chroniques des rois ses prédécesseurs, et que l'on vit paraître ces premiers romans que créa l'esprit chevaleresque, auquel des guerres non interrompues et un amour respectueux pour les dames avaient donné naissance.

Mais comment se flatter de pouvoir suivre ce grand homme dans tous les attributs de sa gloire? Le génie seul a le droit de léguer son portrait aux siècles futurs.

« Charlemagne, dit Montesquieu, songea à tenir le pouvoir de la noblesse dans ses limites,

et à empêcher l'oppression du clergé et des hommes libres..... Tout fut uni par la force de son génie....... L'empire se maintint par la grandeur du chef; le prince était grand, l'homme l'était davantage. Les rois ses enfans furent ses premiers sujets, les instrumens de son pouvoir, et les modèles de l'obéissance. Il fit d'admirables réglemens; il fit plus, il les fit exécuter. Son génie se répandit sur toutes les parties de l'empire. On voit dans les lois de ce prince, un esprit de prévoyance qui comprend tout, et une certaine force qui entraîne tout..... Vaste dans ses desseins, simple dans l'exécution, personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude...... Les affaires renaissaient de toutes parts, il les finissait de toutes parts. Jamais prince ne sut mieux braver les dangers, jamais prince ne les sut mieux éviter. Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent presque toujours les grands conquérans, je veux dire les conspirations. Ce prince prodigieux était extrêmement modéré; son caractère était doux, ses manières simples; il aimait à vivre avec les gens de sa cour........ Il mit

une règle admirable dans sa dépense ; il fit valoir ses domaines avec sagesse, avec attention, avec économie ; un père de famille pourrait apprendre, dans ses lois, à gouverner sa maison...... »

Louis venait d'hériter des vastes états de son père et de sa bravoure, mais non de son génie. Trop servile imitateur de Charlemagne pour mesurer la distance que des conjonctures différentes mettent entre deux actions semblables, Louis, partageant ses états entre ses enfans, et s'associant Lothaire, l'aîné d'entre eux, commençait le démembrement de l'empire français, connu sous le nom d'*empire d'Occident*. (817)

Cette association prématurée mécontenta les deux rois, et irrita Bernard, roi d'Italie, auquel ses courtisans firent aisément entendre qu'étant fils de Pepin, frère aîné de Louis, et possédant le royaume d'Italie, l'empire lui appartenait. Oubliant et sa faiblesse et le vice de sa naissance, le jeune Bernard lève des troupes pour appuyer sa rebellion ; mais effrayé par les grands préparatifs de l'empereur, et trompé par les promesses de l'impératrice, il vient lui-même se jeter aux pieds de son oncle pour sol-

liciter son pardon. Louis le Débonnaire ordonna que le procès fût fait à Bernard et à ses complices ; et ce jeune prince expia son crime, ou plutôt son repentir et sa confiance, par la perte de ses yeux et de la vie.

(823) L'empereur se soumit bientôt, pour ce meurtre, aux cérémonies avilissantes de la pénitence publique. Mais, tandis qu'il édifiait le peuple par des pratiques puériles de dévotion, et qu'il irritait les évêques par de grandes réformes dans le clergé, on le vit épouser en secondes noces Judith. Cette princesse était fille du comte Welf de Weingarten, en Souabe, et l'un des principaux seigneurs de Bavière.

(819) De ce mariage naquit ce Charles dont l'existence devait être, pour la monarchie française, une source de malheurs.

Le besoin de donner un apanage à ce puîné et les pressantes sollicitations de sa mère ayant engagé Louis à faire un nouveau partage de ses états, deux de ses fils saisirent ce prétexte pour se révolter. Ils se rendirent, à plusieurs reprises, maîtres de la personne de l'empereur. Secondés par le ressentiment des évêques et des abbés, dont plusieurs furent depuis canonisés, ils avaient déposé leur père pour la troisième

fois, lorsque le puissant appui du roi de Germanie, leur frère, rendit à l'empereur toute son autorité, sans ôter au père rien de sa faiblesse.

En effet, la fin de ce règne malheureux ne fut qu'une succession non interrompue de révoltes et de pardons, d'ingratitude et de combats, à la suite desquels ce père infortuné et pusillanime mourut de chagrin et d'inanition, après avoir laissé déchirer ses états par des fils dénaturés, et usurper ses prérogatives par des papes ambitieux. (840)

Ceux-ci avaient d'abord profité des dissentions de l'empire, pour remplir leurs fonctions sans la confirmation nécessaire et préalable des empereurs; ils ne tardèrent pas à prétendre au droit de conférer la couronne impériale.

La mort de l'empereur Louis ne put appaiser des troubles qui avaient eu pour motifs les avantages faits à Charles le Chauve. Malgré les sermens prêtés par le nouvel empereur Lothaire, le sang français coula encore pour les intérêts de trois frères divisés; et la première année du règne du jeune Charles fut signalée par la sanglante bataille de Fontenai, près d'Auxerre, où les débats d'une seule famille im-

molèrent plus de cent mille Français. La division funeste qui se prolongea entre ces princes, et leur réunion feinte, contribuèrent également à la chûte de leur autorité, et à l'envahissement de leurs états respectifs par les Normands d'un côté, et par les Sarrasins de l'autre. Ces derniers, déjà maîtres de la Sicile, de la Pouille et de la Calabre, venaient de s'emparer du beau duché de Bénévent, pendant que Lothaire, battu en deçà des Alpes, se voyait dépouillé de l'empire par un jugement de ces mêmes évêques qui avaient justifié et partagé sa révolte contre son père, et qui citaient cette rebellion comme le principal motif de leur injurieuse sentence.

Rétabli ensuite par un nouveau traité avec ses frères, l'empereur envoya en Italie son fils Louis, à la tête d'une armée française que les Sarrasins ruinèrent, en l'attaquant partiellement dans les gorges des montagnes et dans les défilés. Les débris de cette malheureuse armée furent sauvés par le fils du duc de Naples, qui surprit et battit les Sarrasins. Une nouvelle armée française, envoyée par Lothaire, fournit au jeune roi d'Italie les moyens de vaincre complètement ces mêmes Sarrasins, et de se

venger sur eux d'une manière aussi barbare qu'éclatante.

(852) Quelques années après, il fut moins heureux dans une seconde expédition contre la ville de Bari, dont les Sarrasins contraignirent son armée à lever le siége.

Vers ce même temps, il se forma dans Rome une conspiration puissante contre l'autorité des Français, à l'obéissance desquels plusieurs magistrats voulaient se soustraire, en réclamant l'assistance des Grecs. Mais ce projet dont il ne fut point fourni de preuves, se trouva déjoué par la dangereuse dénonciation qu'en osa faire le maître de la milice romaine.

(855) Louis II, roi d'Italie depuis onze ans, et associé à l'empire depuis six ans, était empereur à l'âge de trente-trois ans, par l'abdication de Lothaire qui, obéissant aux préjugés établis, crut expier ses fautes en s'enfermant dans un couvent, après avoir opéré un second démembrement de l'empire par le partage de ses états entre ses trois enfans.

Lothaire II, son second fils, eut le pays situé entre le Rhône, la Saône, la Meuse, l'Escaut et le Rhin, dont une partie conserva le nom de Lorraine (*Lotharii regnum*), et Charles

eut la Provence, entre le Rhône, les Alpes et la Méditerranée, que ses frères se partagèrent, à sa mort, en 863.

(861) Les premiers soins de Louis II furent d'aller combattre les Sarrasins, qu'il n'empêcha point de mettre à contribution la principauté de Bénévent et les plus riches monastères. Vainement il eut recours à des levées extraordinaires, son armée encore défaite le réduisit à appeler son frère Lothaire; mais n'ayant point eu la sagesse de réunir ou de combiner leurs forces, ils ne purent retirer de leurs succès partiels aucun avantage décisif. Victorieux et battus successivement dans les campagnes suivantes, les Français emportèrent enfin d'assaut la ville de Bari, où ils passèrent tous les Sarrasins au fil de l'épée. Le commandant de cette ville, le seul qui eût été excepté de cette cruelle proscription, partageant la jalousie que les Grecs avaient conçue contre les Français, parvint bientôt à aigrir le prince de Bénévent contre eux. L'indiscipline des soldats français et les vexations qu'ils se permettaient d'exercer, donnaient beaucoup de poids aux insinuations du Sarrasin et aux offres secrètes des Grecs, qui aimaient mieux voir les infidèles en Italie,

que de permettre qu'ils en fussent chassés par les Français.

Le prince Adelgise fomentait la rebellion des principales villes de la Campanie, du Samnium et de la Lucanie, en même temps qu'il protestait de son attachement pour Louis, qui, reparaissant à la tête de ses troupes, réduisit les villes rebelles, assiégea Capoue, et ravagea son riche territoire. Mais ce prince, bientôt attendri par les prières du clergé, renonçant à ses projets de vengeance, revint se reposer à Bénévent, auprès d'Adelgise qu'il croyait son ami, parce qu'il en était le défenseur. Celui-ci commença par l'engager à congédier une partie de ses troupes, et à cantonner l'autre dans les bourgs et villages voisins, prétextant l'avantage du soldat et le soulagement de Bénévent. L'empereur suivit ce conseil perfide, et s'endormit au milieu de sa garde.

(871) Adelgise, croyant alors le moment favorable, se met à la tête de conjurés nombreux, bien armés, et portant des torches enflammées; il court au palais du prince qu'il ne peut cependant prendre par surprise; mais au bout de trois jours, Louis, n'ayant pour défense qu'un très-petit nombre de Français,

et manquant de vivres, tombe entre les mains du traître qui le jette dans une prison obscure. Mais, lorsque Adelgise calculait tous les avantages qu'il pouvait retirer de la captivité de l'empereur, il fut informé de l'approche d'une flotte sarrasine, et de la prompte réunion de l'armée française. Menacé ainsi de part et d'autre, il se décide à rendre à l'empereur sa liberté; mais il lui fait jurer sur des reliques, de ne tirer aucune vengeance d'un si sanglant outrage, et de ne plus entrer en armes dans la principauté de Bénévent.

Le pape Adrien II, celui-là même qui, le premier, avait essayé de se faire élire sans la participation des *missi*, ou commissaires de l'empereur, connaissait trop bien ses propres intérêts pour ne pas s'empresser de relever Louis d'un serment que la contrainte avait extorqué. Ce prince ainsi absous d'avance, craignit cependant de fournir un prétexte à la défection de quelques vassaux ambitieux, et remit à l'impératrice Engelbergue une armée formidable, avec le soin de le venger.

De nouveaux événemens vinrent changer cette disposition, et tournèrent un moment en faveur d'Adelgise les armes si justement préparées contre lui.

Il était de la plus grande importance pour l'empereur de repousser les Sarrasins qui, de l'Afrique, accouraient au secours de ceux d'Italie. Il marcha donc au secours de Salerne et de Capoue, dont les Sarrasins effrayés levèrent le siége. Vainement leur chef s'efforça de ranimer leur courage; ils bravèrent son autorité, se saisirent de sa personne, lui lièrent les mains, et le transportèrent ainsi dans son navire. Ils se rembarquèrent ensuite tumultueusement, et allèrent décharger leur fureur sur les côtes sans défense des deux Calabres.

(873) Louis saisit l'occasion favorable pour exécuter ses premiers projets contre Adelgise, et vint assiéger Bénévent. Mais Adelgise qui avait prévu cet orage, avait eu le temps de traiter secrètement avec l'empereur d'Orient qu'il offrait de reconnaître pour souverain, et auquel il promettait le tribut qu'il avait payé jusqu'alors au roi d'Italie. En vertu de cette négociation, on vit une flotte grecque arriver au port d'Otrante, et les troupes qu'elle avait débarquées se dirigèrent pour protéger Bénévent. Louis se hâta de négocier par l'entremise du nouveau pape. Il eut la liberté de reconduire son armée au-delà des Apennins;

mais, depuis cette époque, la principauté de Bénévent cessa de relever des empereurs français.

Deux ans après, la mort de Louis, qui ne laissait qu'une fille, semblait devoir procurer l'empire à Louis le Germanique, ou à Carloman son fils, que l'empereur avait institué son héritier. Mais Charles le Chauve, ayant traversé rapidement le Mont Cenis à la tête d'une armée, battit les troupes de son frère, commandées par le jeune Carloman, trompa par des négociations et de vaines promesses son autre neveu, acheta le suffrage du pape Jean VIII, et l'emporta momentanément sur les prétentions de Louis le Germanique. Ce dernier était plus digne de la couronne impériale; et sa mort arrivée l'année suivante, aurait dû mettre un terme à ces longues dissentions de famille. (876)

Charles, qui venait de faire crever les yeux à son propre fils, ne défendit pas mieux ses nouveaux états de l'Italie qu'il n'avait défendu ceux de France contre les incursions des Normands, et contre les entreprises des princes d'Aquitaine et de Bretagne. Mais, n'osant pas résister aux pressantes sollicitations du pape,

il acheta honteusement la paix avec les Normands; il prit quelques précautions contre ses neveux qu'il avait injustement attaqués, et par lesquels il avait été repoussé à Andernach, près de Trèves. Alors il repassa les Alpes à la tête d'un corps nombreux de cavalerie, après avoir donné ordre à ses généraux de le suivre avec le reste de son armée. Il ne fut pas plutôt arrivé à Pavie, qu'apprenant l'approche inattendue de son jeune neveu Carloman, roi de Bavière, il courut, avec le pape, se réfugier dans Tortone, d'où il se hâta de regagner la Savoie. Il avait attendu vainement l'arrivée de ses troupes retenues par la trahison de ceux auxquels il en avait confié le commandement, tandis que Carloman fuyait de son côté, sur le faux bruit de l'approche des Français. Charles, contraint par une maladie de s'arrêter au pied du Mont Cenis, dans la chaumière d'un paysan, y fut empoisonné par le juif Sédecias, son médecin, dans lequel il avait mis toute sa confiance et son affection. Cependant Charles avait imaginé pour contenir l'Italie, d'y établir trois nouveaux ducs. Il avait confié le Frioul à Béranger son neveu, le duché de Spolette à Gui ou Guidon, petit-fils, par sa

mère, de Louis le Débonnaire, et le duché de Milan à Boson, son beau-frère, que Carloman ne tarda point à déposséder.

Charles, aussi faible que vain, plus entreprenant que capable de soutenir ses entreprises, avait laissé prendre une nouvelle vigueur aux prétentions toujours croissantes du saint siége, pendant que l'autorité de sa couronne avait au contraire reçu les plus fortes atteintes par l'hérédité qui s'établissait dans les titres et dans les dignités. Ainsi naissait ce gouvernement féodal, redoutable rival des rois, funeste oppresseur des peuples que des comtes, des évêques et des moines, se partageaient comme de vils bestiaux.

Le titre d'empereur, déjà si différent de ce qu'il avait été entre les mains de Charlemagne, fut également brigué par Louis le Bègue, roi de France, comme fils de Charles le Chauve, et par Carloman, qui se substituait aux droits de Louis le Germanique, son père. Ayant eu l'un et l'autre la faiblesse de penser que l'agrément du pape leur était indispensable, ils s'abandonnèrent aux vaines démonstrations de Jean VIII, si prodigue de promesses et d'excommunication, et la mort vint les surprendre avant la décision du pontife.

Pendant que deux des enfans de Louis le Bègue partagèrent le royaume de France, celui de Bavière fut divisé entre les deux frères de Carloman ; et l'un d'eux, Charles le Gros, roi de Souabe, de Suisse et d'Alsace, étant entré en Italie à la tête de ses troupes, s'empara du royaume de Lombardie, et contraignit le pape à lui donner la couronne impériale, que personne alors ne lui pouvait disputer. (883)

Nous avons vu que le prédécesseur de Jean VIII avait osé se passer du suffrage, jusqu'alors nécessaire, des commissaires de l'empereur. Treize ans après, Jean prétendait déjà que les empereurs ne pouvaient être sacrés sans avoir été appelés et élus par les papes; et Charles le Gros, à la tête de son armée, n'avait point réclamé contre cette étrange formule.

(882=884) Un pacte honteux que les Normands venaient de dicter à ce prince, semblait annoncer sa chûte prochaine, lorsque la mort des deux jeunes rois des Français et l'enfance de Charles le Simple, fils posthume de Louis le Bègue, furent pour les seigneurs français une occasion d'offrir cette couronne à l'empereur.

Ce prince, par cette usurpation qu'il était impossible de justifier, réunit dans sa main les vastes états qu'avait possédés Charlemagne. Revêtu de la dignité impériale, Charles le Gros régnait sur l'Italie, la Germanie, la Pannonie (Hongrie), la France, et au-delà des Pyrénées, jusque sur les bords de l'Èbre. Mais il avait indigné les Allemands par la cession de la Frise au duc des Normands, et il prouva que la puissance ne doit pas se mesurer sur l'étendue des domaines.

Contraint par les redoutables Normands de recourir encore à des traités déshonorans qui soulevèrent contre lui la nation généreuse des Français; méprisé des Italiens qu'il abandonnait aux ravages des Sarrasins; aveuglément aigri contre le seul ministre qui fût capable de gouverner; enfin précipité subitement du haut de son trône, Charles fut réduit à la mendicité. Il vécut des aumônes d'un archevêque de Mayence, et d'Arnould, l'un des usurpateurs de ses états. (887)

La couronne de France ne passa point alors au dernier fils de Louis le Bègue. La jeunesse de Charles fut encore le prétexte qu'alléguèrent les seigneurs français pour choisir Eudes,

comte de Paris, fils de Robert le Fort, qui feignit de ne l'accepter que pour la conserver au jeune prince. Eudes était heureusement l'homme le plus en état de soutenir la monarchie prête à s'écrouler, de châtier les Normands, et de contenir les autres prétendans, ainsi que la foule de rebelles prêts à renouveler tous les désordres. Plusieurs comtes cependant ayant combattu pour Charles, Eudes partagea l'autorité avec ce prince qu'il laissa bientôt après, par sa mort, le maître autant que Charles pouvait le devenir, d'un royaume dont plusieurs usurpations avaient déjà détaché les deux Bourgognes, la Provence et le Dauphiné.

Il était alors facile de reconnaître que, si Charles n'eût pas été absolument incapable de régner, les seigneurs français toujours ambitieux se seraient bien gardés de le laisser monter sur le trône. Mais son incapacité était favorable à leurs projets d'envahissement; et ce fut pendant les vingt-quatre ans que le prince porta le titre de roi, que l'on vit s'établir d'une manière encore plus stable, ces duchés, ces marquisats, ces comtés héréditaires, cette gradation de fiefs déjà usurpés sous les règnes précédens, ces diverses seigneu-

ries aussi redoutables aux rois qu'accablantes pour les peuples, et qui ne devaient céder qu'après huit siècles de tyrannie, au génie despotique, mais sublime de Richelieu.

Tant de petits souverains, armés les uns contre les autres, se combattaient sans que le roi pût s'y opposer; et l'on vit Hugues le Grand, comme on avait vu Charles Martel, se tenir sur les marches du trône, et laisser paraître successivement son beau-frère et les faibles rejetons de la famille de Charlemagne, dont les trois derniers périrent de mort violente.

Cependant la mort de Charles le Gros avait laissé vacante la dignité impériale. Arnould, bâtard de Carloman, et duc de la Carinthie, favorisé par le pape, avait été obligé de la disputer à Guy, duc de Spolette, que le pape Étienne VI avait couronné, et à son fils, le valeureux Lambert. Béranger, duc de Frioul, s'étant fait depuis couronner empereur par le pape, portait ce titre depuis deux ans, quand il vit descendre du haut des Alpes un nouveau compétiteur. C'était Louis, roi d'Arles et de Bourgogne, qui réclamait la qualité d'empereur qui avait été portée par Boson, son père, comme époux de la fille unique de Louis II. Ce Boson,

que l'ambition de sa seconde femme Hermangarde et de sa sœur Richilde, épouse de Charles le Chauve, et l'appui de tous les évêques du Midi, avaient aidé à démembrer la France, passait pour avoir empoisonné sa première femme. Son nouveau royaume comprenait la Provence, le Dauphiné, une partie du Lyonnais, la Tarentaise, la Maurienne, une partie du comté et du duché de Bourgogne, le Vivarais, et le canton suisse où est Lausanne.

L'armée du jeune Louis fut taillée en pièces par Béranger, qui permit au roi d'Arles de ramener les débris de ses troupes, sous la condition expresse de ne plus rentrer en Italie.

(899) Arnould était mort empoisonné par les intrigues de la veuve de Guy, qu'il avait assiégée dans le château de Firmo.

Louis d'Arles, rappelé par les Italiens et par le pape Étienne VII mécontens de Béranger, revint malgré sa promesse à la tête d'une armée plus formidable; et secondé par Adalbert, marquis de Toscane, il poursuivit avec vigueur les troupes que Béranger commandait en personne. Étant parvenu à le joindre, il engagea le combat; et, la victoire s'étant décidée pour lui, Béranger se retira en Bavière,

laissant son rival maître de l'Italie et du titre insignifiant d'empereur, dont il se montrait si jaloux.

Étourdi d'un si prompt avantage, Louis commit l'indiscrétion de se brouiller avec Adalbert, de licencier les troupes italiennes, et de renvoyer les Français au-delà des Alpes. Peut-être ajouta-t-il l'imprudence d'abuser de son autorité. Quoi qu'il en soit, l'inconstance des Italiens rappela Béranger, qui accourut surprendre Louis dans Vérone, après avoir corrompu ses gardes, le chargea de fers, lui fit crever les yeux, et l'envoya dans son royaume d'Arles, où il régna jusqu'en 924, sous la dénomination de Louis l'Aveugle, qu'il dut à son imprévoyance.

(889) Ce fut au milieu des misérables et sanglantes rivalités pour le titre d'empereur, que l'on vit naître ces deux factions célèbres, connues sous le nom de *Guelphes* et de *Gibelins*, qui déchirèrent si long-temps la malheureuse Italie, l'une sous l'étendard des empereurs, l'autre sous la bannière des papes, et dont on retrouverait peut-être encore aujourd'hui les traces, dans le goût de ceux-ci pour l'asservissement, dans l'amour de ceux-là pour l'indépendance.

Ces papes mettaient beaucoup de suite dans leur projet d'accoutumer les Romains à se passer d'empereurs, pour s'assurer de plus en plus la souveraineté qu'ils ambitionnaient. Aussi vit-on des vacances de l'empire de trois et de dix ans. Celle qui précéda le couronnement d'Othon le Grand, duc de Saxe et roi de Germanie, se prolongea jusqu'à trente-huit ans. Les rois de Germanie et ceux de l'Italie qui, tous, voulaient ceindre leur front du diadême impérial, croyaient indispensable de recevoir de la main des papes le sacre et la couronne.

Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, et Hugues, marquis de Provence, avaient successivement fait passer les Alpes à des armées françaises, pour aller recevoir et défendre la couronne d'Italie que leur avaient offerte les diverses factions.

(950) Lothaire, ayant succédé à Hugues son père, fut bientôt la victime d'une nouvelle conspiration qui mit Béranger, marquis d'Ivrée, sur le trône auquel fut enfin appelé Othon premier, dont le grand-père avait donné en Allemagne l'exemple que suivit en France Hugues l'Abbé, et qui ne tarda point

à réunir sur sa tête la couronne impériale.

Le dixième siècle, témoin de l'origine de beaucoup de grandes familles, en vit s'éteindre deux bien illustres, l'une en Asie, et l'autre en Europe. La dynastie des Tam, à la Chine, après deux cent quatre-vingt-dix ans de règne, fit place à cinq petites familles qui occasionnèrent de longs troubles; la dynastie de Charlemagne disparut après avoir régné deux cent trente-cinq ans, et abandonna l'Europe aux rivalités interminables entre les papes dont le pouvoir s'affermissait, les empereurs dont l'autorité chancelait, les rois qui se créaient de nouveaux domaines, et les seigneurs qui se multipliaient au milieu du désordre et de l'anarchie.

(987) A cette époque, les rois de France étaient les plus petits seigneurs de leur royaume, et deux cents ans ne s'étaient point encore écoulés depuis la mort de Charlemagne. Mais aucun de ses descendans n'avait hérité de son génie. La faiblesse de son fils, l'ingratitude et la division des enfans de Louis le Débonnaire, la rebellion scandaleuse des seigneurs, et sur-tout des évêques; les prétentions, les usurpations de la noblesse et du clergé, tout sembla con-

courir à accélérer les rapides progrès de la puissance temporelle des papes, et à dépouiller les princes français de la dignité impériale, ainsi que des possessions qu'ils auraient pu conserver en Allemagne et en Italie.

FIN DU LIVRE SECOND.

SOMMAIRE

DU LIVRE TROISIÈME.

Hugues Capet. — Mèle. — Godefroi. — Drangeot. — Tancrède. — Croisades. — Louis le Jeune. — Philippe Auguste. — Français, Rois de Jérusalem. — Empire latin. — Inquisition. — Saint Louis. — Grands Électeurs en Allemagne. — Charles d'Anjou appelé au trône de Naples. — Bataille de Bénévent; Défaite de Mainfroi. — Bataille de Palène; Défaite de Conradin par Érard de Valery. — Vêpres Siciliennes. — Procida. — Philippe le Long. — Tentatives pour établir l'uniformité des Poids et Mesures. — Les Valois. — Découverte de la Boussole et de la Poudre. — Les Suisses libres. — Jeanne Iere, Reine de Naples. — Louis II. — Bataille de Ponte-Corvo. — Jeanne II. — Le Comte de la Marche. — Louis III. — Alphonse d'Aragon. — Réné d'Anjou. — François Sforce. — Jean d'Anjou. — Bataille près du Vésuve. — Bataille près de Trojà. — Galéas Sforce. — Louis XI. — Laurent de Médicis. — Mahomet II. — Destruction de l'Empire d'Orient. — Découverte de l'Imprimerie.

LIVRE TROISIÈME.

Depuis 987 jusqu'en 1483, Ère Vulgaire.

Une usurpation avait donné la couronne de France aux Carlovingiens, une usurpation venait de la leur enlever; mais Hugues Capet, en montant sur le trône, avait apporté bien plus de domaines et d'autorité que le roi qu'il remplaçait n'en avait possédé. Il était, en effet, duc de France, comte de Paris et d'Orléans; et il se trouvait fortifié de l'appui du duc de Bourgogne son frère, et de son beau-frère Richard, duc de Normandie. Son courage uni à beaucoup de modestie apparente, ses égards pour les autres seigneurs, et sa vénération affectée pour les évêques, avaient affermi la couronne dans sa famille. Sa politique avait fait mourir en prison le malheureux Charles de Lorraine et les deux plus jeunes de ses fils, derniers rejetons de la famille de Charlemagne; et la royauté était comptée pour si peu de chose par les grands seigneurs, depuis long-temps indépendans des rois, qu'ils se montrèrent indifférens à cette usurpation.

Alors le privilége d'élire les empereurs d'Occident était exercé par les seigneurs de Germanie, malgré les prétentions que le pape Jean VIII avait élevées lors du couronnement de Charles le Gros. Ces papes, d'abord choisis par les empereurs, non seulement avaient secoué le joug de leur souveraineté, mais ils voulaient encore traiter l'empire comme un fief mouvant du saint siége, et toujours à sa disposition.

(1025) Pendant que Robert, héritier de Hugues, était excommunié par le pape qui se mêlait de son mariage, ce même Robert, partageant les erreurs de son siècle, faisait, à l'instigation de quelques prêtres, brûler en sa présence d'autres prêtres accusés d'hérésie. Plusieurs princes et prélats italiens, ennuyés d'obéir à des Allemands, lui offrirent le royaume d'Italie, et, dit-on, la dignité impériale pour lui-même ou pour Hugues son fils aîné. Mais Robert ne fut point séduit par ces offres brillantes. Considérant que les Italiens étaient naturellement inconstans, qu'alors même ils étaient extrêmement divisés, il crut qu'un titre pompeux et qu'un état dont la possession était plus qu'incertaine, ne pourraient le dédommager des jouissances de la paix et de l'estime de

sa propre nation. Sa modération étonna les peuples voisins ; elle flatta les Français, sur lesquels Robert était digne de régner.

Ce fut à la mort de ce prince qu'on entendit le peuple s'écrier : *Nous avons perdu un père qui nous gouvernait en paix ; nous étions en sûreté et nos biens aussi, et nous ne craignions personne......* (1031)

C'était vers le milieu du règne de Robert qu'on avait vu plusieurs pélerins normands jeter en Italie les fondemens d'un grand royaume.

Le monastère de Saint-Michel du promontoire Gargano, sur la mer Adriatique, était célèbre par la dévotion des peuples. Mèle, apulien, illustre par son courage,[1] y ayant rencontré plusieurs de ces Normands, fut frappé de leur bonne mine et de l'air martial qu'ils laissaient éclater. Ce brave homme avait, depuis long-temps, formé le généreux projet d'affranchir sa patrie du joug odieux des empereurs grecs qui savaient tyranniser les peuples, et ne savaient pas les défendre contre les incursions des Africains. Mèle, desirant s'adjoindre pour compagnons de son entreprise des

---

[1] Machiavel, qui le nomme Mélore, dit qu'il commandait la Pouille au nom de l'empereur d'Orient.

guerriers tels que ces pélerins, lia conversation avec eux, leur vanta les agrémens et la fertilité de l'Apulie et de la Calabre, leur exagéra la faiblesse et la lâcheté des Grecs, et parvint à leur donner l'envie de venir s'établir dans cette belle portion de l'Italie.

(1016) Trop peu nombreux pour commencer alors leur entreprise, ils prirent l'engagement de revenir l'année suivante avec de plus grandes forces. Fidèles à leur promesse, ils rentrèrent effectivement par diverses routes en Italie, accompagnés d'un grand nombre de leurs compatriotes, déguisés tous en pélerins; et Mèle, remettant entre les mains de ces braves des armes qu'ils savaient mieux manier que le bourdon, commença la guerre avec quelque succès.

Déjà les Normands étaient couverts de gloire et chargés de butin; Mèle, combattant à leur tête, avait vaincu les Grecs dans trois batailles rangées, et il se trouvait maître de l'Apulie jusqu'à la terre de Labour. Basile Bugien, envoyé dès l'année précédente par les empereurs d'Orient pour repousser les Normands, et qui s'était alors borné à élever quelques forteresses, revint avec des forces supérieures, et un grand nombre de machines

de guerre. Arrivé par le golfe de Manfredonia, il remonta l'Ofanto; et, sur les bords de ce fleuve, près Cannes, il rencontra Mèle, lui livra une bataille dont l'avantage fut long-temps disputé, et, malgré la bravoure des Normands, il mit ses troupes dans une déroute complète.

Le généreux Mèle, désespéré de cet échec, laisse le reste de ses Normands sous la protection des princes de Capoue et de Salerne, et va solliciter, auprès de l'empereur Henri le Boiteux, des secours prompts et puissans. Les intérêts personnels de l'empereur et du pape parlaient encore plus hautement que les instances de Mèle, et les succès rapides des Grecs menaçaient tous les états de l'église dont les schismatiques n'étaient pas sans doute disposés à laisser la jouissance à sa sainteté.

La mort de Mèle, créé duc d'Apulie par l'empereur, avait retardé l'exécution des projets formés de concert avec lui, et presque toute la grande Grèce se voyait déchirée par les Grecs et par les Sarrasins.

(1020) Ce fut alors que Godefroi Drangeot, évitant le ressentiment de Richard II, duc de Normandie, vint avec ses frères et un grand nombre d'amis et de vassaux en Italie, et reçut

du pape, avec sa bénédiction, le conseil d'aller se joindre à ses compatriotes dans l'Apulie, pour combattre les Grecs.

Les succès et la victoire s'attachèrent aux bannières de ces braves aventuriers, dont les rangs se trouvèrent successivement grossis par de nouveaux Normands que l'empereur vint enfin seconder, et qu'il récompensa par quelques titres honorifiques dont les Normands ne tardèrent point à faire des dignités utiles.

(1024) Mais cet empereur, le dernier de la branche de Saxe, mourut avant d'avoir décidé la question de savoir s'il se ferait moine à Verdun, ou chanoine à Strasbourg. Ses largesses immenses en faveur des églises, et sa soumission aux évêques, valurent à ce prince l'honneur d'être canonisé en 1152 par le pape Eugène III.

Bientôt les fils de Tancrède, seigneur d'Hauteville, sur les côtes voisines de Coutances, vinrent renouveler contre les Grecs, dans les principautés de Salerne et de Capoue, des exploits dignes des temps héroïques. Averse, que les Normands avaient bâtie au nord de Naples, fut érigée en comté, et devint le prix de leurs services. Mais le voisinage de ces guerriers étant peu recherché par les divers

seigneurs qu'ils avaient secourus, ceux-ci parvinrent à diriger leur courage contre les Sarrasins, alors maîtres de la Sicile.

(1038) Les Normands se joignirent aux généraux de l'empereur d'Orient; et ce fut dans cette guerre que Guillaume, fils aîné de Tancrède, acquit le surnom de *Bras de Fer*, ou *Fier à Bras.*

L'orgueil et l'avidité des Grecs payèrent mal les travaux de leurs généreux auxiliaires, auxquels on disputa même leur part du butin; mais cette fois la fourberie des Grecs fut punie par la dissimulation des Normands. Ces derniers feignirent de borner leur demande à être rembarqués pour l'Italie, et les généraux grecs s'empressèrent de les faire tous conduire à Reggio, à l'extrémité de la Calabre.

Pendant que les Grecs s'applaudissent de l'éloignement des braves aventuriers, Guillaume et Ardouin, Robert Guiscard et Roger, de concert avec Rainulfe, comte d'Averse, se précipitent sur la Calabre et sur l'Apulie. Ils en chassent entièrement les troupes de l'empereur d'Orient; et les ports d'Otrante, de Brindes, de Tarente et de Bari, restèrent seuls encore quelques années au pouvoir des Grecs. Quelques historiens ont prétendu que

les Normands s'évadèrent du camp et de la Sicile, pendant la nuit. Mais ils n'avaient point de marine à leurs ordres, et les démarches de ces fiers alliés devaient être soigneusement éclairées par les généraux de l'empereur. Nous suivons donc ici la version la plus vraisemblable.

(1043) Telle fut l'origine de l'établissement des Normands dans ces fertiles contrées, qu'ils gouvernèrent d'abord comme une république aristocratique, dont Guillaume fut le premier chef, sous le titre de *comte de la Pouille*. Ses frères Drogon et Humfroi lui succédèrent. Après leur mort, Robert Guiscard, leur neveu, ajouta à ces conquêtes celle de la Sicile, et bientôt après les principautés de Salerne et de Bénévent. Il fit un bel apanage en Sicile à son frère Roger, dont le petit-fils Roger II réunit sur sa tête les possessions d'Italie, et prit le titre de roi de Sicile, de Pouille et de Calabre. (1127) Il parvint ainsi à former cette monarchie qui, à travers les troubles et les factions toujours renaissantes, passa aux empereurs de la maison de Souabe, et ensuite, comme nous le verrons, à la maison d'Anjou, dans la personne du frère de saint Louis, Charles le Sanguinaire, dont la barbarie occasionna un nouveau démembrement de ces royaumes.

(1060) Cependant l'impératrice Zoé élevait et précipitait plusieurs empereurs qui se succédaient dans sa couche et sur le trône de Constantinople ; les Turcs Seljoucides, paraissant pour la première fois, fondaient un puissant empire aux dépens de la Perse ; la rivalité des évêques enfantait le fameux schisme entre les églises grecque et latine ; des papes faisaient un commerce scandaleux du souverain pontificat, et le faible roi de France, Philippe Ier, réclamait humblement contre les excommunications fulminées par eux. Presque dans le même temps, un pauvre hermite, touché des traitemens que les chrétiens éprouvaient en Orient, échauffait tous les esprits par ses prédications, et donnait à toute l'Europe cette impulsion qui entraîna tant de guerriers vers la Palestine. Ainsi commencèrent ces armemens extraordinaires qui, sous le nom de *croisades*, causèrent tant de désordres, immortalisèrent tant de héros, ruinèrent tant de familles, répandirent tant de sang, enrichirent tant d'églises et de monastères, préparèrent la liberté des communes, portèrent les premiers coups au gouvernement féodal, relevèrent l'autorité du roi, et consolidèrent pour si longtemps la prépondérance des papes qui surent

en profiter pour se soustraire à la dépendance des empereurs. (1095)

Ce fut à l'époque de ces guerres extravagantes et lointaines, que commença l'usage d'affecter aux familles des noms propres, tirés des terres que les uns possédaient, ou des fonctions exercées par les autres.

Les premières années du douzième siècle virent naître entre la France et l'Angleterre ces rivalités sanglantes que la plupart des historiens font terminer vers le milieu du quinzième siècle, lorsqu'il ne resta presque aux Anglais, sur le territoire de la France, que le port de Calais, mais qui, pour le malheur des hommes et malgré le flambeau de la philosophie, ont survécu à ces temps reculés et désastreux, entre la patrie de Newton et celle de Descartes.

Les rois de France, assez puissans pour faire tête aux rois d'Angleterre, et pour mettre des armées nombreuses en campagne, n'étaient point en état de tenir en respect leurs propres vassaux, qui dédaignaient même de voiler sous quelque prétexte leurs constans efforts pour piller et pour opprimer les peuples. Les grands vassaux de la couronne restaient simples spectateurs de ces dissentions particulières; et ce

fut un des motifs qui portèrent les rois à encourager les croisades qui dépeuplaient, il est vrai, leurs états, mais qui les délivraient de ces seigneurs séditieux, toujours prêts à bouleverser le royaume dès que leur inquiétude et leur avarice manquaient d'aliment au dehors.

(1137) Les commencemens du règne de Louis le Jeune avaient été agités par les mêmes troubles qui avaient affligé le règne du brave Louis le Gros son père. Mais la sagesse de Suger avait déjà préparé l'affaiblissement des grands vassaux par l'établissement des communes, l'affranchissement des serfs, et par une réforme bienfaisante dans l'indépendance des justices seigneuriales.

Ce grand homme opposait en vain la prudence de ses conseils à l'éloquence impétueuse du célèbre Bernard, qui pressait le roi d'entreprendre en personne une sainte expédition contre les infidèles.

L'église eut des autels pour le moine qui égara la dévotion des peuples, elle n'en eut pas pour le ministre vertueux qui travailla sans relâche à leur félicité.

Le remords secondait les sermons de Bernard. Louis, poursuivant les troupes de Thi-



baud, comte de Champagne, avait brûlé treize mille malheureux réfugiés dans une église; et, pour expier cet horrible attentat, il crut devoir immoler au loin d'autres victimes.

Ce moyen d'expier ses crimes fut saisi avec ardeur par les seigneurs français et par leurs femmes elles-mêmes. L'extravagance était portée à un tel point, que l'on envoyait des quenouilles et des fuseaux aux sages qui n'étaient point entraînés par l'exemple du roi.

(1147) Louis partit donc à la tête de tous ses grands vassaux et d'une foule innombrable de Français, pour cette malheureuse croisade dans laquelle l'empereur Conrad III partagea ses dangers et ses infortunes.

L'ambitieux Philippe Auguste, son successeur, avait cherché dans une nouvelle croisade, entreprise avec Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, les moyens d'augmenter ses trésors et sa gloire.

La rivalité de ces deux princes, trop ressemblans pour rester amis, éclata d'abord en Sicile, où la médiation du roi des Français venait d'assurer pour bien peu de temps la possession de ce royaume à Tancrède, auquel on contestait la légitimité de sa naissance, mais que les Siciliens préféraient au cruel em-

pereur Henri VI qui réclamait les droits de sa femme Constance. Cette rivalité se ralluma sous les murs de la ville d'Acre, où l'on crut très-pressé de décider quel seigneur on investirait du royaume de Jérusalem, qui toutefois était encore entre les mains de l'illustre Saladin, calife d'Égypte. Philippe, de retour en France, y rapporta une haine implacable contre son bouillant rival et son ancien ami, qu'il fit depuis retenir dans une injuste prison, et qu'il combattit à outrance jusqu'à sa mort. (1199)

Les exécutions que le Vieux de la Montagne envoyait alors commettre au loin par ses assassins, fournirent à Philippe un prétexte pour établir auprès de lui une compagnie de gardes armés de masses d'airain, qui ne s'éloignant de sa personne ni jour ni nuit, ne devaient d'abord laisser approcher aucun inconnu, mais qui bientôt ensuite écartèrent indifféremment et les sujets les plus fidèles, et les amis les plus dévoués. Telle est l'origine des *sergens d'armes;* et ce fut pendant les guerres de ce même règne qu'on vit, pour la première fois, dans les armées, la dignité de *maréchal de France.* Ceux qui précédemment avaient porté ce titre n'étaient que premiers officiers de la maison

des rois. Mais Henri Clément commandait, en cette qualité, dans l'expédition de la Terre Sainte, et l'avant-garde de Philippe était sous ses ordres lors de la conquête de l'Anjou et du Poitou sur le roi Jean sans Terre, lâche assassin d'Artus, duc de Bretagne.

La dignité de *connétable de France*, comme fonction militaire, date environ des mêmes époques. (1191)

Philippe qui, par un mariage avait acquis l'Artois, et par un traité le Vermandois, signala son règne par la conquête de toute la Normandie, trois cents ans après que cette belle province avait été cédée au fier Rollon par le faible Charles le Simple; et, bientôt après, Philippe fit subir le même sort au Poitou, à la Touraine, au Maine et à l'Anjou. Ce fut alors seulement que, le domaine de la couronne s'étant accru de plus de moitié, les rois de France se trouvèrent de puissans monarques, et qu'aucun de leurs vassaux ne fut plus en état de rivaliser seul avec eux.

Mais ce même règne vit commencer dans le midi la guerre déplorable des Albigeois, contre lesquels le pape Innocent III n'hésita point de prêcher des croisades, dont le trop fameux Dominique fut l'apôtre, le comte de

Montfort l'odieux héros, et le comte de Toulouse l'une des plus illustres victimes.

Au milieu du fracas des armes et des excès de la superstition, on commençait cependant à retrouver quelques traces des arts et des lettres. Les cathédrales et les monastères offraient des écoles pour l'instruction de la jeunesse; on y recueillait les chefs-d'œuvres des anciens, dont les moines s'occupaient à multiplier les copies; on établissait des colléges, et l'utilité des sciences commençait à être reconnue. Mais l'ambition ne s'en montrait pas moins par-tout insatiable. Neuf Français s'étaient succédés sur le trône chancelant de Jérusalem, et le dernier d'entr'eux n'avait cédé qu'à la puissance et aux grandes qualités de Saladin.

(1204) D'autres Français venaient de ceindre à Constantinople le diadême impérial, et de fonder ainsi cette puissance faible et passagère que les Grecs ont appelée *l'empire latin*, et qui s'éteignit après le court espace de soixante ans.

(1233) Un pouvoir d'une bien autre étendue naissait au milieu des guerres religieuses. L'inquisition, enfantée par un prêtre, choisissait déjà ses victimes, et son glaive était remis à des moines par un pape, l'implacable Gré-

goire IX. Les princes d'Allemagne, qui ne trouvaient dans cet établissement aucun avantage particulier pour l'augmentation de leur puissance, étaient indignés de tout le sang qu'ils voyaient répandre. Le frère Conrad, dominicain, et grand inquisiteur, fit brûler une si grande quantité de victimes, sans examen et sans aucune forme judiciaire, que quelques gentilshommes ne trouvèrent d'autre moyen d'arrêter tant de carnage qu'en immolant à l'humanité ce chef de bourreaux infatigables.

L'Italie alors était plus que jamais le théâtre de toutes les factions, de toutes les cruautés, de toutes les tyrannies. Les papes, à force d'entreprises et d'audace, d'intrigues et de combats, de ruses et d'excommunications, touchaient enfin au but où tendait leur ambition, et régnaient dans Rome en souverains indépendans; les empereurs, trop affaiblis pour soutenir en Italie leur autorité, vendaient les plus beaux droits de la dignité impériale; la Savoie était gouvernée depuis deux cents ans par ses comtes qui ne reçurent le titre de duc que vers le commencement du quinzième siècle; les Milanais, trop fiers pour rester soumis, étaient trop turbulens pour rester libres; Florence, au milieu de ses révolutions, se donnait un

gouvernement républicain ; elle rivalisait d'industrie et de richesses avec Pise, Gènes et Venise ; les industrieux habitans de Lucques, les simples montagnards de Saint Marin, jouissaient de la liberté ; ils ne rivalisaient avec personne ; Naples enfin formait, avec la Sicile, une monarchie particulière.

Dans le siècle précédent, nous avons vu des Normands fonder ces deux royaumes, et régner sur ces pays si favorisés de la nature, si dévastés par les conquérans. Soumise aux Romains dès les premiers temps de la république, Naples était devenue successivement la proie des Goths, des Lombards et des Français. Partagée par ceux-ci avec les empereurs grecs, elle avait été envahie par les Sarrasins, et conquise par les Normands. L'empereur Henri VI, gendre de l'avant-dernier roi, venait d'usurper cette couronne à la mort de Tancrède, dont il fit enfermer la veuve et les filles après avoir inhumainement aveuglé et mutilé le prince Guillaume, jeune héritier du généreux Tancrède. Ce royaume était ainsi passé des princes normands à la maison de Souabe, cent ans après la conquête de Roger Ier.

Le féroce Henri avait été secondé par le pape Célestin III, dont il avait payé le crimi-

nel appui par les plus avilissantes soumissions.

Le vertueux Louis IX, au contraire, que l'église a canonisé, opposa toujours une fermeté inébranlable aux prétentions des papes, et il exigea impérieusement les contributions auxquelles le clergé voulait toujours se soustraire.

On vit ce grand roi refuser, pour son frère Robert d'Artois, l'empire dont le pape essayait de disposer au détriment de Frédéric II et de Conrad IV, contre lesquels il fit même prêcher des croisades. Mais, à la suite d'une maladie grave, Louis paya le tribut aux erreurs de son siècle. Il partit pour la malheureuse croisade où sa valeur ne put le sauver des horreurs de la captivité. Le souvenir des fers qu'il avait portés ne le dégoûta point de s'exposer vingt ans après aux mêmes hasards, dans une entreprise semblable où il devait trouver la mort.

Vers la fin de son règne, les papes, qui prétendaient à la suzeraineté du royaume de Naples et de Sicile, après en avoir excommunié le roi, offrirent cette couronne à Louis IX qui les remercia, au roi d'Angleterre qui la refusa de même pour son frère et pour son second fils, et enfin à Charles d'Anjou et de Provence, l'un des frères de saint Louis. Charles, acceptant un trône dont il lui fallait faire

la conquête, souscrivit à toutes les conditions que le pape Urbain IV lui imposa. Les principales étaient la renonciation formelle à la souveraineté des domaines possédés par le saint siége dans les deux royaumes; la réversion de la couronne à la cour de Rome, en cas de cessation d'héritiers légitimes; le paiement triennal d'une somme considérable présentée en hommage au pape, avec une *haquenée blanche*, par le grand connétable du royaume; le serment de fidélité prêté, lors de chaque changement de règne, au souverain pontife, et par le roi en personne, si cela était exigé; l'assurance de ne point toucher aux immunités ecclésiastiques, et la promesse de reconnaître et de jurer, dans la forme la plus authentique, aussitôt après la conquête du royaume, que Charles le tenait, et que ses successeurs le tiendraient de la pure libéralité et de la grace du saint siége.

(1266) Ce fut après ces précautions que le pape couronna d'avance l'ambitieux Charles, qui venait d'affronter une tempête pour traverser précipitamment la mer, et qui, chargé d'indulgences et de bénédictions, courut se mesurer avec le belliqueux Mainfroi dont les troupes jusqu'alors avaient obtenu des succès

constans. Ce prince, frère naturel de Conrad IV, combattait comme chargé de la tutelle de son neveu Conradin. La mort prématurée de Conrad était attribuée à Mainfroi, déjà soupçonné de l'assassinat de leur père commun l'empereur Frédéric II. C'est de cette époque que date la concurrence célèbre entre les maisons d'Anjou, de Souabe et d'Aragon, pour la couronne de Sicile; source de guerres si obstinées, de négociations si pénibles, de révolutions si fréquentes.

En Allemagne, la division était entretenue par l'élection simultanée de deux empereurs, l'un roi de Castille, et l'autre frère d'Henri III, roi d'Angleterre. L'anarchie était à son comble en Angleterre; les Maures d'Afrique désolaient l'Espagne; la Hongrie était en proie aux Tatares, et le pape Clément IV croyait remédier à tant de maux en publiant, dans chacun de ces pays, des croisades contre le parti qu'il ne favorisait point.

Ces bulles que fulminaient les papes commençaient à perdre de leur autorité en France sous le règne d'un prince pieux, mais qui savait distinguer les droits de l'église d'avec les prétentions de la cour de Rome. On avait même vu un curé de Paris, après avoir donné lecture d'une excommunication lancée par In-

nocent IV contre l'empereur Frédéric, excommunier à son tour celui des deux qui faisait injure à l'autre, et absoudre celui qui la souffrait.

Mais, dans l'Allemagne, les grands officiers de la couronne avaient secondé les papes dont la fougue, en semant le désordre, facilitait les usurpations de chaque prince, et sapait les fondemens de la puissance impériale. Ces grands officiers, usant du droit de présentation qu'ils partageaient avec les primats de Mayence, de Cologne et de Trèves, et profitant de l'extrême difficulté que les évêques et les autres princes éprouvaient alors pour se rendre aux diètes d'élection à travers la Germanie infestée par les brigands, venaient d'usurper entièrement le droit d'élire les empereurs. Ils l'avaient exercé ainsi après l'assassinat de Frédéric II vers 1250, et ils n'y mirent pas plus de formalités en 1257 et en 1273. Cette innovation en avait fait naître d'autres qui intéressaient plus particulièrement les propriétés. Les princes ecclésiastiques et séculiers, les villes même dont les possessions étaient placées sur les deux rives du Rhin, s'étaient cru obligés de former entr'eux une alliance perpétuelle pour le maintien de la paix publique, pour la répression du brigandage,

et pour la suppression des péages qui s'étaient multipliés à l'infini le long du fleuve et sur les routes.

Cette belle confédération de 1255, connue sous le nom de *ligue du Rhin*, n'était cependant qu'une imitation de la célèbre union anséatique qui déjà comptait un siècle d'existence, et dont nous aurons occasion de parler à l'époque de sa plus grande gloire, vers la fin du quinzième siècle.

Pendant l'interrègne qui précéda l'élection de Rodolphe de Habsbourg, en 1273, les princes s'approprièrent les biens de la couronne enclavés dans leurs terres, en sorte que le nouvel empereur ne put soutenir l'éclat de son rang qu'en enlevant au roi de Bohême l'Autriche, la Styrie, la Carniole et la Carinthie. Ces mêmes princes se lièrent encore mutuellement par des pactes de confraternité et de succession réciproque, qui privèrent le chef de l'empire du droit de conférer les fiefs vacans.

Nous ajouterons que la bulle par laquelle le pape Urbain IV somma, en 1259, les deux empereurs Richard de Cornouailles et Alphonse de Castille, de soumettre à son jugement la validité de leur élection, est la première preuve authentique de la réduction des électeurs au

nombre de sept. Ce collége était formé des trois primats, archi-chanceliers d'Allemagne, d'Italie, et du royaume d'Arles, auxquels se trouvaient réunis le grand maréchal, le grand sénéchal, le grand échanson et le grand chambellan. Ces fonctions étaient exercées, à cette époque, par le duc de Saxe, le duc de Bavière, alors comte palatin, le roi de Bohême au défaut du duc de Bavière, et le margrave de Brandebourg.

Tous ces usages, insensiblement introduits, formèrent une espèce de constitution, qui dans la suite se trouva successivement modifiée par la bulle d'or de Charles IV, en 1356; par le célèbre traité de Westphalie, que le souple Mazarin avait rédigé au milieu des Barricades de Paris, et contre lequel le pape éleva de vaines oppositions; par l'acte d'érection de l'électorat de Hanovre, que les états de l'Empire ne confirmèrent en 1708 qu'après de longues difficultés, et plus particulièrement encore par les opérations actuelles de la diète de Ratisbonne, auprès de laquelle l'intervention des gouvernemens de France et de Russie, comme puissances médiatrices, sera pour l'histoire une époque à jamais mémorable. (1803)

Cependant saint Louis, qui avait si généreu-



sement repoussé l'offre de l'empire pour l'aîné de ses frères, et qui avait répondu fièrement qu'il suffisait à Robert d'être le frère du roi de France, ne montra pas la moindre répugnance pour laisser Charles courir après une fortune aussi incertaine et moins brillante. Serait-ce que Mainfroi parut à Louis un concurrent moins redoutable que ne l'avait été Frédéric? ou serait-ce plutôt que ce prince magnanime, connaissant les inclinations féroces de Charles, se hâta de lui donner son consentement, et d'éloigner ainsi un prince qu'il aurait été dans la nécessité peut-être de réprimer et de punir?

Quoi qu'il en soit, Charles revêtu, dans ces entrefaites, par le peuple romain et sans le concours du pape, du titre de sénateur, était passé en Italie à la tête d'une foule de guerriers français excités par l'espoir d'obtenir la rémission de leurs péchés; car le pape n'avait pas oublié d'employer ses armes favorites, et de publier une croisade contre Mainfroi. Animés par le double motif de la religion et de la gloire, on pourrait ajouter par celui d'un riche butin, les Français, ayant franchi les Alpes sous le commandement de Bouchard de Vendôme, ayant traversé la Lombardie malgré les efforts du général Palavicini, s'étant grossis de

tous les Guelphes de la Toscane, marchèrent de succès en succès, laissant par-tout des traces de leur valeur et de leur cruauté.

Mainfroi intimidé ne sut point adopter un plan de défense, ni se fixer sur les moyens de retarder la marche de son compétiteur. Il mit d'abord le Gariglian entre les Français et lui, et, confiant à ses généraux la garde des postes les plus importans, il alla s'enfermer dans Capoue.

Charles parvint sans obstacles jusqu'au pont de Ceperano sur le Gariglian : le comte de Casete qui pouvait l'arrêter plusieurs jours, s'éloigna sans combattre, et favorisa ainsi la reddition de plusieurs places importantes.

Mainfroi désolé de cette défection fit inutilement demander la paix à un vainqueur fier de ses premiers succès; et, voyant encore Charles maître de San-Germano devant lequel il croyait que la bravoure de la garnison le retiendrait long-temps, il sortit de Capoue et se retira sur Bénévent, pour tâcher du moins de mettre la Pouille à couvert.

Charles le suivit à grandes journées, et enfin les deux armées se trouvèrent en présence dans la vallée de Bénévent. Mainfroi, inférieur en troupes, n'aurait sans doute point accepté le

combat contre toutes les règles de la prudence militaire ; il aurait préféré de laisser dépérir son ennemi qui commençait à manquer de vivres, d'argent et de fourrages : mais il avait à craindre qu'un plus long retard n'occasionnât la désertion de son armée entièrement composée de troupes mercenaires, et recrutée de Sarrasins, de Siciliens, d'Allemands et de Lombards qui demandaient tous ou à combattre ou à être congédiés.

(1266) Mainfroi se trouva donc forcé de livrer la bataille. On en vint aux mains à un mille de distance de Bénévent ; le choc fut terrible ; mais les Allemands qui faisaient la principale force de Mainfroi, se virent bientôt forcés de plier. Ne frappant que de taille avec leurs longues épées, leurs haches et leurs masses d'armes, ils ne pouvaient s'approcher assez de leurs ennemis ; les Français au contraire plus alertes, mieux armés pour l'attaque, et animés par le roi qui leur criait : *A l'estoc, soldats, à l'estoc*, leur portaient des coups sûrs au défaut de leurs armures. Après une heure de combat, les deux premiers corps de Mainfroi rangés sur un même front, furent enfoncés ; le reste suivit bientôt leur exemple, et la déroute devint générale. Le carnage des troupes

de Mainfroi dura jusqu'à la nuit, et des historiens ont écrit que, dans l'armée de Charles, un seul chevalier fut tué. Le courage et l'habileté de Mainfroi auraient pu balancer le succès, si ce prince n'avait glorieusement péri au fort de la mêlée. Charles souilla son premier triomphe en commettant sur le cadavre de son rival des atrocités révoltantes, malgré le vœu des Français accoutumés à honorer dans leurs ennemis vaincus la bravoure et la magnanimité.

Le nouveau roi de Naples, enorgueilli par ses rapides conquêtes, gouverna tyranniquement; environné de courtisans lâches et flatteurs, il devint inaccessible au peuple, et les plaintes des malheureux ne purent pénétrer jusqu'à lui. Le pape Clément IV lui adressa même ces mots remarquables : « Si vous fermez tout accès auprès de vous, si vous ne montrez point cette affabilité si propre à gagner les cœurs, il faudra donc vous résoudre à ne jamais quitter l'épée ni la cuirasse, et à tenir votre armée toujours à vos côtés. Quelle triste existence pour un souverain, lorsqu'il est toujours suspect à ses peuples, et toujours en garde contre leur ressentiment!..... »

Cependant un compétiteur non moins redou-

table que ne l'avait été Mainfroi, s'avançait du fond de la Bavière. Conradin, prince d'Antioche, petit-fils de Frédéric, venait faire valoir ses droits que fortifiait aux yeux du peuple la barbarie de Charles. La bravoure, la douceur, les graces et l'humanité du jeune prince intéressaient presque toute l'Italie en sa faveur. Le premier obstacle qu'il rencontra fut dans les bulles d'excommunication que le pape lança contre lui; il n'en fut point effrayé, mais elles provoquèrent la désertion d'un grand nombre de ses crédules soldats. Il poursuivit néanmoins sa marche avec le duc de Bavière son oncle, et le jeune duc d'Autriche, Frédéric, son cousin et son ami; il traversa en vainqueur la Lombardie et la Toscane, et, par sa constance et ses succès, il réunit de nouvelles troupes sous ses drapeaux.

Charles, peu sûr des Napolitains mécontens, avait eu cependant l'imprudence de renvoyer en France l'armée des croisés. Il avait rétabli les taxes extraordinaires dont les peuples avaient été surchargés pendant les règnes précédens; il avait supprimé tous les emplois pour en créer de nouveaux à l'infini, et les confier à ses créatures qui se signalaient par leur dureté et par leur avarice.

N'ayant d'appui que dans le peu de Français qui lui restait, il chercha toutefois à engager une action générale. Les deux troupes ennemies se joignirent dans la plaine de Palène ou de Tagliacozzo, entre les monts Marsiens, le coteau dont la pente descend jusqu'à la ville d'Albi, et le lac de Celano, dans l'Abruzze ultérieure ; les troupes de Charles occupèrent la colline, et Conradin campa dans la plaine même, sur l'autre rive du Giovenco que les deux armées côtoyaient depuis trois journées. Dès le point du jour, Conradin trompé par quelques mécontens d'Aquila qui lui firent croire que cette ville était prête à lui ouvrir ses portes, rangea en bataille son armée forte de trente mille hommes, et il la divisa en trois corps. Charles n'avait guère que dix mille combattans; mais il comptait parmi ses généraux le maréchal Henri de Cozence, Guillaume Létendard, Jean de Cléry, et sur-tout ce vieil Érard de Valeri qui s'était couvert de gloire dans les guerres de la Palestine. Cet habile capitaine auquel Charles eut la sagesse de donner le commandement, suppléa au nombre, et décida la victoire.

En effet, ayant également partagé en trois corps l'armée de Charles, il confia le premier

composé de Toscans, de Lombards et de Provençaux, à Henri de Cozence, (ou Guiscard de Lansac.) Celui-ci, renouvelant l'exemple de dévouement donné à la fin du septième siècle par le diacre Zénon, fit consentir le roi à lui laisser prendre ses armes et les autres marques de sa dignité, afin de réunir sur sa personne tous les efforts de l'ennemi. Le second corps, formé entièrement par les Français, fut commandé par Jean de Cléry et Guillaume Létendard. Charles se mit à la tête du troisième, qui ne montait qu'à huit cents cavaliers d'élite; et, suivant le conseil de Valeri, il resta couvert par la colline sur laquelle il avait campé.

(1268, 23 août) L'action commença de la part de Conradin par l'attaque du pont construit sur le Giovenco, et que le maréchal de Cozence s'était chargé de défendre. Après une vigoureuse résistance, ce général fut pris en queue par un détachement ennemi qui avait remonté la rivière pour la passer à gué, et le maréchal que l'on prit pour le roi fut assailli de toutes parts, et bientôt renversé sur le champ de bataille : il mourut victime d'un dévouement d'autant plus mémorable, que Charles en était moins digne. Les Français s'étant ébranlés pour soutenir le premier corps, furent aussitôt

attaqués par Conradin; et, malgré leur intrépidité, ils furent accablés par le nombre des belliqueux Bavarois, et obligés de se replier. Le prudent Valeri modérait, avec beaucoup de peine, l'ardeur de Charles qui brûlait d'aller secourir ses gens mis en déroute; il lui permit enfin de partir lorsqu'il vit les Allemands se débander et courir au pillage, ainsi qu'il l'avait prévu d'abord. Charles s'élance, fond en bon ordre sur des ennemis disséminés, écrase tout ce qui se trouve sur son passage, et rallie à leurs étendards ceux du maréchal et du seigneur de Cléry. Le combat se renouvelle; et les Allemands, étonnés de cette attaque imprévue, tournent le dos et fuient de tous côtés. Le prudent Valeri avait sur-tout recommandé à Charles de maintenir ses troupes en ordre de bataille, et ce sage conseil rendit la victoire complète. En effet, Henri de Castille qui, dès le commencement de l'affaire, s'était attaché à la poursuite des Italiens et des Provençaux, revenait victorieux avec ses Espagnols pour joindre Conradin dont il ignorait la défaite. L'habile Valeri, le voyant approcher en bon ordre, a recours au stratagême; il part à la tête d'un très-petit détachement de braves, fait une attaque simulée, et, dès le premier choc,

il tourne bride et se retire comme en désordre. Ce qu'il avait pressenti arriva; les ennemis, trompés par cette feinte, s'abandonnent à sa poursuite sans précaution. Charles saisit l'instant et tombe sur eux avec impétuosité; le combat recommence avec plus d'acharnement. Les Espagnols bien armés, et fermes dans leurs rangs, paraissent inébranlables; mais les Français, irrités d'une si longue résistance, les saisissent au corps, comme dans un tournois, en démontent un grand nombre, et parviennent à rester maîtres du champ de bataille. Ainsi l'avantage échappa des mains de Conradin. Henri de Castille s'était acharné mal à propos à poursuivre les fuyards; il avait, à son retour, donné dans le piége que lui avait tendu l'ennemi. Conradin avait imprudemment permis trop tôt le pillage à ses Allemands, et l'habile Valeri avait combiné ses manœuvres sur la connaissance exacte qu'il avait du génie, du caractère et du genre de bravoure des généraux ennemis; connaissance qui a toujours fait la principale étude des grands capitaines, et assuré le succès de leurs entreprises. Cette mémorable victoire de Celano, due entièrement à la cavalerie, et sur-tout aux belles dispositions d'Erard dont l'exemple resta long-

temps sans imitateurs, fut consacrée par la fondation d'un monastère,[1] et déshonorée par la barbarie du vainqueur. Le malheureux Conradin, surpris dans sa fuite avec Frédéric, reçut des juges de la main de son ennemi; et un infâme tribunal, malgré les vives réclamations de tous les rois de l'Europe, fit donner aux jeunes princes, sur un échafaud, la mort qu'ils n'avaient pu rencontrer dans les combats.

Ce meurtre, qui s'étendit sur un grand nombre d'autres personnes illustres, éteignit la maison de Souabe poursuivie par les papes avec tant d'acharnement jusque dans leur dernier rejeton. Elle avait possédé l'Empire pendant cent quinze ans, et pendant soixante-seize le royaume de Naples. Ainsi furent vengés sur une victime innocente les princes normands que l'empereur Henri VI avait fait inhumainement périr en s'emparant du trône de Sicile.

Les peuples, ainsi qu'ils devaient s'y attendre, furent cruellement punis de leur inconstance; et Charles, décoré par le saint siége du

[1] Quelques années après, un tremblement de terre engloutit ce monument, élevé bien plus à l'orgueil qu'à la reconnaissance.

titre pompeux de *défenseur de l'église*, fut marqué par les historiens véridiques du surnom de *Tyran des deux Siciles.* Comme les tyrans, en effet, il autorisait tous les crimes et toutes les exactions; comme eux, il pâlissait de crainte à la vue des opprimés; il ne marchait qu'au milieu des exécuteurs de ses volontés, et des étrangers intéressés à sa conservation. Ses cruautés soulevèrent en peu d'années la Sicile, et le fameux massacre connu sous le nom de *Vêpres Siciliennes*, (Pâques, 1282) traça en caractères de sang le profond ressentiment des Messinois. Huit mille Français de tout sexe, de tout rang et de tout âge, expièrent par leur mort les atrocités du roi qu'ils avaient suivi; deux familles seulement [1] furent épargnées au milieu de cet affreux carnage, comme pour apprendre aux hommes quel peut être encore, au milieu des plus grands bouleversemens, l'empire de la justice et de la vertu.

Charles eût été bientôt consolé de cette sanglante exécution, si l'actif Jean de Procida qui dirigeait la conspiration n'avait ouvert la

[1] Guillaume des Porcelets, et Philippe Scalambre, recommandables par leur bienfaisance et par leur humanité, étaient les chefs de ces familles.

Sicile à Pierre III, roi d'Aragon, et gendre de Mainfroi. Le succès de cette entreprise fut également dû aux intrigues du pape Nicolas III, de cet homme ambitieux et hardi, sous le pontificat duquel commença le *népotisme* qui souilla depuis tant de pages de l'histoire du saint siége. Les deux royaumes furent donc séparés pendant la vie de celui même qui les avait réunis sous sa puissance, et de ce démembrement datent ces guerres longues et funestes qui coûtèrent tant de trésors et de sang à la nation française. Les peuples de Naples et de Sicile, traités moins en hommes qu'en esclaves, tristes jouets de l'ambition et de l'avarice des princes, ne purent jamais s'attacher à aucun d'eux. Il est peu de pays où les révolutions aient été plus fréquentes ; et l'on remarque qu'un écrivain qui en a fait l'histoire intitule son ouvrage : *Les trente-cinq Révoltes du très-fidèle peuple de Naples.*

(1283) Le roi de France Philippe III, que quelques historiens ont surnommé *le Hardi*, se croyant obligé de seconder son oncle Charles, [1]

[1] A l'occasion d'un défi que Charles accepta du roi d'Aragon qui manqua au rendez-vous, on peut remarquer que ce fut à Paris que Charles fit fabriquer ses armes et celles des cent chevaliers qui devaient combattre avec lui. (Daniel.)

lui avait envoyé, sous le commandement de son frère Pierre d'Alençon, des troupes nombreuses dont la valeur prolongea la guerre, sans en rendre l'issue plus avantageuse.

(12 juin 1284) Charles le Boiteux, fils du roi de Naples, fut battu et pris sur mer par le célèbre Roger Lauria, l'un des plus habiles marins de son temps, *proscrit* par le roi de Naples, et amiral au service du royaume d'Aragon. Peu s'en fallut que le jeune Charles ne payât de sa tête, par forme de représailles, la mort de Conradin; mais la reine Constance lui fit conserver la vie, et se contenta de l'envoyer prisonnier en Aragon.

Le roi Charles amena trop tard des secours qui ne furent employés qu'à contenir la Pouille et la Calabre; et, vers cette époque, les deux concurrens pour le royaume de Sicile moururent presqu'en même temps; Charles, au milieu des remords et des malédictions; Pierre, environné d'excommunications et des foudres du Vatican.

Charles II délivré de sa prison au bout de quatre années, et succédant à un prince féroce, se fit chérir par sa douceur dans le royaume de Naples, dont il ne devint paisible possesseur qu'après de longues et importantes

négociations. Durant l'espace de plus de trois cents ans, ce royaume demeura restreint à la Pouille, à la Calabre, à la terre de Labour et aux Abruzzes.

(1291) Pendant que les mamelucks chassaient les chrétiens francs de la ville d'Acre et de toute la Syrie, une dispute entre quelques matelots avait allumé la guerre qui divisait le roi de France Philippe le Bel et Édouard Ier, roi d'Angleterre. Presqu'en même temps, Philippe luttait avec avantage contre l'orgueil, les menaces et les prétentions de Boniface VIII, de ce pape qui ajouta une seconde couronne à la thiare, et à la mort duquel ces démêlés violens se terminèrent. Son successeur Benoît XI ayant été aussitôt empoisonné que couronné, Clément V, né Français, transféra le saint siége à Avignon ; ce fut lui qui, de concert avec Philippe le Bel, détruisit le célèbre ordre militaire des Templiers, dirigea le supplice de ses plus illustres chevaliers, dont il ne rougit pas de partager les riches dépouilles.

Mais il venait de se passer, au milieu des montagnes et des forêts, un événement qui intéressait l'humanité entière. Le joug insupportable de la maison d'Autriche venait d'être secoué par quelques paysans de la vallée

de Liviner (*Leopontiorum Vallis*). Arnold de Melchtal, Wenner de Stauffacher, et Walter Fust faisaient retentir les rochers et les lacs des cris de *la liberté*. Les vengeurs de la Suisse opprimée léguaient aux ames fières et généreuses la flèche de Guillaume Tell et l'exemple des vainqueurs de Morgarten. (1308)

Louis X n'avait pour ainsi dire régné en France, que pour autoriser l'assassinat juridique d'Enguerrand de Marigny, sacrifié à la haine cruelle de Charles de Valois.

Philippe le Long avait succédé à son frère à une époque où la puissance des Gibelins devenait redoutable en Italie. Il céda aux vives instances du pape Jean XXII; et il envoya Philippe, fils du comte de Valois, pour secourir Verceil assiégée par les fils de Matthieu Viscomti, seigneur de Milan. Philippe, celui-là même qui devait un jour monter sur le trône de France, n'avait mené en Italie que quinze cents chevaux, son armée devant être augmentée par les secours du pape, du roi de Sicile, des Florentins et des autres Guelphes. Mais à peine était-il parvenu jusqu'à Mortara, que le fils aîné de Matthieu sut corrompre le général qui commandait sous les ordres de Philippe. Celui-ci se détermina à retourner en France

sans avoir tiré l'épée, *après avoir fait*, dit Mézerai, *je ne sais quel traité qui plâtrait une réconciliation entre les deux factions de la Lombardie.*

(1321) Philippe était mort sans pouvoir exécuter son projet d'établir pour les Français un même poids, une même mesure, et l'usage d'une même monnaie. La souveraineté exercée par tant de seigneurs particuliers avait été le principal obstacle qu'il avait rencontré dans une glorieuse entreprise dont le succès ne pouvait être l'ouvrage que du siècle le plus éclairé.

Charles IV, le dernier des fils de Philippe le Bel, était à peine roi, que le pape Jean XXII, qui s'était mêlé des débats élevés entre Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière, fit de vains efforts pour disposer de la couronne impériale en faveur du jeune Charles.

Il était réservé à son successeur Benoît XII de déclarer par une bulle que tous les tyrans de la Lombardie étaient légitimes seigneurs des places qu'ils avaient usurpées; et l'empereur, rendant générosité pour générosité, légitimait par une déclaration semblable les usurpations faites sur le patrimoine de saint Pierre. Telle fut la source de la multitude de ces princi-

pautés qui multiplièrent en Italie les troubles, les guerres et les attentats.

Les temps malheureux où la France fut tyrannisée par la branche des Valois, étaient arrivés. Philippe VI renouvelait contre l'Angleterre, gouvernée par le célèbre Édouard III, ces guerres si funestes et si sanglantes qui, menaçant plus d'une fois la France de sa ruine, épuisèrent deux nations que leurs vrais intérêts auraient dû réunir.

Le quatorzième siècle marqué par les chants de Pétrarque et de Dante, par les pinceaux de Jean Vaneck, [1] par l'établissement des jeux floraux à Toulouse, par les récits naïfs du Sire de Joinville, et par la construction audacieuse du Pont Saint-Esprit, est l'époque de deux découvertes qui devaient influer à jamais sur les relations des hommes entre eux. La boussole, inventée et perfectionnée par le Napolitain Gioia (Givia) qui en fit hommage à son roi Charles le Boiteux, allait ouvrir aux navigateurs des mers jusqu'alors inconnues, et faire connaître à des sauvages les passions factices et l'indigente opulence des hommes civilisés.

---

[1] Cet artiste inventa ou retrouva le procédé de la peinture à l'huile.

L'invention de la poudre, vers 1330, substituant aux effets lents et silencieux du faible javelot, du pesant belier, de l'embarrassante catapulte, l'éclat, la rapidité, les ravages de la foudre, allait bientôt changer la science de la guerre, créer une nouvelle tactique, et rendre les combats plus terribles, mais souvent moins meurtriers.

La moitié de ce même siècle était écoulée lorsque Jean surnommé le Bon, succédant à son père qui venait d'obtenir la cession du Dauphiné, signala son avénement au trône par le supplice du connétable Raoul de Brienne décapité sans qu'on observât les formes prescrites par les lois. Ce règne commençait sous de malheureux auspices. (1350)

La mort de Charles II, roi de Naples, qui laissait quatre enfans, fit renaître la fameuse question sur le droit de succéder à cette couronne.

Le paisible et dévot Robert, son fils, pour assurer cette succession et la paix dans sa famille, prit des précautions que les événemens ne justifièrent point. Il laissa le royaume entre les jeunes mains de Jeanne Ire sa petite-fille, mariée dès l'enfance au prince André, second fils du roi de Hongrie. Robert, par ce mariage

précoce, avait crû prévenir les guerres qui pouvaient naître des prétentions réciproques des deux maisons d'Anjou ; ce prince, recommandable par des vertus et des talens, était descendu dans le tombeau avec cette idée consolante.

(1346) Mais tandis que l'imprudence de Philippe de Valois et les talens d'Édouard III concouraient à désoler la France, l'héritière de la maison d'Anjou, Jeanne Ire, reine de Naples, faisait étrangler le jeune André, son mari et son cousin, dont le faible tempérament, selon quelques auteurs, ne répondait pas à la vivacité du sien. Cette princesse, abandonnant ensuite à la torture et au supplice les misérables qui avaient servi sa passion, apprenait aux complices de semblables crimes quelle récompense ils doivent attendre pour leur lâche complaisance.

Jeanne, devenue mère d'un fils qui mourut en Hongrie à l'âge de deux ans, était à peine passée dans les bras d'un autre époux, le jeune prince de Tarente, qu'elle fut contrainte de chercher dans la fuite un abri contre le courroux de son beau-frère Louis Ier, roi de Hongrie, qui, multipliant les exécutions arbitraires, vint châtier un crime par d'autres crimes.

Ce prince abandonna bientôt ses conquêtes, par l'effroi que lui causèrent quelques conspirations et cette peste si fameuse qui exerçait ses ravages en Italie.

Rome, alors, réveillée par l'audace de Nicolas Rienzi, s'étonnait elle-même de revoir pour un moment dans son sein l'attitude et les formes de l'ancienne république. Mais, pour relever la gloire du Capitole, il eût fallu un génie plus vaste, un peuple plus généreux.

(1348) C'était pendant cette révolution, que le pape Clément VI, craignant de ne pouvoir retourner à Rome, et profitant du besoin d'argent que Jeanne éprouvait pour rentrer dans son royaume, acheta d'elle la ville et le territoire d'Avignon, pour les posséder en toute souveraineté; il lui promit 80,000 florins d'or, et il déclara son innocence en plein consistoire : mais le saint père ne put rendre à Jeanne l'estime des peuples.

On l'avait vue épouser successivement quatre maris; nommer pour son héritier Charles de Duras, époux de sa nièce; révoquer ensuite son choix, et le faire tomber sur Louis d'Anjou, frère de Charles V; prendre part à la fameuse dispute des deux papes Urbain VI et

Clément VII, qui déchira indécemment l'église pendant quarante ans. Cette princesse, sur les vices et sur les qualités de laquelle les historiens sont si peu d'accord, fut étranglée dans la prison où la retenait Charles de Duras qui devait périr lui-même sur le trône de Hongrie, après s'en être aplani les degrés par de nouveaux forfaits.

Le roi Jean était mort à Londres, victime honorable de sa bonne foi. La sagesse de Charles V, secondée par la valeur de l'immortel Du Guesclin, avait glorieusement lutté contre Édouard, et réparé les malheurs de la France, malheurs qui allaient se renouveler sous le trop long règne de Charles VI.

Pour réaliser la donation faite par la reine Jeanne, il fallait au duc d'Anjou de l'argent et des soldats. Ce prince exacteur, auquel ses autres frères voulaient enlever la régence et la tutelle du roi son neveu, dut à l'appareil des supplices la connaissance du trésor que Charles V avait amassé dans le château de Melun, pour servir de ressources dans les calamités publiques qu'envisageait sa prévoyance. Louis s'empara des lingots d'or et d'argent, enrôla des Français, et parut bientôt en Italie à la tête d'une armée aussi formidable par sa valeur

que brillante par l'éclat de ses équipages. Pendant qu'il laissait la France entièrement dépourvue, les chevaux de ses hommes d'armes étaient richement caparaçonnés, les casques étaient artistement travaillés, décorés de lambrequins et de cimiers éclatans; une longue file de mulets chargés d'or, d'argent et de meubles précieux, placée en avant et en arrière de l'armée, donnait à sa marche tout l'éclat d'un triomphe. C'est ainsi que ce prince, dévoré d'avarice et d'ambition, traînait avec beaucoup de fatigues et de dépenses, à travers la Savoie et au-delà des Alpes, les dépouilles d'un peuple malheureux dont le gouvernement venait de lui être confié, et qu'il ne devait plus revoir. (1382)

Ses premiers pas furent signalés par des succès. Maître des Abruzzes et du comtat de Molize, au bas des Apennins, il traverse les montagnes, pénètre dans la terre de Labour par la route de Bénévent, vient camper à Caserte, et menace Nole et Capoue, en s'emparant d'Acerra et de Mataloni. L'astucieux Charles de Duras, renfermé long-temps dans sa capitale, sut constamment éviter le combat. Il refusa dix fois les défis particuliers de son concurrent. Sortant enfin de la ville de Naples, il se borne à obser-

ver les Français, à obstruer tous les passages, à inquiéter tous les fourrageurs; et, par cette manœuvre, il hâte la destruction d'une armée qu'attaquaient à la fois la disette, l'indiscipline, les maladies et l'inanition. Mais Louis, au moment même où sa position était le plus désespérée, fut secouru par deux capitaines allemands d'une grande réputation, Pierre de la Couronne et Guillaume Villenbach. Ces officiers expérimentés vinrent le dégager à la tête de six cents lances, et le mettre en état, malgré les ennemis, de se retirer sur Monte-Sarchi, d'où il put même, quelques jours après, revenir battre les Napolitains. Ayant consommé les fourrages qu'elle avait trouvés à Monte-Sarchi, l'armée française passa à Ceritto, et se jeta dans la Capitanate, en dépit de Charles dont elle harcela l'arrière-garde au moment où ce prince crut devoir venir mettre ordre à la sûreté de Naples. Cette ville avait armé les paysans pour sa défense, et elle repoussait avec ce secours les fréquentes excursions de la garnison de Caserte. Charles conçut aussitôt le dessein d'aller surprendre les Français campés dans la Pouille, près de l'Ofanto. Sa présence effectivement jeta l'alarme dans l'armée de Louis qui craignit d'être coupé, et de ne pouvoir rallier les gar-

nisons et les partis dispersés dans la Pouille et dans la Capitanate. Cette position critique devait produire chez des Français une résolution hardie. Enfoncer les retranchemens ennemis, passer sur le corps des Napolitains plus nombreux, et gagner les plaines de Foggia, tout cela fut aussitôt exécuté qu'entrepris, et Charles se vit arracher une victoire que son plan semblait lui devoir assurer.

Pendant que les intrigues d'Urbain rappelaient encore Charles à Naples, le roi de France faisait passer à Louis un secours de douze mille chevaux que l'ignorance et l'avarice d'Engerrand de Coucy qui les commandait rendirent inutiles. L'adroite temporisation de Charles ayant achevé la ruine entière des troupes de Louis, ce prince fut attaqué de la maladie épidémique qui moissonnait les Français. Il mourut dans l'indigence, avec la honte et le désespoir d'avoir échoué dans une expédition dont ses ressources extraordinaires auraient dû garantir le succès. Les débris de son armée repassèrent, en mendiant, ces Alpes qu'elle venait de traverser avec tant de pompe et de richesses.

Le jeune prince qui devait succéder à Louis d'Anjou, et qui se trouvait en concurrence avec Ladislas, fils de Charles de Duras mort

en Hongrie esclave et victime de l'ambition, fut trop faible et trop adonné à ses plaisirs, pour profiter du mécontentement qu'avaient inspiré aux Napolitains la hauteur et la dureté de Marguerite, mère et tutrice de Ladislas. Ce dernier, toujours infatigable, luttant contre la fortune sans se rebuter de ses disgraces, contraignit enfin Louis II de quitter Naples, après dix ans de revers et d'avantages. Louis, malgré les conseils de ses amis, s'embarqua, et fit voile vers la Provence, sacrifiant, par cette fuite précipitée, son trône et sa réputation.

(1410) Quelques années après, les villes d'Italie, alarmées de la politique, de l'ambition et des triomphes de Ladislas devenu maître de Rome dont il avait chassé Innocent VII, appelèrent Louis II à leur secours. Ce prince, battu d'abord sur mer par les Génois qui venaient de se soustraire à l'obéissance des Français, se mit à la tête de douze mille chevaux et d'une nombreuse infanterie qu'il avait rassemblés aux environs d'Arezzo, traversa à grandes journées l'État Ecclésiastique, et vint camper à Ceperano, en-deçà du Gariglian. Ladislas, avec son armée forte de treize mille hommes de cavalerie et de quatre mille fan-

tassins, sans compter les troupes de quelques alliés, s'avança sur la frontière de son royaume, et se posta dans le territoire de Mont Cassin, sur la rive gauche du Gariglian, près de Ponte-Corvo, à quatre lieues environ du camp de Louis.

Les deux princes mirent tout en œuvre pour terminer leur querelle par une bataille, et ils ne tardèrent point, après divers défis, à en venir aux mains.

Ladislas, animé par la nouvelle de la victoire que les commandans de sa flotte venaient de remporter sur celle des Français, présentait cet avantage à ses troupes comme un nouveau motif d'émulation, comme un gage du succès. Louis rappelait à ses soldats l'anathême porté contre son rival, et le mauvais état de son armée. Le choc s'engagea par la rencontre de quinze cents hommes envoyés de part et d'autre à la découverte. Ce début fut favorable aux Français, qui exterminèrent le détachement des Napolitains, et Louis ayant passé le Gariglian à gué, l'action devint générale. La haine, la fureur, l'acharnement, étaient également partagés; aucune discipline n'était observée; aucune ruse de guerre n'était mise en usage; on se battait corps à corps, au milieu des éclats

d'épées, de coutelas et de haches d'armes : ce fut moins une bataille qu'une réunion de combats particuliers que la force eut seule le droit de décider. C'est ainsi qu'il faut considérer toutes les rencontres qui eurent lieu entre ces divers concurrens, et que quelques historiens décorent du nom de batailles rangées. Ladislas, ne pouvant parvenir à rallier les siens, s'enfuit, et les Français restèrent maîtres du terrain, d'un butin immense, des drapeaux, des étendards, et de presque tous les chevaux des hommes d'armes ennemis.

Si Louis ne recueillit point le fruit de sa victoire, des historiens en accusent quelques-uns de ses généraux qui trouvaient leur intérêt à perpétuer la guerre, et qui d'ailleurs ne se piquaient pas d'une exacte fidélité. Quelle autorité, d'ailleurs, pouvaient conserver des princes d'une médiocre réputation, sur des capitaines qui vendaient leurs troupes et leurs services au plus offrant, et qui ne se mettaient en campagne que dans le dessein de tout ravager indistinctement sur leur passage? A cette époque d'anarchie militaire, l'ardeur des princes pour en venir aux mains avec leurs rivaux n'était donc presque jamais partagée par leurs capitaines.

Quoi qu'il en soit, Ladislas eut le temps de revenir de sa première frayeur. Il profita de l'indolence de son rival, et sur-tout de la misère qui le forçait à rendre ses prisonniers, et à restituer à chacun d'eux son cheval et son bagage pour la modique rançon de huit ducats. Le jour de sa déroute, Ladislas avait risqué de perdre sa couronne et sa liberté; le lendemain, il ne craignait plus que pour son royaume; le troisième jour, la perte de Louis était assurée. En effet, la lenteur, le défaut d'argent et la fourberie des guides mal payés, ruinèrent une seconde fois le parti des Français. Louis, n'ayant bientôt plus d'autres ressources que quelques bulles et les anathêmes lancés contre Ladislas, retourna en Provence avec des droits qui devaient encore faire couler bien du sang, et avec un esprit d'intrigue qui devait augmenter les maux de sa patrie.

(1414) Une seconde Jeanne succédait à son frère Ladislas qui, étant mort des suites de ses débauches au milieu des accès d'une cruelle frénésie, lui avait laissé une forte armée commandée par des capitaines d'une grande réputation. Jeanne II que, dans un autre rang, les historiens auraient appelée une vile courtisane, fut forcée par les seigneurs napoli-

tains, indignés des hauteurs de ses favoris, de se choisir un époux. Elle désigna Jacques de Bourbon, comte de la Marche, qui, ayant pris le titre de roi contre le gré de sa femme, fut bientôt par elle combattu, dépouillé et chassé de ses états avec tous les Français qui l'avaient accompagné. Jeanne reprit aussitôt après le cours de ses dissolutions.

On sait quels troubles déchiraient alors la France. Les princes du sang royal, oubliant leurs intérêts et les lois de l'honneur, s'étaient ligués pour favoriser le démembrement du territoire français. Beaucoup d'entre eux combattaient dans les rangs du roi d'Angleterre qui voyait ses prétentions appuyées par Isabelle de Bavière. Cette princesse, épouse du roi et mère du dauphin, vendait la France, et voyait son infâme marché ratifié par le parlement de Paris. Enfin la bataille d'Azincourt venait de rouvrir les plaies encore saignantes qu'avaient faites les journées fatales de Créci et de Poitiers.

(1421) Cependant à peine le maréchal de la Fayette eut-il vengé à Beaugé l'honneur des armes françaises, que la mort moissonna presqu'en même temps Henri V, roi d'Angleterre, et l'infortuné Charles VI.

Le voluptueux Charles VII allait monter sur le trône pour être le témoin des heureux efforts de Dunois, de Lahire, de Saintrailles, et pour gémir de la longue révolte du dauphin, le sombre Louis XI.

L'époque à jamais célèbre où la France fut affranchie du joug odieux de la domination étrangère, fut signalée par les illustres capitaines que nous venons de nommer, et auxquels la reconnaissance publique réunit le connétable de Richemont, les maréchaux de Rieux et de Lohéac, Brézé, sénéchal de Poitou, les comtes de Foix, de Clermont, d'Eu, de Nevers, de Laval, de Beauveau, de Tancarville, et Juvénal des Ursins.

Ce furent ces vaillans et sages généraux qui firent établir les *compagnies d'ordonnance* et les *francs archers.* Ils donnèrent aux travaux relatifs à l'artillerie une étendue et une activité dont on ne trouvait alors le modèle chez aucune autre puissance de l'Europe.

Nous avons vu que la fuite de Louis II, duc d'Anjou, n'altérait point aux yeux de sa famille les droits que lui avait acquis sur le royaume de Naples la donation faite à son père par Jeanne Ire. Louis III ayant résolu de les faire valoir, traita avec les Génois, passa en Italie à

la tête d'une armée dont les succès furent encore favorisés par la haine et le mépris qu'inspirait la conduite de Jeanne II. Celle-ci, au milieu des plus vives alarmes, avait appelé à son secours Alphonse d'Aragon, roi de Sicile; et, pour l'intéresser à sa défense, elle l'avait adopté et reconnu pour son héritier. Alphonse, malgré l'avis de son conseil, s'étant empressé d'accepter ces propositions, se fit précéder par une flotte, avant d'aller se mesurer lui-même contre le duc d'Anjou.

Celui-ci, à l'arrivée des Aragonais, avait renvoyé ses galères; et, désespérant de réduire Naples à force ouverte, il s'était cantonné dans Averse, d'où il envoyait battre la campagne. Il avait même été sur le point de surprendre la ville de Naples, et les meilleures places des deux Abruzzes passaient successivement sous son obéissance. Cependant Alphonse venait de faire son entrée triomphante, et d'offrir ainsi, aux yeux des Napolitains, un second concurrent à la succession de Jeanne. Après une campagne que les intrigues des généraux rendirent insignifiante, les deux princes signèrent une trève; mais Alphonse resta auprès de Jeanne. A peine les hostilités étaient-elles suspendues, que la reine éprouva, comme tant

d'autres princes, que les services d'un ami trop puissant pèsent plus que la présence d'un faible ennemi. Aigrie par les conseils de ses favoris plus encore que par l'autorité qu'usurpait Alphonse, et par l'audace qu'il venait de se croire obligé de déployer, elle révoqua l'adoption de ce prince, et institua pour son héritier le duc d'Anjou qu'elle voulait opposer aux efforts du roi de Sicile.

(1423) Ce dernier s'était en effet déjà rendu maître de Naples et de l'île d'Ischia, lorsque la sûreté de ses états héréditaires appela sa présence en Espagne. Son frère, Don Pèdre, auquel il avait, en partant, confié ses intérêts, dut bientôt la perte de la ville à la trahison de Caldora que Jeanne récompensa par l'épée de connétable. On vit, depuis, cette reine faible et indécise ôter et rendre plusieurs fois sa confiance à Louis que la mort vint enlever à l'âge de vingt-huit ans au milieu de toutes ces incertitudes. Jeanne, avant de le suivre dans le tombeau, eut le temps de se conformer au desir de ce prince estimable, en instituant pour héritier Réné d'Anjou, duc de Bar et de Lorraine, frère aîné de Louis, et alors retenu prisonnier dans la tour de Dijon par le duc de Bourgogne.

Dans le même temps, le célèbre Côme de

Médicis, proscrit de Florence où il devait régner un jour, montrait jusque dans l'exil sa grande ame et ses vastes espérances.

La reine Jeanne, en mourant, ne laissait aucun rejeton de la première branche d'Anjou qui régnait au milieu des troubles et du carnage, depuis plus d'un siècle et demi.

(1436) Les Napolitains ne touchaient point encore au terme de leurs maux, et Réné dont le courage égalait celui d'Alphonse, lui disputa la couronne. Un troisième concurrent, le pape Eugène IV, osa se mettre sur les rangs, en vertu du traité qu'avait souscrit Charles de Duras dont la postérité se trouvait éteinte. Cette ridicule prétention fut réduite à sa valeur par les Napolitains. Ils se divisèrent entre les deux princes qui, après un combat naval où Alphonse avait été battu par les Génois, se trouvaient l'un et l'autre prisonniers chez les alliés de leurs ennemis.

A cette époque, dit Machiavel, l'Italie, par les dispositions de ceux qui y régnaient, était dans une telle anarchie, qu'aussitôt que l'union des princes avait produit la paix, elle était troublée par ceux qui se trouvaient les armes à la main. La guerre ainsi ne faisait point acquérir de gloire, et la paix ne procurait point de repos.

(1446) Pendant qu'Isabelle, épouse de Réné, entrait en triomphe dans Naples, le duc de Milan rendait la liberté au roi Alphonse, malgré le vœu des Génois, et le duc de Bourgogne cédait aux sollicitations du pape, en brisant les fers de Réné.

Alphonse avait aussitôt profité de l'éloignement de son compétiteur, pour grossir son parti. Réconcilié avec les comtes de Nole et de Caserte, il s'était ouvert l'entrée de la Calabre par la prise de Scafati, dans la terre de Labour. Il avait même traversé les Apennins, près des anciennes Fourches Caudines; mais il n'avait pu entamer la Pouille et le comté de Bénévent.

Isabelle, alarmée des progrès d'Alphonse, avait sollicité et obtenu du pape quelque cavalerie commandée par le cardinal Jean Vitelleschi, plus célèbre encore par ses exploits guerriers que par ses grandes dignités ecclésiastiques, et dont les rapides succès furent suspendus par ce qui aurait dû les multiplier. La réunion des troupes de Jacques Caldora à sa petite armée donna naissance à une jalousie réciproque qui sépara bientôt les deux corps, et qui nuisit aux intérêts de Réné. Celui-ci, soutenu par les Génois, était enfin débarqué à Naples où il avait réglé avec Caldora les opérations mili-

taires. Le principal article de tous les plans de campagne semble être celui qui garantit la fidélité du général auquel on en confie l'exécution; il paraît, quoi qu'en aient écrit plusieurs estimables historiens, que le connétable n'avait pas souscrit à cet article.

Scafati fut d'abord reprise; mais Alphonse ayant gagné l'Abruzze pour attaquer les terres de Caldora, ce général abandonna la conquête si facile et si importante de la Calabre, pour aller défendre ses propriétés particulières. Pendant que l'Aragonais les ravageait, le connétable, attaquant Sulmone, pressa Réné de lui amener du renfort, et de venir ranimer par sa présence l'espoir et le courage des troupes. Réné le joignit avec ce qu'il avait pu ramasser de cavalerie; mais, croyant que Sulmone pouvait se défendre encore long-temps, et trouvant plus avantageux de déterminer Alphonse à sortir de l'Abruzze, il lui envoya un cartel que celui-ci accepta, en indiquant pour champ de bataille la plaine située entre Nole et Acerra. Alphonse prit en effet le chemin du rendez-vous, et son rival profita de cette imprudence qui ne s'explique que par les préjugés de la chevalerie. Réné fit promptement rentrer en sa puissance toutes les places de l'Abruzze qu'il

avait perdues. Le roi d'Aragon, ayant inutilement attendu son compétiteur, furieux de se voir ainsi trompé, ravagea la terre de Labour, la principauté ultérieure et la Basilicate. Ayant ensuite reçu par mer un renfort de troupes, il se trouva en état de venir assiéger Naples par terre, et de bloquer cette malheureuse ville avec ses galères. Ce fut devant cette place que Don Pèdre fut tué par un boulet que lancèrent les assiégés. Alphonse, contraint par l'abondance des pluies de quitter ses lignes, venait à peine de lever le siége et de s'éloigner de Naples, qu'une portion des murailles de la ville, ébranlée par l'artillerie et détrempée par les inondations, s'écroula et ouvrit une brèche dont auraient profité les Aragonais, s'ils fussent restés deux jours de plus dans leur camp. Pendant qu'Alphonse se retirait sur Capoue et sur Gayette, Réné était accouru par le comté de Bénévent, avait attaqué et battu Vintimillo de Monte-Sarchi, et était rentré dans Naples. L'inconstance, le sordide intérêt, l'amour propre outragé multiplient les traîtres pendant les discordes civiles; et l'hiver n'empêcha point que les deux rois, de part et d'autre, ne fissent d'heureuses tentatives sur diverses places dont la trahison leur ouvrait les portes.

Cependant les avantages croissaient en faveur d'Alphonse, et la mort du célèbre Jacques Caldora affaiblissait encore le parti de Réné. Convaincu de la nécessité de recueillir de nouvelles forces, celui-ci venait de sortir de Naples, après avoir amusé Alphonse par la fausse annonce de son retour en France; et gagnant Bénévent par Nole et Baïano, il s'était vu forcé de quitter le chemin de Monte-Forte et de franchir le mont Avellino, couvert alors de quatre pieds de neige. Ce passage, qui lui coûta quelques chevaux et beaucoup d'hommes, lui fournit l'occasion de signaler son courage et son affabilité; il sut faire passer sa gaieté et ses espérances dans l'ame de ses compagnons d'armes. Enfin, ayant donné dans cette route difficultueuse de nouvelles preuves d'intrépidité et de clémence qui lui concilièrent l'affection des peuples, et ayant vaincu l'indolence et l'irrésolution du jeune Antoine Caldora, son nouveau connétable, il s'avança vers le Val di Gardano, résolu de livrer un combat décisif. Alphonse, détrompé sur les véritables projets de son ennemi, s'était rapidement approché des mêmes lieux, avec les mêmes intentions, et Réné s'étonna de trouver le pont de Tuffara occupé par les troupes de son compétiteur.

René se détermina bientôt à forcer ce passage; mais, comptant peu sur la fidélité de Caldora, il voulut n'employer pour ce coup de main que les Français qui l'avaient suivi. Il vint à la tête de cette gendarmerie, attaquer le pont où ces braves se portèrent si vivement, que plusieurs des capitaines de Caldora, excités par le spectacle d'une si brillante valeur, se détachèrent avec leurs compagnies, et secondèrent les efforts de René. Les Aragonais étaient déjà en déroute, déjà Alphonse, malade et couché dans sa litière, songeait à opérer sa retraite, lorsque Caldora accourut l'épée à la main, donnant ordre à ses gens de s'arrêter, et frappant même tous ceux qui n'obéissaient pas assez promptement. *Que faites-vous?* dit René, *ne voyez-vous pas que la victoire est à nous? Sire*, répond le traître, *votre majesté ne connaît point la manière de combattre des Italiens; leur fuite n'est qu'une ruse.....* Et, sur de nouvelles observations du roi, Caldora s'écrie sans ménagement : *Si vous perdez Naples, vous conserverez la Provence et les autres états que vous possédez en France; mais si je perds mes troupes, je serai réduit à demander l'aumône.* René vit donc la victoire et la personne de son compétiteur échapper de

ses mains. Dès le surlendemain, le fourbe Caldora reçut avec hauteur les reproches de Réné, leva le masque, et alla offrir son bras déshonoré au roi de Sicile. Ce dernier, par une autre trahison, étant devenu maître du château d'Averse et de Naples, réunit bientôt sur sa tête, malgré le courage de Réné, et malgré la ligue du pape et des Génois, les deux couronnes que de grands talens le rendaient capable de soutenir.

Le duc d'Anjou aurait été efficacement secouru par François Sforce qui devait bientôt régner à Milan, si ce fameux capitaine qui aimait Réné, n'avait été occupé, avec ses troupes valeureuses, dans la Romagne et dans la Lombardie. Réné malheureux, mais couvert de gloire, se rembarqua pour la Provence où ses vertus, sa bonté, son goût pour les lettres et ses autres qualités aimables le firent si long-temps figurer dans les romances des troubadours, sous le nom du bon roi Réné.

(1452) Peu de temps après son retour, on vit l'Aquitaine chercher auprès des Anglais un nouvel appui contre les vexations des financiers et des généraux français. Vainement elle avait réclamé l'exécution des traités qui la liaient à la France, et la franchise qui lui avait

été garantie; Charles avait répondu avec hauteur qu'elle devait se résoudre à payer, et que le roi pouvait, *comme et quand il lui plaisait*, rendre tous ses sujets taillables. Les secours des Anglais eurent de faibles résultats; l'Aquitaine fut de nouveau soumise, et Bordeaux vit élever le château Trompette et le château du Ha, destinés à contenir ses habitans dont la fidélité eût été bien mieux assurée par un gouvernement plus juste et moins oppressif.

Malgré ses inclinations pour l'étude et pour les arts, le bon roi René jetait encore ses regards vers le beau royaume qui lui avait échappé des mains. Ayant appris que la violence de Ferdinand, fils naturel et successeur du magnanime Alphonse, et les intrigues du pape Calixte III, pouvaient faciliter de nouvelles tentatives de la part de la maison d'Anjou, René confia ses intérêts au courage de Jean son fils. (1458)

Cette dernière expédition était soutenue par la république de Florence, qui avait promis un subside annuel de 100,000 florins tant que durerait la guerre. Le duc de Savoie n'avait laissé d'abord passer les Provençaux qu'à la sollicitation du roi de France, et René était venu en personne aider son ami le duc de Milan à recon-

quérir les places que lui avaient enlevées les Vénitiens. C'était après ces avantages qu'il était repassé subitement en Provence, et qu'il avait envoyé Jean d'Anjou en Italie. Ce jeune prince avait été également chargé par Charles VII de prendre, en son nom, possession de la républi- que de Gènes que le doge, pour se venger de la haine de ses concitoyens, avait été offrir au roi de France.

Mais après la mort d'Alphonse, Ferdinand fut secondé par les troupes du duc de Milan, cet ancien ami de René. Sforce en effet craignait que les Français, devenus maîtres de Naples, ne réclamassent son duché, parce que le duc d'Orléans avait épousé l'héritière unique de la maison de Visconti. Jean d'Anjou avait encore eu à lutter contre le dernier doge de Gènes, Pierre Fregosse qui déjà regrettait l'exercice de la souveraineté, et qui, par une nouvelle trahison, se lia avec Ferdinand pour inquiéter les Français.

Enfin Jean partit de Gènes sur une flotte nombreuse, fit route du côté de Naples, descendit à Baïa, marcha sur Sesse qui lui ouvrit ses portes. Bientôt le prince de Tarente, la ville d'Aquila, plusieurs autres villes et seigneurs reconnurent sa domination. Le célèbre Piccinino quitta même les drapeaux de Ferdi-

nand pour augmenter les forces du duc d'Anjou qui, sur les bords du Sarno, derrière le mont Vésuve, mit en déroute les troupes de Ferdinand, et fit la plupart de ses généraux prisonniers. Jean aurait pu s'emparer de Naples; mais, ne songeant point assez de quelle importance est la possession d'une capitale, il perdit un temps précieux à réduire de petites places, et vit successivement tous ses avantages échapper de ses mains. Ferdinand, héritier sinon des vertus de son père, du moins de sa valeur et de sa politique, résistant courageusement, se maintint dans Naples et par conséquent sur le trône, malgré les efforts de Jean et la haine de ceux qu'il appelait ses sujets.

Cette guerre malheureuse durait encore lorsque Louis XI, mauvais fils, mauvais roi, mauvais père et profond politique, montait sur le trône des Français. (1461)

La mort de Charles VII donna lieu à des soupçons que sembla justifier la conduite de son fils dont le premier soin fut d'accueillir le médecin de Charles que celui-ci venait de faire enfermer. Louis fit des présens considérables à celui qui vint lui annoncer la mort de son père; il ne souffrit point que les seigneurs de la cour portassent le deuil; et il affecta, dès

le lendemain, d'aller à la chasse, vêtu de blanc et de pourpre.

Le premier acte de sa politique avait été d'inviter le pape Pie II qui soutenait le parti de Ferdinand, à retirer les troupes qu'il fournissait à ce prince contre Réné, neveu de Louis. Pour prix de cette condescendance, il promettait d'envoyer contre les Turcs une armée de soixante-dix mille combattans. L'astucieux pontife répondit : « Pourquoi demander avec tant d'instances le retour de quelques soldats que j'ai envoyés dans le royaume de Naples? Si le roi est en état de mettre sur pied soixante-dix mille hommes, qu'il lève cette armée formidable, qu'elle franchisse les Alpes, et nous lui serons tous soumis. »

Louis s'en tint à cette simple démonstration, et par un nouvel incident, l'espoir des Provençaux s'évanouit avec le reste de leurs forces. Les Génois dégoûtés de l'avarice et de la fierté du gouverneur que Jean d'Anjou leur avait laissé, avaient pris les armes et avaient contraint cet officier de se renfermer dans le petit château. Le roi Réné avait amené une flotte à son secours; mais en opérant la descente, il avait été mis en déroute, et obligé de se rembarquer précipitamment. Jean n'avait appris ces détails

qu'avec la plus grande douleur ; et Piccinino l'ayant abandonné pour retourner avec Ferdinand, les affaires du duc d'Anjou déclinèrent avec rapidité. Une bataille livrée près de Troja, au pied de l'Apennin, décida la querelle. Jean d'Anjou vaincu gagna l'île Ischia, d'où il fut encore obligé de fuir en France. Réné, occupé à peindre lorsqu'on vint lui annoncer la dernière déroute de son fils, ne quitta pas le pinceau. Imperturbabilité digne d'éloges, si le trépas d'une foule de généreux guerriers n'eût pas été lié à ces tristes revers !

(1470) Le valeureux Jean d'Anjou mourut à Barcelone, et ses deux fils le suivirent de près dans le tombeau, peu d'années avant l'époque de la mort de Galéas Sforce. L'assassinat de ce duc de Milan et le supplice de ses meurtriers, montrent la fin que doivent redouter les tyrans, et le prix trop souvent réservé à ceux qui veulent briser les chaînes d'un peuple inconstant et corrompu.

En France, le duc de Bourgogne, armé contre Louis XI, avait levé le siége de Beauvais, et ses troupes avaient fui devant des femmes dirigées par l'intrépide Jeanne Hachette.

Ce duc avait cherché à tirer parti des vexations exercées par Louis XI contre le roi Réné,

et à se faire instituer héritier des comtés de Provence et de Forcalquier. Mais sa politique avait échoué devant celle de Louis qui, s'étant rendu à Lyon, avait appelé Réné à sa cour, et l'avait comblé d'honneurs et de caresses. Louis ne laissa partir Réné qu'après avoir enrichi ses principaux conseillers, et avoir acheté le dévouement absolu de Palamède Forbin qui avait la confiance du comte de Provence.

Bientôt après, Charles, comte du Maine, auquel son oncle Réné avait, en mourant, légué ses droits sur le royaume de Naples, allait encore tenter la fortune, et immoler des hommes à ses prétentions, lorsqu'une maladie de langueur le força de renoncer à ses projets. Quoiqu'il eût lui-même deux neveux, il leur préféra le roi de France; il appela Louis XI, son cousin germain, à la succession de tous ses royaumes, états et seigneuries, en lui substituant après lui Charles, dauphin, et tous ses descendans et successeurs à la couronne. Cette donation importante était l'ouvrage du même Forbin dont nous venons de parler, et que le roi récompensa en lui confiant le gouvernement de Provence.

Louis XI était trop circonspect pour faire valoir les droits qui pouvaient s'étendre au-delà

des Alpes ; son âge (cinquante-neuf ans) l'aurait d'ailleurs détourné de cette hasardeuse entreprise qu'il était réservé à Charles VIII d'exécuter treize ans après, et de signaler par des succès prompts et brillans, par des revers désastreux et rapides.

Dans les murs de Florence et de Pise, Laurent de Médicis fondait alors son immense pouvoir sur l'apparence de toutes les vertus, sur la réunion de toutes les qualités aimables, sur la haute protection qu'il accordait aux sciences et aux talens. Louis XI, par sa noire politique, fortifiait en France l'autorité royale, déjà augmentée par Charles VII, lorsqu'il avait pris à sa solde des troupes réglées. Louis avait abaissé et fait périr plusieurs grands vassaux qui exerçaient dans les provinces les droits de souveraineté. Par ses intrigues plus que par la force des armes, il avait réuni à la couronne leurs vastes domaines ; et ses traités avec les Suisses qui commençaient à être en considération dans l'Europe, avaient encore affermi sa puissance. Tyran soupçonneux, jaloux et cruel, ses moyens pour gouverner furent la dissimulation et la terreur.

Louis XI, moins à plaindre, et pourtant plus malheureux qu'aucun de ses sujets, mourut au

milieu des stupides pratiques d'une lâche superstition. (1483)

A peine était-il dans le tombeau où le ressentiment du peuple devait, avant l'espace de cent ans, descendre chercher un vain aliment à sa fureur, que la défaite et la mort de Richard III terminait en Angleterre les longs débats entre les maisons d'Yorck et de Lancastre. Pendant cette guerre civile, les Anglais s'étaient déchirés pour savoir s'ils obéiraient à la Rose blanche ou à la Rose rouge. Après trente années de combats, cette dernière venait enfin de l'emporter; Henri VII montait sur le trône, et réunissait par un mariage les droits allégués par les deux familles.

(1453) Une révolution plus étonnante avait détruit l'empire d'Orient qui, depuis onze siècles, tombait en lambeaux. Mahomet II, après un siége de cinquante jours, s'était emparé de Constantinople. Il fondait en Europe le nouvel empire de ces Turcs qui, cinquante ans avant, semblaient s'être anéantis sous le bras victorieux de Tamerlan, près des ruines magnifiques de l'antique Ancyre.

Enfin, pendant qu'au milieu des intrigues et des désordres, les papes à Rome, et les Médicis à Florence, recueillaient d'illustres Grecs

fugitifs de Constantinople, et enrichissaient l'Italie de nombreux manuscrits où les sciences, la philosophie et les arts devaient un jour retrouver leurs plus illustres modèles, l'imprimerie naissait. Les chefs-d'œuvres de l'esprit humain, rapidement multipliés, allaient préparer dans les lettres cette révolution qui devait les rendre indépendantes du caprice et des passions, de l'ignorance et de la fourberie, du despotisme et de l'intolérance. La boussole, la poudre à canon et la typographie, devaient changer la face du globe, le monde semblait se réveiller d'un long et pénible sommeil; Améric Vespuce s'élevait sur les traces de Gioia ; Copernic, destructeur du trône de Ptolémée, préparait la gloire de Képler et de Newton, tout annonçait le retour de la civilisation, et l'aurore de la renaissance des beaux jours de Périclès et d'Auguste semblait se lever lentement sur l'Europe.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE

DU LIVRE QUATRIÈME.

Charles VIII. — Détails sur la Composition des Armées françaises. — Ludovic Sforce, (le Maure). — Alphonse II. — Le Duc d'Orléans. — Combat de Rapallo. Pierre de Médicis. — Charles VIII à Florence, à Rome, à Naples. — Bataille de Fornoue. — D'Aubiguy. — Gonzalve, dit le Grand Capitaine. — Bataille de Séminara. — Ferdinand II maître de Naples. — Nouveaux Préparatifs de Charles. — L'Empereur Maximilien en Italie. — Mort de Ferdinand. — Frédéric III. — Le Pape Alexandre VI. — Mort de Charles VIII. — Avéuement de Louis XII à la couronne de France.

LIVRE QUATRIÈME.

Depuis 1483 jusqu'en 1498, Ère Vulgaire.

Déja plus d'un siècle s'était écoulé depuis l'invention de la poudre, sans que cette découverte eût exercé une grande influence sur la tactique militaire.

Il est vrai que dès le règne de Philippe de Valois, vers 1345, on se servit d'armes à feu; mais elles ne furent d'abord employées que dans les siéges, ou concurremment avec les arcs et les arbalètes dont les Français n'avaient commencé à faire usage que vers la fin de la première race de leurs rois. L'embarrassante arquebuse que le mousquet devait remplacer, n'était point encore en usage, et la pesanteur énorme des premiers canons les rendait presque inutiles à la guerre. Sous Charles VII, on fondit un canon pour le transport duquel il fallait cinquante chevaux. Louis XI fit couler à Tours une pièce portant cinq cents livres de balles. Les canons employés par Charles VIII, Louis XII et même François Ier, étaient du calibre de cinquante livres.

Artevelle de Gand, fils d'un brasseur, avait deviné l'importance de l'artillerie dans les combats; on le vit employer des pierriers à la bataille de Rosebec, où il fut vaincu par le connétable de Clisson et le maréchal de Sancerre. (1382)

En 1450, sous Charles VII, le connétable de Richemont avait, à la bataille de Formigny si décisive contre les Anglais, tiré quelque parti de deux coulevrines de position.

Malgré ces essais avantageux, l'ignorance de ce siècle dans les arts mécaniques, et peut-être aussi l'intrigue des grands maîtres des arbalétriers, retardant la perfection de ces terribles machines, empêchèrent d'en reconnaître tout le prix, et de leur donner alors le degré d'utilité qu'elles atteignirent dans la suite.

Cependant l'indiscipline introduite dans les armées françaises par la multitude des grands et des petits vassaux plus ou moins indépendans du chef de l'état, avait cédé momentanément à la sage fermeté de Charles V, secondé de l'immortel Du Guesclin ; mais ce désordre avait repris son cours sous le malheureux Charles VI dont le règne fut déchiré par tant de cruelles factions. La France paraissait toujours hérissée d'une foule innombrable de châteaux

forts où chaque seigneur particulier était toujours prêt à se renfermer et à soutenir des siéges. Ces places multipliées donnaient beaucoup d'inquiétude aux troupes du roi qui étaient forcées de les emporter avant de passer outre, dans la crainte de se voir couper leurs communications, la retraite et les vivres. La meilleure partie de chaque campagne se perdait ainsi dans de pareilles expéditions, et les guerres se trouvaient d'autant plus prolongées que chaque vassal n'était astreint au service militaire que pendant peu de jours.

Le brave et voluptueux Charles VII auquel les talens de ses généraux et l'intrépidité des Français avaient mérité le surnom brillant de Victorieux, avait senti le besoin de se procurer des forces indépendantes du caprice des feudataires de sa couronne. Il avait habilement profité de la réputation que lui avaient acquise ses succès contre les Anglais, et de la haine que ces insulaires avaient inspirée à ses sujets. Sous prétexte d'être toujours en mesure contre une invasion subite des Anglais, il conserva sur pied un corps de neuf mille hommes de cavalerie et de seize mille d'infanterie, pour la solde desquels il se fit assigner des fonds. Charles VII avait ainsi

préparé une grande révolution dans les affaires et dans la politique des divers peuples de l'Europe.

On se rappelle que sous la première race, les armées françaises furent en grande partie composées d'infanterie. Pendant le règne des Carlovingiens, une moitié de ces armées combattait à cheval, et l'autre moitié était à pied, n'ayant d'autres armes que des frondes et une espèce de pique moins longue que la sarisse des Macédoniens.

Vers la fin de cette seconde race, les fiefs étant devenus héréditaires par l'usurpation de ceux qui en avaient l'usufruit, le corps de l'armée ne fut formé que de gendarmerie; l'infanterie déshonorée par ce qu'on appelait une basse extraction, et plus encore par ses pillages et sa fainéantise, ne fut employée dans les combats qu'à relever les gendarmes lorsqu'ils venaient à être terrassés, et à lancer, avec ses arcs, des *matras*, espèce de dards fort courts destinés à bossuer les cuirasses et les brassards, et à causer ainsi de fortes contusions aux cavaliers ennemis.

Mais Charles VII, en composant ses francs archers d'un homme fourni par chaque cinquantaine de feux, et choisi dans les paroisses parmi les anciens soldats d'une conduite et d'une

bravoure éprouvées, jeta les fondemens de cette redoutable infanterie à côté de laquelle Louis XI et Charles VIII placèrent les Suisses et les lansquenets allemands, en donnant à cette infanterie française la hallebarde, la pique, l'arquebuse et la longue épée. Louis XII s'étant encore occupé de la perfectionner, elle rappela sous François Ier le nom et les exploits des légions romaines, et depuis elle se signala constamment sous les dénominations successives de *bandes*, de *vieux corps*, de *petits vieux*, de *régimens* et de *demi-brigades*.

Charles VII avait réorganisé la cavalerie en compagnies d'ordonnance; et, sauf les augmentations que leur firent subir Louis XI, François Ier et Henri II, ces compagnies restèrent sur le même pied jusqu'à Louis XIII qui les forma en régimens.

Nous dirons ailleurs quelles furent les couleurs nationales sous lesquelles combattirent successivement les Français.

En désignant le nombre des gens d'armes dans la formation des diverses armées, nous suivons l'usage des anciens historiens qui ne comprenaient point dans cette énumération le page, le valet, les deux archers et le coustillier attachés à chaque homme d'arme. Le coustil-

lier marchait armé d'une longue épée tranchante, menue et à trois faces.

Charles VII avait en outre retenu et formé pour sa garde particulière deux belles compagnies d'archers et de gendarmes écossais, choisis parmi ceux amenés en France par les comtes de Boucan et de Douglas. La défiance porta Louis XI à multiplier cette garde; le luxe de Louis XII et de François Ier, et sur-tout la magnificence de Louis XIV vinrent encore enchérir sur la terreur qui avait agité le soupçonneux Louis XI.

Ainsi s'étaient successivement fondues dans une organisation plus régulière et plus imposante les anciennes dénominations d'*armigeri*, de *scutiferi*, de *servientes*, de *clientes*, de *satellites*, de *coterelli*, de *ribaldi*, de *crennequiniers*, de *pichiquins*, de *pétaux*, de *bidaulx* et tant d'autres oubliées aujourd'hui; ainsi avaient disparu ces innombrables bandes de *routiers* qui, licenciés à la fin de chaque guerre, parcouraient et désolaient les bourgades et les campagnes.

Cependant les abus ne tardèrent point à souiller ces beaux établissemens auxquels Charles VII avait dû sa gloire, et la nation son repos. Louis XI avait toléré tous les excès des gens

de guerre pour mieux assurer son despotisme, et pour s'autoriser à multiplier arbitrairement les tailles et les impositions. Les historiens contemporains s'expriment à cet égard avec une indignation généreuse.

(1483) Quoi qu'il en soit, Charles VIII, à son avénement au trône, se trouvait à la tête d'une troupe réglée où l'on distinguait quatre compagnies de sa garde, une compagnie de gendarmes écossais, une infanterie de seize mille archers d'élite, et une cavalerie d'hommes d'armes, de chevaux légers, de carabins dont le nombre s'éleva bientôt à dix-huit mille hommes, et qui eurent pour noyau et pour modèle cette illustre gendarmerie dont la valeur et les hauts faits dataient de l'origine de la monarchie française.

La cavalerie albanaise appelée aussi stradiots, et composée de Grecs en grande partie, ne se forma que pendant les guerres de Charles VIII en Italie. Elle fut connue dans les armées françaises jusqu'au règne d'Henri III. Son arme particulière était l'arzégage, bâton ferré par les deux bouts.

(1484) La présomption, compagne de la jeunesse et du pouvoir que l'on croit absolu, appelait le roi au-delà des Alpes; les intrigues du duc d'Orléans le retenaient en France. Ce

duc contrarié par les états généraux tenus à Tours, et par le parlement qu'il avait voulu gagner, n'était que trop secondé par la rebellion du duc de Bretagne et par le mécontentement de l'archiduc d'Autriche, Maximilien, irrité de la rupture du mariage presque conclu entre sa fille et le roi Charles qui épousa dans la suite Anne de Bretagne promise à l'archiduc.

Ces deux guerres paraissaient tellement devoir distraire Charles de ses prétentions sur le royaume de Naples, qu'on vit Réné II, duc de Lorraine, appelé par les ambitieux Vénitiens pour disputer la couronne à Ferdinand II, solliciter et obtenir quelque appui de la cour de France. Il est vrai que, pendant ces vaines démonstrations, Charles soumettait ses droits sur la Provence à l'examen de quelques seigneurs de son propre conseil; ils ne manquèrent pas de trouver d'abord ces droits incontestables, et de découvrir bientôt après que les prétentions de Charles sur le royaume de Naples étaient également fondées.

Charles n'en donna pas moins les mains aux tentatives de Réné que sa faiblesse et son irrésolution firent échouer, malgré le soulèvement des barons napolitains conjurés contre l'insupportable tyrannie de Ferdinand, malgré même

l'appui des Vénitiens, des Génois, et de Jean-Baptiste Cibo qui venait d'acheter la chaire de saint Pierre.

Immédiatement après la mort de Sixte IV, chez lequel ses domestiques ne laissèrent pas même un linceul pour l'ensevelir, les cardinaux prirent dans le conclave des engagemens mutuels, et firent des sermens qui devaient lier le nouveau pape. Ils avaient pour but d'agrandir et d'assurer la fortune de chaque cardinal; on remarque cette clause : *Le pape futur accorde d'avance à tous les cardinaux électeurs l'absolution entière et sans réserve de tous les crimes qu'ils peuvent avoir commis, quelle qu'en soit l'énormité, et quand ils seraient de nature à ne pouvoir être pardonnés qu'après une énonciation expresse.*[1] Le cardinal Foscaro seul refusa de signer cet acte infâme.

Le choix du conclave tomba sur le noble Génois Cibo, cardinal de Melfe, père de cinq enfans bâtards, et qui prit avec la tiare, le nom d'Innocent VIII.

Une paix signée et garantie par ce pape, par

---

[1] *Voyez* le Journal de Burcard, maître des cérémonies de la chapelle du Pape, *manuscrits latins de la Bibliothèque Nationale, n°* 5521, *page* 61.

les Génois, par les Vénitiens et par cette cour d'Espagne pour le compte de laquelle l'intrépide Christophe Colomb découvrait alors le nouveau monde, semblait devoir ramener le calme dans l'Italie.

Mais Ferdinand, en jetant, au mépris des traités, les seigneurs napolitains dans les fers, ralluma le flambeau de la discorde. Le prince de Salerne, échappé par sa prévoyance à la sombre politique du roi de Naples, et fortifié du consentement des Vénitiens, vint presser Charles VIII d'entreprendre une conquête dont il dut lui déguiser les difficultés. Aux efforts de Saint-Séverin se joignirent ceux du pape qui ne pardonnait point à Ferdinand l'infraction du traité de paix, et qui lui pardonnait encore bien moins le refus de payer des droits de cens à la chambre apostolique.

Pendant que l'orage semblait ainsi se grossir sur la tête du roi de Naples, celui-ci cherchait à le conjurer par ses négociations. Il y serait peut-être parvenu sans la mort du pape Innocent VIII et du célèbre Laurent de Médicis dont la prudence, la circonspection et les conseils avaient long-temps étouffé les semences de division toujours près de germer entre Ferdinand et Ludovic Sforce oncle, tuteur, op-

presseur et bientôt assassin de Jean-Galéas-Marie, duc de Milan. (1492)

L'imprudente précipitation de Pierre de Médicis rompit cet équilibre ; et Ludovic inquiet, vigilant et soupçonneux, non content de s'allier avec les Vénitiens et ce trop fameux Rodrigue Lenzoli, dit Borgia, devenu pape sous le nom d'Alexandre VI, unit ses instances à celles des princes de Salerne, promettant à Charles VIII tous les secours qui dépendraient de lui, s'il voulait passer en Italie. Il s'engageait à prêter au roi 200,000 ducats, à lui délivrer tous les passe-ports nécessaires, à lui fournir cinq cents hommes d'armes, à laisser armer à Gènes autant de galères qu'il plairait à Charles qui, de son côté, s'obligeait publiquement à protéger le duc de Milan, et secrètement à lui donner la principauté de Tarente après la conquête du royaume de Naples. C'est ainsi qu'égaré par ses projets d'usurpation, Ludovic provoquait l'approche d'un danger éloigné pour se soustraire à celui qui lui paraissait imminent.

Il n'était pas sans doute difficile de déterminer à cette entreprise un prince jeune, bouillant et maître d'une armée qui avait déjà vaincu le duc de Bretagne, le roi d'Angleterre et l'ar-

chiduc d'Autriche. Au lieu de profiter de ses succès sur ce dernier et d'écouter les sages remontrances de l'amiral Louis Mallet de Graville, il prêta plus volontiers l'oreille aux flatteuses espérances d'Étienne de Vers ou de Vesc, sénéchal de Beaucaire, et du général Guillaume Briçonnet, conseillers avides qu'avaient facilement séduits de riches présens et des promesses plus magnifiques encore. Charles n'eut aucun égard à la situation de la France épuisée sous les règnes précédens, au peu de confiance que méritait l'amitié des puissances d'Italie, aux dépenses que cette guerre allait entraîner, à la politique de Ferdinand, à la bravoure bien reconnue du duc de Calabre son fils, aux dangers enfin de s'éloigner d'un royaume qui sortait à peine des crises de la minorité, et sur lequel l'Empire, l'Espagne et l'Angleterre jetaient toujours des regards insatiables.

Cependant Ferdinand feignait de ne point ajouter foi aux projets de Charles, tandis qu'en secret il renouvelait et multipliait ses négociations avec une activité surprenante. Il venait même de se concilier la cour de Rome par le mariage d'une de ses filles naturelles avec l'un des bâtards du pape, et de changer les dispositions de Ludovic par la garantie qu'il

promettait à son usurpation. La mort vint le surprendre au milieu de toutes ces intrigues, et l'aîné de ses fils, Alphonse II, ne tarda pas à obtenir de l'ambitieux Alexandre VI, l'investiture du royaume de Naples. (1494)

On a peine à suivre la politique à travers ses détours multipliés. Comment, en effet, purent changer avec tant de rapidité les intérêts, disons mieux, les caprices du pape, des princes et des républiques d'Italie, dont les intrigues et les instances pressèrent tour à tour le roi des Français d'entreprendre son expédition, de la retarder, d'y renoncer? Bajazet vit même le saint siége, devenu maître de la personne de Zizim, établir avec l'empire de Constantinople des rapports intimes, dans le temps où les papes prêchaient de nouvelles croisades contre les Turcs désignés par les chrétiens sous le nom d'*infidèles*.

Ce fut au milieu de toutes ces fluctuations que le roi partit pour l'Italie, après avoir confié l'administration du royaume à sa jeune femme Anne de Bretagne qu'il avait épousée en 1491, quoiqu'elle fût sa parente et qu'elle fût déjà fiancée à Maximilien, roi des Romains, dont Charles devait épouser la fille. Ce prince n'avait pas même attendu la double dispense

qu'il avait envoyé demander au pape pour conclure ce mariage avantageux.

En s'éloignant de la reine, il lui donna pour conseils le duc de Bourbon et l'amiral de Graville.

D'après ses ordres, le duc d'Orléans s'était dirigé vers Gènes avec les troupes destinées à s'embarquer. Bientôt averti que Frédéric, frère d'Alphonse, s'approchait de cette ville à la tête de quarante-quatre galères, le duc joignit la flotte napolitaine, et après un combat opiniâtre de sept heures, il la contraignit à prendre le large.

Quelques jours après, cette même flotte ayant débarqué quatre cents hommes à Rapallo, dans la rivière du Levant, pour soutenir les intelligences que Frédéric conservait au milieu de Gènes, le duc d'Orléans se présenta devant Rapallo, effectua sa descente à la faveur d'une artillerie encore peu familière aux Italiens, et secondé d'un corps d'infanterie suisse accouru de Gènes, il remporta sur les ennemis une victoire d'autant plus signalée que leur rembarquement devint impossible, et que leur flotte alla se réfugier dans le port de Naples d'où elle ne sortit plus.

Le duc ayant rétabli l'ordre dans Gènes, retourna vers Asti sur le Tanaro, où Charles

venait d'arriver après avoir passé par Vienne, Briançon, le Pas de Suze et Turin. C'est dans cette dernière ville que le roi avait emprunté les bijoux de la duchesse de Savoie et de la marquise de Montferrat. Il mit ces bijoux en gage pour 24,000 ducats, et l'on peut juger par là de la légéreté de son caractère et de la situation de ses finances au commencement même d'une si vaste entreprise.

C'était alors que naissait François Ier, cinq ans avant Charles-Quint son implacable rival, princes dont les querelles devaient coûter tant de sang à leurs peuples, tant de maux à l'Italie.

Charles avait traversé les Alpes avec trois mille six cents hommes d'armes, six mille archers, vingt-deux mille fantassins armés de piques et d'arbalètes. Cette armée était suivie de cent quarante gros canons, et de quatre cents pièces appelées de campagne, dont le calibre était réduit à cinquante livres de balles. Huit mille montagnards conduisaient et servaient cette formidable artillerie.

Il y avait déjà cent ans environ que les Vénitiens, dans une guerre contre les Génois, avaient introduit cette arme en Italie. Mais l'artillerie des Français était plus légère; leurs boulets étaient en fer; des chevaux, au lieu de

bœufs, traînaient ces redoutables machines; enfin les Français disposaient les batteries avec promptitude; les décharges se succédaient avec une rapidité inconnue jusqu'alors aux Italiens qui ne se servaient encore que d'énormes bombardes et de boulets de pierre.

Après ce passage extraordinaire des Alpes, que les historiens cependant ont peu célébré, Charles fut attaqué de la petite vérole. Pendant que cette maladie le retenait à Asti, l'ambassadeur d'Espagne qui l'avait accompagné, détermina Ludovic Sforce à changer absolument de parti. Pour prix de sa trahison, il lui offrit d'unir à son fils aîné l'une des filles de Ferdinand le Catholique. Celui-ci qui déjà songeait au projet de réunir le royaume de Naples à celui de Sicile, avait chargé son envoyé de l'informer de tous les événemens. Il l'avait revêtu des plus amples pouvoirs, afin qu'il pût influer sur la direction des affaires, et employer, suivant les circonstances, la hauteur, la souplesse, les détours de l'intrigue, les démonstrations de l'amitié.

La dissimulation, compagne des traîtres, dirigea la conduite de Ludovic; et dans le moment où il sépara ses intérêts de ceux de Charles, il alla lui renouveler l'assurance d'un dé-

vouement sans bornes. Il lui retraça sur-tout avec soin toutes les considérations capables de fortifier le projet que ce prince avait imprudemment conçu.

Cependant le duc de Calabre, fils du roi de Naples, s'était avancé jusque dans la Romagne, à la tête de soixante escadrons et d'un corps nombreux d'infanterie, pour empêcher les Français de pénétrer de ce côté, tandis que les Florentins devaient leur fermer le passage de la Toscane. Le duc de Calabre campait sous Faenza, et Alphonse lui-même était descendu dans l'Abruzze ultérieure pour ramener par des promesses ou par des menaces Fabrice et Prosper Colonne qui tenaient le parti de la France.

Peut-être eût-il été plus convenable à Charles de marcher sur-le-champ vers la Romagne où les forces inférieures du duc de Calabre ne paraissaient pas devoir opposer une longue résistance, et d'où l'on pouvait pénétrer aussitôt dans les états du roi de Naples par les Abruzzes. Mais le roi des Français craignant de compromettre sa gloire et ses intérêts, en laissant derrière lui les Florentins et le pape qu'il aurait pu seulement tenir en respect, se contenta de détacher quelques hommes d'armes sous le

commandement de d'Aubigny pour faire tête au duc de Calabre, et il résolut de marcher lui-même vers la Toscane avec toutes ses troupes. La flotte reçut l'ordre de quitter Gènes et de suivre le long de la côte les opérations de l'armée.

Arrivé à Pavie, Charles eut de nouvelles preuves de la perfidie de Ludovic. Celui-ci, néanmoins, par ses démonstrations parvint à prolonger l'erreur du roi, et même à le refroidir sur les intérêts du jeune duc de Galéas, pupile et victime de Ludovic qui lui arrachait ses états et la vie.

Par une fatalité attachée à ceux qui gouvernent, Charles préférait aux sages avis de quelques hommes éclairés les conseils astucieux et intéressés de cet usurpateur qui voulait reprendre, avec les armes des Français, Pise, Sarzana et Pietra-Santa. Le roi tourna donc ses pas vers Pontre-Moli au pied de l'Apennin, fit capituler Sarzana après un siége de trois jours, et reçut les soumissions des faibles et industrieux Lucquois.

Tandis que les Florentins effrayés envoyaient porter à Charles les propositions les plus avantageuses par quinze députés ennemis de Pierre de Médicis, ce tyran si fier dans la prospérité,

ne pouvant plus compter sur l'appui du duc de Calabre, eut l'infamie d'aller lui-même acheter les bonnes graces du roi par la cession momentanée des six meilleures places de la république, par la promesse de 200,000 ducats dont Charles devait payer les intérêts, et par l'abandon formel du parti d'Alphonse. Tant de bassesse mit le comble à la haine et au juste ressentiment des Florentins qui bannirent le traître Médicis, confisquèrent ses immenses trésors, et vendirent à l'encan cette riche collection de meubles, de tableaux, d'antiques et de manuscrits précieux, qu'avaient recueillie ses illustres ancêtres.

Les Français n'en étaient pas moins devenus maîtres des clefs de la Toscane; et une femme, tutrice du jeune seigneur d'Imola et de Forli, en leur remettant ces deux places importantes, empêchait le duc de Calabre de garder plus long-temps sa position sous Faenza. Il parvint à se replier sur Césène, tandis qu'Alphonse dont le séjour s'était inutilement prolongé dans l'Abruzze, s'avança du côté de Terracina, près de l'antique Anxur et des Marais Pomptins, dans le dessein de se joindre à Virginie des Ursins pour assiéger Nettuno appartenant aux Colonnes. Ce port est situé entre

Terracine et Ostie dont l'antiquité remonte au règne du quatrième roi de Rome, Ancus Martius. Ostie ayant été reprise par les Colonnes pendant la marche d'Alphonse, ce prince prit aussitôt le chemin de Naples où il alla s'enfermer.

Une retraite si précipitée devait augmenter la terreur d'Alexandre VI. Le cardinal de Sienne reçut de lui la mission d'aller conjurer l'orage prêt à fondre sur sa tête, et ce prélat n'omit rien de ce qui pouvait ralentir la marche du roi. Celui-ci, sans accorder d'audience au cardinal, fit répondre aux diverses objections qu'on lui avait soumises qu'il ne craignait ni la peste, parce que la mort mettait un terme aux travaux des hommes, ni la famine, parce qu'il conduirait avec lui des vivres en abondance, ni les armes des Turcs contre lesquels il avait, dès son enfance, fait vœu de combattre. Ces dernières paroles faisaient allusion aux intrigues du pape avec Bajazet, et cette réponse fut immédiatement suivie d'une déclaration de guerre signifiée au pape et à Alphonse, et reçue par ces deux princes avec une hauteur affectée.

Bientôt l'ignorant Charles fut introduit en triomphe dans Florence dans le moment même où mourait le jeune prince de La Mirandole,

prodige d'érudition pour son siècle. Pendant que toutes les inscriptions déclaraient le roi *restaurateur de la liberté*, il imposait aux Florentins, malgré la noble résistance de leurs députés, les conditions les plus dures, les contributions les plus fortes, et sur-tout l'obligation si pénible de révoquer le décret d'exil lancé contre leur tyran.

Pierre ne rentra cependant plus dans Florence. Il se traîna jusqu'à sa mort, à la suite des armées françaises, et il périt dans un naufrage. Charles avait vraisemblablement une arrière-pensée sur la principauté de la Toscane. Au reste, il voulut bien accorder aux Florentins soumis la faveur signalée de substituer dans leurs armes, une fleur de lis d'or à celle de gueule qu'ils avaient portée jusqu'alors.

Après des proclamations, des protestations, des sermens même, le roi renforcé par les troupes de d'Aubigny qui lui reprochait ses lenteurs, vint jeter une garnison dans la ville de Sienne dont il se méfiait, et attendre près du Lac del Poghetta, aux confins de la Toscane, sa grosse artillerie qui le suivait par mer.

Le pape, conformément à l'usage des princes d'Italie, poursuivait au milieu des hostilités le cours de ses négociations. Le roi s'avança du

côté de Viterbe qui, à l'exemple d'Aqua-Pendante, de Monte-Fiascone et de toutes les places circonvoisines, se soumit aux Français. Vainement le duc de Calabre voulut s'opposer à cette espèce de marche triomphale; ses convois interceptés par la garnison d'Ostie le forcèrent à rétrograder vers Rome dont le pape lui ouvrit les portes, et où son armée acheva de mettre la famine et d'indisposer le peuple.

Charles arrivé sur les bords du lac de Bracciano, et n'étant plus qu'à une journée de Rome, détacha un corps de cinq cents hommes d'armes et de deux mille Suisses pour aller passer le Tibre à son embouchure, se joindre à la garnison d'Ostie, et couper la retraite au duc de Calabre.

Le roi lui-même devait pénétrer dans Rome par le côté de l'ouest, tandis que les Colonnes y entreraient par les portes de l'est. Les alarmes du peuple furent augmentées par le projet qu'on supposait aux Français d'incendier la ville, et par la chûte inattendue d'un pan de muraille qui présentait à l'ennemi une ouverture facile.

Le pape qui venait de déclarer en plein consistoire qu'il s'opposerait aux Français au péril même de sa vie, envoya, cinq jours après, annoncer au roi qu'il pouvait entrer dans Rome,

et s'étant enfermé dans le château Saint-Ange, il obtint pour le duc de Calabre un sauf-conduit que Charles accorda avec la légèreté qui signalait toutes ses actions. Si, comme l'a écrit Guichardin, Ferdinand eût refusé de prendre le sauf-conduit, aurait-il pu quitter Rome le jour même de l'entrée du roi, sans que l'armée nombreuse des Français eût inquiété sa retraite?

Charles entra, le dernier jour de l'année, dans la ville de Rome avec la même pompe et le même appareil qu'il était entré dans Florence. Rome, pendant le séjour du roi, fut traitée en ville conquise. On voit, dans le Journal intéressant que nous avons déjà cité, que Charles affecta de faire attendre le pape dans la salle du consistoire jusqu'à ce qu'il eût dîné; que pendant la cérémonie que le pape voulait rendre imposante, les Français témoignèrent fort peu de respect pour le saint père, et que dans la ville, pour loger leurs chevaux et leur suite, ils firent sortir les chevaux des écuries des cardinaux, et délogèrent même quelques prélats.

(1495) Cependant le roi, dix jours après son entrée dans Rome, sans s'arrêter aux plus justes observations contre l'élection, les intrigues et la conduite d'Alexandre VI, conclut avec ce pape un traité de paix. Les principales condi-

tions de ce traité furent la promesse de l'investiture du royaume de Naples, la remise des places de Spolette, de Terracine et de Civita-Vecchia ; le pape devait en outre livrer au roi la personne de Zizim, en retenant toutefois la pension de 400,000 ducats que la Porte envoyait annuellement.

Ce dernier article fut seul exécuté, si toutefois c'était s'y conformer que de livrer l'infortuné Zizim après avoir fait circuler dans ses veines le poison dont il mourut. Ajoutons qu'une autre clause non exprimée dans le traité, et qui sans doute avait servi de base à toutes les autres, fut religieusement observée, et que le général Briçonnet, déjà évêque de Saint-Malo, reçut le chapeau de cardinal pour prix de cette paix simulée que ses intrigues avaient ménagée.

Charles, toujours confiant et toujours trompé, se mit bientôt en marche pour le royaume de Naples. Il était à peine à Velletri, à huit lieues de Rome, que le cardinal de Valence, César Borgia, digne fils du pape, et qui devait servir d'otage et accompagner le roi dans son expédition, s'évada sous le déguisement de valet d'écurie.

Tandis qu'un pape consacrait ainsi, par son autorité, la violation manifeste des traités, un

roi auquel l'Espagne dut l'établissement de l'odieuse inquisition, un roi décoré par le saint siége du titre religieux de *Catholique*, marchait sur les traces d'Alexandre VI; et l'ambassadeur du roi de Castille osait déchirer, sous les yeux même de Charles, l'original du dernier traité conclu entre la France et l'Espagne. La violence de cet envoyé contrastait sans doute avec la modération d'un roi jeune, bouillant, et qui se trouvait à la tête d'une armée victorieuse. Il se contenta de renvoyer le fougueux ambassadeur; et l'on ne tarda point à apprendre qu'avant même cette indécente conduite, le roi de Castille avait expédié une flotte pour soutenir le roi de Naples, et qu'il lui avait fait passer des troupes sous le commandement de Gonzalve Fernandez de Cordoue.

Cependant le château d'Aquila et les meilleures places des Abruzzes se rangeaient sous l'obéissance des Français. Alphonse, abattu et tout à coup déconcerté, avait assemblé son conseil et ses généraux, et après avoir abdiqué la couronne en faveur de son fils Ferdinand, il avait quitté Naples le jour même où Charles était sorti de Rome. Passant ensuite en Sicile, il s'enferma dans un cloître avec le souvenir déchirant de ses crimes, de ses vexations et de

sa cruauté, souvenir qui égara sa raison et abrégea ses jours.

Ferdinand, plus cruel encore peut-être que son père et que son aïeul, avait marqué son avénement au trône par ces actes extraordinaires de clémence et de générosité qui signalent presque toujours les premiers pas d'un tyran.

Ce nouveau roi s'occupa sans délai de la défense de ses états. Ayant rassemblé les cinquante escadrons et les soixante mille hommes qui lui restaient, il envoya garder le Pas de Castro-Celli, sur la droite d'Aquino, et il se porta lui-même à San-Germano, au pied du célèbre Mont-Cassin. Ce poste situé derrière le Garigliano (Lyris), entre de hautes montagnes et des marécages profonds, passait avec raison pour une des clefs du royaume; mais, dans de pareilles circonstances, il était difficile que des dispositions militaires suppléassent seules à l'attachement des peuples et au dévouement des troupes qui ne pouvaient si tôt oublier la haine profonde qu'avaient méritée les deux derniers rois.

De son côté, Charles, secondé de sa redoutable artillerie, avait emporté Monte-Fortino, entre Velletri et Valmontone, et il avait pris

d'assaut la forteresse de Monte-di-San-Giovani, sur les confins du royaume de Naples. Ayant abandonné au carnage la garnison et les habitans de ces deux places, il avait répandu la terreur par cette étrange méthode inusitée en Italie depuis plusieurs siècles, et il s'était ainsi ouvert tous les passages.

Les défilés gardés par les Napolitains furent abandonnés avec leur grosse artillerie dès l'approche de l'avant-garde des Français, et Ferdinand se vit lui-même entraîné dans la fuite du corps d'armée quil commandait. Dissimulant d'abord son ressentiment contre ses officiers, il résolut de distribuer ses forces dans Capoue, dans Gayette (Gaetta) et dans Naples, et d'attendre, pendant la résistance de ces places, le résultat de la ligue qui se négociait en sa faveur. Mais, d'un côté, Capoue ne voulut le recevoir qu'avec une suite peu nombreuse, et, de l'autre, il se trouva dans la nécessité de courir à Naples pour y appaiser les esprits soulevés à la nouvelle des succès de l'armée française. J. Jacques Trivulce auquel il avait laissé pendant sa courte absence le gouvernement de Capoue, alla jusqu'à Calvi au-devant de Charles avec les chefs de la garnison, et mit ce prince en possession de la ville. Ferdinand re-

tournant à Capoue, apprit en chemin la trahison de Trivulce, la dispersion de ses troupes, la prise de ses partisans les plus ardens et les plus distingués, la réduction même de Nole au pouvoir des Français, et la révolte nouvelle des Napolitains. Outré de tant de revers, il rentre dans Naples, y assemble les principaux habitans, les exhorte à se défendre, leur annonce de prompts secours, descend même jusqu'à promettre de faire oublier, par la douceur de son gouvernement, les vexations de son aïeul et de son père. Tant d'instances restèrent sans succès, et ce roi insulté par la populace, abandonné par les courtisans chargés de ses bienfaits, n'osa se renfermer dans l'une des forteresses de Naples. Il permit aux habitans de se rendre aux Français, et ayant brûlé quelques bâtimens en rade, pour ne point les laisser à la disposition de l'ennemi, il passa dans l'île d'Ischia dont le gouverneur même eut l'ingratitude de lui disputer l'entrée. Il s'enfuit ensuite jusqu'en Sicile, avec sa fille Jeanne, avec la reine veuve de son aïeul, et avec son oncle Frédéric qui devait bientôt lui succéder sous des auspices encore plus malheureux.

Charles prévenu de cette fuite par des députés de Naples, ne tarda pas à faire son en-

trée triomphante dans cette capitale, où il fut accueilli avec les mêmes transports de joie qu'un mois auparavant le peuple avait fait éclater lors de l'avénement de Ferdinand au trône. Les forteresses se rendirent après avoir essuyé quelques volées de canon, et les plus illustres familles vinrent avec celle des Caraffe, enrichie cependant par la maison d'Aragon, prêter à l'heureux vainqueur le serment de fidélité. Le reste du royaume fut soumis en aussi peu de temps qu'il en eût fallu pour le parcourir, et les garnisons des plus fortes places envoyèrent porter leurs clefs aux Français, et implorer leur clémence. L'île d'Ischia, Brindisi où Virgile avait fini ses jours, Gallipoli dans la terre d'Otrante, Amantes et Tropea dans la Calabre, restèrent ou rentrèrent, avec la ville d'Otrante, sous la domination des Aragonais, sans que Charles, étourdi de ses succès, daignât s'en occuper.

Il venait de se faire couronner roi de Naples, lorsqu'il repoussa hautement les propositions de Frédéric qui ne réclamait que la Calabre pour le roi son neveu, et qui ne demandait pour lui-même que la conservation de la petite principauté d'Alta-Mura, dans la terre de Barri, au pied de l'Apennin. Cette principauté

et quelques autres terres peu considérables formaient son apanage. Frédéric ayant refusé de son côté les grands établissemens que lui offrit Charles en France pour lui et pour le roi son neveu, les deux princes se séparèrent également mécontens l'un de l'autre.

Cependant les Français ne gardaient aucune mesure, et abusaient de leur prospérité. L'avarice ou l'incapacité des favoris de Charles, l'insolence des gens de guerre, l'avidité de tous aliénèrent bientôt les esprits, et l'on vit les habitans de tout le royaume regretter l'affreux gouvernement de celui qu'ils avaient contraint à prendre la fuite ; inconstance naturelle aux Napolitains, mais qui n'était en cette circonstance que trop bien justifiée par l'oppression de leurs vainqueurs.

Au milieu des fêtes, des joutes et de la débauche, les Français fermaient les yeux sur la ligue puissante qui se formait contre eux, ou ils en faisaient l'objet de leurs sarcasmes et de leur dérision.

Mais le pape, l'empereur, le roi d'Espagne, le duc de Milan, les Vénitiens même, ne s'étaient point endormis; et dirigés par des intérêts différens, ils avaient conclu, en la présence et malgré l'habileté de Comines, un traité de

confédération générale qui devait durer vingt-quatre ans, et dont le prétexte apparent était *le maintien de la liberté de l'Italie*, et sur-tout *la défense de l'église;* ce qui lui fit donner le nom de *sainte ligue*.

Par la défense de l'église, le pape entendait la restitution des places fortes qu'il avait remises pour garans de sa paix avec Charles; la liberté de l'Italie menacée signifiait, pour le roi d'Espagne, la crainte de voir la Sicile lui échapper; pour l'empereur Maximilien, la répétition de ses droits sur la Toscane; et pour Ludovic Sforce, l'appréhension où il était que le duc d'Orléans, petit-fils de Valentine Visconti, ne réclamât comme son héritage, le duché de Milan. Les Vénitiens croyaient, de leur côté, l'occasion favorable pour s'approprier quelques ports dans l'Adriatique. Tant de désintéressement de la part des alliés, et l'influence de Rodrigue Borgia sanctifièrent sans doute cette redoutable confédération dont les principales conditions furent que l'on entretiendrait une armée de soixante mille hommes, dont trente-quatre mille de cavalerie; que les troupes espagnoles qui se trouvaient en Sicile aideraient Ferdinand à recouvrer ses états, tandis que la flotte vénitienne attaquerait les places mari-

times, et que Ludovic s'emparerait d'Asti où le duc d'Orléans était resté avec peu de forces. L'empereur et le roi d'Espagne devaient en outre faire chacun une irruption en France, au moyen des fonds que les autres confédérés s'engageaient à leur fournir. Les Florentins se défendirent d'accéder au traité dans l'espoir de rentrer dans la possession de leurs places que Charles avait promis d'évacuer, et quoique dans ce temps même, les troupes françaises envoyées à Pise par mer, commissent beaucoup d'excès sur l'un et sur l'autre territoire.

Pour résister avec quelque apparence de succès à une telle coalition, il aurait fallu que les Français se fussent d'abord concilié l'attachement des peuples par leur modération; comme ils avaient conquis leur admiration par leur valeur. Mais après tant d'abus et de vexations tolérées par le roi; il ne paraissait plus rester à celui-ci d'autre parti que de retourner en France, et d'opérer cette retraite en bon ordre, avant que les alliés eussent rassemblé toutes leurs forces.

En même temps qu'il se voyait forcé de prendre cette détermination, il donnait au peuple de Naples le spectacle solennel et insignifiant d'un nouveau couronnement et d'une entrée

triomphante dans cette capitale que, huit jours après, il allait abandonner.

C'est à l'occasion de cette cérémonie que ce prince crut, sur la parole de quelques nobles, que Naples qu'il habitait depuis trois mois, n'avait pour citoyens que des gentilshommes, et que tout le reste des habitans était des étrangers. Le peuple ne tarda point à le détromper d'une si singulière erreur, et il fut rétabli par le roi dans ses anciennes prérogatives qu'Alphonse Ier avait suspendues en 1456.

Avant de quitter Naples, Charles fit reconnaître en qualité de vice-roi et de généralissime Gilbert de Bourbon, duc de Montpensier, prince aussi indolent que brave. Le gouvernement de la Calabre fut laissé à d'Aubigny créé grand connétable de ce royaume.

Le Mont Saint-Ange (Monte-di-San-Angelo), près du golfe de Manfredonia, fut érigé en duché en faveur de Dom Julien, de la famille des Laville-sur-Ilon ; Gaeta fut confiée au sénéchal de Beaucaire, Tarente à Georges de Sully, Manfredonia à Gabriel de Montfaucon, et l'Abruzze à Gratien des Guerres, tous officiers distingués auxquels le roi, promettant de l'argent et des secours, ne laissa que quelques Suisses, quelques fantassins français,

huit cents lances, et cinq cents hommes d'armes qu'il avait pris à sa solde.

Charles se mit en route avec le reste de son armée réduite à neuf mille hommes dont neuf cents gens d'armes et deux mille cinq cents Suisses, dans le même temps que Ferdinand rentrait dans la Calabre, et que les côtes de la Pouille étaient menacées par la flotte des Vénitiens.

Le roi des Français dirigea sa marche vers Rome malgré tout ce que lui fit dire, pour l'en détourner, le pape qui se sauva à Pérouse, et auquel cependant le roi fit remettre, suivant ses engagemens, Civita-Vecchia et Terracine, retenant seulement Ostie jusqu'après son retour en France.

Les terres de l'Église furent traversées par l'armée française, comme si elles eussent appartenu au plus fidèle des alliés; Toscanella seule dont la destinée fut d'être si fréquemment assiégée, et qui refusa le passage à l'avant-garde, fut emportée d'assaut et abandonnée au pillage.

Le roi arrivé à Sienne, reçut de Philippe de Comines et de Trivulce qu'il avait retenu à son service le sage conseil de gagner en diligence les Alpes avant la jonction des troupes enne-

mies; mais Charles perdit six jours dans des discussions qu'il termina par deux fautes essentielles. Il se prêta au caprice des Siennois qui, mécontens de la forme de leur gouvernement, obtinrent comme une faveur d'être soumis au jeune Louis de Luxembourg, comte de Ligny, cousin du roi. Ils devaient l'expulser un mois après. En second lieu, l'avidité des seigneurs français fit rejeter les propositions avantageuses des Florentins qui, pour la restitution des places qu'on avait en dépôt, offraient un secours de trois cents gens d'armes, de deux mille fantassins, un prêt de 70,000 ducats, et le paiement de 30,000 autres, reste de la somme stipulée par le traité précédent.

Ces seigneurs obtinrent, ainsi qu'ils le desiraient, le gouvernement de ces places, avec des détachemens d'infanterie qui affaiblirent encore l'armée.

Pendant que Charles ménageait aussi peu le temps et les forces qui lui restaient, le duc d'Orléans, au lieu de se tenir sur la défensive, comme il en avait reçu l'ordre, et d'amener les troupes nouvellement arrivées de France et une partie de celles qu'il avait dans Asti, s'occupait à surprendre Novare, et à commencer, pour son propre compte, la conquête du Mila-

nais. Il fournissait ainsi aux Vénitiens le prétexte qu'ils cherchaient depuis long-temps pour jeter le masque, et pour réunir ouvertement leurs forces à celles des autres confédérés.

Cette désobéissance du duc d'Orléans et les résultats qu'elle entraînait semblaient devoir hâter la marche de Charles. Mais ce prince, après avoir seulement laissé Florence sur sa droite, dans la crainte d'y être retenu trop long-temps, vint s'arrêter dans la ville de Pise, où il entendit les réclamations des Pisans et les sollicitations des députés florentins. Ceux-ci, acharnés contre une république que Florence avait ruinée depuis plus de quatre-vingts ans, voulaient faire confirmer cette destruction par le roi de France. Charles, sans porter aucune décision, laissa garnison dans Pise, et s'avança vers Lucques, Pietra-Santa, Massa et Sarzana.

Ce fut de cette dernière place qu'il détacha encore cent vingt lances et cinq cents fantassins de son armée, pour tenter une entreprise sur Gènes, concurremment avec le peu qui lui restait de son armée navale.

Ainsi que nous venons de le remarquer, les Vénitiens, depuis la prise de Novare, croyant ne plus devoir garder aucun ménagement, avaient prescrit au marquis de Mantoue, Gon-

zague, généralissime de leur armée, de s'approcher des Apennins pour en disputer le passage au roi.

Charles instruit que ces troupes étaient déjà réunies dans le Parmesan aux autres confédérés, et formaient une armée de plus de trente mille combattans, se rendit à Pontre-Moli, et dès le soir même il voulut aller asseoir son camp au-delà des montagnes. Cette résolution et la promptitude avec laquelle elle fut exécutée presque sous les yeux d'un ennemi aussi supérieur en nombre, contribuèrent à sauver les Français. Combien d'avantages, en effet, offrait aux Vénitiens l'attaque d'une armée engagée dans ces longs défilés, traînant avec des peines infinies une artillerie pesante! Mais le courage des Français et des Suisses, secondé par l'exemple des chefs de l'artillerie, surmonta tous les obstacles que ne sut point multiplier la lente indécision de Gonzague.

Dès le lendemain, l'armée française se trouva réunie à Fornuovo sur la rive droite du Taro, et en présence des ennemis campés à trois milles, près de l'abbaye de la Ghiarola. Les Italiens furent étonnés de voir les Français venir en si petit nombre à leur rencontre, et cette surprise altéra leur confiance. Aucun d'eux

n'avait douté que le roi ne laissât une partie de son armée à Pise, et ne s'embarquât pour retourner en France, ou qu'ayant traversé l'Apennin, il ne gagnât dans Tortone par les sentiers escarpés de Cento-Croce. Aussi leurs chefs auraient-ils accordé au roi le passage qu'il leur avait fait demander, si l'ambassadeur d'Espagne, aux yeux duquel la perte des Français était du plus grand intérêt, et qui s'inquiétait peu des dangers qu'une défaite pouvait faire courir à ses alliés, n'eût fait prononcer le refus pendant qu'on attendait la décision de Ludovic et de la république de Venise.

Cependant les Français s'avançaient pleins d'audace et de fierté. Il leur fallait traverser le torrent du Taro grossi par les pluies abondantes d'un violent orage, et ce passage il le fallait effectuer en présence de l'ennemi.

(7 juillet 1495) L'opération commença, dès la pointe du jour, par la plus grande partie de l'artillerie, et elle ne fut troublée que par quelques escarmouches, faute essentielle que commit encore le marquis de Mantoue.

L'avant-garde, sous les ordres du maréchal de Gié, était composée de quatre cents lances, de quelques Suisses, de trois cents archers à pied, de quelques arbalétriers à cheval de la

garde du roi, et de la plus grande partie de l'infanterie. Le roi, armé de toutes pièces, marchait avec le corps de bataille. L'arrière-garde, suivie du bagage, était confiée au comte de Foix, père du célèbre Gaston; et, suivant l'usage de ce temps, ces trois corps marchaient à de très-grandes distances l'un de l'autre.

L'armée française ne pouvant se déployer dans la plaine trop étroite de San-Andrea, descendit le long de la rive gauche du Taro. Lorsque son avant-garde fut arrivée à la hauteur du camp des Italiens, elle fut attaquée par les troupes du duc de Milan qui fondirent rapidement sur elle pendant que le marquis de Mantoue, après avoir pourvu à la sûreté de son camp, passait plus haut le torrent pour tourner l'arrière-garde sur laquelle il vint tomber avec un escadron de six cents hommes d'armes, cinq mille fantassins, et un gros de stradiots et d'autres chevaux légers. Il laissait sur l'autre rive un corps de troupes considérable sous le commandement d'Antoine, fils naturel de l'illustre Frédéric Montefeltro, duc d'Urbin, auquel il prescrivit d'attendre de nouveaux ordres pour venir le joindre. Enfin une partie de sa cavalerie légère devait aller prendre les Français en flanc, pendant que le

reste des stradiots, traversant le Taro vis-à-vis Rocca-Lazzone, s'emparerait du bagage que la pénurie de troupes ne permettait pas au roi de faire garder. Charles ayant vu le mouvement du marquis de Mantoue, fit marcher sur-le-champ son corps de bataille au secours de l'arrière-garde, et il se précipita lui-même avec tant de diligence à la tête d'un seul escadron, que, dès le commencement de l'action, il se trouva aux premiers rangs. La mêlée s'engagea bientôt, et le combat se soutint de part et d'autre avec une égale ardeur. La terre fut en un instant jonchée d'hommes et de chevaux, l'acharnement fut porté à son comble, et les Italiens, encouragés par leur grand nombre, et sur-tout par l'exemple du brave Gonzague qui était présent par-tout, allaient peut-être remporter l'avantage, lorsque le corps de bataille vint mettre fin aux dangers que le roi courait personnellement, et lui rendit l'espérance.

Pendant ce nouveau choc qui fut terrible, les stradiots pillaient le bagage au lieu de l'enlever militairement, et traversaient le torrent avec les mulets, les chevaux et les autres équipages.

A la vue de leurs compagnons chargés de

butin, tous les stradiots destinés à pénétrer dans la ligne française par les ouvertures que le choc des lances y avait faites, coururent au pillage, et entraînèrent avec eux l'infanterie et la grosse cavalerie. Les Italiens affaiblis, et vainement soutenus par l'intrépidité de leur général, se trouvèrent enfin acculés contre le torrent qu'ils furent contraints de repasser en désordre, et ils rejoignirent le corps d'Antoine de Montefeltro qui n'avait fait aucun mouvement parce que Rodolfe, oncle du marquis de Mantoue, avait été tué en lui portant l'ordre d'avancer.

L'avantage se décidait en faveur des Français à l'arrière-garde et au centre; le succès de l'avant-garde avait encore été plus rapide. Elle avait répondu à la première attaque des Milanais par une charge si impétueuse, qu'ils avaient regagné à la hâte le gros de leur armée. Le maréchal de Gié avait pu les poursuivre; mais voyant sur l'autre rive un corps de gens d'armes en bataille, il avait cru prudent de ne point permettre à sa troupe de se disperser, et il avait attendu dans une belle contenance l'arrière-garde et le corps de bataille.

Ce combat, qui ne dura que le court espace d'une heure, fut néanmoins l'un des plus meur-

triers qui eût eu lieu depuis long-temps en Italie, quoique l'artillerie n'y ait presque point eu de part. La perte des Français fut à peine de deux cents soldats; mais celle des Italiens monta à trois mille quatre cents hommes, dont plus de trois cents gens d'armes, et beaucoup d'officiers de distinction.

Camille Vitelli, Trivulce et la Tremouille avaient particulièrement contribué au gain de cette bataille dans laquelle venait de se distinguer, à l'âge de vingt ans, ce Pierre du Terrail, cet immortel Bayard, auquel sa bravoure et ses vertus devaient acquérir, un jour, le titre de *Chevalier sans peur et sans reproche.*

Le marquis de Mantoue, au courage duquel nous devons cependant rendre hommage, les généraux vénitiens et les écrivains qu'ils payèrent, affectèrent d'assurer que les Français avaient été battus : il y eut même à Venise des feux de joie pour célébrer la victoire; mais les suites de cette bataille réduisirent à leur juste valeur les démonstrations des Italiens qui ne purent empêcher l'armée française de poursuivre sa route au milieu d'un pays ennemi, de parcourir le territoire de cinq forteresses, de traverser deux rivières profondes, de se tenir constamment dans l'abondance

de toutes les provisions, sans éprouver, pendant ce trajet, la perte d'un seul homme.

Charles, malgré l'infériorité de ses troupes, leur épuisement et les escarmouches réitérées des Milanais, parvint jusqu'aux portes d'Alexandrie, laissa sur sa gauche les champs de Marengo que les Français devaient immortaliser trois cents après, alla passer à gué le Tanaro, et entra dans Asti huit jours après la bataille de Fornuovo.

Déterminé à ne quitter l'Italie qu'après avoir fait lever le siége de la célèbre Novare, il fit camper sa petite armée victorieuse, et s'occupa de son recrutement.

Novare où se trouvait renfermé le duc d'Orléans, était pressée par les troupes du duc de Milan, auxquelles venait encore de se joindre l'armée des confédérés.

D'ailleurs, par l'imprévoyance du duc d'Orléans et par l'avide rapacité de ses officiers, la place était entièrement dépourvue de vivres et de munitions. Aussi le marquis de Mantoue et Galéas de San-Severino s'étaient contentés d'occuper toutes les avenues de la place, de se rendre maîtres des châteaux voisins, et ils ne voulaient point commettre aux hasards d'un nouveau combat la possession d'une ville dont

il semblait que la famine leur allait bientôt ouvrir les portes.

Cependant le roi pressait avec ardeur l'arrivée des nouvelles levées qu'il avait ordonnées en France, et faisait venir dix mille Suisses, la seule infanterie qu'on pût alors opposer aux lansquenets employés par les ennemis. Il avait passé le Pô, et il était venu jusqu'à Trino pour profiter des bonnes dispositions de la duchesse de Savoie, marquise de Montferrat et tutrice de son fils. Cette princesse en effet ouvrit à Charles les portes de Verceil (Vercellæ), et augmenta ainsi les inquiétudes des alliés, en fournissant au roi le moyen de pouvoir jeter plus facilement des secours dans Novare.

Pendant que ce prince partageait son temps entre les soins qu'exigeaient cette guerre et ses fréquens voyages vers les rians coteaux de Chiéri où il allait revoir la belle Anne Soréla, ses capitaines, abandonnés à leurs propres forces, disputaient avec beaucoup de gloire et peu de succès le royaume de Naples à l'infatigable Ferdinand.

L'incertitude des Génois et cette inconstance que tous les historiens s'accordent à leur reprocher, avaient fait échouer l'expédition hasardée sur Gènes, et même les galères du roi

avaient été brûlées par François Spinola, dit le Maure.

Mais, dans le royaume de Naples, le brave d'Aubigny chargé de défendre la Calabre, osait se mesurer avec le célèbre Gonzalve (Ferdinand d'Aguilard), dit de Cordoue, que le roi d'Espagne avait envoyé sous le prétexte de secourir le roi de Naples, mais avec un dessein plus ambitieux et beaucoup moins désintéressé.

Ferdinand lui-même marchait avec le grand capitaine, et l'armée de Siciliens, d'Espagnols et de Napolitains qu'ils commandaient avait déjà soulevé la plus grande partie du royaume. Déjà Rheggio était tombée en leur pouvoir, lorsque d'Aubigny les ayant rencontrés près de Seminara, n'hésita point à les attaquer.

Un courage égal de part et d'autre, la présence de Ferdinand et de Gonzalve d'un côté, et de l'autre une discipline plus sévère, et l'activité de d'Aubigny balancèrent pendant quelque temps la victoire; mais enfin elle se décida encore une fois pour les Français, et la déroute de Ferdinand fut complète. Ce prince dut la vie au dévouement héroïque de l'un de ses anciens pages, et s'étant réfugié à Palmi, il se rembarqua pour la Sicile, dans la résolution de faire bientôt de nouvelles tentatives. Gon-

zalve avait gagné Rheggio à travers les Apres-Monts, et là il se préparait à venger son parti et sa gloire.

On vit bientôt Ferdinand sortir de Messine avec une flotte de quatre-vingts bâtimens commandée par l'amiral espagnol, marin plein de bravoure et d'une expérience consommée.[1] Ces vaisseaux ne portaient, il est vrai, presque aucune troupe de débarquement; mais, par cet appareil, le prince s'empressait de maintenir les intentions favorables du plus grand nombre des Napolitains qu'aurait pu refroidir le bruit de sa dernière défaite. En effet, il n'eut pas plutôt mouillé dans la rade de Salerne, que cette ville et toutes les places situées le long de ce golfe se déclarèrent en sa faveur. Naples elle-même ne fut contenue que par la fermeté des Français dont le commandant toutefois n'osa point tenter l'entreprise qui lui fut suggérée contre la flotte de Ferdinand. Celui-ci retiré à l'île d'Ischia, et voulant seconder le mouvement que préparaient ses partisans, vint descendre entre Naples et le Vésuve, à l'embouchure du Sébéto.

[1] Les historiens ne s'accordent point sur son nom. Les uns l'appellent Villamiarmo, les autres Ricajencio, ceux-ci Villamarino.

Montpensier, aussi imprudent alors qu'il avait été irrésolu la surveille, se précipita hors des murs, avec presque toutes ses troupes, pour voler au-devant de l'ennemi, abandonnant ainsi la place à la merci des conjurés qui saisirent avidement cette occasion favorable et inespérée.

Bientôt la populace, soulevée au son du tocsin, s'empare des portes en faisant retentir avec acclamation le nom de Ferdinand.

Les Français surpris d'une révolution qu'il était si facile de prévoir et de prévenir, et désespérant de se soutenir entre deux attaques également vigoureuses, se replièrent sur leur gauche, et faisant le tour de la ville, ils allèrent, par un chemin long et presque impraticable, gagner le château neuf et s'y renfermer. C'est là qu'après de vains efforts pour prendre la ville, ils résolurent d'attendre de nouveaux secours.

Cependant presque toutes les autres places se soumettaient à Ferdinand, les unes réduites par la force des armes, les autres ouvertes par la révolte des habitans, celles-ci livrées par la lâcheté de ceux auxquels le commandement en avait été confié.

La flotte expédiée de Villefranche, et qui

portait aux Français des secours en vivres et en hommes, étant conduite par un officier fort estimé des troupes de terre, mais peu expérimenté dans la marine, ne put aborder. La brave garnison des châteaux de Naples, en butte à des attaques multipliées et aux horreurs de la famine, se vit donc contrainte de capituler presque dans le même temps où Alphonse venait de finir à Messine une carrière commencée dans les armes avec gloire, et terminée dans le froc avec ignominie.

Malgré toutes les mesures qu'avaient prises les alliés, et particulièrement le duc de Milan, pour presser la reddition de Novare, resserrer la garnison, intercepter ses fourrages, ses convois et les secours que Charles s'efforçait d'y jeter, on crut devoir recourir à d'autres moyens, et le pape consentit volontiers à jouer une comédie ridicule. L'un de ses massiers vint solennellement signifier au roi l'ordre de quitter l'Italie avec son armée, sous peine d'être frappé des foudres du Vatican, et d'être sommé de comparaître à Rome. Ces armes déjà usées devaient avoir bien peu de valeur dans la main d'un homme aussi corrompu que l'était Borgia. Charles répondit qu'il s'étonnait que le saint père qui n'avait pas voulu l'attendre lorsqu'à

son retour de Naples il avait desiré lui baiser les pieds, le pressât si fort actuellement de se rendre auprès de lui; qu'au reste, il travaillait à obéir à ses ordres; qu'il le priait seulement d'avoir un peu de patience, et de l'attendre à Rome, afin que son voyage ne fût pas inutile.

L'activité du marquis de Mantoue était plus utile aux alliés que les menaces d'Alexandre. Le duc d'Orléans était réduit à la plus affreuse nécessité. Sa brave garnison soutenait, avec un courage dont il donnait l'exemple, la famine et les maladies que ce fléau traîne à sa suite, et lorsque entièrement épuisée, elle voyait en frémissant approcher le terme de sa résistance, le hasard fit ouvrir des conférences pour la paix.

Pendant que Charles concluait à Trino, avec les Florentins, un traité qui paraissait déterminer le sort de Gènes et de Pise, ainsi que des places occupées par les Français dans le territoire de Florence, et pendant que ce traité procurait au roi un subside de 300,000 ducats, il envoyait à Casal un commissaire chargé de pourvoir à la sûreté du Montferrat et à la tutelle du jeune Guillaume dont la mère venait

de mourir. Ce commissaire adroit saisit l'occasion de s'aboucher avec les envoyés du marquis de Mantoue, venus pour faire des complimens de condoléance. Il leur vanta les avantages que procurerait aux Français et aux Italiens une paix solide, et la gloire qui rejaillirait sur ceux qui en auraient jeté les premiers fondemens. Ces ouvertures furent mutuellement accueillies, et une trève de quelques jours prépara les conférences qui s'établirent entre les commissaires du roi, ceux des Vénitiens et ceux du duc de Milan.

C'était la généreuse garnison de Novare qui prenait le plus d'intérêt à la signature de cette trève. Elle put sortir avec honneur d'une place qu'elle avait glorieusement défendue et qu'elle confia aux habitans, sous le serment de ne la remettre à aucun des deux partis sans le consentement de l'autre.

Les articles du traité définitif furent bientôt dressés. Les prétentions du duc d'Orléans sur le duché de Milan n'y étaient point ménagées; mais la restitution des places prises de part et d'autre, la soumission de Gènes, la liberté des prisonniers, la réduction des dettes contractées par le roi, étaient à peu près les seuls avan-

tages que l'on pouvait raisonnablement exiger aux approches de l'hiver, avec une cavalerie affaiblie par les maladies et par la désertion, une infanterie composée de stipendiés étrangers toujours prêts à se mutiner pour leur paie, des caisses entièrement vides, et vis-à-vis d'une armée très-nombreuse, bien entretenue, parfaitement retranchée.

Au reste, le desir de la paix et du repos se manifestait de toutes parts, et Charles n'hésita point à faire prévaloir dans son conseil les avis qui se prononcèrent pour la pacification.

La paix fut conclue à Verceil entre le roi et le duc de Milan; les Vénitiens eurent un délai de deux mois pour y accéder, et Charles ne perdit pas un moment pour reprendre le chemin de la France avec une précipitation qui ressemblait à une déroute. On dit qu'il craignait que les Suisses, arrivés depuis quelques jours, ne se saisissent de sa personne pour garantie du paiement de trois mois entiers de solde qu'ils réclamaient, sous prétexte que Louis XI avait accueilli leurs prétentions dans des circonstances semblables. Au défaut de la personne du roi, ils s'emparèrent des capitaines

français qui les avaient amenés, et l'on fut obligé de souscrire à leurs demandes.

Trivulce avait été nommé gouverneur d'Asti dont presque toute la garnison se débanda. Charles, en repassant les monts, jeta à peine un regard sur cette Italie si rapidement conquise, et qu'il ne devait plus revoir ; à peine se souvint-il de ces braves auxquels il avait abandonné la défense de son royaume de Naples.

Pendant que la légéreté de son caractère, et peut-être les conseils insidieux de quelques courtisans vendus aux ennemis, retenaient le roi à Lyon, et l'occupaient de joutes, de galanteries et de tournois, la trahison du duc de Milan, la politique des Vénitiens, l'épuisement des Florentins, l'opiniâtreté des confédérés et la persévérance de Ferdinand, enlevaient aux Français en Italie leurs dernières ressources.

Il est vrai que les généraux délaissés dans les états napolitains avaient redoublé d'ardeur et de dévouement. Persi avait remporté un avantage signalé sur Thomas Caraffe, à Eboli, dans la principauté citérieure ; mais il n'avait pas su ou n'avait pas voulu profiter de la victoire. Montpensier s'étant embarqué la nuit avec

deux mille cinq cents hommes, était descendu à Salerne, lorsque l'armée française était déjà campée près de Nocera, et que l'actif Ferdinand occupait la plaine de Sarno, à l'est du Mont Vésuve. La proximité des deux partis qui se trouvaient ainsi à quatre milles l'un de l'autre, semblait annoncer un dénouement très-prochain; mais leurs troupes étant à peu près d'égales forces, chacun d'eux craignait de s'abandonner au hasard d'un combat qui eût été décisif. Le temps se passa donc en escarmouches, et un détachement de Napolitains venait d'échouer et de périr à l'attaque du château de Giffone, près San-Severino, lorsque les renforts envoyés par le pape, contraignirent les Français à s'écarter de Nocera qui tomba au pouvoir de Ferdinand, et qui devint en un instant le sanglant théâtre des vengeances les plus féroces. (1495)

Dans ces entrefaites, Montpensier avait rejoint l'armée, et il l'avait conduite à Ariano dont il s'était emparé. Ferdinand avait été forcé d'abandonner la principauté citérieure, et d'aller attendre à Monte-Fusculo, près de Bénévent, les secours que lui avaient promis les confédérés.

Les hasards de la guerre s'étaient de même balancés dans la Pouille et dans les Abruzzes; mais l'argent étant venu à manquer aux Français, et la longue maladie de d'Aubigny ayant interrompu ses exploits, le parti napolitain prit quelque avantage. Cependant les finances de Ferdinand n'étaient pas dans un meilleur état, et il acheta des Vénitiens de nouveaux subsides en hommes et en argent. Venise, en assistant son allié, ne perdait pas de vue ses intérêts, et Ferdinand fut obligé de lui engager les cinq ports principaux qu'il possédait sur l'Adriatique. (1496)

Charles toutefois n'avait pu entièrement fermer l'oreille aux instances des ambassadeurs de Florence, et des envoyés de ceux des barons napolitains qui tenaient pour la France. On retraçait aux yeux de ce prince la rapidité de ses conquêtes, la gloire d'avoir paru à la tête de ses armées en Italie, et d'y avoir renouvelé le souvenir des anciens exploits de sa nation; on ne lui dissimulait point la honte qui rejaillirait sur lui de la perte d'un royaume si facilement conquis, et d'un si grand nombre d'illustres Français chargés seuls de sa défense. Le roi avait paru songer réellement à repasser

en Italie, et il avait même adopté des dispositions importantes. Trivulce devait retourner à Asti comme lieutenant général; le commandement de l'avant-garde allait être confié au duc d'Orléans que le roi se proposait de suivre immédiatement avec le reste de l'armée, et une flotte nombreuse devait être expédiée.

Au premier bruit de ces préparatifs, Ludovic Sforce connut de nouveau les alarmes, lui qui s'était fait donner le nom de *Fils de la Fortune* par une troupe de ces vils écrivains qui, s'il était possible, déshonoreraient les lettres, et que les hommes puissans rencontrent toujours sous leurs pieds. Mettant en œuvre tous ses artifices pour temporiser avec le commissaire du roi, le duc pressait l'empereur Maximilien Ier de passer en Italie. Ce prince vint en effet montrer sa faiblesse et ses irrésolutions, s'en retourna honteusement sans être entré dans Milan, et ne se signala que par le saccage d'un petit bourg de la Toscane.

Il semblait, à la vivacité avec laquelle Charles VIII avait repris ses projets sur Naples, que l'exécution allait suivre de très-près. Mais il était entouré d'hommes vendus au pape et au duc de Milan, mais il était jaloux du duc d'Or-

léans que les premiers succès devaient rendre maître du Milanais, mais sur-tout il était retenu par l'amour, aux pieds de l'une des filles attachées au service de la reine.

Des retards aussi préjudiciables entraînaient la perte des états de Naples, et sacrifiaient sans retour les plus braves guerriers. Ceux-ci avaient pourtant eu une occasion favorable de terminer heureusement la guerre, en s'emparant de la personne de Ferdinand dont les troupes s'étaient débandées pour s'abandonner au pillage de Fangeté di Monté-Forté.

Mais la trahison de ce même Persi qui, l'année précédente, avait négligé de poursuivre sa victoire près d'Eboli, sauva encore une fois le roi de Naples d'un danger imminent, et aggrava la triste position des Français. Persi, non content de s'opposer, comme l'un des premiers officiers de l'armée, au dessein vigoureux de Montpensier, alla jusqu'à détourner ouvertement les soldats de combattre, et à insinuer aux Suisses et aux Allemands de saisir ce moment pour réclamer une paie qu'on n'était pas en état de leur compter. Montpensier, contraint en outre de lever le siége de Circellé, s'avança vers Ariano, résolu de livrer bataille, seule

ressource qui restait alors aux Français. Mais Ferdinand qui n'ignorait ni la pénurie qu'éprouvaient ses ennemis, ni la rivalité qui divisait leurs généraux, ni le ressentiment que les peuples conservaient contre eux, se garda bien d'accepter le combat. Il ne s'occupa qu'à les harceler, à choisir de bonnes positions, à leur couper les vivres, et à leur disputer même le courant des eaux. Il mit tant d'habileté dans l'exécution de ce projet, qu'il les contraignit d'abandonner, pendant la nuit, le camp où ils s'étaient retranchés sous Casalalboré au nord-ouest d'Ariano, et de se retirer vers la Pouille où ils espéraient trouver plus facilement de quoi subsister. Ferdinand s'étant mis à leur poursuite pendant un jour entier, et désespérant de les atteindre, se jeta sur Gesualdo qui lui fut livré par trahison; c'était le même poste qui avait soutenu un siége de quatorze mois contre les Français. Ceux-ci, dans leur retraite, s'étaient amusés à piller la ville d'Atella, et, lorsqu'ils eurent été presque aussitôt forcés de s'y enfermer, cette place ne put leur procurer aucune ressource. L'habile Ferdinand, fidèle au plan qu'il avait adopté, éleva des lignes de contrevallation, s'empara de tous les postes

voisins, brûla les moulins, ferma tous les passages. Le pillage qui n'avait enrichi que quelques officiers, n'avait point fourni à la caisse militaire les moyens de faire la *montre* des troupes allemandes. Elles passèrent à la solde du roi de Naples, et cette défection que le bon ordre eût prévenue, acheva de ruiner les affaires des Français.

Gonzalve, dans la Calabre, ne les poursuivait pas avec moins de succès. Maître à Castrovillari de la grande route qui conduit de Salerne à Conzenza, il avait appris que plusieurs barons postés à Laïno sur la rivière de Sapri qui sépare la Calabre de la principauté, se proposaient de venir l'attaquer, et il avait résolu sur-le-champ de les prévenir et de les surprendre. Il partit donc un peu avant la nuit, laissant à sa gauche la grande route et les postes que les barons avaient à leur disposition; il prit un chemin difficile à travers les montagnes, dirigea son infanterie le long de la rivière, avec ordre de s'emparer du pont qui communiquait du bourg au château de Laïno, et ayant traversé la rivière à gué avec sa cavalerie, il se jeta sur le bourg avant le lever du soleil. La sécurité dans laquelle les barons s'é-

taient endormis entraîna leur perte. Ceux qui essayèrent de regagner le château trouvèrent le pont coupé par leur ennemi, et ce coup de main décida du sort de la Calabre et bientôt de tout le royaume. Gonzalve, en effet, ayant rejoint Ferdinand devant Atella, les Français dénués de toutes ressources, ne purent tenir plus long-temps devant les Napolitains, les Vénitiens et les Espagnols réunis, et Montpensier signa une capitulation non seulement pour Atella, mais encore pour les autres places qui, dans le royaume, étaient gardées par les officiers dépendans de son commandement.

L'amnistie des barons et des autres seigneurs fut religieusement stipulée, et la valeureuse garnison d'Atella fut conduite jusque sur le golfe de Naples, à Castel-à-Maré di Stabbia, et dans les ports de Baïes et de Pouzzol.

De vains prétextes retardèrent long-temps l'embarquement garanti par la capitulation, et ce fut près des ruines magnifiques de deux villes autrefois célèbres, que périrent dans la misère et dans un abandon criminel le chef et les débris d'une armée long-temps victorieuse.

Les généreux d'Aubigny, Gratien des Guer-

res, Charles de Sanguin et Dom Julien, furent les derniers à se rendre. Mais Tarente, Gaëte et Monte di San-Angelo qu'ils avaient si vaillamment défendus, suivirent enfin le sort des autres places. Tout allait donc être entièrement soumis à Ferdinand, lorsque ce prince belliqueux mourut, et sembla s'ensevelir dans son triomphe.

Il eut pour successeur son oncle Frédéric III, auquel un sort bien différent était destiné. Dans l'espace de trois ans, la couronne de Naples avait passé sur la tête de six rois; car on peut y comprendre celui d'Espagne au profit duquel Gonzalve retenait les conquêtes qu'il venait de faire dans la Calabre.

Charles VIII, malgré son indifférence et l'attrait des plaisirs, ne put apprendre sans un sentiment de honte les dernières nouvelles de Naples. Ce roi qui, si long-temps, avait négligé d'envoyer les secours qu'il devait à tant de vaillans guerriers, qui avait abandonné la république de Florence son alliée, à tout le ressentiment des confédérés, et la famille des Ursins à l'avarice du pape, songea, comme pour venger sa gloire, à une nouvelle expédition sur Gènes et sur Savone.

Il est vrai que ses armes avaient repoussé avec un prompt succès l'irruption faite par le roi d'Espagne dans le Languedoc, et il avait dû ce rapide avantage à l'artillerie dont le service était déjà plus perfectionné en France que chez aucun de nos voisins; mais un armistice de quelques jours, suivi bientôt d'une trève de plusieurs mois, empêcha les hostilités de produire un résultat important.

Les préparatifs de la nouvelle expédition parurent jeter encore un grand effroi dans l'ame de Ludovic; et, en effet, le duché de Milan se trouvait plus menacé que Gènes où les troubles intérieurs étaient pour lors appaisés, et que pouvaient puissamment défendre les flottes réunies de cette république, de Venise et de Frédéric.

Trivulce, d'ailleurs, lieutenant général de Charles VIII en Italie, semblait plus fidèle aux instructions secrètes du duc d'Orléans, que soumis aux ordres formels du roi. Le duc que la mort prématurée du jeune dauphin avait rendu héritier présomptif de la couronne, et qui se voyait encore rapproché du trône par la santé chancelante de Charles, n'avait pas eu de peine sans doute à faire épouser ses in-

térêts personnels à un général étranger dont la fortune allait dépendre incessamment de sa volonté.

Cependant Trivulce n'osa point afficher une désobéissance ouverte. Après s'être emparé de Novi comme d'une place qui coupait la communication entre Gènes et Milan, et après avoir enlevé l'important château de Bosco à trois lieues d'Alexandrie, il affecta de ne point suivre le cours de ses avantages, et il fournit aux Vénitiens et à Ludovic, ce favori de l'inconstante fortune, le temps de se reconnaître. Baptistin Frégose et le fameux cardinal de Saint-Pierre aux Liens n'étant point secondés, comme ils devaient l'être par Trivulce, échouèrent devant Gènes et devant Savone. La pénurie des fonds se fit encore sentir; la division entre les généraux français ne permit aucun ensemble dans les opérations; et les confédérés rentrèrent en possession de Novi, de Bosco et des autres places conquises par les Français auxquels il ne resta plus que quelques postes dans le marquisat de Final, sur la rivière du Ponent.

L'Italie, à cette époque malheureuse, n'avait point à gémir seulement sur le fléau de la guerre. Des crimes qui ne trouvaient leur ex-

cuse dans aucun préjugé, pesaient encore sur cette terre désolée.

A Rome, on voyait un pape se déclarer le rival de ses deux fils amans de leur sœur que son propre père avait enlevée successivement à deux maris; et tant de forfaits venaient d'être couronnés par un fratricide. A Florence, des citoyens illustres étaient condamnés à cause de leur attachement à la famille des Médicis. Pour répondre à l'appel au peuple qu'ils avaient interjeté en vertu d'une loi existante, on hâtait le moment de leur supplice, et la mort les frappait, pendant le silence de la nuit, dans l'enceinte de leurs cachots. Un moine même, le véhément Savanarole expiait dans les flammes le crime d'avoir tonné contre les infamies de la maison Borgia.

(1498) Charles cependant venait de mourir, laissant après lui la réputation d'un prince vaillant dans les combats, insouciant dans les conseils, généreux envers ses ennemis, facile, faible même avec ses courtisans. Il dut à la nature son indolence extrême, et à la sombre politique de son père sa profonde ignorance.

L'avénement de Louis XII au trône, en multipliant les prétentions du roi de France, appor-



tait quelques changemens dans les dispositions de la plupart des puissances d'Italie, et c'était encore en vain que ces belles et malheureuses contrées soupiraient après la paix et le repos.

Mais reposons un moment nos regards sur la confédération anséatique formée dès l'an 1164, et parvenue au comble de sa gloire et de sa puissance à la fin du quinzième siècle.

Le commerce et l'industrie si actifs au midi de l'Europe, entre les mains des républiques italiennes, étaient entravés au nord par des pirates féroces, et par des seigneurs avides et ignorans. Les uns et les autres trouvaient plus commode de piller les villes commerçantes et de s'approprier leurs richesses, que de rechercher et d'employer les moyens d'en acquérir de semblables. Quelques marchands, pour défendre leurs propriétés et pour résister au prétendu *droit manuaire*, mieux nommé *droit du poing* (faustrecht), formèrent une union (hanse) entre eux. Les villes de Hambourg, de Lubeck, de Brême et autres fondèrent ensuite une véritable confédération qui devint si respectable et si imposante qu'elle força les princes même à reconnaître ses droits, ses priviléges et son indépendance.

Vers le milieu du quatorzième siècle, cette belle confédération put soutenir une guerre avantageuse contre le roi de Danemarck, Waldemar III, et, soixante-dix ans après, elle arma deux cent cinquante vaisseaux et douze mille hommes. Elle devint une ligue redoutable dans laquelle on put compter, en 1494, jusqu'à quatre-vingts villes célèbres de toutes les parties de l'Europe.

Mais l'Amérique ayant été découverte, et les Portugais ayant doublé le Cap de Bonne-Espérance, le commerce dut prendre une autre direction. Le brigandage cessa d'être soutenu par les princes, et la *ligue anséatique*, n'ayant plus le même motif et ne trouvant plus les mêmes ressources, s'affaiblit à l'époque où les peuples connurent le prix d'une civilisation dont elle avait hâté les progrès.

Tous les arts avaient éprouvé l'influence de cette civilisation, et nous avons pu reconnaître par la conduite du maréchal de Gié, par celle du marquis de Mantoue, par les combinaisons de Gonzalve et du roi Ferdinand, que l'art militaire se perfectionnait d'une manière bien remarquable depuis le milieu de ce siècle.

Déjà l'on commençait à revenir de ce vain

point d'honneur de *donner toujours bataille*, et que Fabius presque seul, chez les Romains, avait eu la grandeur d'ame de dédaigner. Déjà l'attaque et la défense des places devenaient un art qui n'avait pu naître que depuis l'établissement d'une infanterie régulièrement organisée. La gendarmerie n'était encore formée que sur une seule ligne, et sans intervalles déterminés entre les escadrons; mais sa première charge avait de l'ensemble, et son premier choc était redoutable. La formation et l'armement des archers anglais qui influèrent le plus dans les terribles combats de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, sont dignes de fixer l'attention des temps les plus éclairés. Enfin si les vieux capitaines avouaient encore qu'ils ignoraient l'art d'empêcher le désordre et la confusion parmi leurs nombreux soldats, et si l'indépendance affranchissait chaque chef de bandes de l'autorité du général, et faisait marcher chaque enseigne séparément, du moins les troupes commençaient à fortifier des camps, et à s'exercer, pendant la paix, aux manœuvres qu'il est nécessaire d'exécuter en présence de l'ennemi. Ce fut Louis XI qui, en 1479, donna le premier un si grand exemple. Sa pro-

fonde politique lui avait sans doute fait entrevoir dans l'avenir le résultat de cette belle innovation négligée par ses successeurs, que le génie militaire de Frédéric devait créer de nouveau, et s'approprier au milieu du siècle dernier.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE

DU LIVRE CINQUIÈME.

Situation de l'Europe à l'époque du couronnement de Louis XII. — Ce Prince fait valoir ses prétentions sur le royaume des deux Siciles et sur le duché de Milan. — Il envoie une armée en Italie, après s'être lié avec le duc de Savoie, le Pape et les Vénitiens. — Siége, prise et pillage d'Alexandrie. — Conquête du Milanais. — Soumission de Gènes. — Ludovic opère un soulèvement dans le Milanais. — Il est trahi par les Suisses, et livré aux Français. — Projet de partage du royaume de Naples. — Exploits militaires du Cardinal Borgia. — Pillage de Capoue : des Religieuses sont publiquement vendues, et achetées pour le sérail du fils du Pape. — Trait mémorable de Piété filiale. — Conquête du royaume de Naples. — Rivalité entre les Espagnols et les Français. — — Bataille de Cérignoles. — Mort d'Alexandre VI. — Bayard. — Louis XII, dupe de la perfidie de Ferdinand, voit ses troupes entièrement chassées du royaume de Naples par le Grand Capitaine.

LIVRE CINQUIÈME.

Depuis 1498 jusqu'en 1509, Ère Vulgaire.

Le trône de France était occupé par le prince qui, dix ans auparavant, s'était armé contre Charles VIII. Louis alors duc d'Orléans, fait prisonnier à la bataille de Saint-Aubin, n'avait dû la vie qu'au zèle de Jeanne de France, sa femme, qu'il répudia cependant après vingt-cinq ans de mariage, pour épouser la veuve du roi, son prédécesseur. La reine Anne devait la singularité de sa destinée à la possession du duché de Bretagne, qu'il était si important de conserver à la couronne de France.

On ne peut parler de la bataille de Saint-Aubin, sans retracer en même temps le mot de Louis XII qu'on cherchait à aigrir sur le trône, contre La Tremouille qui l'avait fait prisonnier. « Le roi de France, dit le monarque, « n'est point chargé de venger les querelles du « duc d'Orléans...... » Ce prince, en confiant depuis à La Tremouille les expéditions les plus importantes, prouva que cette maxime était réellement gravée dans son cœur.

Lors de l'avénement de Louis XII, Alexandre VI continuait de déshonorer le saint siége. Le féroce Bajazet II n'était point encore empoisonné par son fils Sélim plus féroce que son père, et qui devait lui succéder, au préjudice d'Achmet.

L'avare Henri VII régnait en Angleterre. Les royaumes de Danemarck, de Suède et de Norwége se trouvaient réunis dans la main de Jean, fils de Christiern II. Les Welikeknèz, ou grands chefs de Russie, commençaient à soumettre, à leur tour, les princes tartares qui les avaient si long-temps retenus sous le joug. L'empire d'Occident ou plutôt d'Allemagne était gouverné par ce Maximilien Ier qui avait commencé sa carrière militaire d'une manière brillante en Artois; qui avait ensuite tenté, sans succès, une expédition en Italie; qui, après avoir épousé la riche Bourgogne et les dix-sept provinces des Pays-Bas, essaya vainement d'épouser la Bretagne, mais réussit à marier son fils à la couronne[1] d'Espagne. L'orgueilleuse noblesse de Bohême repoussait le

[1] La gravité de l'Histoire n'a pas dédaigné de conserver ce distique:

Bella gerant fortes, tu felix Austria, nube;
Nam quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.

frein que s'efforçait de lui imposer la maison d'Autriche, et la Hongrie était, pour la même cause, le théâtre sanglant de guerres interminables. La famille des Jagellons régnait sur ces fiers Polonais constamment harcelés par les Walaques et par les Turcs, eux que leurs divisions fatales devaient un jour effacer de la liste des nations; l'électeur de Brandebourg allait s'approprier la Prusse dont les habitans avaient été convertis, à coups de sabre, par l'ordre teutonique dont il était le grand-maître. Enfin la liberté réfugiée dans les montagnes de la Suisse, entendait encore prononcer son nom par quelques républiques d'Italie.

Ainsi que nous l'avons remarqué, Louis, outre ses droits à la couronne de Naples en sa qualité de roi des Français, en avait de particuliers sur le duché de Milan, du chef de son aïeule Valentine fille de Jean Galéas Visconti, et sœur de Philippe Marie, dernier mâle de cette famille, dont le bâtard François Sforce avait usurpé l'héritage.

Louis ne tarda point à afficher ses prétentions, par les titres de roi des deux Siciles et de duc de Milan qu'il ajouta à celui de roi de France, et par la communication qu'il en donna au pape et aux républiques de Florence et de

Venise. Nous avons dit que les dispositions des diverses puissances d'Italie avaient subi un grand changement lors de la mort de Charles VIII. En effet, Louis XII par la maturité de son âge, son économie bien entendue, l'expérience qu'il avait acquise dans le métier des armes, et l'art avec lequel il savait presque toujours modérer ses mouvemens, qualités qu'il dut peut-être à ses longues disgraces, paraissait devoir être un ennemi bien autrement formidable.

Charles avait pu être long-temps amusé par les vaines négociations de la cour d'Espagne, mais il fallut qu'elle se prononçât avec Louis XII, et Gonzalve fut rappelé du territoire de Naples, lui et toutes ses troupes. Le pape, les Vénitiens, les Florentins cherchèrent, par des motifs différens, à conclure des traités avec le nouveau roi, et il n'y eut pas jusqu'au duc de Milan qui n'essayât de tenter un accommodement. Mais, outre la haine personnelle que Louis portait à ce prince, à cause de son arrogance dans la dernière guerre du Milanais, le roi voyait avec plaisir la rivalité qui s'établissait entre le duc et les Vénitiens à l'occasion de l'interminable guerre de Pise. Il voulait aussi profiter du ressentiment que témoignait

le pape contre Frédéric qui avait hautement refusé sa fille Charlotte qu'Alexandre VI demandait pour son bâtard, l'infâme cardinal-diacre César Borgia.

On vit donc Louis XII au contraire, combler le même Borgia d'honneurs et de richesses, lui donner le duché de Valentinois, et le marier à la sœur du roi de Navarre, malgré la juste répugnance de toute la maison d'Albret. Pouvait-il mieux témoigner sa reconnaissance pour la *bulle de divorce* qu'avait apportée l'ex-cardinal, et mieux flatter l'insatiable ambition d'Alexandre?

(1499) Cependant les affaires d'Italie lui faisaient sentir la nécessité de ne rien entreprendre au-delà des Alpes, avant d'avoir pris ses précautions avec ses voisins. Ses premiers soins, en effet, furent de confirmer la paix conclue entre son prédécesseur et le roi d'Angleterre, de traiter avec l'archiduc Philippe, de signer une trève avec l'empereur, et de renouveler son alliance avec les Suisses. Le moment lui parut alors favorable pour lier une confédération avec les Vénitiens dont la prudence si renommée cédait momentanément au desir de se venger de Ludovic, et à l'appât des promesses que leur faisait Louis d'étendre leur

territoire jusqu'aux bords de l'Adda. Le pape auquel on avait caché ce traité, voulut y être compris, moyennant les secours que lui garantissait le roi pour reconquérir les places de la Romagne dont quelques seigneurs s'étaient emparés à la faveur des troubles de l'Italie.

Ludovic voyant échouer en France ses négociations, ses offres, ses largesses et ses artifices, eut recours à l'empereur Maximilien, et même au grand seigneur qu'il détermina, selon l'opinion généralement répandue, à faire aux Vénitiens cette guerre si acharnée qui ne finit qu'en 1504.

Pendant ces tentatives, Louis XII accouru à Lyon, après avoir établi la vénalité des charges, pressait le départ de son armée, et dès la fin de juillet, ses troupes passèrent les Alpes sous les ordres de Louis de Luxembourg, comte de Ligny, de Robert Stuard-d'Aubigny, et du maréchal de Trivulce, filèrent dans le Piémont à la faveur d'un nouveau traité conclu avec le duc de Savoie, et vinrent camper aux environs d'Asti. Ludovic, peu certain des secours de l'empereur, et peu confiant sur les moyens de Frédéric, fortifiait à la hâte le fort d'Anone sur le Tanaro, et les places de Novare et d'Alexandrie, en même temps qu'il cherchait, mais

en vain, à s'attacher de nouveau le marquis de Mantoue qu'il avait imprudemment indisposé contre lui. Cet habile général était alors fort mal remplacé par Galéas-San-Severino auquel Ludovic avait confié seize mille hommes d'armes, quinze mille stradiots, dix mille hommes d'infanterie italienne, et cinq cents fantassins allemands, pour la conservation des places qu'il avait sur la droite du Pô. Galéas ne suivit que trop ponctuellement l'instruction qu'il avait reçue de ne point s'obstiner à tenir la campagne; mais il se conforma bien moins exactement aux ordres de défendre les forteresses avec opiniâtreté. En effet, l'armée française, alors composée de seize mille hommes d'armes [1] et de treize mille fantassins, dans le nombre desquels on comptait cinq mille Suisses, traînait à sa suite cinquante-huit pièces de canon. Ayant enlevé le château d'Arazzo, elle alla investir sur l'autre rive du Tanaro la place d'Anone,

[1] Il ne faut pas perdre de vue que chaque homme d'armes avait avec lui trois archers, un courtillier ou écuyer, et un page. Chaque compagnie de cent lances formait donc une troupe de six cents cavaliers, non compris les volontaires qui suivaient, à leurs dépens, ces compagnies dans l'espoir de devenir hommes d'armes. Une ordonnance de Louis XII (7 juillet 1498) porte même à sept hommes la lance formée.

si fréquemment victime des guerres de ce pays, et qui commande le chemin d'Asti à Alexandrie. San-Severino ne songea qu'alors à relever par des troupes aguerries la faible garnison d'Anone ; mais les Français que le marquis de Montferrat avait reçus dans Folizzano, rendirent impraticable l'exécution de son projet.

Dans l'espace de trois jours, le faubourg, la ville et la citadelle d'Anone tombèrent en leur pouvoir, et ils en passèrent la garnison au fil de l'épée. On a déjà vu que c'était ainsi qu'ils débutaient ordinairement à leur entrée dans l'Italie, afin de répandre au loin la terreur de leurs armes. Il n'en fallait pas tant pour épouvanter San-Severino qui alla s'enfermer, avec toute son armée, dans Alexandrie : les forces qu'il avait à sa disposition lui auraient cependant permis de donner beaucoup d'inquiétude aux Français. Ceux-ci, maîtres du cours du Tanaro, s'avancèrent à quatre milles d'Alexandrie, et entrèrent dans Valenza par la trahison du gouverneur astucieux même qui, vingt ans auparavant, avait livré à Ludovic une porte de Tortone qu'il gardait pour le jeune duc Jean Galéas Marie. Possesseurs de Valenza, sur la droite du Pô, les Français s'emparèrent bientôt de Bassignano sur la même rive, de Voghierra,

de Castel-Nuovo, de Ponte-Curone sur la droite du Tanaro, et enfin de Tortone, dont la ville et le château furent abandonnés par Antoine Palavicino. Ils purent alors investir Alexandrie qu'ils commencèrent à battre en brèche.

Cependant la rapidité de leurs succès avait fait perdre tout courage à Ludovic. Ce prince, si arrogant dans la prospérité, assembla le peuple dont il avait encouru la haine. Il protesta de son attachement pour ses sujets, il rappela que lui seul de tous les souverains de son temps, s'était assujetti à donner des audiences publiques où il accueillait toutes les réclamations; il promit de supprimer une partie des impôts; il s'efforça de faire redouter aux Milanais la domination des Français; il annonça l'arrivée prochaine des secours qu'il attendait et du roi de Naples, et des Suisses et de l'empereur; il sollicita l'affection des peuples, cette force irrésistible que méprisent les tyrans dans la prospérité, et qu'ils implorent dans l'infortune. Ludovic l'implorait en vain.

A l'est de ses états, le sort des armes avait favorisé les Vénitiens. Entrés dans la Ghierra-d'Adda, ils s'étaient emparés de Caravagio sous les murs de laquelle François Sforce les avait battus cinquante-trois ans avant, et qui venait

de donner naissance au célèbre et malheureux Polidore Caldara de Caravage. Maîtres des autres villes voisines de l'Adda, ils jetaient un pont sur ce torrent, lorsque le comte de Gajazzo que le duc de Milan leur avait opposé, reçut l'ordre de se rendre précipitamment à Alexandrie pour se joindre à Galéas. L'armée de Venise, à cheval sur l'Adda, poussait ses courses jusque sous les murs de la nouvelle Lodi fondée par l'empereur Frédéric Barberousse, tandis que Gajazzo ne construisait qu'avec lenteur le pont qui lui était nécessaire pour traverser le Pô. Il donnait ainsi aux Français, par insouciance ou par trahison, le temps d'enlever Alexandrie. A peine quelques portions des murailles de cette place étaient-elles entamées par leur canon, que Galéas, effrayé, s'évada pendant la nuit avec une partie de ses chevaux-légers, laissant le reste de ses troupes sans ordres et sans instructions. Les Français profitant du tumulte qu'occasionna la nouvelle de cette lâche défection, pénétrèrent dans la ville à la pointe du jour, la mirent au pillage, et firent prisonniers tous les soldats que Galéas avait abandonnés. Celui-ci montrait, dit-on, depuis ce honteux événement, une lettre par laquelle Ludovic réclamait sa présence dans

la capitale. Mais soit que cet ordre fût véritable, soit qu'il fût supposé par le comte de Gajazzo auquel on attribua cette fourberie, rien ne pouvait autoriser Galéas à déployer tant de bassesse et d'imprévoyance. Également desservi par un traître et par un lâche, voyant toutes ses villes se soulever, la forte Mortara et l'antique Pavie capituler, le peuple insulter sous ses yeux à son autorité, son propre trésorier tomber, en plein jour, sous les coups d'un assassin, le duc de Milan crut devoir songer à mettre sa vie en sûreté. Il quitta sa capitale en versant des larmes amères, et il dirigea ses pas vers Inspruck où il espérait trouver ce même Maximilien qu'il avait reçu, peu d'années avant, plutôt comme un officier de sa maison que comme un prince revêtu de la dignité impériale.

Ludovic n'était pas encore sorti de ses états, que Milan et toutes les villes de son duché traitèrent avec les généraux français auxquels Gènes même voulut aussi se soumettre. Celui que Ludovic avait préféré au petit nombre de ses fidèles amis pour lui confier le château de Milan qui passait alors pour imprenable, n'attendit pas même que sa forteresse fût honorée de quelques coups de canon ; cet infâme vint

en échanger les clefs contre une somme d'argent. Sa perfidie fut aussi odieuse aux Français que funeste au prince dont il trahissait la confiance, et qui se trouvait, dans l'espace de vingt jours, dépouillé de l'état florissant qu'il avait usurpé.

Louis s'empressa de venir prendre possession de sa conquête, et le peuple ne lui sut aucun gré de l'abolition de quelques impôts qu'il supprima en entrant dans Milan. Toujours aussi extrême dans ses espérances qu'exagéré dans ses craintes, ce peuple s'était flatté de ne plus payer aucune imposition.

Pise, pendant ces entrefaites, repoussait toujours avec courage et succès les fers que voulaient lui imposer les Florentins, et ceux-ci, dans leur aveugle fureur, punissaient par des tourmens et par la mort, l'illustre Paul Vitelli du malheur d'avoir échoué contre la glorieuse résistance des Pisans. Mais pour réussir dans son projet, Florence prenait un plus sûr moyen, et parvenant, à force de soumission, à conclure un traité avec Louis XII, elle achetait son appui contre la ville de Pise dont la liberté cependant avait été garantie par Charles VIII.

Tous les princes d'Italie se pressaient autour

du vainqueur, les uns pour le féliciter, les autres pour faire excuser leur ancien attachement envers Ludovic, tous pour assurer leurs propriétés ou leurs usurpations. Le pape n'oublia point, dans ces conjonctures, de réclamer l'exécution des promesses du roi qui donna effectivement des troupes au duc de Valentinois pour l'aider à mettre sous son obéissance particulière plutôt que sous l'autorité du saint siége, les principales villes de la Romagne. Yves d'Alègre et le Bailly de Dijon commandaient ces forces auxiliaires prêtées par le roi; leurs premiers efforts furent couronnés par des succès rapides.

Mais Louis XII ayant prorogé la trève avec l'empereur, et y ayant compris tout ce que la France possédait en Italie, était retourné dans son royaume, après avoir pris toutes les mesures qu'il avait cru convenables pour la conservation du Milanais. L'une de ces mesures, entièrement contraire au but qu'il s'était proposé, était la nomination de Trivulce au gouvernement de ce pays. Ce général italien, naturellement animé de l'esprit de parti, joignait à ses haines particulières une fierté insupportable qui éclipsait toutes ses belles qualités. Il soutenait, avec une partialité insultante, la

faction dont il avait été le chef; et les militaires français, trop assurés de l'impunité, révoltaient par leurs vexations et par leurs outrages, un peuple qui s'était empressé de les accueillir. L'expérience du passé ne les éclairait point, et le nouvel échec qu'ils allaient éprouver ne devait pas instruire davantage d'autres guerriers de la même nation.

Outre son imprudence dans le choix de Trivulce, Louis avait encore à se reprocher son départ précipité pour la France, et l'envoi accéléré des secours promis à César Borgia.

(1500) Ludovic, en effet, ne recevant de l'empereur que de belles promesses, mais étant bien informé de la disposition des Milanais que leurs vainqueurs avaient aliénés, résolut de tenter encore la fortune avec cinq cents hommes d'armes et huit mille Suisses qu'il avait levés. Il prévint même, par la rapidité de sa marche, les dispositions de Trivulce, l'approche des Vénitiens et le retour d'Yves d'Alègre. Franchissant les monts, traversant le comté de Chiavenna, se confiant aux eaux du lac de Como, et paraissant sous les murs de cette ville avec une portion de ses troupes, avant l'arrivée des renforts envoyés par Trivulce, il vit fuir devant lui les Français que

poursuivaient la haine des habitans. Ce ressentiment était un auxiliaire qui seconda puissamment les armes de Ludovic sous l'autorité duquel rentrèrent les villes de Milan, de Parme et de Pavie. Les peuples et les seigneurs accueillirent leur nouveau maître avec ces témoignages d'affection et de joie qui se renouvelaient à l'arrivée de chaque conquérant.

Le fier Trivulce avait cédé à l'orage. Trop certain de l'inimitié des Italiens, il s'était d'abord réfugié dans le château de Milan, et bientôt quittant ce poste défendu par d'Espi, il se dirigea vers Novare où ayant jeté quatre cents lances, il vint s'enfermer dans Mortara. Il était de la destinée des Français de faire plus facilement des conquêtes, que de les conserver. Ce que n'avait osé Trivulce dans le cœur du Milanais, quelques troupes vénitiennes l'exécutèrent sur les rives du Pô et de l'Adda. Plaisance et Lodi furent contenues par elles, Alexandrie et toutes les places du même côté ne firent aucun mouvement; le seul voisinage d'Asti leur en imposait.

De son côté, Yves d'Alègre averti par Trivulce, s'était séparé du duc de Valentinois; et traversant, avec assez d'ordre, les territoires de Parme et de Plaisance, il entra dans Tor-

tone à l'invitation des Guelphes dont les propriétés ne furent pas plus épargnées que celles des Gibelins. Après cette odieuse expédition, d'Alègre abandonné par ses Suisses que Ludovic avait gagnés, se retira dans Alexandrie.

Pendant que le duc de Milan, habile à profiter des circonstances, employait les prières et les promesses pour multiplier ses ressources; que, laissant le cardinal son frère devant le château de Milan, il emportait celui de Vigevano, après avoir passé le Tesin, et qu'il remontait vers Novare pour en former le siége, Louis XII plein de dépit, mettait la même activité dans ses nouveaux préparatifs. Les Vénitiens croyaient encore de leur intérêt de rester unis à la France, la bourse des Florentins lui était ouverte, et Gènes, volontairement soumise depuis quatre mois, s'étonnait elle-même de sa constance.

Ludovic et son frère étaient à peine rentrés dans Milan, que quinze cents lances, dix mille Suisses et six mille fantassins français étaient réunis à Mortara, sous la conduite de Ligny, de Trivulce et de ce Louis de La Tremouille dont Louis XII avait été le prisonnier. En même temps que ces généraux, peu d'accord entre eux, se dirigeaient vers Novare dont

Ludovic s'était emparé, ils ne négligeaient point les négociations secrètes pour ébranler la fidélité des capitaines suisses au service du duc de Milan. Ce dernier qui s'était arrêté au pied du château de Novare que défendait Bayard, au lieu de marcher droit à Mortara, vit les Suisses se mutiner, sous prétexte du paiement de leur montre, dans le moment où les Français l'investissaient, après avoir occupé le chemin qui conduit au Tesin. Ludovic furieux, veut sortir pour en venir aux mains avec l'ennemi; ses Suisses déclarent qu'ils ne peuvent, sans un ordre exprès des cantons, se battre contre leurs compatriotes; le duc les conjure au moins de vouloir bien le conduire en lieu de sûreté, ils refusent *pour ne pas*, disent-ils, *contrevenir à leur traité avec la France;* enfin il se trouve réduit à solliciter la faveur dangereuse de se confondre dans leurs rangs, déguisé et armé comme un de leurs soldats. C'est là qu'il fut reconnu et pris par les Français. Bientôt La Tremouille le fit partir pour Lyon où il réclama vainement la grace de voir le roi, et d'où il fut conduit d'abord au Lys de Saint-Georges en Berry, et ensuite dans le donjon que Louis XI avait fait bâtir à Loches. Cette prison fut le tombeau de Ludovic Sforce.

Ce prince y traîna les dix dernières années de sa vie, après avoir inquiété, par son ambition, l'Italie, la France, l'Espagne et l'Empire; après avoir usurpé la souveraine puissance par un assassinat, et s'être aliéné tous les cœurs par sa vanité, son infidélité dans ses engagemens, sa confiance dans son propre mérite, et sa jalousie contre l'habileté des autres. Le malheur qui s'appesantissait sur la tête de ce *Fils de la Fortune* avertissait les princes du danger des troupes auxiliaires que l'on multipliait sans aucune proportion dans les armées, et sans aucun ménagement pour les peuples.

Le cardinal Ascanio ne tarda point à partager le sort de son frère. Trahi par son parent et son ami dans le château duquel il prenait quelques instans de repos, en s'éloignant du Milanais, il tomba au pouvoir du sénat de Venise, et celui-ci, effrayé par la demande impérieuse de son allié, livra le cardinal entre les mains du roi qui le fit enfermer à Bourges, dans la même prison que lui-même avait occupée pendant deux ans : *exemple mémorable*, dit Guichardin, *qui montre assez quelle est l'incertitude de la condition humaine.*

L'armée de Ludovic fut bientôt dispersée après la chûte de son chef. Les soldats italiens

furent pris ; on facilita aux Allemands et aux Francs-Comtois qu'il avait amenés, les moyens d'opérer leur retraite, les Français ayant alors intérêt de ne point irriter ces deux nations.

Toutes les villes du Milanais suivirent promptement l'exemple de Milan qui envoya des députés au cardinal d'Amboise, pour implorer la clémence du roi. Toutes obtinrent leur pardon, et furent taxées à diverses sommes dont une partie leur fut remise par ce prince qui passait toutefois pour aimer beaucoup l'argent.

Ce goût paraissait raisonné chez Louis XII qui n'oubliait point la réponse de Trivulce auquel il avait demandé ce qu'il fallait pour faire la guerre avec succès. *Trois choses sont nécessaires*, avait dit Trivulce ; *la première de l'argent, la seconde de l'argent, et la troisième de l'argent.* L'art de s'en procurer sans exaction, et d'en raviver les sources en protégeant les arts et le commerce, et en inspirant la confiance, serait donc un des plus sûrs garans d'une supériorité constante.

Les Suisses ayant été congédiés après cette expédition aussi prompte qu'elle avait été heureuse, s'emparèrent de Bellizona sur le Tesin, au nord du Lac majeur, et qu'ils trouvèrent à leur convenance. Le roi aurait pu racheter

alors, pour une somme modique, cette place qui donnait aux douze cantons[1] une des clefs de la Lombardie, et qui devint, par la suite, bien fatale aux Français.

Cependant les succès rapides que Louis avait obtenus dans le Milanais étaient peu propres à modérer son ambition, et ce prince ne regarda ces triomphes que comme le prélude de la conquête du royaume de Naples, qu'il méditait. Mais deux considérations importantes suspendaient encore cette dernière expédition. D'un côté, l'empereur s'efforçait de faire prendre les armes aux électeurs et aux autres princes de l'Empire; de l'autre, on reconnaissait facilement que le roi catholique tenait un œil jaloux ouvert sur les projets de la France. Maximilien, malgré son indolence, n'avait pu apprendre sans dépit et sans honte le sort de Ludovic auquel il avait vendu si cher sa protection, et qui, dépouillé de ses états, languissait dans une obscure prison. Ferdinand qui voyait Louis XII maître du Milanais, desirait reprendre la négociation qui avait eu pour objet le royaume de Naples dont le partage lui convenait d'autant plus qu'il ne désespérait

[1] Le canton d'Appenzel ne se forma et ne s'unit aux autres qu'en 1513.

point de s'emparer, par la suite, de la portion que se seraient réservée les Français.

Telles étaient les dispositions de ces deux princes, lorsque le cardinal d'Amboise entreprit de se les concilier l'un et l'autre. Ne pouvant décider l'empereur à signer un traité de paix où fussent stipulées l'investiture du duché de Milan et la liberté d'attaquer le royaume de Naples, il proposa pour l'avenir le mariage du jeune duc de Luxembourg (depuis Charles-Quint) qui n'avait pas encore un an, avec la princesse Claude âgée de quinze mois, fille de Louis XII, et à laquelle il promettait le duché de Milan pour apanage. L'archiduc Philippe d'Autriche qui connaissait combien la guerre contre la France nuisait au commerce des Pays-Bas, et qui souriait à l'union projetée de son fils avec la jeune Claude, appuyait vivement la négociation; et, comme il eût été difficile de régler pour le moment, tous les articles d'un traité de paix, on arrêta une trève de plusieurs mois, et il n'y fut rien stipulé de relatif au royaume de Naples.

S'étant ainsi rassuré du côté de l'Allemagne, le cardinal offrit à Ferdinand le partage que ce prince politique feignit un moment de refuser, pour augmenter ses avantages et la sé-

curité du ministre. Enfin on convint mutuellement de l'expulsion de Frédéric, *pour empêcher*, disait-on, *que ses états ne fussent une porte toujours ouverte aux entreprises des infidèles.* D'après de si saints motifs, les deux monarques se firent réciproquement leurs parts, en laissant provisoirement aux Vénitiens les places maritimes qui leur avaient été données pour gage des sommes que l'avant-dernier roi de Naples leur avait empruntées. Louis, sous le titre de *roi de Naples et de Jérusalem*, devait posséder Naples, Gaëte, toute la terre de Labour, l'Abruzze entière, et la moitié du droit levé sur les bestiaux qui paissent dans les fertiles pâturages de la Pouille. L'autre moitié de ce droit qu'on appelait *douane de la Pouille*, et dont le total se montait alors à 100,000 ducats, était laissée à Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon, qui, sous le nom de *duc de Calabre et de Pouille*, devait posséder ces deux riches provinces.

Pendant toutes ces négociations que l'on tenait secrètes, le cardinal avait continué de fournir des troupes aux Florentins contre Pise, et au duc de Valentinois pour réduire la Romagne.

Ce dernier, maître de Pesaro, de Rimini,

avait envahi, par la trahison, presque tout le Val di Lamone. Mais il avait échoué, malgré les plus grands efforts, devant Faenza gouvernée cependant par un enfant, abandonnée de tous ses protecteurs, et défendue par le seul courage de ses habitans. Contraint d'en lever le siége, Borgia avait juré, en vomissant mille imprécations, de venir au commencement de la campagne suivante, emporter la place ou périr sous ses murailles.

Pise prolongeait sa glorieuse résistance, et Beaumont que les Florentins avaient demandé pour être à la tête des Français, n'avait point profité de l'affection que les Pisans témoignaient pour ces derniers. Il avait laissé ravitailler la place qu'il assiégeait, et ne sachant point prémunir son camp contre l'indiscipline, il avait vu toute son armée se débander, et reprendre en désordre le chemin de la Lombardie.

Le pape, dans ces entrefaites, faisait valoir les mines inépuisables de la crédulité des peuples et de la vanité des hommes. Il vendait avec profusion les chapeaux de cardinal, et les indulgences au moyen desquelles tous les catholiques purent, sans aller à Rome, gagner ce Jubilé imaginé par le fougueux Boniface VIII,

à l'exemple du Jubilé des Juifs, et dont les époques furent successivement rapprochées par Clément VI, par Urbain VI, le bourreau des cardinaux, et par Sixte V, tous également empressés de favoriser une aveugle superstition.

Ces trafics honteusement exercés par Alexandre, étaient un moyen de plus d'assouvir son ambition personnelle. Des richesses si loyalement acquises allaient remplir la caisse du duc de Valentinois, et faciliter ses conquêtes. Faenza assiégée de nouveau par les troupes françaises et espagnoles qui combattaient pour le duc, capitula après avoir repoussé trois assauts consécutifs. Le jeune Astor Manfredi, prince d'une grande beauté, auquel Borgia avait garanti la liberté de se retirer où bon lui semblerait, et la jouissance de tous ses biens particuliers, fut au contraire conduit à Rome où il mourut empoisonné, après avoir été, dit-on, victime de la plus infâme lubricité. C'était ainsi que quatorze siècles avant, et dans la même ville, l'odieux fils d'Agrippine avait fait périr Britannicus dernier rejeton de l'illustre famille des Claudiens.

(1501) Enhardi par ses succès et déclaré par son père *duc de Romagne*, le duc de Valentinois avait tenté de s'emparer du Boulonnais,

et d'attaquer même les Florentins déchirés et affaiblis par leurs divisions intestines. Un ordre formel du roi vint suspendre sa marche, et le contraignit de se joindre à l'armée française qui, sous la conduite de d'Aubigny et de Charles d'Amboise, se dirigeait vers le royaume de Naples, en traversant la Toscane, tandis qu'une flotte partie des ports de la Provence, sous les ordres de Philippe de Raveistein, et chargée des troupes de débarquement, longeait les côtes avec la même destination.

Frédéric, ainsi que toute l'Italie, ignorait le pacte conclu entre les Français et les Espagnols, et le refus que Louis XII opposa aux offres avantageuses qu'il lui avait proposées, n'avait pu lui ouvrir les yeux. Au contraire, ayant pressé Gonzalve de quitter la Sicile et de s'avancer jusqu'à Gaëte, il ne fit aucune difficulté de lui livrer les places que ce général demanda dans la Calabre, sous prétexte de pourvoir à la sûreté de ses troupes. Mais ce prince reconnaissant enfin qu'il avait ouvert son royaume au plus dangereux de ses ennemis, précipita dans les fers quelques seigneurs dont il soupçonnait la fidélité, et crut mettre le jeune duc de Calabre, son fils aîné, à l'abri des événemens, en l'envoyant à Tarente. Vou-

lant ensuite éviter le périlqui le menaçait lui-même, il alla camper à San-Germano où il espérait être plus heureux que ne l'avait été, six ans auparavant, Ferdinand son neveu et son prédécesseur.

Cependant les ambassadeurs d'Espagne et de France avaient notifié le traité de partage au pape, et sa sainteté s'était empressée d'expédier en faveur des deux rois la bulle d'inféodation, dans laquelle il n'avait point oublié de régler le tribut qui serait payé, chaque année, à la chambre apostolique, et la somme exigée, au moment même, pour la bénédiction par laquelle il consacrait une injuste entreprise.

Pendant que les politiques s'épuisaient en raisonnement, pendant qu'ils taxaient Louis XII d'imprudence et le roi catholique de perfidie, pendant que le pape faisait chanter le *Te Deum*, et que Gonzalve multipliait les assurances et les sermens pour prolonger la sécurité de Frédéric, d'Aubigny à la tête de sa petite armée de neuf cents hommes d'armes et de sept mille hommes d'infanterie, suivis de trente-six pièces d'artillerie, s'avançait à grands pas vers les frontières du royaume de Naples. A peine avait-il décampé de dessous les murs de Rome, que la terreur devint générale dans les états de

Frédéric. Ce prince accablé lui-même par la déclaration que Gonzalve fit alors publier, et se voyant attaqué sur tous les points par deux ennemis puissans, quitta San-Germano, et confia la défense de Capoue à Fabrice Colonne et à Dom Hugues de Cardonne, auxquels il laissa deux cents hommes d'armes et seize mille fantassins. Ayant chargé Prosper Colonne de veiller à la conservation de Naples, il vint s'enfermer dans Averse avec le reste de ses troupes.

Ce n'était pas impunément que les Colonnes servaient le parti de Frédéric, et d'Aubigny, sur sa route, avait pillé ou brûlé toutes leurs propriétés; il vengeait en outre l'assassinat de quelques députés des barons napolitains attachés à la France, et dont la mort avait été attribuée à Fabrice Colonne. A l'approche des Français, San-Germano et les villes voisines s'étant révoltées, ils se trouvèrent, en douze jours, maîtres de cette partie de la terre de Labour, d'Averse abandonnée par Frédéric, de Maddalone, de Nole et de Marigliano. Mais Fabrice était résolu à défendre vaillamment Capoue que d'Aubigny fut contraint d'investir et d'assiéger dans les formes. Les mauvaises dispositions des habitans de la ville et des gens

de la campagne qu'on avait eu l'imprudence d'y laisser réfugier en grand nombre, hâtèrent la reddition de cette place importante.

Après un violent assaut où pourtant les Français avaient été vigoureusement repoussés, Fabrice se vit obligé de capituler. Il était encore à conférer avec le général français, lorsque la négligence des sentinelles ou la trahison d'un habitant introduisit les assiégeans dans l'intérieur des remparts. Le pillage, la terreur et la mort se répandent aussitôt dans la ville, pénètrent dans les asiles jusqu'alors inviolables. Le même sort égale les traîtres aux généreux défenseurs de leur pays; la brutalité du soldat confond ses ennemis et ses partisans, et les aveugles citadins apprennent, à leurs dépens, qu'un farouche vainqueur frappe sans aucune exception, et ne tient aucun compte des vœux coupables dont s'honorent la trahison et la lâcheté. Des femmes recommandables par leur rang, peut-être par leurs vertus, et une foule de religieuses, après avoir servi à la débauche des soldats, furent vendues à Rome comme de vils bestiaux, et le duc de Valentinois en réserva quarante des plus belles pour renouveler son sérail. Le nom de ce bâtard du pape devait figurer par-tout où des excès

honteux et d'odieux forfaits dégradaient l'espèce humaine.

Après cette sanglante expédition si peu propre à concilier aux Français l'amour des Napolitains, mais si capable de jeter l'épouvante dans tous les cœurs, d'Aubigny vint camper au-delà d'Averse, à trois lieues de Naples. Frédéric auquel Prosper Colonne avait inutilement conseillé de tenter le sort des combats, envoya offrir au général français de lui livrer, dans huit jours, sa capitale et toutes les places qui, suivant le partage, devaient appartenir à la France. Il ne demandait que *la permission de garder, pendant six mois, l'île d'Ischia d'où il pourrait se retirer où bon lui semblerait, hors du royaume de Naples, et d'envoyer cent hommes d'armes dans Tarente. Il laissait en outre, dans les châteaux de Naples, toute l'artillerie que Charles VIII y avait abandonnée.*

Les généraux français trouvèrent ces propositions trop avantageuses pour n'être point accueillies, et Frédéric passa tristement dans l'île d'Ischia qui renfermait, à la même époque et dans un si petit espace, un roi détrôné et dévoré d'inquiétudes sur le sort de ses enfans, Béatrix sa sœur, veuve d'un roi célèbre de Hon-

grie, et que Ladislas Jagellon, roi de Bohême, auquel elle avait procuré une seconde couronne, avait honteusement répudiée, enfin sa nièce, cette belle et infortunée Isabelle, à laquelle Ludovic Sforce, oncle et tuteur de son mari, avait enlevé, par une rapide succession de forfaits, son époux, son fils et ses états.

Dans le même temps, l'armée fut témoin d'un trait qu'on ne peut lire sans attendrissement, et que nous citons toutefois avec réserve.

Le jeune Louis de Montpensier, frère aîné du trop célèbre Charles de Bourbon, après s'être distingué à l'assaut que les Français livrèrent à Capoue, se rendit à Pouzzoles pour y visiter le tombeau de Gilbert, son père, mort en 1496 après avoir été vice-roi de Naples. On assure que ce prince, ayant exigé l'ouverture du cercueil, éprouva une douleur si vive et si profonde en voyant les restes de ce père chéri, qu'il fut saisi d'une fièvre ardente dont il mourut, quelques heures après, à l'âge de dix-huit ans. On réunit aux cendres de son père celles d'un jeune prince dont on louait déjà la valeur et la bonté, et qui laissait, en mourant, un exemple si mémorable de piété filiale.

Frédéric avait pu croire que ses maux étaient à leur comble; il n'avait point calculé sur l'é-

ternelle rivalité des généraux de terre et de mer. Philippe de Raveistein, à son arrivée dans le golfe de Naples, ayant pris communication du traité, trouva mauvais qu'on eût conclu cette importante affaire sans sa participation, et refusa son assentiment. Frédéric, réduit à solliciter l'amiral [1] de ratifier l'acte qui le dépouillait de ses états, apprit, pour toute réponse, qu'il se disposait à venir l'attaquer dans sa dernière retraite avec la puissante flotte qu'il avait sous ses ordres. Le malheureux prince descendit jusqu'à conjurer Raveistein de l'aider au moins de ses conseils, c'est-à-dire de l'informer de ses intentions, promettant humblement de s'y conformer avec docilité. L'amiral lui manda que le meilleur parti qu'il eût à prendre était de se remettre au pouvoir du roi de France, et de se confier en sa générosité. Ce conseil était d'autant plus amer, et les circonstances étaient d'autant plus impérieuses que l'infortuné monarque avait scrupuleusement exécuté les clauses de son traité, et que toutes ses places étaient, par ses ordres même, au pouvoir des Français. Forcé de s'a-

[1] Il en faisait les fonctions en l'absence de Louis Mallet, seigneur de Graville et de Marcoussis, et beau-père de Charles d'Amboise qui lui succéda en 1508.

bandonner à la discrétion de l'un de ses ennemis, il ne pouvait balancer entre Louis XII dont la droiture était généralement reconnue, et Ferdinand qui n'avait point hésité à dépouiller le fils de sa sœur, et que son neveu était autorisé à regarder comme le principal auteur de sa disgrace. Son ressentiment décida de son choix, et ayant obtenu un sauf-conduit de d'Aubigny et de l'amiral, il s'embarqua avec sa femme et quatre enfans, jeta un dernier coup d'œil sur ces riches contrées dont il avait été le souverain et qu'il ne devait plus revoir, et il se rendit en France où, pour prix de sa renonciation au royaume de Naples, il reçut le titre de *duc du Maine et d'Anjou*, avec un revenu annuel de 20,000 livres et une rente viagère de 30,000 livres que Louis XII n'eut à payer que pendant les trois années suivantes. Les frères Colonnes qu'il avait chargés de la défense d'Ischia, à son départ de cette île, la gardèrent encore long-temps sous son nom, malgré les ordres qu'il leur envoya de la remettre aux Français.

Gonzalve, de son côté, n'avait pas eu des succès moins rapides. Maître de la Pouille et de la Calabre, il emporta de vive force Manfredonia, et il souscrivit à une capitulation par

laquelle Tarente devait lui être remise, si elle n'était pas secourue dans l'espace de quatre mois. Il avait en outre juré, sur le *saint sacrement*, de laisser une entière liberté au duc de Calabre auquel son père avait prescrit secrètement de venir en France, lorsqu'il se verrait contraint de céder à la fortune.

En exécution de son redoutable serment, Gonzalve envoya ce prince en Espagne où il devait, loin de son père et de ses états, traîner, pendant près de soixante ans, une existence obscure. On peut remarquer que, par une nouvelle bizarrerie du sort, ce duc de Calabre eut, dans la suite, pour seconde femme, Germaine de Grailly de Foix, nièce du roi de France, et veuve du vieux roi catholique qui, en l'épousant, avait voulu acquérir de prétendus droits à la couronne de Navarre. Germaine porta ces mêmes droits au marquis de Brandebourg, en lui donnant sa main en 1519; et ce fut après un second veuvage et tant de vicissitudes, qu'elle se maria à l'héritier dépouillé du royaume de Naples.

Cependant le roi d'Espagne paraissait s'être assuré de la personne de son petit-neveu, pour balancer l'avantage que Louis XII pouvait retirer de la possession de Frédéric. Cette défiance

était peu propre à resserrer l'union entre les deux couronnes ; et déjà de vives contestations s'étaient élevées à l'occasion des provinces dont le partage avait été convenu sans que les limites en fussent exactement indiquées. Les Français soutenaient que la Capitanate où se trouvait précisément le duché de San-Angelo donné à Gonzalve par le roi Frédéric, et que l'Ofanto séparait du reste de la Pouille, faisait partie des Abruzzes, ou du moins ne devait appartenir à aucune des provinces partagées. De leur côté, les Espagnols prétendaient que la Principauté et la Basilicate dépendaient de la Calabre, et que la Pouille comprenait aussi le Val di Benevento que les Français possédaient. Ces difficultés naissaient des nouvelles dénominations qu'Alphonse Ier avait données aux anciennes provinces de son royaume, en les subdivisant. Gonzalve et Louis d'Armagnac, duc de Nemours, cherchant à donner aux possessions respectives des deux rois les limites les plus étendues, et, sous ce prétexte, rallumant le flambeau de la guerre, montraient combien il importe que les traités soient clairs et précis.

Non seulement l'impatience du duc de Nemours ne lui permit point d'attendre les ordres

du roi pour commencer les hostilités dont le début lui fut favorable, mais Louis XII lui-même, profitant de cette circonstance pour accroître ses prétentions, prit à sa solde plusieurs barons napolitains distingués par leurs richesses et leur valeur, fit embarquer deux mille Suisses pour Naples, et se rendit lui-même à Lyon, afin de transmettre plus facilement ses ordres, et de passer les monts, si sa présence devenait nécessaire en Italie.

Ce prince venait de conclure un nouveau traité avec les Florentins, après avoir négocié vainement, par l'entremise du cardinal d'Amboise, la paix définitive qu'il brûlait de conclure avec l'empereur. Il avait accueilli, avec de grands honneurs, l'archiduc Philippe qui se rendait en Espagne, après la mort d'Isabelle sa belle-mère, et il continuait de protéger les conquêtes que le duc de Valentinois faisait sur les seigneurs de l'État Ecclésiastique. Le pape aux succès duquel la mort allait bientôt mettre un terme, venait de s'allier à l'illustre maison d'Est, en mariant au fils d'Hercule, duc de Ferrare, qui n'avait osé la refuser, cette trop fameuse Lucrèce dont le nom contrastait si bien avec ses débordemens. C'était cette même fille du pape qui, divorcée avec ses deux pre-

miers maris, et veuve d'un troisième assassiné par le duc de Valentinois, avait, disait-on, partagé ses faveurs et son infamie entre son père et ses deux frères.

(1502) Pendant que le courage des Pisans prolongeait leur résistance contre tous les efforts des Florentins, la révolte de la ville d'Arrezzo qui secoua momentanément leur joug, donna beaucoup d'inquiétudes au gouverneur du Milanais, hâta l'arrivée de Louis XII en Italie, et fut sur le point de changer totalement ses dispositions à l'égard du pape et du duc de Valentinois, soupçonnés d'avoir fomenté ce soulèvement. Mais l'espoir de tous les princes de l'Italie qui avaient en horreur les perfidies multipliées du duc de Valentinois, fut encore trompé. Le roi connaissant les nouveaux préparatifs que faisait l'empereur, voyant trois cantons suisses prêts à soutenir, par les armes, leurs prétentions sur Bellinzoné et sur la Valteline, et d'ailleurs ayant une confiance entière dans le cardinal d'Amboise, s'était facilement appaisé. Le ministre enflammé du desir d'occuper bientôt la chaire de saint Pierre, et de s'en aplanir la route par son dévouement à la cour de Rome, s'était rendu garant de la bonne foi du pape, et Louis se contenta des

assurances que le père et le fils lui donnèrent de l'appuyer de tout leur pouvoir, dans la guerre renouvelée par le duc de Nemours au sein du royaume de Naples.

Ce vice-roi ayant reçu depuis un renfort de deux mille Suisses et de deux mille Français, avait soumis toute la Capitanate, à l'exception de Manfredonia et de Monte-San-Angelo. Impatient d'effacer la gloire militaire de d'Aubigny qu'il avait laissé à Naples, il traversa l'Ofanto, et ayant campé non loin des lieux immortalisés par la victoire d'Annibal sur les Romains, il investit Canosa. Cette ville, qu'un tremblement de terre devait détruire deux siècles après, était alors sous la garde de Pierre de Navarre, illustre capitaine, qui dut son élévation à son mérite, et ses malheurs à la fortune. Pierre fut le premier [1] qui, dans l'attaque et la défense des places, ait fait, pour les mines, usage de la poudre. Il aurait su défendre plus long-temps la place confiée à ses soins, si Gonzalve qui avait besoin de ses secours et de l'infanterie qu'il commandait, ne l'eût autorisé à quitter Canosa. La garnison ne fut point prisonnière; elle sortit avec armes et

[1] *Voyez*, à la fin du volume, la note *c*.

bagages, et rejoignit Gonzalve trop faible pour tenir la campagne, mais qui conservait encore, dans la Calabre ultérieure, Manfredonia, Monte-San-Angelo, Séminara et Gerace; dans la Calabre citérieure, Cosenza; dans la terre d'Otrante, Tarente, Otrante et Gallipoli; et dans la terre de Bari, Andria et le port intéressant de Barletta.

L'habile général s'était enfermé dans cette dernière place pour y attendre les secours que lui envoyait le roi catholique, et sur-tout les vivres et les poudres qu'il avait secrètement obtenus de Venise, ou plutôt de quelques marchands vénitiens. C'étoit là aussi que d'Aubigny avait proposé de l'investir et de le presser avec la plus grande vigueur, pour terminer heureusement la guerre par la prise du Grand Capitaine. Mais contre l'avis, et malgré les protestations de d'Aubigny que le duc de Nemours était peu disposé à écouter, on n'avait laissé devant Barletta qu'un faible détachement, et on avait dirigé les troupes, sur plusieurs colonnes, vers les diverses places qu'on se proposait de réduire.

Pendant que, dans les deux armées, tous les soldats s'entretenaient de la bravoure et du désintéressement qui signalaient le vertueux

Bayard, d'Aubigny était rentré dans la Calabre, et n'ayant pu enlever le château de Cosenza, il s'en était indignement vengé sur la ville qu'il avait abandonnée au pillage. Ensuite il avait marché à la rencontre de quelques troupes débarquées de Sicile, et auxquelles s'étaient réunis les Espagnols qui se trouvaient encore dans la province; il était tombé sur elles à l'improviste, et il les avait taillées en pièces.

Mais lorsque la désunion des généraux français et la division de leurs forces secondaient la prudence de Gonzalve mieux encore que les ressources qu'il tirait des commerçans de Venise, la négligence de Louis XII vint multiplier les moyens du Grand Capitaine et accroître ses espérances. Au moment même où l'on s'attendait à voir le roi redoubler d'efforts pour achever ce que l'impétuosité française avait si bien commencé, et pour expulser entièrement les Espagnols de l'Italie, on apprit avec étonnement qu'il venait de repasser les monts et de retourner en France, après avoir rendu ses bonnes graces au duc de Valentinois, et lui avoir même promis des troupes pour poursuivre ses projets contre Bologne et les vicaires de l'Église. La nouvelle de ce traité fut un coup

de foudre pour tous les princes du nord de l'Italie que la multiplicité des crimes du pape et de son fils avaient depuis long-temps jetés dans là consternation. Ces monstres dont la cruauté égalait la perfidie étaient en horreur à leurs propres alliés, et leur conduite ultérieure ne justifia que trop l'effroi qu'avait causé le nouvel appui que venait de leur ménager l'injuste protection du cardinal d'Amboise. Vainement le duc de Ferrare, Bentivoglio, le marquis de Mantoue, les Florentins, les Vénitiens firent-ils conjurer le roi, au nom de son intérêt personnel et de sa propre gloire, de ne plus favoriser un barbare altéré de sang, et dans les mains duquel le fer et le poison avaient été funestes à tant de familles et à ses plus proches parens, les intérêts du cardinal l'emportèrent, et Louis resta inébranlable.

On sait l'issue de la ligue que s'empressèrent de former ceux que menaçait plus particulièrement la fureur de Borgia. On se rappelle avec quelle adresse et quel succès il en détacha successivement tous les membres, et avec quelle férocité son père et lui abusèrent de leur confiance, et se baignèrent dans le sang de ces infortunés.

(1503) Pendant que le roi fatigué du récit

de tant de crimes, adressait de vains reproches au duc de Valentinois, et s'opposait à ses desseins sur l'illustre ville de Sienne, la prospérité des Français commençait à décliner dans le royaume de Naples. Terra-Nuova, au milieu de la Calabre ultérieure, résistait à l'attaque des barons napolitains qui secondaient les opérations de d'Aubigny, lorsque Cardonne (Hugues de Folch) ayant amené de Messine huit cents fantassins espagnols qui avaient servi sous le duc de Valentinois, et ayant réuni à ces bandes huit cents autres fantassins et cent chevaux, marcha au secours de Terra-Nuova. Le comte de Mélito qui commandait le siége, le leva pour aller à la rencontre des Espagnols qui s'avançaient par une route étroite entre la montagne et une chaussée qui les séparait d'un ruisseau presqu'à sec. Mélito, dont les troupes étaient plus nombreuses, n'ayant pu engager Cardonne à passer le ruisseau pour combattre dans un terrain plus étendu, se décida imprudemment à le traverser lui-même, et à livrer aux Espagnols une espèce d'assaut. Des troupes plus aguerries, secondées par une position plus avantageuse, devaient vaincre; Mélito fut battu.

De nouveaux secours arrivaient successive-

ment d'Espagne à Messine; et de Messine ils se rendaient en Calabre, dans le port de Rheggio dont les Espagnols s'étaient emparés à la faveur de l'éloignement de d'Aubigny. Celui-ci réduit à une armée très-peu nombreuse, était accouru pour résister à ces forces toujours croissantes; et après avoir remporté quelques avantages, il tenait en échec un corps considérable dont il n'était séparé que par quelques barricades dans la ville même de Terra-Nuova. L'approche d'un nouveau renfort le contraignit de se replier sur Rosarno[1] en deçà du Métramo, tandis que les Espagnols trop nombreux se retirèrent à Séminara, pour pouvoir se procurer plus facilement des vivres.

D'Aubigny, à la tête d'une poignée de braves, tenait ainsi des forces supérieures resserrées dans l'extrémité de la Calabre; le duc de Nemours occupait alors, avec moins de gloire, les avenues de Barletta.

En effet, Gonzalve qu'il avait espéré réduire par la famine et par les maladies contagieuses qui désolaient sa garnison, non seulement soutenait la constance de ses soldats par le courage qu'il déployait, et par les espérances qu'il sa-

[1] Guichardin nomme ce lieu Losarno.

vait chaque jour faire renaître dans leurs cœurs, mais il songeait encore à maintenir au dehors la réputation de ses armes et de son infatigable activité. Castellanetta (Castania) sur le Talvo ou le Liéto, venait de chasser cinquante lances françaises qui, cantonnées dans ses murs, avaient, par leurs excès, lassé la patience des habitans; et cinquante autres lances, détachées pour surprendre un convoi d'argent qui se rendait, le long de la mer, de Trani à Barletta, venaient d'être taillées en pièces. Gonzalve, informé en outre que les approches de Ruvo, [1] située à douze milles de Barletta, étaient négligemment gardées par Chabannes, si célèbre depuis sous le nom de *la Palisse*, se rend pendant la nuit, à la vue de cette place, dirige sur elle une batterie de quelques pièces de campagne, foudroie les murailles, ouvre la brèche, commande l'assaut, et force la Palisse de se rendre à discrétion. [2] Le vainqueur fait plus,

---

[1] Nommé Rubos par Guichardin. (*Voyez* Horace, liv. I, satire V, vers la fin.)

[2] Nous n'avons point adopté le récit romanesque de la mort de la Palisse sous les murs de la forteresse dont la défense lui avait été confiée. Outre l'invraisemblance de la barbarie attribuée en cette occasion à Gonzalve, il suffit d'observer qu'il est question dans cet écrit du duc

il retourne à Barletta, et il y rentre sans aucun obstacle, avant que les Français dispersés dans leurs cantonnemens aient eu le temps de se réunir, et d'inquiéter sa marche et son expédition.

Cependant Louis XII s'était empressé de suspendre avec les Suisses, les nouvelles hostilités auxquelles avait donné lieu la prise de Bellizona située au-dessus du Lac majeur, et sur la route qui descend du Mont Saint-Gothard. Il était parvenu à détacher ceux des cantons qui, n'ayant point à cette possession un intérêt direct, ne s'étaient armés que pour remplir le devoir imposé par leurs anciennes confédérations; et il avait amené les autres à un accommodement provisoire, par l'habileté avec laquelle Chaumont avait su leur intercepter les vivres, et jeter au milieu d'eux la division et la défiance. D'ailleurs, il était bien important pour les Français de ne point rompre avec une nation aussi belliqueuse qui avait si peu à perdre, et dont l'infanterie était d'une si grande utilité dans les combats.

D'un autre côté, Louis n'avait rien négligé

---

de Nemours, et que ce duc mourut en 1503, tandis que Chabannes fut maréchal de France en 1515, et tué à la bataille de Pavie en 1525.

pour conclure une paix solide avec l'Espagne. L'archiduc Philippe retournant vers la Flandre, et chargé des pouvoirs de Ferdinand et d'Isabelle, venait de signer un traité au milieu des fêtes et des honneurs qu'on lui avait prodigués à la cour de France. Ce traité confirmant celui de Grenade, prescrivait la restitution mutuelle des places enlevées de part et d'autre. Le roi de France et celui d'Espagne abandonnaient ce qui devait leur appartenir en faveur de la jeune princesse Claude et de Charles, duc de Luxembourg, dont le mariage déjà proposé fut alors définitivement arrêté.

Cette paix solennellement jurée par le roi, par l'archiduc au nom de son beau-père, et par les deux ambassadeurs sans le consentement desquels Philippe ne pouvait rien terminer, avait été signée avec tant de bonne foi de la part de Louis XII, que ce prince avait dès le moment même, contremandé le départ de trois cents lances et de trois mille fantassins qui devaient se rendre dans le royaume de Naples. Ferdinand, au contraire, fournit en cette occasion un nouveau témoignage de sa duplicité, et les courriers expédiés par Louis et par Philippe trouvèrent Gonzalve dans des dispositions bien opposées à celles que manifesta le duc de

Nemours. Le Grand Capitaine fortifié par l'arrivée des deux mille lansquenets enrôlés en Allemagne, et dont les Vénitiens, jaloux de Louis XII, avaient toléré le passage; instruit des véritables intentions de son maître, et formant peut-être secrètement pour lui-même, un projet que quelques historiens lui ont attribué, déclara hautement qu'il continuerait la guerre jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres contraires de la part d'Isabelle et de Ferdinand. Il fallut donc que Nemours affaibli par des pertes multipliées, rappelât, pour soutenir une lutte désormais inégale, tous les corps qu'il avait eu l'imprudence de disperser. D'Aubigny fut seul autorisé à ne pas se réunir au gros de l'armée, et à continuer sa belle défense dans la Calabre, sans autres ressources que celles qu'il tirait de son activité et du courage de ses troupes.

Les barons du royaume qui tenaient pour le roi de France, furent appelés près du vice-roi, et ce fut en obéissant à cet ordre que le duc d'Atri (Adria, dans l'Abruzze ultérieure) fut taillé en pièces et fait prisonnier par Pierre de Navarre. Ce duc avait quitté Otrante, où il était en quartier avec Louis d'Ars, capitaine d'une compagnie de gens d'armes français.

Tous deux étaient convenus de réunir leurs forces, pour mieux résister pendant leur route, à Pierre de Navarre qui battait la campagne avec un gros d'infanterie espagnole; mais Louis d'Ars ayant trouvé un moment favorable pour passer seul, avait perdu de vue ses engagemens et les dangers auxquels il laissait exposé le duc d'Atri. Celui-ci apprenant, par ses espions, que Pierre de Navarre se portait vers Matera pour se joindre à Gonzalve, avait cru devoir profiter de ce mouvement pour percer jusqu'au duc de Nemours. Mais par un de ces hasards qu'il ne pouvait prévoir, et que les Français eurent peut-être à se reprocher, il fut rencontré par Pierre de Navarre qui revenait sur ses pas au secours des habitans de Rutigliano révoltés contre la garnison française. Ne pouvant se résoudre à une retraite qui l'eût enfermé sans ressource dans la terre d'Otrante, se fiant d'ailleurs sur le nombre de ses hommes d'armes, et comptant sur la fatigue qu'une marche forcée devait causer aux fantassins espagnols, le duc d'Atri accepta le combat. L'acharnement fut égal de part et d'autre; mais la cavalerie ne put tenir contre les efforts d'une infanterie que dirigeait Pierre de Navarre, et le duc vaincu et renversé, tomba

au pouvoir des Espagnols. Dans le même temps, un chevalier de Rhodes, commandant quatre galères françaises qu'il croyait en sûreté dans le port d'Otrante, sous la garantie des Vénitiens, se voyait contraint par l'amiral Villamarina de couler bas ses galères, de mettre ses forçats en liberté, et de chercher sur terre un asile dangereux pour ses soldats et pour lui.

Tant d'événemens fâcheux étaient soigneusement publiés par Gonzalve, comme le présage de revers plus éclatans pour les Français dont l'impatience allait encore se charger de justifier l'inconstance de la fortune.

Louis XII avait prescrit à ses généraux de se tenir sur la défensive jusqu'à l'arrivée de nouvelles troupes, ou jusqu'à la ratification de la paix sur laquelle sa franchise ne lui laissait concevoir aucun doute. Mais la jalousie des deux généraux faisant ardemment desirer à chacun d'eux de trouver l'occasion de se signaler dans une affaire éclatante et décisive, l'intérêt de la patrie, les règles de la prudence, le salut de l'armée, tout devait être sacrifié à cette rivalité dont les suites furent toujours funestes, et les exemples toujours multipliés. D'Aubigny que nous avons vu se replier à Rosarno, pour mieux défendre la Calabre con-

tre les Espagnols qui recevaient continuellement de nouveaux renforts envoyés de Messine, ne put se contenir plus long-temps. Laissant sa cavalerie dans la place, où elle ne pouvait cependant lui rendre aucun service, il vint occuper Gioïa avec son infanterie, et garnir de quelques canons la rive droite du Marro, pour dégoûter les Espagnols de tenter le passage de cette rivière. Ceux-ci étaient alors commandés par ce féroce Antoine de Lève auquel l'audace, le bonheur et le génie acquirent depuis tant de célébrité dans le Milanais et en Autriche, et qui devait, trente-trois ans après, succomber au chagrin d'avoir conseillé à Charles-Quint sa honteuse expédition en Provence. Antoine fit marcher son avant-garde sous les ordres d'Emmanuel Benavidès qui amusa d'Aubigny par quelques démonstrations, tandis que le corps d'armée remontant la rive gauche, profita d'un gué à un mille et demi au-dessus de Gioïa.

D'Aubigny s'appercevant trop tard du piége qui lui avait été tendu, marcha rapidement vers sa gauche; mais il trouva l'ennemi entièrement passé et déjà formé en bataille. La précipitation avait jeté le désordre dans les rangs des Français qui furent brusquement at-

taqués et presque aussitôt taillés en pièces. Ils prirent la fuite, abandonnant au pouvoir de l'ennemi leurs canons et une foule de prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent plusieurs barons napolitains. D'Aubigny lui-même s'étant imprudemment renfermé dans le petit fort d'Angitola ou Attignola, et y ayant été promptement investi, fut contraint de se rendre aux vainqueurs, et perdit en un seul jour, le fruit d'une savante et glorieuse résistance. Huit ans avant, dans les mêmes lieux, il avait battu le roi de Naples et le Grand Capitaine.

La défaite de d'Aubigny semblait devoir inspirer de la circonspection au duc de Nemours. Elle ne fit qu'enflammer son courage et augmenter sa présomption. Il assembla dans Canose où il se trouvait alors, un conseil de guerre, bien moins pour consulter des militaires éclairés que pour donner à des officiers complaisans l'occasion de flatter ses intentions secrètes et de justifier sa désobéissance. Le général était d'avis de combattre; cet avis ne tarda point à décider la majorité du conseil, et Nemours ne douta plus de la victoire.

Négligeant donc d'enfermer Gonzalve dans Barletta, où la famine et la peste semblaient acharnées contre ses troupes et combattre pour

les Français, on le laissa, sans opposition, se diriger vers Cerignola. Nemours informé de sa marche, traversa l'Ofanto déjà presqu'à sec, et quitta Canose pour se porter à la rencontre des Espagnols qui traversant, ainsi que leurs ennemis, un pays aride, perdirent comme eux beaucoup de monde par la chaleur excessive, quoique le mois de mai ne fût pas encore commencé. Les deux armées se trouvèrent en présence à la chûte du jour, et au moment où les Espagnols campés au milieu des vignes, travaillaient à élargir le fossé derrière lequel ils avaient assis leur camp. Il eût été facile de les y tenir renfermés, et d'augmenter ainsi le découragement que le manque de vivres avait jeté parmi eux. Ce sage parti fut conseillé par quelques capitaines, et rejeté hautement par Nemours qui, sans reconnaître ni les forces ni la disposition de l'ennemi, et malgré l'obscurité de la nuit, ordonna l'attaque. Elle fut impétueuse de la part des Français, et glorieusement secondée par les Suisses qui combattaient avec eux. Mais le front de l'armée espagnole s'étant trouvé beaucoup plus étendu qu'on ne l'avait supposé, Nemours fut obligé de donner à sa ligne un plus grand déploiement, et de la prolonger au travers des vignes et des brous-

sailles. Il négligea même de faire combler un large fossé qu'il avait devant lui, et qui peut-être même n'avait pas été reconnu. La profondeur de ce retranchement qu'il fallait franchir ayant forcé l'infanterie de rompre ses rangs, le duc crut devoir changer sa manœuvre et essayer de prendre l'ennemi en flanc; mais, au lieu de faire ordonner de sang froid ce mouvement par les chefs de bandes, il cria : *Arrière ! arrière !* A ces mots que le désordre et l'obscurité ne pouvaient rendre intelligibles que pour les lâches, l'infanterie plia; bientôt elle tourna le dos, et la gendarmerie fondit sur elle, croyant repousser les Espagnols. Nemours désespéré, se précipite dans les rangs, et tombe, incertain si le fer dont il est frappé, est lancé par une main ennemie. Gonzalve qui, dès le commencement du combat, venait de donner une preuve mémorable de sa présence d'esprit,[1] ne laissa point aux Français le temps de se rallier; les ayant poursuivis avec vigueur,

[1] Le feu prit aux poudres des Espagnols, cet accident allait abattre le courage des soldats superstitieux : *La victoire est à nous*, s'écria Gonzalve, *Dieu nous annonce que nous n'aurons plus besoin de notre artillerie;* et chaque Espagnol crut aussitôt voir le ciel combattre à ses côtés.

une victoire rapide et décisive couronna ses efforts et la discipline qu'il avait su maintenir parmi ses troupes.

On se rappelle que dix-sept siècles avant, sur la rive opposée de l'Ofanto, Annibal avait préparé le succès de la célèbre bataille de Cannes par une de ces plaisanteries, qui sorties de la bouche d'un grand général, vont se répéter dans toutes les tentes, fortifier la confiance du soldat, et décider quelquefois du sort des armes.[1]

Nous avons accueilli sur cette courte bataille de Cerignola, la version qui nous a paru la plus vraisemblable ; mais nous ne devons point dissimuler que les suites funestes qui résultèrent de ce combat donnèrent lieu, comme cela devait être, à des relations très-diverses et d'autant plus difficiles à concilier. Les amis et les alliés de la maison d'Armagnac ne purent se résoudre à laisser peser sur la mémoire de ce dernier rejeton d'une famille illustre et infortunée, la honte de cette défaite importante. Ils s'accordèrent à publier que Nemours n'aurait point livré la bataille dans de telles circonstances, sans les reproches de pusillanimité qui lui furent adressés par quelques ca-

---

[1] *Voyez* Plutarque, Vie d'Annibal.

pitaines. Mais est-il probable que le moindre soupçon se soit élevé contre le courage d'un jeune général dont la bouillante ardeur venait de faire rejeter dans le conseil le parti que dictait la prudence? Au surplus, quand il serait vrai qu'il eût cédé à des considérations de cette nature, il eût été moins excusable à une époque où l'on ne pouvait pas avoir perdu le souvenir de la bataille d'Azincourt et les causes principales qui avaient influé sur cette déplorable journée, ainsi que sur les défaites de Crécy et de Poitiers.

Nous avons même vu, dans ces dernières campagnes d'Italie, que le grand échec d'Azincourt avait produit du moins cet avantage que ce n'était plus un déshonneur de ne point accepter la bataille quand on ne le jugeait pas convenable. Des expériences funestes avaient enfin dissipé les préjugés de la chevalerie, et l'on voyait renaître, depuis un demi-siècle, l'art des marches, des reconnaissances, des positions et des campemens, qui avait paru s'ensevelir avec la gloire et la discipline des légions romaines.

Aucun des généraux français n'eut, après la défaite de Cerignola, assez d'influence et de génie pour faire adopter le parti qui s'offrait

naturellement, de profiter des bonnes dispositions du prince de Melfi (Jean-Baptiste Caraccioli), de disputer à Gonzalve le passage des gorges qui séparent la principauté ultérieure de la Basilicate, et enfin de le devancer dans la ville de Naples, et d'y faire une longue résistance. Il est vrai qu'une nouvelle trahison d'Alexandre VI aurait rendu très-difficile l'exécution de la dernière partie de ce plan, le pape ayant souffert qu'une émeute populaire empêchât le départ des grains achetés à Rome pour l'approvisionnement de la garnison de Naples.

Quoi qu'il en soit, une partie des troupes françaises et quelques barons napolitains suivirent d'Alègre qui les distribua entre Gaëte et Trajetto,[1] tandis que d'autres restèrent avec Louis d'Ars à Venosa, au pied de l'Apennin, où vint le joindre le généreux et fidèle prince de Melfi, plus attaché à sa parole qu'à la conservation de ses riches propriétés.

Gonzalve maître de la campagne, marcha droit à Naples dont les portes lui furent ouvertes par le peuple, pendant que la garnison

[1] Quinze siècles auparavant, ces côtes avaient été témoins de la mort de l'orateur romain, après avoir vu l'implacable Marius aux prises avec l'adversité. Gaëte est près des ruines de Formiæ et de Minturnes.

française s'enfermait dans les châteaux. Le Grand Capitaine secondé de Pierre de Navarre, poussait avec vigueur la reddition des forteresses. Déjà, par des batteries bien dirigées et par le jeu d'une mine, il avait forcé le Château-Neuf que Charles d'Anjou avait commencé, et qui devait être un jour fortifié aux frais des courtisanes de Naples.

Cependant Louis XII avait enfin reconnu qu'il ne pouvait compter plus long-temps sur la bonne foi de la cour d'Espagne, et après de vains pourparlers qu'il avait été contraint de rompre avec éclat, il se préparait à reconquérir un royaume dont sa crédulité venait de le dépouiller, et dont la perte lui coûtait déjà tant d'argent et tant de braves soldats. Trop grand toutefois pour faire tomber son ressentiment sur l'archiduc dont l'innocence lui était connue, il ne diminua rien des égards que ce prince avait trouvés à sa cour. Il le rassura même par ces paroles dignes d'être conservées : « Si votre beau-père s'est souillé par une perfidie, je ne veux point l'imiter ; j'aime mieux avoir perdu un royaume que je saurai bien reconquérir, que l'honneur qui ne se peut jamais recouvrer..... »

Son dessein était d'envoyer à Naples une

armée nombreuse et une flotte formidable, en même temps qu'il occuperait les Espagnols en attaquant d'un côté la Biscaye, de l'autre le Roussillon qui ne devait être conquis que cent quarante ans après, et en menaçant les côtes de la Catalogne et du beau royaume de Valence. Pendant ces vastes préparatifs, il avait fait hâter le départ de Gènes de six gros vaisseaux et de plusieurs bâtimens de transport chargés de troupes, de vivres et de munitions, pour ravitailler Naples, ses châteaux et Gaëte. Mais cette escadre était arrivée trop tard devant Naples, et ayant fait de vains efforts pour contraindre les vaisseaux espagnols à accepter le combat, elle avait gagné le golfe de Gaëte. Gonzalve sentait bien de quelle importance il était de réduire cette dernière place que l'on regardait comme la clef du royaume, depuis qu'Alphonse, roi d'Aragon, l'avait fortifiée. Aussi laissa-t-il à Pierre de Navarre la continuation du siége du château de l'Œuf, et pendant que l'armée qui avait battu d'Aubigny travaillait à soumettre le reste des barons fidèles aux Français, et que Prosper Colonne dirigeait une semblable expédition dans les Abruzzes, Gonzalve marcha sur Gaëte avec le reste de ses troupes.

A son approche, les Français et les barons évacuèrent le château de Fondi, la petite ville d'Itri, les coteaux de Mola et les murs de Trajetto, sur les bords escarpés du Gariglian. Ils vinrent s'enfermer dans Gaëte, sous le commandement d'Yves d'Alègre et de quelques barons napolitains. Le Grand Capitaine maître, par cette retraite, de San-Germano et de toute la terre de Labour, car les villes d'Averse et de Capoue avaient subi le sort de la capitale, vint se loger dans les vastes faubourgs de Gaëte dont le port et les fortifications furent en même temps attaqués. Les principaux efforts de Gonzalve s'étaient dirigés contre le monticule, en dehors du château, où l'on voit un ancien mausolée appelé dans le pays *la Tour de Roland.* [1] Mais ce poste que Gonzalve environna depuis d'un retranchement, et qui n'avait alors que quelques batteries revêtues de gazon, fut si vaillamment défendu par les Français, qu'après trois assauts consécutifs, le général espagnol renonça à son projet, et se borna à bloquer Gaëte. Cette place reçut bientôt par mer Ludovic, marquis de Saluces,

[1] C'est là que reposent les cendres du fondateur de l'ancienne ville de Lyon, Lucius-Munatius-Plancus.

successeur du duc de Nemours, et un renfort considérable qui suspendit, mais pour bien peu de temps, les succès du Grand Capitaine.

Pendant que les Espagnols conquéraient les Abruzzes par la force des armes, et presque toute la Calabre par d'adroites négociations, pendant que l'opiniâtre acharnement de la république de Florence jetait de plus en plus les habitans de Pise dans la consternation et le désespoir, l'ambitieux Alexandre et son infâme bâtard s'occupaient des moyens de profiter de tant de troubles et de dissentions. Mais une mort terrible vint tout à coup frapper le pape et menacer le duc de Valentinois.

On croit généralement que, l'un et l'autre, ils furent atteints du poison qu'ils avaient préparé pour le cardinal Corneto (Castellezi) chez lequel ils s'étaient invités, et dont les richesses immenses avaient enflammé leur insatiable cupidité. Mais des mémoires particuliers que l'impartialité de leur auteur rendent peu suspects, assurent qu'Alexandre VI mourut d'une fièvre tierce, et que son fils, retenu alors dans le lit, fit piller les trésors du pape avant que de laisser publier sa mort. [1]

---

[1] *Voyez* Burcard, *manuscrits latins de la Bibliothèque Nationale*, *n°* 5163, *fol.* 1, et *les Notices des manuscrits, tome* Ier, *page* 118.

La joie et la curiosité publiques se repaissaient encore de la vue de son cadavre, que déjà les troupes des diverses factions occupaient les faubourgs, les jardins et les places de Rome. Les Colonnes, les Ursins, et Valentinois que son ambition ne pouvait quitter qu'à la mort, remplissaient de soldats et d'agitations une ville qui redoutait encore et l'armée de Gonzalve, et celle que la France envoyait sous le commandement de La Tremouille. Ce chef illustre dont nous avons déjà parlé, mettant sa plus grande gloire dans la fidélité à sa patrie, avait pris pour devise une roue, avec ces mots : *Sans sortir de l'ornière.*

L'aveugle ambition du cardinal d'Amboise qui voulait occuper le saint siége, et qui fut trompé par Valentinois avant de l'être par le cardinal de la Rovère, contribua dans cette occasion, à perdre en Italie les affaires de la France, en retenant l'armée aux portes de Rome, au lieu de la laisser courir à sa destination dans le royaume de Naples. Combien on a lieu de s'étonner des éloges prodigués à la vertu de Georges d'Amboise, quand on se rappelle l'inique protection qu'il accorda constamment à l'odieux Valentinois, et l'influence funeste qu'il eut sur les entreprises de Louis XII contre le

Milanais et contre les Vénitiens, et quand on se souvient qu'il signa le traité de Blois de 1504, traité qui aurait opéré le démembrement de la France, sans la fermeté des états généraux !

La tiare cependant qui donnait lieu à tant d'agitations, à tant de dispositions hostiles, venait de tomber sur la tête d'un moribond. François Picolomini ne songeait en effet qu'à mourir, et il eut à peine le temps d'être ordonné prêtre, sacré évêque, et couronné pape.

A la faveur des mêmes intrigues et des mêmes divisions, le fougueux et turbulent Julien de la Rovère auquel nous avons déjà vu jouer un si grand rôle, ne tarda point à remplacer, sous le nom de Jules II, le pape Pie III, et à signaler son ingratitude et sa haine contre les Français.

Les armes de Louis XII n'avaient point été heureuses du côté des Pyrénées, et sa flotte, après de vaines démonstrations sur les côtes d'Espagne, était rentrée dans le port de Marseille. On attribuait ce peu de succès à l'inconduite des chefs, à l'avidité des munitionnaires, à la rapacité des trésoriers.

Les mêmes causes se réunissaient, à la même

époque, contre l'armée d'Italie. Gonzague, marquis de Mantoue, avait succédé à Louis de La Tremouille qu'une maladie grave retenait à Sienne. Il avait dirigé les Français, en sortant de Rome, par la route qui se trouve à gauche de celle de Velletry. Les habitans de Val di Montone et des places occupées par les Colonnes, leur fournirent volontiers des vivres, et Gonzague fut à peine arrivé à Ceprano et à Ponte-Corvo, qu'il fut joint par le marquis de Saluces. Celui-ci avait profité de la retraite de Gonzalve dans San-Germano, pour reprendre toute la partie de la terre de Labour comprise entre Fondi et le Gariglian, et la première opération du marquis de Mantoue fut de tourner San-Germano, et de venir assiéger Rocca-Secca où Gonzalve avait jeté des troupes, ainsi qu'à Monte-Cassino. Mais rebuté de cette attaque dès le premier assaut, Frédéric Gonzague imagina de renoncer à cette entreprise d'où pouvait dépendre le sort du royaume de Naples, et de ramener les Français à Fondi. Une si étrange résolution acheva d'indisposer les troupes contre ce seigneur italien dont la fidélité était d'autant plus suspecte, qu'il avait commandé l'armée des ligués contre Char-

les VIII. Le défaut de confiance devenant aussitôt la source et le prétexte de l'insubordination, enfanta les malheurs dont les Français devinrent encore les victimes.

Cependant les deux rois de France et d'Espagne venaient de conclure une trève partielle pour cinq mois, et par une suite bizarre de la destinée du roi Frédéric, cette trève négociée par sa médiation, ne s'étendant que sur les pays situés à l'ouest des Alpes, laissait ses propres états livrés aux horreurs de la guerre. Bientôt les ambassadeurs espagnols, fidèles aux instructions de leur maître, persuadèrent à Frédéric que Ferdinand desirait sincèrement lui rendre sa couronne, et que Louis s'opposait seul à son rétablissement. Mais pendant ces funestes négociations, Gonzalve profitait habilement de l'abattement des Français et de la désunion de leurs chefs.

Ainsi que nous venons de le voir, ils avaient échoué devant Rocca-Secca. Honteux de ce début, ils s'étaient emparés d'Acquino, et dirigés vers la tour bâtie sur la rive droite du Liris, à l'endroit nommé aujourd'hui Barca del Garigliano.

Gonzalve qui n'avait occupé San-Germano,

Rocca-Secca et Monte-Cassino, que pour fermer aux Français l'entrée du royaume de Naples, voyant qu'ils renonçaient à forcer ces passages, y laissa quelques fantassins, et côtoyant à grandes journées la rive gauche du Gariglian, il arriva assez à temps pour faire tête au marquis de Mantoue. Le Grand Capitaine ayant une armée bien moins nombreuse que celle des Français, bornait alors son dessein à empêcher leur établissement en-deçà du Liris, et son espoir était fondé sur la difficulté qu'offrait en présence d'un ennemi le passage du fleuve qui n'était pas guéable en hiver.

Cependant, contre son attente, les Français jetèrent leur pont et se rendirent maîtres de ce passage à la faveur des batteries croisées qu'ils établirent sur le rivage qui était plus élevé de leur côté que de l'autre, et sur des barques qu'ils avaient détachées de leur flotte et auxquelles ils avaient fait remonter la rivière.

Peu disposé à profiter d'un si grand avantage, le marquis de Mantoue n'ébranla son armée que le lendemain. Gonzalve toujours actif, sut mettre en pratique cette maxime consignée depuis par Lloyd dans ses Mémoires

militaires, *que lorsqu'on fait la guerre aux Français, il faut toujours attaquer le premier, et contrarier incessamment leurs dispositions.* Lorsqu'il vit qu'une portion de Français inférieure en nombre à son armée, avait effectué le passage, il donna le signal du combat, et fit attaquer avec impétuosité.

L'échec de Rocca-Secca était encore trop présent à leur mémoire, le ressort puissant de l'enthousiasme et de la confiance était relâché; ils ne tardèrent point à être culbutés, et à se précipiter en désordre sur leur pont que les Espagnols eussent même traversé avec eux, si le feu de l'artillerie française n'eût puissamment protégé cette retraite.

Le marquis de Mantoue n'essaya pas de retenir plus long-temps une autorité qui s'échappait de ses mains; il remit le commandement de l'armée au marquis de Saluces. Malgré le témoignage de Guichardin, d'autres écrivains ont suspecté la loyauté de Frédéric Gonzague, et l'ont accusé d'avoir entraîné la défection de la meilleure partie de la cavalerie italienne, et d'avoir fourni à Gonzalve des renseignemens sur la situation de l'armée française.

Cette armée délivrée de la méfiance que lui inspirait un général étranger, ne pouvait pas s'affranchir aussi facilement de la crainte que lui faisait éprouver la haute réputation de Gonzalve. *Les ennemis*, dit Henri de Rohan, *à la rencontre d'un capitaine heureux en guerre, ne combattent qu'en crainte, comme assurés d'être battus.* La difficulté de triompher de cette répugnance détermina le marquis de Saluces à différer une nouvelle tentative pour le passage. Il se contenta de retrancher et de fortifier la tête du pont du côté de l'ennemi, et il s'abandonna bientôt ensuite à une funeste sécurité. Il ne retint plus dans son camp que la moindre partie de l'armée ; il laissa le reste se disperser et prendre des quartiers du côté de Mola, de Fondi et de Traëtto, en sorte que l'armée occupait alors une étendue de plus de cinq lieues. On a essayé de le justifier de cette fatale imprudence en rappelant que les rigueurs de l'hiver qui, cette année, se fit sentir de très-bonne heure, étaient alors excessives. Les neiges et la pluie tombaient sans interruption, et comme si les fléaux de la nature eussent été insuffisans pour détruire cette belle armée, la criminelle avarice des tréso-

riers et des munitionnaires semait dans toutes les compagnies le désespoir, la contagion et la mort. Mais le terrain qu'occupaient les Espagnols était encore plus désavantageux que celui où campaient les Français. Nous avons déjà remarqué que sur la gauche du Gariglian, la plaine est moins élevée que sur la droite; presque toute l'année ce terrain est marécageux, et n'est traversé par aucune chaussée. Aussi pour s'obstiner à garder une pareille position, et pour résister au conseil qu'on lui donnait de faire rentrer dans Capoue des soldats qu'il savait ordinairement si bien ménager, il fallait que le Grand Capitaine roulât dans son esprit un projet plus profond que ne l'annonçait la bravade que lui attribuent les historiens, et dans laquelle il enveloppait sans doute les desseins qu'il méditait. « J'aime mieux « perdre la vie, lui fait-on dire, en gagnant « un demi-pied de terrain, que de reculer de « quelques pas pour la prolonger de cent ans. » Il savait mieux que personne de quel prix sont les jours d'un grand général, et combien des retraites nécessaires ou simulées peuvent quelquefois procurer de gloire et d'avantages.

Cependant le marquis de Saluces, engourdi

dans l'inaction, recevait l'affligeante nouvelle de la retraite et du massacre de la garnison qu'il avait laissée à Rocca-Guillielma, et qu'avaient continuellement harcelée les troupes de Rocca-Secca et des places voisines. Désolé de la situation de son armée que le sage Gonzalve connaissait aussi bien que lui, il aspirait après le retour du printemps, lorsque l'infatigable Espagnol faisait construire à la hâte et en secret, auprès de Sessa (Suessa), des bateaux pour jeter un pont sur la rivière. Ces bateaux furent transportés le 27 décembre à quatre milles au-dessus du pont des Français, et Gonzalve, ne laissant que son arrière-garde dans son camp, part, et dans la même nuit, il remonte le fleuve, le traverse, s'établit à Sujo, et s'y fortifie avant que les Français aient le moindre soupçon de ce mouvement rapide.

La surprise et la honte permirent à peine au marquis de Saluces de songer à quelques dispositions tardives; et pendant qu'il envoyait Yves d'Alègre pour débusquer l'ennemi de Sujo, et qu'il pressait le rassemblement de ses troupes dispersées, il ne put retenir dans le devoir celles qu'il avait près de lui. La terreur

venant ajouter au désordre qu'un mécontentement trop juste avait prolongé, le camp fut abandonné tumultuairement pendant la nuit, et ces Français si valeureux quand l'ignorance et la cupidité ne détruisent pas leur ardeur et leur enthousiasme, abandonnèrent à l'ennemi leurs munitions de guerre, leur artillerie, et jusqu'à leurs blessés et leurs malades.

Gonzalve victorieux avant d'avoir combattu, et secondé de ce même Alviano (Barthelemi) qui, douze ans après, devait être si utile à François Ier lors de la bataille de Marignan, poursuivit les fuyards avec son avant-garde et son corps de bataille, tandis que son arrière-garde cherchait à rétablir le pont des Français que ceux-ci venaient de rompre.

Harcelés sans cesse par les Espagnols, se retirant avec lenteur, et renouvelant à chaque instant de sanglantes escarmouches, les gens d'armes protégèrent la retraite de l'infanterie et de quelques canons qui la précédaient. Mais l'arrière-garde de Gonzalve ayant exécuté son passage, et se portant directement sur Gaëte, pendant que le Grand-Capitaine côtoyait les hauteurs, le combat devint plus général et plus meurtrier. Ce fut sur-tout au pont de

Mola dit Gaëta (Formia) que cette immortelle gendarmerie française signala son courage et sa résistance. Bayard s'y couvrit de gloire ; nouvel Horatius Coclès, il arrêta seul deux cents Espagnols qui se précipitaient sur cet étroit passage. Tant de bravoure aurait rendu aux Français leur énergie, s'il n'était plus facile d'inspirer le courage que de le ranimer quand il est abattu. Ce fut donc en vain que sur une terre consacrée par la cendre de tant de héros romains et gaulois, leur ame semblait animer les Trivulce, les Duterrail, les d'Alègre et les Carpi, le génie et la fortune de Gonzalve décidèrent du succès de cette terrible journée. L'infanterie française à peine arrivée auprès de la tour que l'on croit être le tombeau de Cicéron, se débanda entièrement : les bagages, le reste de l'artillerie, les chevaux, les armes, tout fut abandonné. Une partie des soldats se dispersant dans la Campanie, périt avec ceux qui ayant leurs quartiers à Itri, à Fracé, à Ponte-Corvo, n'avaient pu rejoindre l'armée, et succomba sous la vengeance des paysans, ou sous le fer des soldats de Fabrice Colonne que Gonzalve avait envoyé battre la campagne. Les autres allèrent s'enfermer pêle

mêle dans Gaëte, unique et dernier refuge que l'habile Gonzalve allait leur arracher. En effet dès le lendemain, avant le lever du soleil, son armée triomphante occupait les faubourgs de la ville et la tour de Roland. Les Français étaient en grand nombre dans la place ; les vivres venaient enfin d'y arriver en abondance, et une flotte maîtresse de la mer, multipliait les ressources et semblait devoir augmenter les espérances. Mais les funestes effets d'un premier découragement rendaient inutiles de si grands avantages. Les menaces de Gonzalve achevèrent d'accabler les soldats et leurs généraux ; une capitulation rédigée à la hâte, et où les intérêts des seigneurs napolitains furent même négligés, remit Gaëte en la puissance du Grand Capitaine. La liberté de d'Aubigny et des prisonniers faits de part et d'autre fut stipulée, et les débris de l'armée, pour retourner en France, eurent la faculté de s'embarquer ou de traverser l'Italie.

(1504) Mais la fortune de leur ennemi et le ressentiment des Italiens n'étaient pas encore ce qu'ils avaient à redouter le plus. Victimes du plus criminel abandon, la plupart d'entre eux périrent de faim, de froid, de misère ; leurs

cadavres mutilés attestèrent sur les routes, dans les places, sous les portiques des palais, à la porte des hôpitaux, et loin d'une patrie que tant de braves étaient si dignes de revoir, la cupide et barbare insensibilité de ceux sur lesquels l'état s'était reposé du soin de pourvoir à leur solde et à leur subsistance. Le bannissement, ou, selon quelques écrivains, le supplice de l'un de ces vampires, ne répara aucun des maux causés par la malversation, et ne donna qu'un exemple de justice aussi frappant qu'infructueux.

Cependant Gonzalve, en un seul jour et presque sans efforts, était devenu le maître du royaume de Naples; une armée nombreuse et brillante s'était dissipée devant lui comme une vaine fumée. Louis d'Ars, il est vrai, qui s'était d'abord retranché dans Venosa, menaçait encore la Pouille; quelques barons s'étaient fortifiés dans leurs châteaux; mais Gonzalve reconnut qu'il lui suffisait d'envoyer Alviano pour les réduire. En effet, il donna des quartiers d'hiver au reste de ses troupes qui les réclamaient assez hautement; et, à cette même époque, ses jours furent menacés par une maladie grave qui était le fruit de ses

fatigues, de ses travaux et de ses méditations.

Mais l'éclat et l'importance des exploits de ce Grand Capitaine commençaient de fatiguer l'envie, et lui préparaient les amertumes qui l'attendaient à la fin de sa carrière.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE

DU LIVRE SIXIÈME.

Animosité du Pape contre les Vénitiens: — Traité de Blois. — Le Pape commence la guerre. — Soulèvement et Punition de Gènes. — Passage de l'Empereur en Italie. — Ligue de Cambrai. — Passage du Roi de France en Italie. — Bataille de la Ghiara d'Adda, ou d'Agnadel. — Les Vénitiens attaqués de toutes parts. — Brouillerie entre le Pape et le Roi de France. — Rupture entre le Roi et les Suisses. — Mort du Cardinal d'Amboise. — Irruptions des Suisses dans le Milanais. — Le Pape est menacé d'un Concile, et assiégé dans Bologne. — Le Pape fait, en personne, le siége de la Mirandole. — Concile de Pise. — Concile de Latran. — Le Pape, le Roi d'Aragon, les Vénitiens ligués contre la France. — Conquêtes de Gaston de Foix. — Bataille de Ravennes. — Mort de Jules II. — Léon X. — Ligue entre la France et les Vénitiens. — Après la mort d'Anne de Bretagne, le Roi épouse Marie d'Angleterre. — Mort de Louis XII. — Coup d'œil général sur l'Influence des guerres des Français en Italie, sur les Mœurs, le Gouvernement et les Progrès de l'Esprit humain.

LIVRE SIXIÈME.

Depuis 1504 jusqu'en 1515, Ère vulgaire.

La cour de France était inconsolable de la perte d'un royaume pour la conservation duquel tant de sang et tant d'argent venaient d'être inutilement sacrifiés. Ce qui ajoutait encore à la honte et au désespoir de Louis XII, c'est qu'il sentait qu'après la destruction d'une si puissante armée, et la mort d'un si grand nombre de capitaines, son duché de Milan restait à la merci de l'empereur ou du roi d'Aragon. Mais il plut à la fortune qui s'était joué de ses espérances, de ne pas justifier ses craintes, et le Milanais ne fut point alors attaqué, grace à la légéreté et à l'incertitude de Maximilien, à la maladie qui retenait Gonzalve , et, si l'on veut, à la prudente circonspection de Ferdinand. Ce dernier, dans le dessein d'affermir sa nouvelle conquête, consentit à une trêve générale avec Louis XII qu'il flattait de l'espoir d'une paix prochaine et avantageuse.

Cependant le pape ne voyait qu'à regret la tranquillité dont l'Italie était sur le point de

jouir, et après laquelle les peuples avaient si long-temps soupiré; ce prêtre turbulent n'hésita point à saisir et à agiter les torches de la discorde. Déjà il s'était assuré par une trahison, de la personne de Borgia, pour mieux réaliser ses propres desseins sur la Romagne presque entièrement envahie par les Vénitiens. César s'était sauvé de sa prison d'Ostie; il s'était réfugié auprès de Gonzalve qui, après l'avoir amusé par la vaine promesse de puissans secours, l'avait envoyé en Espagne où il fut enfermé dans le château de Medina del Campo, sur le torrent de Zapardiel. Enfin ce monstre, auquel tant de forfaits méritaient l'échafaud, devait s'évader de cette seconde prison, endosser encore la cuirasse, et trouver trois ans après, en combattant pour le roi de Navarre, son beau-frère, *un genre de mort si justement envié par tous les braves.*[1]

Débarrassé de César Borgia dont la captivité n'avait pas procuré au saint siége autant d'avantages que Jules en avait espéré, ce pape songea à triompher des armes et de la politique des Vénitiens.

[1] *Voyez* la lettre, en date du Caire, adressée par Bonaparte à la veuve de l'amiral Brueys. (2 fructidor an 6)

Leur commerce commençait à se ressentir des découvertes faites dans le siècle précédent par les Portugais et par les Espagnols. Les premiers avaient parcouru les côtes occidentales de l'Afrique. Des îles Canaries, ils s'étaient avancés jusqu'à celles du Cap-Vert; ils avaient affronté le passage brûlant de l'équateur, et s'éloignant de la ligne, ils étaient parvenus jusqu'à la pointe sud de l'Afrique. Soutenus par l'espérance, ils avaient doublé ce cap; multipliant leurs établissemens le long du canal de Mozambique, ils avaient traversé les golfes d'Arabie et de Perse, parcouru la mer des Indes, reconnu les côtes de Malabar et de Coromandel, pénétré jusqu'au-delà du golfe de Bengale, et par leurs traités, leurs armes, leurs alliances et leurs comptoirs, transporté à Lisbonne l'entrepôt de ce commerce immense d'épiceries qui, depuis cinq siècles, était la source des richesses et de la puissance de Venise.

Nous avons vu, dans l'un des livres précédens, de quelle importance avaient été pour la cour d'Espagne les succès de l'entreprise héroïque du célèbre, estimable et malheureux Christophe Colomb. La nation espagnole dut au courage et à la persévérance de cet infatigable

navigateur, ces richesses excessives qui, recueillies sans modération, vinrent corrompre et appauvrir leurs nouveaux possesseurs.

Les Pizare, les Cortèz, les Almagre, secondés du prêtre Luques, féroces successeurs d'un grand homme, commettant d'inutiles forfaits, se baignaient dans le sang de victimes innocentes, immolaient à leur cupidité les Montezumes, l'inébranlable Guatimozin, la race révérée de Mango-Capac, et les innombrables habitans du nouveau monde. Il semblait alors qu'un torrent rapide d'or et de pierreries, ayant ses sources vers le nord et le midi de l'isthme de Panama, traversait l'océan Atlantique, et venait fondre, par diverses embouchures, sur l'Andalousie, la Biscaye, les deux Castilles et la Catalogne. Mais l'Espagne, accablée sous le poids de ses trésors, n'avait pas su leur donner l'emploi qui les ennoblit. L'exemple des républiques florissantes par le commerce ne l'éclaira point : tout, chez elle, se changea en or, et l'or, chez elle, paralysa l'agriculture et détruisit la population.

Venise, au contraire, à cette époque, régnait encore sur la fertile Chypre dont la trahison l'avait rendue maîtresse en 1489, et sur la célèbre Candie (Creta) que les armes et les sup-

plices avaient réunie à ses conquêtes. Elle possédait les cinq meilleurs ports du royaume de Naples sur l'Adriatique, les places maritimes de la Romagne, tout le Crémonois, et le vaste territoire qui s'étend jusqu'à l'Adda. Les flottes les plus nombreuses et les mieux équipées, l'arsenal le mieux fourni de l'Europe, les matelots les plus expérimentés, la plus brillante opulence, et sur-tout cette sage administration qui savait remplir le trésor public sans fouler les peuples par des impôts multipliés et mal répartis, auraient assis la puissance de la république sur des bases inébranlables, malgré la jalousie et les efforts de ses voisins. Mais ces richesses mêmes étaient la source de son affaiblissement. Elle crut long-temps pouvoir se reposer de sa défense sur des troupes étrangères, qu'une valeur souvent éprouvée et une discipline jusqu'alors inconnue dans les autres troupes de l'Europe eussent sans doute rendues invincibles, si l'amour de la patrie ou le sentiment de la gloire les eussent animées.

Bajazet II venait de lui imposer une paix dont les conditions étaient rigoureuses, mais que les circonstances n'avaient pas permis de refuser.

Quel moment pouvait paraître plus favo-



rable au pape pour exercer son ressentiment contre les Vénitiens, que celui où, dépouillés par le grand seigneur de leurs plus belles possessions dans l'ancienne Grèce, ils se voyaient encore contraints de renoncer à leur monopole, et de laisser échapper de leurs mains le sceptre du commerce et de la navigation!

Cependant Jules redoutant l'intervention des Français, cherchait à effrayer ou à corrompre le sénat de Venise, avant de se résoudre à le combattre. Ce fut pendant des pourparlers qui ne lui devinrent point infructueux, que ce pontife s'efforça de procurer de nombreux ennemis aux Vénitiens, dans le moment même où il négociait avec eux.

Bientôt ils connurent le traité de Blois par lequel le pape, l'empereur, le roi de France et l'archiduc se liguaient contre leur république, pour lui enlever les usurpations que chacune des parties contractantes prétendait avoir à lui reprocher. La réunion incohérente de tant d'intérêts opposés devait rassurer les Vénitiens contre le succès d'une telle coalition.

Il leur était facile de reconnaître que le roi de France et son ministre se réservaient intérieurement les moyens d'éluder des conventions qui tendaient au démembrement du royaume.

En effet, la Bourgogne, la Bretagne, les droits de Louis sur Gènes et sur le Milanais seraient devenus la dot de la jeune princesse Claude promise à l'archiduc Charles, c'est-à-dire, au petit-fils de deux monarques ennemis naturels de la France. Aussi le roi eut-il le soin, deux ans après, de faire réclamer hautement les états généraux contre un projet aussi désastreux, et de céder à leurs sollicitations, en fiançant sa fille au duc de Valois, François comte d'Angoulême, héritier présomptif de la couronne.

Immédiatement après la conclusion du traité de Blois, Isabelle, épouse de Ferdinand, venait de suivre au tombeau le malheureux Frédéric. Sa mort allait donner à l'archiduc Philippe l'occasion de faire valoir les droits de Jeanne, son épouse, sur le royaume de Castille, et de les revendiquer contre son beau-père qui cherchait vainement à s'autoriser du testament qu'il avait obtenu d'Isabelle, à l'article de la mort.

(1505) Les Vénitiens avaient été peu alarmés des menaces que leur avait faites l'empereur dont ils connaissaient la faiblesse et la légéreté; mais voyant que les affaires personnelles dont Ferdinand allait être occupé, don-

neraient à Louis XII tout le loisir de réaliser de nouveaux projets sur l'Italie, ils firent au pape des offres que le souverain pontife voulut bien accepter, sans rien diminuer néanmoins de sa hauteur et de ses prétentions.

L'Italie, à cette époque, était en proie à divers fléaux. Cette année fut signalée par des tempêtes extraordinaires, par des tremblemens de terre, et par les ravages de la peste.

Alors la guerre mémorable de Florence contre les habitans de Pise se poursuivait toujours avec une haine égale de part et d'autre. Chaque année voyait recommencer le dégât des campagnes, et renaître le dévouement héroïque des Pisans aidés par les républiques de Lucques et de Gènes, attaqués par les Colonne et les Savelli, et inutilement secourus par l'entreprenant Barthelemi d'Alviano qui avait à se plaindre de l'Espagne. Comme cette guerre n'a qu'un rapport indirect avec celles des Français en Italie, nous nous contenterons de rappeler ici que Pise devait encore résister pendant quatre autres années, et que Florence, après avoir tenté à grands frais de détourner le cours de l'Arno, s'assura du consentement des rois Louis et Ferdinand qui, moyennant 125,000 ducats, privèrent les Pisans du fantôme de leur

protection. Ce fut alors que Pise enfin succomba, et reçut de Florence un traitement plus doux qu'une si longue opposition ne devait le lui faire craindre. Le cardinal d'Amboise fut le grand négociateur de ce marché déshonorant. *Il toucha*, dit le naïf Delanoue, *aussi bien aux cent qu'aux vingt-cinq mille ducats. O que l'avarice fait de maux ! Quelle tache la France et l'Espagne se mirent sus par les menées d'un prêtre !*

Depuis cette époque, Pise qui avait conquis la Corse et la Sardaigne, qui avait dominé sur la Méditerranée, ne conserva que le souvenir de sa gloire et de sa liberté.

Cependant, malgré les sermens solennels prêtés en présence du cardinal de Rouen par l'empereur Maximilien, malgré même le paiement effectué entre ses mains de la moitié du prix stipulé pour l'investiture du duché de Milan, il était facile de voir qu'il ne passerait point alors en Italie. Il prétextait la guerre qui le retenait contre le duc de Gueldres, Charles d'Egmond, et l'électeur palatin Philippe, dit l'Ingénu. Louis qui n'avait point vu sans jalousie l'augmentation de puissance que la mort d'Isabelle allait procurer à l'archiduc, ne dissimulait pas son desir de renouer ses an-

ciennes liaisons avec Ferdinand duquel il espérait pouvoir obtenir de l'argent dont il se montrait toujours avide. De son côté, Ferdinand s'alarmait de l'approche de son gendre, et du dessein qu'il manifestait de lui enlever le gouvernement de la Castille.

La crainte et l'avarice furent plus fortes que la haine et le ressentiment. Les deux monarques se lièrent par une paix dont la principale condition fut le mariage de Germaine de Foix, petite-fille d'un roi de Navarre, et nièce de Louis XII qui, pour dot, abandonna ses droits sur la portion si complétement perdue du royaume de Naples, et qui reçut de Ferdinand la promesse de 700,000 ducats payables en dix années. Le roi catholique assurait à son épouse un douaire de 300,000 ducats, et consentait que la dot retournât à la couronne de France si Germaine lui survivait sans enfans de ce mariage. Il s'engageait en outre à soutenir les prétentions de Gaston, frère de Germaine, sur le royaume de Navarre. Les intérêts des barons napolitains furent stipulés, en même temps qu'on aggravait le malheur de la veuve et des enfans de Frédéric, et, non contens de laisser intervenir le roi d'Angleterre comme garant de cette paix, les deux princes

formèrent une ligue défensive pour son affermissement. Dans ce traité furent compris les Florentins et Jules II, Jules II qui, dans toutes les circonstances, faisait éclater contre Louis XII la plus profonde aversion.

Ce pape néanmoins crut qu'il était de son intérêt de se servir de l'instrument qui semblait s'offrir, pour reconquérir sur les Vénitiens les places qu'ils avaient reprises dans la Romagne, et c'était à cet important projet qu'il restait toujours constamment attaché. Aussi le vit-on accueillir les propositions que le roi des Français lui fit renouveler; mais alors il était plus facile à l'un et à l'autre de multiplier leurs promesses mutuelles que d'en exécuter aucune. Jules, pour contenir le roi et son ministre, retardait toujours l'envoi des chapeaux si ardemment sollicités pour le frère de La Tremouille et pour le cousin du cardinal d'Amboise. Louis inquiet des préparatifs que faisait l'empereur pour passer en Italie, était en outre pressé par ce prince de lui fournir les cinq cents lances, et d'avancer le reste des 100,000 ducats stipulés par le traité de Blois. Mais de tous les articles contenus dans ce traité, il n'y avait plus que l'investiture du duché de Milan qui convînt au roi; car celui-ci, par sa paix avec

Ferdinand et par l'accroissement de puissance que Philippe venait de recevoir, se trouvait dans des dispositions bien différentes. Ainsi, comme nous l'avons déjà fait pressentir, la rivalité, l'ambition et les intérêts particuliers des confédérés nuisaient à la confédération, et Venise put espérer que l'orage s'éloignerait enfin, sans éclater sur sa tête.

(1506) Mais l'impatience du pape ne pouvait s'accommoder de tant de retards, et, feignant de renoncer à ses projets contre les Vénitiens, il tourna ses armes contre les villes de Pérouse et de Bologne qui, depuis le commencement du quinzième siècle, avaient secoué le joug de la puissance pontificale. Il n'hésita pas même, en se mettant en marche, de proclamer que le roi des Français secondait son entreprise, et d'ordonner que le logement fût fait pour les troupes françaises.

Qui croirait que ce fut au milieu de toutes ces intrigues, de toutes ces agitations, de toutes ces dispositions militaires que Jules II posait les fondemens du temple le plus majestueux de la chrétienté? Cet homme extraordinaire, secondé du génie de Michel-Ange, éleva l'église de Saint-Pierre sur le lieu même où l'empereur Constantin, portant alors le titre de

grand prêtre de Jupiter, avait bâti un oratoire pour les chrétiens.

Le roi, mécontent, plaisantait amèrement de la jactance et de la précipitation de Jules, tandis que le cardinal d'Amboise expédiait au maréchal de Chaumont, son neveu, l'ordre de joindre en personne l'armée du pape avec cinq cents lances. Ainsi fut violée la parole que Louis avait donnée aux Bentivoglio de ne point fournir de secours contre eux. L'armée française se réunit à Parme, et quoique des pluies affreuses se fussent jointes aux rigueurs de l'hiver, sa marche s'exécuta sans désordre et sans accident. L'approche du maréchal dont la valeur égalait la superstition et l'opiniâtreté, et qui venait de soumettre, en passant, Castel-Franco, décida de la reddition de Bologne, car Pérouse était déjà soumise; mais les Français eurent la honte de n'être point admis dans l'enceinte d'une ville que leur présence venait de conquérir au saint siége. C'est que l'on redoutait en eux ce brigandage toléré par des chefs dont plusieurs donnaient le funeste exemple de la déprédation. Oubliant et leur nom et leur gloire, ces mêmes Français se crurent dédommagés de l'affront qu'ils venaient d'essuyer, par le don de

18,000 ducats que le pape envoya distribuer dans les compagnies, sans déguiser l'insulte pour la main qui venait d'augmenter sa puissance.

Cependant le nouveau roi de Castille s'était embarqué à l'île de Walcheren, sur une flotte de quatre-vingts vaisseaux, et il avait fait voile pour l'Espagne. Après avoir été forcé, par une violente tempête, de relâcher en Angleterre, et de se racheter en quelque façon de la brillante captivité qu'il avait trouvée au milieu des honneurs qui lui furent prodigués à la cour d'Henri VII, Philippe arrivé en Castille, avait fait renoncer son beau-père à l'administration de ce royaume, et le roi d'Aragon s'était empressé de passer en Italie pour prendre possession de ses états de Naples. Il avait mouillé à Gènes, où s'était trouvé le Grand Capitaine dont la présence et la soumission venaient dissiper les soupçons de son roi, et les calomnies de ses envieux.

Ce fut à Gènes que Ferdinand apprit la mort de Philippe. Cette fin prématurée venait à propos pour le roi catholique, et l'idée qu'on avait conçue de sa politique et de son ambition, lui fit imputer un crime, parce qu'on le croyait capable de le commettre, et parce qu'il en devait recueillir le fruit. Philippe mourant

à vingt-huit ans, avait décerné la tutelle de Charles, son fils aîné, à Louis XII qui confia ce jeune prince aux soins de Philippe de Croüy, seigneur de Chièvres, et ce gouverneur, dit Mézeray, rendit Charles-Quint plus habile qu'il ne fallait pour le bien de la France.

Ferdinand paraissait, au surplus, avoir si bien calculé les événemens, que la mort de son gendre ne changea rien à son voyage, et qu'il reprit sa navigation pour se rendre à Naples dont les habitans renchérirent sur les témoignages d'amour et d'alégresse qui avaient coutume de signaler l'arrivée d'un nouveau maître.

Pendant que ce prince s'efforçait de modérer ou de satisfaire les prétentions multipliées des Napolitains, tandis qu'il tâchait d'allier les intérêts des barons qui réclamaient les conditions du traité, avec les demandes de ceux qui sollicitaient le prix de leur dévouement, Gènes venait de voir rallumer dans ses murs les feux mal éteints de la discorde civile; Gènes en proie à l'orgueilleux ressentiment des nobles et à la férocité aveugle et impétueuse de la populace, allait encore éprouver la bravoure, accroître le courroux, et exercer la générosité des Français.

Ceux-ci, comme nous l'avons vu, étaient redevenus les maîtres des Gènes depuis la première conquête du Milanais par Louis XII, en 1499. Cette ville, chef-lieu d'un territoire si peu étendu, avait tenu long-temps le sceptre de la mer, et sans doute elle aurait pu le conserver, si les Génois, mieux unis, avaient su profiter de leur situation avantageuse. L'origine de la superbe Gènes se perd dans la nuit des temps héroïques de la Grèce. Elle faisait un commerce considérable lorsqu'elle fut détruite par les Carthaginois, dans la seconde guerre punique, et rebâtie par les Romains sous la domination desquels elle reprit sa première splendeur. Elle suivit le sort de l'empire romain jusqu'à l'invasion des barbares en Italie. Devenue successivement la proie des Huns, des Gépides, des Sarrasins, des Goths et des Lombards, elle dut au génie de Charlemagne le retour de son éclat, de ses richesses et de son activité. Vers la fin du neuvième siècle, sous le règne chancelant de Charles le Gros, elle secoua le joug des Carlovingiens, et s'érigea en république. Depuis cette époque, son histoire est celle de toutes les divisions, de tous les changemens, de tous les excès, de tous les malheurs, de tous les crimes qu'entraînent

l'ambition, la haine et la rivalité des factions. Il est impossible à la mémoire la plus exercée de retenir la longue nomenclature des divers gouvernemens que se donnèrent et que secouèrent les Génois, ainsi que des familles qui usurpèrent successivement le souverain pouvoir, au milieu des troubles, du carnage et de la dévastation. Parmi elles on distingua les Spinola, les Doria, les Corté, les Fiesques, les Grimaldi, les Adorne, les Négroni, les Justiniani, les Frégose. Ce furent ces familles et plusieurs autres qui revêtues, à différentes époques, des priviléges de la noblesse, et animées de ses prétentions, firent couler le sang de leurs concitoyens sous les bannières à jamais rivales des Guelphes et des Gibelins, et mirent leur patrie tantôt sous le pouvoir des ducs de Milan, tantôt sous les poignards de l'anarchie, et tantôt sous la protection onéreuse des rois de France. L'un de ces derniers qui appréciait l'inconstance de cette république, avait répondu brusquement à ses députés, lorsqu'ils protestaient de la fidélité avec laquelle Gènes se donnait à lui : *Et moi, je la donne au diable.* Ce diable fut l'archevêque de Gènes, Paul Frégose, qui exerça sur ses concitoyens tous les genres de cruauté propres à retracer le règne des plus odieux tyrans.

Au milieu de tant de vicissitudes, et tandis qu'elle créait et réformait, rétablissait et renvoyait, rappelait et déposait ses consuls, ses podestats, ses capitaines, ses abbés du peuple, ses capitaines de la liberté, ses chefs de l'état, ses capitaines généraux et ses doges, Gènes enrichie par les croisades et le commerce, avait soutenu des guerres implacables contre les républiques ses voisines et ses rivales; et pour opprimer les indomptables Corses, elle avait prodigué, pendant plusieurs siècles, le sang de ses enfans.

A l'époque où nous sommes parvenus, les garnisons françaises souvent réclamées par les Génois, avaient été plusieurs fois victimes des mouvemens convulsifs de ce peuple turbulent qui ne savait ni obéir, ni jouir de la liberté. Cependant la domination de Louis XII, toujours bon et affable, semblait ne pas lui déplaire. Les nobles et les plébéiens s'étaient même disputé le futile honneur de porter le dais lors de la première entrée du monarque, et cette discussion fut l'origine d'une nouvelle brouillerie et de nouveaux troubles.

Une rixe particulière était devenue l'étincelle d'un incendie général, et le peuple excité sous main par Jules II, s'était porté à de graves

excès que la conduite impérieuse et les vexations de la noblesse avaient provoqués. Le gouverneur français avait eu la faiblesse de donner son consentement à la nouvelle loi que la populace avait dictée, et d'après laquelle elle se réservait les deux tiers de toutes les dignités et de toutes les magistratures.

Enhardi par ce succès inattendu, le peuple avait multiplié ses prétentions, et huit tribuns pris dans son sein, exerçaient sur la république une autorité sans bornes. Pour signaler leur puissance et pour donner à ces mouvemens un caractère tellement prononcé que le peuple ne fût plus maître de rétrograder, ces furieux avaient porté les armes hors de l'enceinte de Gènes. Non contens de s'emparer de Spécia et d'autres places de la rivière du Levant où Louis Fiesque, commandant pour les Français, ne tenait que quelques milices mal exercées, ils allèrent, à l'extrémité de la rivière du Ponent, mettre le siége devant Monaco alors possédé par les Grimaldi, et presser, par terre et par mer, cette place qu'ils voulaient, disaient-ils, faire restituer à la république. Le gouverneur Ravestein et son lieutenant Roquebertin, n'avaient point eu la prudence de prévenir ces troubles; ils n'eurent pas la force d'en arrêter le cours.

Le roi fut indigné au récit de cette nouvelle révolution, et il ne contint les premiers mouvemens de sa colère que dans la crainte de forcer, par une rigueur inconsidérée, les mécontens de se livrer à l'empereur qu'il soupçonnait de n'être point étranger à ces désordres. Cachant donc alors son ressentiment, il parut disposé à l'oubli du passé, et il alla jusqu'à promettre la confirmation des nouvelles lois, n'exigeant pour prix de son indulgence que le retour à la tranquillité, et la restitution des places enlevées de vive force. Il semblait que ce pardon devait être reçu du peuple avec d'autant plus d'empressement qu'il avait envoyé des députés vers le roi pour justifier ses démarches, en même temps que les nobles avaient réclamé de ce prince des secours prompts et puissans, et des moyens de vengeance. Mais enhardie par de nouveaux succès obtenus avant le retour de ses députés, et poussée à tous les excès par ce petit nombre d'audacieux qui, n'ayant à perdre ni honneur ni fortune, ne paraissent jamais qu'au sein des orages populaires, cette multitude farouche mit le comble à ses outrages. Quelques troupes envoyées par elle, ayant battu entre Recco et Rapallo le fils de Jean-Louis Fiesque qui avait tenté de re-

prendre de la supériorité sur cette côte, elle alla assiéger le château du Castellet (Castellaccio). Ce vieux fort construit par les ducs de Milan, lorsqu'ils étaient seigneurs de Gènes, était placé à peu près où se trouve aujourd'hui le fort de l'Éperon, et sa position aurait donné les moyens de contenir les habitans, si Ravestein avait eu la précaution d'augmenter son enceinte pour y placer une garnison plus nombreuse. La poignée de Français qui l'occupait alors fut forcée de se rendre, et ces malheureux furent lâchement égorgés par des monstres qui, s'applaudissant de leur trahison, montraient, en rentrant dans Gènes, leurs mains dégouttantes du sang de leurs victimes. Maîtres du Castellet, les Génois entreprirent le siége de la citadelle, et pour mieux défendre le passage qui du mont Isolé se dirige entre les Deux-Frères, vers le Castellet, et qui du Castellet conduit à la ville, ils bâtirent à la hâte un fortin sur cette route, environ au même lieu où l'on voit le fort de la Tenaille.

(1507) Cependant le roi pressait la levée d'une armée formidable qu'il voulait commander en personne, et il envoyait Yves d'Alègre qui, à la tête de quelques mille fantassins, traversa le Var, secourut Monaco, poursuivit

les Génois, les força d'opérer leur retraite par la Corniche, et nettoya toute la rivière du Ponent. Neuf mille Suisses et dix mille fantassins français, trois mille chevaux-légers et autant de gens d'armes, partis de Grenoble, traversèrent le Mont Cenis, passèrent à Suze où Louis se rendit lui-même, et se dirigèrent vers Alexandrie où Chaumont, gouverneur du Milanais, leur amena encore six mille hommes d'infanterie. Les généraux les plus distingués, la noblesse la plus illustre, étaient de cette expédition pour laquelle le cardinal d'Amboise n'avait épargné ni les vivres ni les munitions. Il avait réuni les canonniers les plus habiles, et levé dans la Bretagne les plus vigoureux pionniers.

Des apprêts aussi multipliés ne changèrent point la résolution où étaient les Génois de se défendre. Ils se confiaient dans les défilés de leurs montagnes, et plus encore dans le ressentiment que le pape venait de faire éclater contre le roi, et dans la protection que leur promettait l'empereur. Leurs troupes cependant n'avaient ni munitions ni chefs expérimentés, et l'indolence naturelle de Maximilien était un garant de son inaction.

Mais aussitôt que les Français eurent re-

monté la Scrivia, et furent parvenus au Borgo di Fornari, ils culbutèrent bientôt tous les postes avancés des Génois, et chassèrent devant eux, comme des troupeaux effrayés, leurs soldats non aguerris. Chaumont, sans leur donner le temps de se reconnaître, descendit dans la vallée de Polcevera (Pozzevera), et campa au village de Rivarolo, sur la gauche du torrent, pendant que la Palisse et le marquis de Mantoue auquel Louis avait confié l'étendard royal,[1] longeant les hauteurs qui dominaient le Castellet, s'emparèrent de toute la crête des montagnes, depuis les Deux-Frères jusqu'aux portes de Gènes, sur le revers qui regarde la vallée de Bisagno. Dans le même temps, la flotte expédiée des ports de Provence bloquait par mer les Génois dont les galères s'étaient réfugiées dans le golfe de la Spécia.

Ce fut alors seulement que la populace sentit diminuer son audace et sa confiance; le reste de cette courte guerre de huit jours fait connaître toutes les fluctuations d'une multitude sans guide, abandonnée au désordre, à la fureur et au repentir. En effet, lorsqu'après un combat où les Génois avaient résisté avec assez

[1] *Voyez*, à la fin du volume, la note *d*.

de fermeté, les Français étaient parvenus à enlever le fortin placé entre la ville et le Castellet, les Génois épouvantés envoyèrent des députés chargés de négocier avec le roi. Mais, tandis que ces envoyés écoutaient de la bouche du cardinal d'Amboise les dures conditions qu'on voulait leur imposer, une troupe de furieux s'élança des remparts, et fit mine de vouloir reprendre le fort et de menacer le camp des Français. Elle soutint même l'escarmouche pendant plusieurs heures, et alla enfin se renfermer dans le Castellet.

La défiance, compagne de l'épouvante, parcourut les maisons de Gènes, et le peuple, en fureur, crut facilement aux bruits de trahison que ses ennemis semèrent avec adresse. Ses chefs plus habiles à exciter sa révolte qu'à le diriger dans sa défense, se séparèrent de lui, et se réfugièrent secrètement à Pise. Abandonné ainsi de ceux dont il n'avait été que l'aveugle instrument, il n'eut plus d'espoir que dans l'orgueilleuse commisération du roi, et il s'estima heureux que la faction des nobles, sous le joug de laquelle il allait rentrer, daignât se charger d'intercéder pour lui. Elle s'en acquitta d'une manière digne d'elle.

Prosternés aux pieds du roi, les sénateurs

(anziani) déplorèrent les troubles que leurs outrages avaient fait naître, rejetèrent tous les excès sur des vagabonds sans domicile qu'il eût cependant été facile de connaître et d'expulser, invoquèrent la clémence du roi qu'ils comparèrent à la divinité, et sollicitèrent à grands cris le pardon d'une illustre république dont le plus grand crime était d'avoir voulu se gouverner elle-même.

Louis, enivré d'éloges, parut se laisser fléchir; sa main quitta le glaive qu'elle agitait, et le mot de pardon vint se placer sur ses lèvres. Tous les historiens, d'un commun accord, ont loué sa modération; elle fut en effet signalée par le supplice de soixante citoyens, du doge et de quelques nobles, par une contribution de 200,000 ducats, par la privation de toutes les marques de la souveraineté, par l'obligation que l'on imposa à la ville de fortifier, à ses frais, la citadelle et le Castellaccio, de construire, à l'ouest du port, à la tour de Codifa ou de la Lanterne, une forteresse que l'on affecta même de nommer la Briglia, la Bride, parce qu'elle commandait le port et une partie de la ville, d'augmenter le nombre des casernes, de recevoir et de solder une garnison plus nombreuse, d'entretenir en-

fin trois galères armées au service du roi.

Ainsi furent terminés à Gènes des mouvemens imprudemment excités et mal dirigés. La liberté avait été le prétexte de ces soulèvemens auxquels on aurait donné un autre nom que celui de révolte, s'ils avaient été couronnés du succès.

Après ces témoignages nombreux de sa royale indulgence, Louis congédia la portion de son armée qu'il avait employée à la réduction des Génois, et il se rendit à Milan pour attendre le retour de Ferdinand avec lequel il devait avoir une entrevue à Savone lorsque le roi d'Aragon repasserait en Espagne.

Louis, au reste, ébloui par la rapidité de sa victoire, ne songea point à se rendre maître du golfe de la Spécia, à former sur les deux rivières des établissemens solides pour le commerce des Français, et sur-tout à s'assurer du petit nombre de communications de l'état de Gènes avec le reste de l'Italie, au moyen desquelles il pouvait balancer le pouvoir et les intrigues des autres princes de cette belle contrée.

Il n'ignorait pas cependant que son entreprise sur Gènes avait réveillé toutes les haines et toutes les jalousies. Il savait que l'empereur,

excité par les insinuations des Vénitiens et par les fougueuses remontrances de Jules, avait convoqué une diète à Constance, afin de presser l'armement de tous les princes de l'Empire contre la France. Louis était peint comme un roi ambitieux qui ne songeait à rien moins qu'à usurper la couronne impériale, et son ministre était accusé, non sans fondement, d'aspirer encore à la chaire de saint Pierre. Les discours de Maximilien et les intrigues du cardinal de Sainte-Croix auraient peut-être ébranlé les députés de la diète, si des émissaires secrets de Louis n'eussent habilement semé l'argent et la division au milieu d'eux. D'ailleurs, le désarmement des troupes françaises donnait un démenti formel aux graves accusations alléguées par l'empereur, et l'on ne tarda point à reconnaître que ce prince, ainsi que le pape, voulaient s'aider de toutes les forces de l'Empire pour venger des intérêts personnels. Jules n'avait soutenu les mouvemens populaires de Gênes que par haine contre le roi et son ministre, et Maximilien ne pouvait pardonner à Louis d'avoir été chargé par Philippe de l'éducation du jeune archiduc Charles.

Tous les efforts de l'empereur n'aboutirent donc qu'à lui faire promettre par la diète un

secours de huit mille chevaux et de vingt-deux mille fantassins, soldés seulement pendant six mois, et environ 100,000 florins du Rhin, pour l'entretien de son artillerie.

Un si faible résultat ne paraissait point ébranler la résolution de Maximilien, et pendant qu'il cherchait à se procurer un renfort chez les Suisses, et à négocier son passage sur le territoire de Venise, Louis avait fait fortifier à la hâte les faubourgs de Milan, et les places principales de son duché. L'entrevue brillante qui avait eu lieu, dans ces entrefaites, entre ce prince et le roi d'Aragon, n'avait paru rien changer aux affaires d'Italie. On conjectura seulement que Ferdinand avait promis sa médiation pour hâter la paix entre l'empereur et la France, ses secours pour faire conjointement la guerre aux Vénitiens, et son assentiment pour la convocation d'un concile. Par cette dernière promesse, cet adroit politique s'était de nouveau concilié la confiance du cardinal d'Amboise qui convoitait toujours la tiare avec opiniâtreté. Ce ministre espérait profiter de la mésintelligence qui venait d'éclater entre Jules et Ferdinand pour l'investiture du royaume de Naples.

(1508) Cependant Maximilien, après avoir

effrayé toute l'Italie par le bruit exagéré de ses préparatifs, envoya un héraut à Vérone pour y notifier qu'il allait se rendre en Italie, et prendre à Rome la couronne impériale. Il demandait en même temps des quartiers pour quatre mille chevaux. Conformément à la résolution déjà adoptée par le sénat de Venise, il lui fut répondu que s'il se présentait sans démonstrations hostiles, il recevrait sur son passage tous les honneurs dus à son rang, mais que l'on était trop fondé à lui soupçonner des intentions moins pacifiques. Cette réponse fut immédiatement suivie d'une sommation qui citait le doge et le sénat à comparaître devant l'empereur, et à lui demander pardon. Le sénat n'ayant point obéi, fut condamné par la chambre impériale, et mis au banc de l'Empire. En traitant ainsi les Vénitiens comme des vassaux rebelles, la cour impériale saisissait l'occasion de développer les étranges prétentions qu'elle affectait sur presque toute l'Europe, et dont elle ne s'est jamais départie que par politique ou par crainte.

Dans les derniers jours de l'année précédente, et lorsqu'on ignorait encore si l'empereur descendrait par le Frioul, ou s'il côtoierait l'Adige, s'il attaquerait le Milanais par la Suisse

ou par la Savoie, enfin s'il se jetterait sur la Bourgogne, on avait vu mille Allemands, dirigés par quelques Génois bannis, traverser rapidement le Feltrin et la Marche Trévisane, et arriver presque jusqu'à la rive gauche du Pô. Ils devaient passer ce fleuve, et se rendre à Gènes par le pays de Parme. Chaumont fit manquer leur projet par l'envoi de quelques troupes à Parme même, et ils se retirèrent tranquillement, sans que les Vénitiens se missent en devoir d'inquiéter leur marche. Pendant que Venise ménageait ainsi l'empereur, le roi de France qui provoquait une confédération contre elle, allait néanmoins s'occuper de la défendre : c'est que les négociations n'étant point encore parvenues à leur maturité, Louis croyait de son intérêt de se mettre en mesure contre les premières tentatives de Maximilien, et de ne permettre la ruine projetée de la république que lorsqu'il aurait acquis le droit de partager le butin. Il avait donc pourvu d'abord à la défense de la Bourgogne dont La Tremouille était alors gouverneur; et non content de faire passer dans le duché de Milan des corps nombreux de cavalerie et d'infanterie, il avait pris, avec l'agrément du roi d'Aragon, deux mille cinq cents fantassins espagnols à sa solde. Il

avait, en outre, fait occuper le territoire de Vérone par quatre mille fantassins et par quatre cents lances que commandait le maréchal de Trivulce, et pour opérer une diversion qui lui fût favorable, il continuait de secourir le duc de Gueldres qui faisait la guerre au jeune archiduc. Les Vénitiens, de leur côté, avaient confié la défense du Frioul à Barthelemi d'Alviano qui etait rentré à leur service; et le comte de Pétigliano, posté à Roveredo, était chargé par eux de disputer le cours de l'Adige. Nous venons de voir que, pendant toutes ces dispositions, quelques Allemands avaient pénétré jusqu'aux limites du duché de Mantoue, et qu'ils n'avaient échoué que par l'activité du maréchal de Chaumont.

L'empereur était enfin arrivé à Trente, et après des messes solennelles et des processions, il avait quitté le titre de *roi des Romains* pour prendre celui d'*empereur élu* que l'on donnait aux rois des Romains, lorsqu'ils passaient en Italie pour se faire couronner. Ayant ensuite fait embarquer sur l'Adige des provisions en abondance, il se mit à la tête de quinze cents chevaux et de quatre mille fantassins levés dans ses états héréditaires, et il se dirigea par les montagnes qui bordent le territoire de Vi-

cence. Il fit marcher sur Roveredo Joachim Nestor, électeur de Brandebourg,[1] qui, sur un refus de logemens, revint à Trente dès le lendemain, avec les deux mille hommes de pied et les cinq cents lances qu'il commandait.

Les premiers pas de Maximilien furent marqués par quelques succès dans la vallée de Siago; mais il s'éloigna tout à coup jusqu'à Botzen sur l'Eisach, remonta cette rivière jusqu'au confluent de la Rientz, se rendit à Prunechen, et partant des sources de la Piave, il vint ravager les vallées de Cadore. Immédiatement après ces expéditions dignes d'un aventurier, il partit pour Inspruch, dans le dessein de mettre ses pierreries en gage, laissant à ses généraux le soin d'attaquer le Trévisan, et de continuer quelques exploits insignifians sur les bords de l'Adige.

L'intention du roi de France n'était pas de secourir efficacement les Vénitiens; il blâma

[1] Ce prince, fils de Jean, dit Cicéron, fut dans ses états le protecteur des lettres, et contribua à leur renaissance. Son père avait fondé, en 1495, l'université de Francfort sur l'Oder, où mille étudians se firent inscrire dès la première année. Joachim construisit le château de Postdam. Son fils Joachim II embrassa la doctrine de Luther en 1539.

même leur entreprise sur Trieste que d'Alviano, victorieux dans le Frioul, venait d'enlever avec Goritia. Il s'empressait de fortifier cette dernière place sur le Lizonzo, pour opposer une barrière aux incursions des Turcs.

Les Vénitiens payaient bien leurs troupes, ils faisaient des conquêtes; Maximilien était aux expédiens pour solder les siennes, et leur défection croissait chaque jour avec les succès de son ennemi. Effrayé du mauvais pas où l'avaient entraîné des projets aussi légèrement conçus que mal exécutés, ce prince sollicita une trève dont les Vénitiens fixèrent la durée, et qu'ils conclurent directement, en réservant au roi de France d'y accéder dans l'espace de quelques mois. Ce traité qui conservait à chaque puissance les places qu'elle avait conquises, et qui l'autorisait même à les fortifier, était trop avantageux aux Vénitiens pour qu'ils s'arrêtassent aux difficultés qu'avait voulu faire le roi, en exigeant que la trève fût générale, et qu'elle comprît sur-tout le duc de Gueldres dont la cour de Vienne avait résolu la perte.

Cependant ils avaient à craindre de la part du roi, un ressentiment qui ne tarda point à éclater. En effet, le traité de Cambrai fut conclu, au nom de Maximilien, par Marguerite

d'Autriche, duchesse douairière de Savoie, fille et premier ministre de l'empereur, et au nom de Louis, par le cardinal d'Amboise. Ce dernier, qui travaillait depuis long-temps à cette négociation, la nomma hautement son chef-d'œuvre. Ce traité célèbre (10 décembre) renouvelait celui de Blois, et consacrait la confédération de Maximilien, de Jules, de Louis et de Ferdinand contre le doge et la seigneurie de Venise. Quelques princes d'Italie furent contraints d'entrer dans cette ligue dont le but était de faire restituer au pape Sarrazane, Ravennes, Cervie (Phicocle), Faenza, Rimini, Cézène et Imola; à l'empereur les villes et seigneuries de Roveredo, de Vérone, de Padoue, de Trévise, de Vicence, du Frioul et du patriarchat d'Aquilée; au roi de France, en sa qualité de duc de Milan, les villes et territoires de Brescia, de Crema, de Crémone, de Bergame et de Ghiaradda, et enfin au roi catholique, comme roi de Naples, les ports de Trani, de Brindes, d'Otrante et de Gallipoli, engagés aux Vénitiens lors du prêt fait par eux pour la dernière expédition contre Frédéric. Le duc de Savoie, en accédant à la ligue, quelque temps après, crut le moment favorable pour faire valoir les prétentions qu'il formait

sur le royaume de Chypre, et on invita le roi de Hongrie à profiter de la circonstance pour rentrer en possession de tout ce que Venise lui avait enlevé dans la Dalmatie.

Cet orage formidable semblait annoncer l'entière destruction de la république. Ses trésors, la valeur de ses troupes, la célébrité des généraux qu'elle soudoyait, la sagesse qui présidait à ses conseils, tant d'avantages pouvaient-ils balancer long-temps les efforts de cette foule d'ennemis puissans acharnés à sa perte? Mais la politique de quelques sénateurs découvrait dans cette réunion même le plus utile des alliés. L'indécision de Maximilien, son extravagante prodigalité, sa jalousie contre Ferdinand, la sage circonspection de celui-ci, l'inquiétude, la turbulence et la cupidité de Jules, l'impétueuse franchise de Louis en butte à la haine des autres confédérés, tels étaient les élémens de cette monstrueuse coalition.

Le pape qui en était le premier moteur, fut le dernier à la ratifier; il fit même aux Vénitiens des offres que ceux-ci repoussèrent avec dignité. Le sénat vénitien pensait qu'un sacrifice dicté par l'ennemi, augmente ses prétentions, et ajoute aux moyens de les faire valoir. Ce fut donc par politique, et non par une vaine

témérité, que la république dédaigna de descendre à des soumissions avilissantes.

(1509) Quoi qu'il en soit, le roi de France, fidèle aux engagemens qu'il avait pris, se rendit à Lyon, pour être à portée d'ouvrir le théâtre de la guerre. Dès le mois d'avril, ses troupes se mirent en marche, et traversèrent les Alpes. Pendant qu'un héraut alla déclarer la guerre au sénat de Venise, Chaumont partit de Milan à la tête de trois mille chevaux et de six mille fantassins, traversa l'Adda auprès de Cassano, et vint assiéger Treviglio avant que l'armée des Vénitiens fût assemblée. Le même jour, le marquis de Mantoue, avec les cent lances qu'il fournissait au roi, attaqua Casal-Maggiore. Dans le même temps, Roquebertin sortait de Plaisance, traversait sur un pont de bateaux l'Adda, à son confluent avec le Pô, et ravageait le territoire de Crémone. Toutes ces expéditions réussirent, et les deux places furent rendues par leurs gouverneurs effrayés d'une attaque aussi subite.

Cependant Venise avait délibéré sur les moyens les plus efficaces de résister au torrent prêt à fondre sur elle. Le comte Pitigliano avait proposé de faire camper les troupes à Orci, pour protéger à la fois le cours du Sério

et de l'Oglio, Brescia, Crémone et Bergame; pour pouvoir facilement harceler les ennemis, leur couper les vivres, et neutraliser tous leurs efforts. Barthelemi d'Alviano voulait au contraire qu'on portât, sans délai, le théâtre de la guerre dans le duché de Milan, et qu'on réduisît les Français au système défensif, ordinairement si funeste pour eux en Italie. La résolution d'Alviano parut trop téméraire, le projet de Pitigliano trop circonspect. Il fut arrêté que l'on se porterait sur l'Adda, qu'on suivrait exactement les mouvemens de l'ennemi, en évitant de se mesurer avec lui, sans une nécessité absolue ou sans l'apparence d'un avantage assuré. On voit que le sénat ne s'occupait alors que de résister à Louis XII, et qu'il pressentait que, pendant cette campagne, les Vénitiens n'auraient pas beaucoup à redouter Maximilien qui mendiait en Flandre des subsides, Ferdinand qui ne travaillait qu'avec lenteur à ses préparatifs, et le pape qui ne dissimulait point son indécision.

L'armée vénitienne commandée par Pitigliano et Alviano, moins unis entre eux que ne l'étaient alors les membres du gouvernement de la république, était forte de dix-huit mille hommes d'armes, de neuf mille cinq cents

Albanais et autres troupes légères, et de vingt-sept mille fantassins. Le roi n'avait que vingt mille hommes d'infanterie, quatre cents archers, et deux mille deux cents gens d'armes. Mais on distinguait à la tête de ses troupes les ducs de Bourbon, d'Alençon, de Lorraine, de Longueville et de Nemours, les comtes de Vendôme, de Nevers, de Genève et de Foix, les marquis de Saluces, de Rothelin et de Montferrat, et sur-tout La Tremouille, Chaumont, Châtillon, Trivulce, Bayard et la Palisse. Les Génois lui fournissaient quatre caraques, bâtimens peu convenables à la manœuvre, mais très-propres au transport des troupes; les Florentins lui avançaient 50,000 ducats, et il en tirait 10,000 autres du duché de Milan dont les vassaux se préparaient à le suivre.

De son côté, le sénat de Venise avait pourvu, par un grand nombre de barques et de vaisseaux, à la sûreté du golfe, du lac de Garde, du Pô et des autres rivières par où l'on pouvait craindre les insultes du duc de Ferrare, gonfalonier de l'église, et du marquis de Mantoue. Mais trop habile pour se reposer entièrement sur ses dispositions militaires, il négociait déjà pour dissoudre la ligue, et pour jeter la division au milieu des confédérés, en même

temps qu'il faisait répandre, jusque dans les salles du Vatican,[1] son appel au futur concile de la bulle foudroyante que le pape avait lancée contre les Vénitiens, et de ses excommunications qui étaient plus méprisées chez ces riches commerçans que par-tout ailleurs.

Le roi apprit, à son arrivée à Milan, que les Vénitiens avaient incendié la petite ville de Tréviglio. Formant aussitôt le projet de reconquérir cette place, il se mit à la tête de son armée dont l'âvant-garde était commandée par le duc de Nemours, et la réserve sous les ordres du duc de Longueville. De part et d'autre, l'artillerie dont on attendait les plus grands secours, était nombreuse et bien servie.

Louis XII, empressé de combattre, fit jeter des ponts sur l'Adda, à la hauteur de Rivolta, et dans un lieu où la rivière est couverte d'une foule de petites îles qui auraient pu donner aux généraux vénitiens la facilité de disputer ce passage. Mais Pitigliano, qui commandait en chef, voulait se conformer ponctuellement aux ordres du sénat. Venise qui connaissait la fougue française, qui savait de quelle quantité

[1] Le Vatican ne cessa d'être la demeure habituelle des papes que sous Paul III (Alexandre Farnèze), vers 1545.

de volontaires l'armée de Louis était obstruée, et qui prévoyait les difficultés que ce prince devait rencontrer pour se procurer des vivres et des fourrages, avait expressément recommandé de se tenir sur la défensive, de côtoyer les Français, de les harceler nuit et jour, et d'inquiéter sans cesse leurs convois et leurs fourrages.

D'ailleurs, en défendant avec succès le passage de l'Adda, Pitigliano eût craint peut-être de ne se trouver jamais à même de profiter des fautes que le roi aurait pu faire dans ses marches, et de donner ainsi le temps aux confédérés de commencer leurs opérations, et de les combiner avec celles des Français.

Cependant Louis, après le passage de l'Adda, avait adopté quelques nouvelles dispositions pour la marche et pour l'organisation de son armée. Chaumont avait le commandement de l'avant-garde formée de cinq cents gens d'armes et des six mille Suisses que le roi tenait à sa solde. Le corps de bataille était de six mille lances et de six mille fantassins, Basques et Gascons. Le roi s'y trouvait en personne, avec sa garde, et accompagné des ducs de Lorraine et de Gueldres, du comte de Nevers, du maréchal d'Aubigny, et de beaucoup d'autres sei-

gneurs. La Palisse commandait l'arrière-garde non moins formidable que le corps de bataille; et ces illustres volontaires, qui se faisaient toujours un honneur de suivre en foule les rois de France à la guerre, étaient réunis sous les ordres de Montpensier, et formaient une réserve imposante, destinée à porter du secours à celui des trois autres corps qui, le premier, en aurait besoin.

Ayant donc pénétré sans obstacle dans la Giera-d'Adda, Louis avait fait emporter d'assaut la place de Rivolta, et il s'y était logé, sans pouvoir déterminer les Vénitiens à quitter le camp qu'ils avaient fortifié entre Cassano et Tréviglio. Pour les arracher de cette redoutable position, et pour intercepter, au profit de son armée, les vivres et les fourrages qu'ils tiraient en abondance du Crémasque et du Crémonois, il résolut de descendre dans ces deux territoires, et de s'emparer de Pandino et de Vailate. Mais Pitigliano ayant pénétré son projet, chargea d'Alviano de marcher promptement sur Pandino, tandis que lui-même il conduirait l'avant-garde dans Vailate, pour mettre ce dernier poste à l'abri de toute insulte; et comme, par cet ordre de marche, Alviano allait se trouver le plus près de l'armée fran-

çaise, lorsque Pitigliano le quitterait pour prendre la route de Vailate, le général lui laissa le plus grand nombre et l'élite des troupes vénitiennes.

Le roi, de son côté, après avoir incendié Rivolta, se dirigeait également sur Pandino, et son avant-garde ayant atteint, près le village d'Agnadel, le corps que commandait Alviano, celui-ci fut contraint d'accepter le combat.

Il paraît que les deux armées ennemies n'étaient pas mieux informées, l'une que l'autre, de leur proximité, et que, dans ces lieux coupés par des haies et par des buissons, elles avaient néanmoins négligé d'éclairer leur marche mutuelle.

Quoi qu'il en soit, Alviano ne perdit pas un moment pour tirer-parti de l'avantage que lui offrait le terrain. Toute son infanterie fut rapidement rangée sous des vignes dont les ceps très-élevés formaient une espèce de palissade que la cavalerie ennemie ne pouvait franchir. Une pluie abondante qui était tombée pendant toute la nuit, rendait encore plus glissante la pente qui s'étendait vers l'armée française. Après ces précautions contre le premier choc de l'ennemi, Alviano, maître d'un champ

assez spacieux derrière lui, avait fait placer au-delà de ce champ et sur une éminence, toute son artillerie qu'il destinait à protéger le ralliement de ses troupes, si elles étaient forcées dans l'espèce de retranchement qu'il leur avait ménagé, et à repousser la gendarmerie française, si elle pénétrait au-delà des vignes et du fossé derrière lequel il avait placé sa cavalerie. Il avait au surplus envoyé prévenir Pitigliano, dès la première charge exécutée par la Palisse et par Trivulce qui feignirent de croire, et qui affectèrent de s'écrier que le général vénitien était surpris. Ayant ainsi augmenté l'ardeur et la confiance de leurs gens d'armes, ces deux braves les avaient conduits, tête baissée, contre la ligne redoutable d'Alviano. Mais les chevaux bardés et caparaçonnés ne purent pénétrer. Pendant que les piquiers vénitiens les perçaient, les arquebusiers tiraient les cavaliers presqu'à bout portant; rien ne pouvait les garantir de la mort. Chaumont arrivé sur ces entrefaites, et voyant le peu de succès de la cavalerie, la fit relever par ses Suisses. L'armure pesante de ceux-ci nuisant à leur agilité, et le terrain étant devenu encore plus impraticable par les pieds des chevaux, la ligne des assaillans ne put garder aucun ensemble, et

les Italiens les massacraient à mesure qu'ils gravissaient à travers les échalas.

Chaumont se vit obligé d'envoyer demander du secours, et c'était le moment que le corps des volontaires attendait avec impatience. L'échec essuyé sous leurs yeux par la gendarmerie de la Palisse, n'avait diminué ni leur ardeur, ni leur témérité. Montpensier marche à leur tête; ils s'avancent à travers les monceaux de cadavres; ils gravissent impétueusement; ils arrivent près des vignes; l'ennemi n'est plus qu'à une faible distance : mais, fort de sa position, il attend de pied ferme, il tire avec le même sang froid. La fougue des imprudens volontaires reçoit, en frémissant, une leçon terrible, et le carnage devient affreux.

Louis alors ébranle le corps de bataille. Éclairé par l'échec de la cavalerie de la Palisse et de celle de Montpensier, il jette ses lances sur les deux ailes, et pousse ses Basques sur ce glacis rapide que les Vénitiens défendaient avec tant d'avantage. Mais les Basques et les Gascons pénètrent avec agilité; déjà ils joignent les arquebusiers ennemis, les précipitent dans le fossé, franchissent tous les obstacles, coupent en vingt endroits la première ligne d'Alviano, et attaquent dans tous les sens ces portions de

corps isolées. Alviano croit alors devoir profiter de la ressource qu'il s'était préparée. Il replie avec adresse tout ce qu'il peut rallier, et il fait revenir sa cavalerie et sa seconde ligne sous la protection de son artillerie. Pendant cette manœuvre, le roi avait fait tourner le fossé à toute sa gendarmerie, et ravi de trouver enfin un champ de bataille, il s'avançait, ainsi que l'avait prévu d'Alviano, avec cette impétuosité si justement reprochée aux simples volontaires. Louis, en effet, accompagné seulement des deux cents gens d'armes de sa garde, devance la ligne française, affronte le feu terrible des canons placés sur le monticule, et joint le front de l'ennemi. Au milieu des ravages causés par l'artillerie, ce prince répondait aux avis hasardés par quelques officiers : « Que ceux qui ont peur se mettent der« rière moi ! » Ce n'était point un reproche, ainsi que l'ont cru quelques historiens ; quel chevalier, accompagnant le roi dans un tel danger, eût pu encourir le moindre soupçon de lâcheté ? Mais ce prince, aussi gai qu'il était brave, voulait, par une plaisanterie, justifier son heureuse imprudence.

Son exemple courageux détermina tous les fantassins et les lansquenets à le suivre, et les

troupes d'Alviano furent chargées avec tant de vigueur qu'elles ployèrent presque aussitôt. Leur déroute fut complète. Alviano lui-même, combattant au milieu d'un escadron de braves qui s'immolèrent à sa défense, fut blessé, et tomba au pouvoir des Français avec son artillerie, le bagage de son armée, et plus de six mille prisonniers.

Si la rivalité de Pitigliano eût permis à ce dernier de venir au secours de son collègue, l'issue de la célèbre bataille d'Agnadel eût peut-être été différente. Mais Pitigliano s'autorisa des ordres du sénat; il assura même qu'il avait essayé de mener ses troupes contre les Français, mais que les fuyards étaient venus jeter le désordre dans ses rangs. Comme il était alors le seul homme que les Vénitiens pussent opposer aux ennemis, sa conduite fut approuvée.

Depuis que d'Alviano avait, quelques années auparavant, manqué à sa parole, et honteusement conduit aux Espagnols des troupes levées avec l'argent de la France, Louis s'en était toujours souvenu. Mais d'Alviano se trouvait son prisonnier, Louis oublia tout ressentiment, et le général fut traité, dans le camp des Français, comme le méri-

taient ses talens, son courage et ses malheurs.

Louis savait pardonner; il sut aussi profiter de la victoire. En moins de quinze jours il fut maître de Caravagio, de Bresse, de Bergame, de Crême, de Crémone, de Pizzighitone et de Peschiera. Faut-il attribuer au même prince si grand à l'égard d'Alviano, le massacre de la garnison de cette dernière citadelle, et le supplice infâme du gouverneur et de son fils? Si l'ordre barbare qui fut exécuté, n'émana point du roi, quel était donc alors le droit de la guerre, quelles étaient les règles de la discipline, puisque aucun officier français ne fut puni?

Des succès si rapides et tant de férocité avaient jeté la consternation dans Venise. Mais, pendant que tous les habitans se couvrent de deuil, Louis non seulement s'empare de ce qui devait lui revenir suivant le traité de Cambrai, mais réduit sous l'obéissance de l'empereur Vicence, Vérone, Padoue, et tout le Frioul. Trévise seule s'était maintenue sous la domination vénitienne, par la volonté de ses habitans qui n'avaient vu qu'un banni arriver pour prendre possession de leur ville au nom de Maximilien. L'inaction de ce prince n'était point imitée par Jules II. Une armée papale,

commandée par le duc de Ferrare, gonfalonier de l'Église, et par le nouveau duc d'Urbin, neveu de Jules, prenait possession des places de la Romagne, à la faveur de l'épouvante répandue par l'approche des Français. Ainsi, dit Voltaire, les papes qui prétendaient tenir d'un empereur français leurs premiers domaines, dûrent le reste aux armes de Louis XII.

Le sénat de Venise, accablé de tant de désastres, prend la résolution de renoncer à ses états de terre ferme, se persuadant que, s'il peut conserver l'empire de la mer, des circonstances plus favorables lui permettront de réparer ses malheurs, et de rentrer dans ses possessions.

Des ambassadeurs partent aussitôt, et vont mettre aux pieds de tous les confédérés l'abandon de toutes les possessions réclamées par chacun d'eux. Louis fut le seul auprès duquel ils n'osèrent intercéder. Maximilien déclara qu'il ne pouvait entendre à aucune proposition sans le consentement du roi de France; mais le roi d'Aragon accepta les ports que les Vénitiens avaient occupés dans le royaume de Naples, et le pape, malgré ses vaines démonstrations de ressentiment, consentit à admettre les députés que le sénat envoyait pour implorer l'absolution.

Il était facile de reconnaître que les Véni-

tiens, au milieu de leur abattement, profitaient avec habileté de la jalousie qu'inspirait aux confédérés la gloire des armées françaises. Jules voyait toujours un compétiteur dans la personne du cardinal d'Amboise; Ferdinand craignait pour Naples la rivalité de Louis. Ainsi le but de la ligue était à peine rempli, que déjà ceux qu'elle avait enrichis travaillaient à s'en détacher.

L'imprévoyance de l'empereur seconda la politique de Venise. Il avait négligé de fortifier Padoue dont la possession était si importante, et il ne tenait dans la citadelle que trois cents fantassins et cinquante chevaux. Cette place fut habilement surprise par les provéditeurs, et le jour marqué par ce succès fut regardé à Venise comme l'époque du rétablissement de la république qui confia aussitôt la défense de Padoue au comte de Pitigliano.

L'empereur avait appris la perte de Padoue et de tout le Frioul, lorsqu'il avisait encore aux moyens de les conserver. Ses prodigalités le mettaient hors d'état de tenter à lui seul de reprendre les conquêtes qu'il venait de laisser échapper; il invoqua de nouveau le secours du roi de France.

Celui-ci, après avoir seul rempli les enga-

gemens imposés à chacun des confédérés, et après avoir attendu vainement l'empereur sur les bords du lac de Garde où ces deux princes devaient avoir une entrevue, avait licencié la plus grande partie de son armée, et repassé les monts.

Touché de la position de Maximilien, et craignant peut-être de le jeter, par un refus, dans les intérêts du pape et de Ferdinand qui pourtant, à cette époque, paraissaient encore ses alliés, Louis ordonna à Chaumont d'Amboise de détacher la Palisse avec mille gens d'armes, quatre mille Gascons, quelques lansquenets, et des aventuriers français, pour attendre, sur les confins du Véronèse, les ordres de l'empereur. Le chevalier Bayard que la Palisse avait rencontré, s'était réuni à son ami, et son exemple avait entraîné plusieurs capitaines et plus de deux cents volontaires, les uns animés par l'amour de la gloire, les autres dirigés par l'espoir du pillage.

Maximilien était enfin descendu en Italie, avec sa petite armée obligée de combattre à chaque pas les paysans des montagnes qui, dans toute cette guerre, témoignèrent une grande fidélité pour les Vénitiens, et une aversion profonde pour les Allemands.

Lorsque l'empereur eut été joint par la Palisse, il s'empressa de concerter avec lui les opérations du siége de Padoue que les Vénitiens avaient promptement fortifiée, et que la garnison, à l'exemple de Pitigliano, avait juré de défendre jusqu'à la mort.

Ce siége était digne de fixer l'attention de toutes les puissances. D'un côté, Venise attachait son salut à la conservation de cette place; de l'autre, l'empereur desirait recouvrer sa gloire par le succès d'une expédition où, pour la première fois, il paraissait avec l'appareil convenable à sa dignité.

La garnison de Padoue était forte de vingt-cinq mille hommes, et munie de toutes les provisions de guerre et de bouche qu'il avait été possible de ramasser. Une jeunesse bouillante, animée par l'éloquence du doge, était venue s'enfermer dans ce dernier rempart de la république, et brûlait du desir de se signaler. L'armée impériale était composée de trente mille lansquenets, de vingt mille hommes de cavalerie allemande, de douze mille Suisses, de beaucoup de pionniers, et des troupes que commandaient la Palisse et Bayard. On y remarquait encore les plus grands princes de l'Allemagne; en sorte que tous ces corps réunis

formaient une des plus brillantes armées qu'on eût vues depuis long-temps.

Deux batteries formidables furent dressées devant la place, et servies avec une grande activité, malgré les sorties fréquentes des chevaux-légers et des Albanois. Ceux-ci avaient eu l'audace de se loger dans les faubourgs, et de là, ils inquiétaient jour et nuit l'infanterie française et allemande. La Palisse fut repoussé dans un assaut qu'il livra, et un convoi d'argent pénétra dans Padoue malgré les efforts de l'armée impériale. Chaque jour était témoin de nouvelles rencontres, et de nouveaux traits de bravoure. Un homme d'armes de la compagnie de Bayard, âgé de seize ans, conduisit et présenta à Maximilien un officier albanois remarquable par sa force et par sa haute stature, que ce jeune Français avait fait prisonnier. L'empereur ne put dissimuler son étonnement devant l'Albanois qui, dans sa confusion, déclara qu'il avait été enveloppé par quatre cavaliers, et qu'il n'avait cédé qu'au nombre. Son vainqueur lui répliqua par un démenti, et demanda à recommencer le combat en présence de l'empereur et de son capitaine; mais le prisonnier n'osa se soumettre à cette épreuve. Le jeune élève de Bayard se

nommait Boutières, et fut lieutenant général sous François Ier.

Cependant, vers le neuvième jour, la batterie placée dans le quartier des Français ayant fait une large brèche, une nouvelle attaque fut résolue. Elle ne servit qu'à augmenter la gloire et l'espérance des assiégés.

Étonnés de trouver tant de résistance, et de rencontrer toujours au-delà des brèches de nouveaux ouvrages et de nouveaux obstacles, les Français dont le sang n'était point ménagé par les généraux de l'empereur, soupçonnèrent la fidélité d'un certain Constantin, Grec de nation, oncle de la marquise de Montferrat, et qui possédait presque entièrement la Macédoine et la Thessalie. La Palisse reprocha hautement à ce seigneur d'avoir des intelligences avec Pitigliano, et offrit de le lui prouver dans un combat singulier dont Constantin éluda honteusement le défi.

Dès le lendemain, un nouvel assaut ayant été résolu sans que la Palisse eût été appelé au conseil, les Français reçurent l'ordre de mettre pied à terre pour appuyer les lansquenets. Plusieurs officiers, ne consultant que leur impatience de voir terminer le siége, allaient se déterminer à obéir, lorsque Bayard demanda

que les gentilshommes allemands combattissent également à pied, offrant, à cette condition, de leur frayer le chemin de l'honneur. Une aussi juste proposition fut repoussée par les Allemands qui répondirent que leur dignité ne leur permettait pas de combattre autrement qu'à cheval. L'empereur ne put venir à bout de vaincre leur répugnance, et il leva le siége de Padoue, en se plaignant des Français, du pape et du roi d'Aragon; plaintes qui ne le sauvèrent point du mépris que l'issue de cette grande entreprise lui fit encourir. Sa brillante armée se dissipa; il en conduisit les débris dans Vicence et dans Vérone, et il s'en retourna lui-même à Trente, pendant que la Palisse mécontent, rentrait sur les terres du Milanais.

(1510) Bientôt après, sur les instances de Maximilien, Chaumont, le duc de Nemours et la Palisse reçurent l'ordre de se rendre à Vérone, au service de l'empereur qui était toujours aux expédiens pour payer ses troupes. La solde était journellement le prétexte de nouvelles rumeurs, et Vérone fut pillée jusqu'à trois fois dans une même semaine, par les Allemands, par les Espagnols et par les Français.

Les Vénitiens qui s'étaient emparés de Vicence, de Bassano, de Feltro, et du château de

la Scala, espéraient que les mauvais traitemens qu'avait éprouvés la ville de Vérone seraient favorables à leurs intérêts. Leur armée s'en était approchée, et elle s'était postée au village de San-Martino et à San-Bonifacio, après avoir été repoussée des faubourgs qu'elle avait osé occuper. Quelques partisans que la république avait dans le Frioul, avaient enlevé Castel-Novo bâti sur une montagne escarpée au-delà du Tagliamento.

Ces succès avaient déjà ranimé l'orgueil du sénat de Venise qui, malgré l'avis des plus sages de ses membres, voulut tenter une expédition contre le duc de Ferrare auquel, entre autres griefs, on reprochait les excès commis par ses troupes dans le Polésine de Rovigo où les possessions des nobles Vénitiens avaient été indignement ravagées et incendiées. La prudence voulait que la république se bornât à la défense de Padoue, de Trévise et des autres places qu'elle avait reconquises, et qu'elle attendît le résultat des divisions semées au milieu de ses ennemis. Mais le desir de se venger étouffa les conseils de la prudence. Une armée de terre, appuyée d'un grand nombre de galères, de flûtes et de barques qui remontèrent le Pô, fit la conquête du Polésine, et vint

menacer Ferrare. Cette ville courait un danger évident, et le duc avait déjà échoué dans une sortie qu'il avait exécutée à la tête de ses troupes dont les plus braves étaient tombées au pouvoir de l'ennemi, lorsque Jacques de Coligny, oncle du célèbre amiral de ce nom, vint au secours de la place avec cent cinquante lances que Chaumont lui avait données. D'un autre côté, Chaumont avait augmenté la garnison de Vérone, contenu et payé les Espagnols qui réclamaient leur solde, et menacé Vicence. Ces dispositions contraignirent les Vénitiens d'abandonner le Ferrarois, et de ne laisser, pour soutenir l'armée navale, que quatre cents fantassins et quatre cents Albanois qui faisaient néanmoins des courses fréquentes jusqu'aux portes de la ville.

Ce fut alors que le duc de Ferrare et le cardinal d'Est, mettant à profit la connaissance qu'ils avaient du pays et du fleuve, prirent la résolution hardie de détruire la flotte vénitienne. Ayant occupé, pendant la nuit, la chaussée qui bordait le Pô du côté opposé à celui où la flotte était mouillée, ils parvinrent à y établir, rapidement et sans bruit, une artillerie formidable, pendant que les Vénitiens enfermés dans un fort qu'ils avaient construit

à la tête d'un pont, se disposaient à repousser l'assaut dont ils se croyaient menacés. La nuit suivante, ayant démasqué ses batteries, le duc foudroya les galères ennemies. Les pièces furent si habilement servies, le feu fut nourri avec tant d'activité que tous les vaisseaux furent brûlés, coulés bas, ou contraints de se rendre, et soixante enseignes tombées au pouvoir du duc de Ferrare, devinrent un gage honorable de son triomphe signalé.

Cet échec si funeste aux armes des Vénitiens n'empêchait pas que Vérone ne fût inquiétée par eux, et que leur cavalerie légère ne remportât souvent l'avantage lorsque les Français ou les Allemands tentaient une sortie, ou voulaient protéger l'arrivée de quelques convois. L'importance de cette ville ancienne et célèbre, que sépare le fleuve profond de l'Adige, était également sentie par les Vénitiens et par les confédérés. Louis continuait à avancer de l'argent à l'empereur, pour se préparer des droits sur cette place et sur Valeggio qui devait le rendre maître du cours du Mincio; Venise reconnaissait que la possession de Padoue ne pouvait être assurée que par la reprise de Vérone, et le pape, toujours jaloux du roi de France, toujours inquiet des prétentions dont

il accusait le cardinal d'Amboise, ne dissimulait plus l'intérêt qu'il accordait aux Vénitiens. D'un côté, il consentait à leur donner une absolution solennelle que la politique alors ne permettait pas de recevoir avec indifférence ; de l'autre, il s'efforçait de rétablir la paix entre eux et l'empereur, en même temps que ses émissaires cherchaient à soulever contre Louis XII le nouveau roi d'Angleterre Henri VIII, et les Suisses. Il était puissamment secondé, dans cette dernière entreprise, par le fougueux évêque de Sion, Matthieu Schinner, ennemi irréconciliable du roi. Jules ne négligeait rien pour dépouiller Louis de toutes ses possessions en Italie; bien résolu de frapper ensuite les mêmes coups sur les autres princes ultramontains.

Personne, au surplus, n'était plus capable que ce pontife d'exécuter ce vaste et hardi projet d'affranchir l'Italie de ceux qu'à l'imitation des anciens Romains, il appelait *Barbares*. Doué d'un courage inébranlable, d'une ambition démesurée, d'une opiniâtreté qui croissait par les succès, qui se roidissait contre les revers, Jules II connaissait tout le parti qu'il pouvait tirer de la crédulité des peuples, et toute l'influence que la dignité qu'il occupait,

pouvait lui procurer sur tant de princes que leurs mœurs, leurs craintes, leurs divisions et leurs intrigues amenaient à ses pieds pour mendier ses absolutions, ou pour écarter d'eux ces foudres imaginaires dont il avait l'art de menacer leurs têtes. A ces armes si long-temps redoutables dans l'opinion des peuples, sa valeur en savait joindre de plus réelles. Dans tous ses démêlés, s'embarrassant bien moins d'avoir raison que d'obtenir l'avantage, il s'occupait de discipliner les troupes qu'il prenait à sa solde; il traçait, de sa main, le plan des opérations militaires, et nous le verrons même, malgré ses infirmités, endosser la cuirasse, et courir personnellement tous les hasards de la guerre.

Malgré la fougue de son caractère, il savait quelquefois dissimuler, et si, l'année précédente, il avait hautement violé, à l'occasion d'un évêché de Provence, l'espèce de concordat qu'il venait de conclure à Biagrasso, il s'était empressé de témoigner des dispositions moins hostiles. Il feignait même d'accorder quelque faveur aux propositions que Louis lui avait adressées par Albert Pio, comte de Carpi, qui ne desirait peut-être pas vivement de réussir dans sa négociation. Les intérêts de ce seigneur paraissaient être, en effet, de provoquer l'abais-

sement de la maison d'Est avec laquelle il partageait la souveraineté de Carpi. Mais la haine du pape était toujours implacable; et l'on ne tarda point à reconnaître que le souverain pontife ne s'était d'abord contraint que pour ne point rompre avec Maximilien qui employait les menaces, et avec le roi d'Angleterre qui négociait avec la France. Jules jeta le masque dès qu'il apprit que la diète d'Ausbourg n'accordait à l'empereur que de faibles subsides consommés d'avance, et dès qu'Henri l'eut assuré qu'un article secret de son traité déclarait formellement que la paix conclue avec Louis serait rompue, si ce prince attaquait les états de l'Église.

(1510) Fier de ces deux garanties, le pape s'en était procuré une autre, en faisant décider les Suisses à recevoir de lui une pension de 1,000 florins du Rhin, par canton. Il avait habilement profité du ressentiment de ce peuple belliqueux que Louis XII avait eu l'indiscrétion d'outrager dans un moment où il lui importait si fort de ménager son alliance. La prodigalité de Jules venait d'acquérir au saint siége des défenseurs que l'insultante parcimonie du roi avait irrités.

Le pape ayant aussitôt renouvelé la querelle

suscitée au duc de Ferrare, allié des Français, voulait lui interdire l'exploitation des abondantes salines des marais de Comachio, et la faculté d'établir sans sa permission, comme seigneur suzerain, des droits sur la navigation du Pô. Le véritable grief était la protection que Louis accordait à Alphonse dont il avait reçu des subsides, et dont les états, par leur position, étaient d'une extrême importance pour les affaires de la Lombardie.

Louis avait en vain cherché à appaiser le pape, et à concilier les promesses qu'il avait faites au duc de Ferrare, avec la vénération qu'il affectait pour le saint siége. Son embarras était d'autant plus grand qu'il s'était aliéné les Suisses, ainsi que nous venons de le voir, et qu'il avait laissé conclure sous ses yeux une réconciliation entre Maximilien et Ferdinand. Celui-ci, au moyen de quelques milliers de ducats, se voyait assuré de la régence des royaumes de Castille jusqu'à la majorité de l'archiduc Charles, et se trouvait en état de résister puissamment aux tentatives du roi de France sur le royaume de Naples. Cette imprévoyance de Louis était encore attribuée à l'ambition du cardinal d'Amboise, et au desir de se ménager des appuis pour obtenir l'objet

de ses vœux immodérés auxquels la mort allait enfin mettre un terme. Cette mort aggravait la situation pénible du roi. En effet, si la manie d'obtenir la tiare avait entraîné ce prêtre dans des démarches inconsidérées et souvent funestes à son pays, on ne pouvait cependant pas disconvenir qu'il ne réunît la connaissance profonde des affaires, le coup d'œil rapide, la fermeté, l'activité infatigable et la longue expérience qui font les grands ministres. Louis, d'ailleurs, était accoutumé à suivre ses conseils, et à se reposer sur lui du poids du gouvernement et de l'embarras des négociations. Rien ne prouve mieux de quel prix avaient été les services du ministre, que l'audace déployée par le pape, immédiatement après la mort du cardinal. Les motifs de la haine de Jules n'ayant plus le même prétexte, on devait s'attendre à le trouver mieux disposé à accueillir l'entremise du roi. Au contraire, il augmenta ses prétentions, et il demanda impérieusement que Louis abandonnât sans réserve le duc de Ferrare.

Cependant les armes des Français, des Impériaux et des Espagnols avaient obtenu de nouveaux succès au commencement de cette campagne. Chaumont, à la tête de quinze cents

lances, de dix mille fantassins, de trois mille pionniers et d'une artillerie nombreuse, avait été joint par le prince d'Anhalt, lieutenant général de l'empereur, qui était sorti de Vérone avec trois cents lances françaises, deux cents gens d'armes allemands, et trois mille hommes d'infanterie. Alphonse s'était d'abord réuni à eux avec sa gendarmerie et quelque cavalerie légère. Mais après avoir repris le Polésine de Rovigo que les Vénitiens avaient abandonné, et après s'être remis en possession de Montagnana et d'Est, ainsi que de quelques autres places à sa convenance, il était retourné à Ferrare avec ses troupes, sous le prétexte que quelques galères vénitiennes avaient remonté le Pô. C'était après son départ que Vicence était rentrée sous l'autorité de l'empereur, et que Legnago avait été emportée par les Français.

Les malheureux Vicentins n'avaient dû la vie qu'aux instances réitérées des généraux français qui eurent beaucoup de peine à calmer le ressentiment du prince d'Anhalt, en lui rappelant que la terreur multipliait les difficultés, et que la clémence au contraire, source de l'affection des peuples et d'une grande renommée, facilitait les succès, et devenait le meilleur garant des conquêtes.

Les Vénitiens étaient privés d'Alviano que la France retenait prisonnier, et de Pitigliano qui venait de mourir. Après avoir échoué dans le projet de mettre à la tête de leur armée le marquis de Mantoue qu'ils avaient pris, l'année précédente, lorsqu'il allait joindre la Palisse à Vérone, ils confièrent le commandement au provéditeur André Gritti, excellent marin, et l'un des nobles les plus dévoués à leur patrie. C'était contre l'usage de la république que ses troupes de terre se trouvaient aux ordres d'un noble Vénitien, et Gritti qui possédait d'assez grandes qualités pour avouer celles qui lui manquaient, se défendit d'accepter un emploi pour lequel les circonstances exigeaient le capitaine le plus expérimenté. Son refus fit tomber le choix sur Frégose, homme médiocre et grand parleur, et successivement sur Paul Baglioné et sur Malvezzi.

Malgré la perte de presque tout leur état de terre ferme, les Vénitiens avaient encore sur pied quatorze cents hommes d'armes, dix mille fantassins, et sur-tout quatre mille hommes de cette cavalerie légère dont leur guerre contre les Turcs leur avait découvert l'utilité. Au mépris du traité de Cambrai, le pape avait permis aux sujets du saint siége de prendre du

service chez eux, et les chefs de bandes les plus renommés de l'État Ecclésiastique venaient offrir leurs bras à une puissance chez laquelle on n'avait jamais à réclamer de solde arriérée.

Quoi qu'il en soit, les provéditeurs n'avaient pas trouvé de plus sûr moyen de défendre Porto-Legnago que de l'envelopper d'une inondation générale. Mais, à l'approche des Français, la garnison ayant eu la témérité de s'avancer jusqu'à un demi-mille, osa attaquer un faible détachement de Français et d'Espagnols qui devançaient l'avant-garde. Ceux-ci se précipitèrent dans l'eau, chargèrent l'ennemi, le poursuivirent avec tant de vigueur qu'ils entrèrent dans Porto pêle-mêle avec les fuyards dont plusieurs périrent dans le combat, et dont beaucoup d'autres se noyèrent en voulant traverser l'Adige, et regagner Legnago. Ce coup de main ayant rendu Chaumont maître de Porto, il se hâta de jeter un pont, et d'envoyer Molard avec quatre mille Gascons et six pièces de canon, pour attaquer le bastion qui défendait l'entrée de la ville dans la partie supérieure. Le provéditeur et quelques nobles Vénitiens, laissant les assiégés réparer les brèches que faisait l'artillerie française, se retirèrent dans le château. Cette défection acheva de décourager

le commandant de ce bastion qui se rendit, et qui, malgré la capitulation, vit piller par les vainqueurs, ses bagages, ceux de la garnison, et toutes les maisons de la ville. Les soldats qui gardaient l'autre bastion, dans la partie inférieure de la place, jetèrent leurs armes, et s'enfuirent à travers les marais que l'inondation avait formés. Le château ne fit pas une plus longue résistance.

Après ce triomphe facile, la faiblesse de l'armée allemande contraignit Chaumont de laisser encore garnison française dans Porto-Legnago, et pour se conformer aux nouveaux ordres du roi qui cédait aux instances de Maximilien, il protégea les entreprises des Allemands sur Citadella, Basciano, Castel-Nuovo, la Scala et Covolo qu'ils pirent pour faciliter la marche de l'empereur que l'on attendait toujours d'Inspruck. Ce prince, pour les seuls avantages duquel les Français combattaient, avait enfin consenti à supporter les frais de cette campagne, et comme il n'était point en état de faire les fonds nécessaires, il les avait empruntés du roi auquel il avait engagé, jusqu'au remboursement, Vérone et son territoire.

Pour mieux seconder les opérations des Allemands, les troupes françaises et espagnoles

se joignirent à eux, et ayant ensemble traversé la Brenta, ces armées réunies assiégèrent Montselcé, pour investir ensuite Trévise, car Padoue leur paraissait toujours inattaquable.

Montselcé est située dans une plaine; mais la citadelle est assise sur la cime d'un rocher très-élevé au centre de la ville, et environnée d'une triple enceinte de murailles. L'artillerie ayant été dirigée contre la première enceinte, un détachement d'infanterie gasconne fut envoyé pour reconnaître la brèche. Il y marcha avec une telle ardeur que les assiégés crurent qu'on allait monter à l'assaut. Ils se retirèrent précipitamment, sans aucune précaution, les Français pénétrèrent avec eux dans les deux autres enceintes, et jusque dans la citadelle où la garnison fut égorgée. Une tour qui avait servi d'asile à sept cents fuyards, fut livrée aux flammes par les Allemands, et la cruauté que les Vénitiens avaient exercée sur un seul homme, donna lieu à ces affreuses représailles. Ils avaient fait pendre, comme traître, Soncino Benzoné, natif de Crême; servant dans l'armée française, il s'était écarté durant la marche, et était tombé entre leurs mains.

La Palisse s'était distingué dans ce siége de quelques minutes. Sa valeur lui valut une

chaîne d'or de la part de la reine Anne de Bretagne, qui mettait sa gloire à récompenser la bravoure des capitaines, en même temps qu'elle encourageait le talent des hommes de lettres. On était encore aux temps où l'esprit de galanterie était inséparable de l'amour de la gloire. Lorsque Chaumont se rapprochait des frontières du Milanais, on vit plusieurs hommes d'armes français s'avancer sous les murs de Padoue, et aller rompre, dans les portes même de la ville, leurs lances ornées de rubans aux livrées de leurs dames. La plus grande partie de l'armée vénitienne était alors enfermée dans cette place.

Le pape, de son côté, après avoir lancé les foudres de l'église contre Alphonse, faisait marcher ses troupes vers le Ferrarois. Il savait certainement que les Suisses allaient descendre dans le Milanais, car c'était lui qui avait préparé l'attaque dont Gènes était menacée. Ces mouvemens avaient été combinés pour contraindre le roi de France à rappeler dans le duché de Milan les troupes prêtées au duc de Ferrare et à Maximilien, et pour hâter ainsi la ruine d'Alphonse et la reprise de Vérone.

Contarini à la tête des galères de Venise, Marc-Antoine Colonne commandant les trou-

pes du pape, et la faction des Frégose venaient d'échouer dans une première entreprise contre Gènes, lorsque les Suisses commencèrent à descendre des montagnes, au nombre de six mille hommes mal armés, dénués d'artillerie, de munitions, de vivres et de pontons. Chaumont, n'ayant lui-même alors que très-peu de troupes disponibles, marcha à leur rencontre, sans toutefois s'exposer à en venir aux mains. De Bellizone ils étaient venus occuper Varèse, entre le lac Majeur et le lac de Côme; mais continuellement harcelés par Chaumont, manquant de tout, ils ne tardèrent point à regagner les défilés des montagnes, reconnaissant qu'il fallait assurer par de plus sages mesures le succès d'une entreprise dont la fougue de Schinner leur avait dissimulé les difficultés.

Les armes du pape avaient été plus heureuses. Le duc de Ferrare, aidé de quelques troupes françaises, avait, il est vrai, repris les places dont le duc d'Urbain s'était d'abord emparé; mais ce dernier ayant reçu des renforts, avait de nouveau triomphé de la résistance d'Alphonse. Il s'était même avancé jusqu'à Castel-Franco. Le jeune neveu du pape partageait le commandement avec le cardinal de Pavie qu'il détestait, et qu'il devait bientôt assassiner.

Ils étaient alors dans les lieux illustrés par la célèbre bataille que gagna Marc-Antoine sur les consuls Hirtius et Pansa. Le jeune Octave qui, dans la suite, lui arracha l'empire du monde et la vie, combattait à ses côtés. Le cardinal et le duc quittèrent les bords du Panaro, ils se présentèrent subitement devant Modène qu'Alphonse et Chaumont n'avaient pu garnir de troupes, et qui capitula. Peu s'en fallut que Rheggio n'éprouvât le même sort.

Une seconde tentative de Jules sur Gènes n'avait pas mieux réussi que la première. L'armée des Vénitiens, après avoir emporté quelques places, venait encore d'échouer honteusement devant Vérone. Le Frioul, l'Istrie, le Ferrarois, en proie tour à tour aux armées de la république, du pape et des confédérés, étaient le théâtre d'une guerre barbare qui n'offrait aucun résultat, et dans laquelle un prêtre vieux et infirme déployait le plus d'activité, et montrait le plus d'acharnement.

L'économie de Louis XII et peut-être l'amour du repos l'avaient porté à faire au pape des propositions que la haine de Jules avait repoussées avec violence. Ce vieillard croyait réellement le moment arrivé où il allait chasser les Barbares de l'Italie. Il se vantait hautement

d'être réservé par la providence à cette grande destinée : il ne négociait plus ; il tonnait. Les instructions que, jusqu'alors, il avait envoyées à ses généraux, ne satisfaisaient plus son impatience ; il voulait marcher lui-même à la tête de ses troupes, et appaiser dans le sang la soif de la vengeance. Malgré la rigueur de l'hiver, il se rendit à Bologne pour attaquer Ferrare, et il contraignit les Vénitiens à seconder ses opérations par l'envoi de deux escadres.

Il n'était plus possible au roi de France de garder aucun ménagement. Louis XII fit proposer à Maximilien de poursuivre, avec lui, le pape par les voies canoniques, et de convoquer un concile. Il offrit à ce prince de l'aider à se rendre maître non seulement des états vénitiens, mais encore de Rome, des états de l'Église et de toute l'Italie, comme appartenant de droit à l'Empire. Il n'exceptait que le duché de Milan, les états de Gênes, de Florence et de Ferrare. Maximilien qui, à son tour, était dévoré du desir d'être pape, accueillit avec transport le projet de Louis, et donna son consentement pour la convocation d'un concile du clergé de France et d'Allemagne. On s'était assuré de plusieurs cardinaux, et Jules

se trouvait ainsi menacé d'un nouvel orage.

Mais il avait un puissant auxiliaire dans la reine Anne de Bretagne. Cette princesse, par ses scrupules, avait souvent calmé les ressentimens, et arrêté l'impétuosité de son époux qui témoignait une grande affection pour elle. Ce fut sans doute à sa prière que Louis remit au printemps l'expédition qu'il était si important de commencer sans délai contre le pape, et qu'il s'amusa à consulter les évêques de son royaume sur des questions que les souverains ne soumettaient plus, depuis long-temps, à la décision des casuistes. Cette assemblée fut plus digne d'elle en rappelant l'exécution de la pragmatique-sanction de Charles VII, dont les sages dispositions avaient été puisées dans les réglemens du fameux concile de Bâle, en 1439, et en ordonnant que le clergé de France contribuerait aux dépenses de la guerre dirigée contre Jules.

Celui-ci ne perdait point le temps en délibérations. Son armée désolait tout le Ferrarois, tandis que les galères de Venise faisaient de grands ravages sur les deux rives du Pô. Il voulait absolument attaquer Ferrare, malgré l'avis de ses généraux qui savaient que deux cent cinquante lances françaises s'étaient en-

fermées dans cette place; et pour ne négliger aucune des armes dont il pouvait disposer, il excommuniait le duc de Ferrare, Chaumont, et tous les principaux officiers de l'armée française.

Ces derniers avaient été retardés dans leurs opérations par le soulèvement de l'infanterie allemande que l'empereur ne payait point, et par l'échec que venait d'essuyer la garnison de Legnago qui avait voulu piller Montagnana. Sans ces deux contre-temps, Chaumont aurait pu enlever Modène avant que le pape n'y eût envoyé une garnison suffisante. Pour mettre Modène en état de défense, Jules s'était trouvé contraint d'employer une partie de l'armée qu'il destinait au siége de Ferrare, et il n'épargnait pas les invectives contre la lenteur des Espagnols et des Vénitiens. Mais la politique de Ferdinand ne se laissait point effrayer par des injures, et le pape fut obligé de remettre entre les mains du cardinal de Rheggio la bulle d'investiture, avant que les trois cents lances que le roi catholique lui prêtait comme vassal, quittassent les frontières du royaume de Naples.

Les secours que Jules attendait étant enfin arrivés, le pontife brûlait de voir son armée aux prises avec les Français. Ses généraux n'a-

vaient pas le même empressement. Ils appréciaient à leur juste valeur ces milices levées à la hâte, et qui, dans toutes les rencontres, laissaient tomber tout le poids de la guerre sur la gendarmerie qu'elles abandonnaient au premier choc.

Pendant que le duc de Ferrare disputait ses états aux armes du pape et des Vénitiens, Chaumont se laissait entraîner aux instances des Bentivoglio, et se livrait inconsidérément à des bannis dont les espérances, selon Guichardin, toujours fondées sur leurs desirs plûtôt que sur la raison, ne réussissent presque jamais. Ces anciens maîtres de Bologne lui persuadèrent que les habitans de cette ville n'attendaient que leur approche pour se révolter contre la domination du saint siége, et ils le flattèrent de l'espoir de se rendre maître, par un coup de main, de la personne du pape, et de tout le sacré collége. « C'est manquer de prudence que de former un projet contre un état, sur les relations infidelles de ceux que les révolutions en ont chassés. L'envie de rentrer dans la patrie y fait voir souvent à ces personnes ce qui ne s'y trouve point. Elles se flattent sur le nombre des amis qu'elles croient y avoir conservés..... Souvent même les bannis, sans

être trompés, trompent ceux qu'ils veulent engager à tenter une grande entreprise, dans l'espérance que la fortune pourra la faire réussir. »[1]

Le pape apprenant l'approche des Français, ne partagea point la terreur dont furent saisis les cardinaux, ses favoris, ses ministres, et même les officiers de ses troupes, dont la plupart restaient interdits, et dont les plus courageux, dit Dubos, faisaient leur testament. Accablé par une maladie grave, Jules brava les médecins et ses ennemis. Il chercha, par des bienfaits, à ranimer le courage des habitans; mais enfin, pressé par les ambassadeurs de l'empereur, des Vénitiens, des rois d'Angleterre et d'Aragon, il feignit de desirer la paix, et il amusa Chaumont par les lenteurs d'une négociation. Ces démonstrations lui avaient paru nécessaires, jusqu'à l'arrivée du secours que lui envoyait le général de l'armée vénitienne. Ce renfort consistait en six cents chevaux légers, et un escadron de Turcs que les Vénitiens avaient à leur solde, et que Chaumont laissa pénétrer dans la ville.

On peut voir jusqu'à quel point Jules était

---

[1] Ligue de Cambrai, par Dubos, livre II, an 1510.

supérieur aux préjugés du temps, et combien il croyait son autorité affermie. Un des principaux griefs qu'il avait allégués pour armer tous les princes chrétiens contre Venise, était d'avoir, à la fin du siècle précédent, laissé prendre par Mahomet II le port d'Otrante qu'ils auraient pu secourir avec leur flotte, et d'avoir ainsi ouvert aux infidèles l'Italie dont ils n'avaient été, disait-il, chassés que par miracle. Et lui, par un mépris formel de toutes les convenances, n'hésitait point à employer les armes ottomanes contre des chrétiens dont il se disait le père.

Reprenant donc aussitôt son caractère audacieux, il repoussa avec indignation les conditions de paix dictées par Chaumont. Celui-ci qui avait perdu trois jours en vains pourparlers, et dont les troupes commençaient à manquer de vivres, se vit obligé de retourner à Castel-Franco, et de là à Rubières, avec la honte d'avoir légèrement entrepris une expédition, ou de ne l'avoir point conduite avec assez de vigueur. Les historiens n'ont peut-être pas assez remarqué que le pape, en feignant de négocier, savait l'embarras dans lequel il jetait Chaumont. Ce général n'avait plus le même appui auprès de son maître, et la reine

Anne qui croyait aux excommunications, ne lui aurait jamais pardonné le coup de main auquel Jules sut échapper par son adresse et par sa fermeté.

Il devait sa liberté à la condescendance de Louis. Il en profita pour faire retentir toutes les cours de la chrétienté de plaintes amères contre ce prince qu'il déclarait indigne du titre de *roi très-chrétien.* En même temps il pressait avec une nouvelle ardeur l'attaque de Ferrare, sans aucun égard pour l'intervention de Maximilien qui représentait à sa sainteté que la plus grande partie des états d'Alphonse était du fief de l'Empire.

Ferrare alors était peu en état de se défendre, la garnison en était affaiblie par les fatigues et les maladies. Chaumont, faute d'argent, avait même été obligé de congédier son infanterie italienne, et s'il était parvenu à lever, depuis, quelques bandes, il se bornait à défendre Sassuolo, Rubières, Parme et Reggio. Mais lorsque la ruine de Ferrare semblait inévitable, le cardinal de Pavie persuada au pape de tenter le siége de Concordia et de la Mirandole qui appartenaient aux enfans du comte Ludovic Pic que le roi de France protégeait. Leur mère était fille naturelle du maréchal de Trivulce

qui avait procuré à ses petits-fils l'investiture de l'empereur. Concordia fut aussitôt soumise; mais les Français ayant jeté à la hâte quelque infanterie dans la Mirandole, Jules résolut d'en former le siége, malgré la rigueur de la saison. Le mauvais temps faisait traîner les travaux en longueur; le pape accuse de trahison tous ses généraux, et vient se mettre lui-même à la tête de son armée. Tour à tour capitaine, ingénieur et soldat, il presse les travaux de la tranchée, il active le feu des batteries, il anime ses troupes par son exemple, et par l'espoir du pillage.

(1511) Mais tant d'efforts seraient demeurés inutiles, sans la faute commise par Chaumont. La garnison, composée d'infanterie étrangère, était commandée par Alexandre Trivulce, neveu du maréchal, et le courage des soldats était soutenu par l'espoir de voir Chaumont arriver au secours de la place. Mais celui-ci, en s'éloignant de Bologne, avait eu la légéreté de croire la campagne finie, et de licencier son infanterie, suivant la coutume établie alors, mais qu'il n'aurait pas dû suivre devant l'attitude imposante de Jules. Chaumont s'autorisait de quelques ordres du roi où ce prince s'efforçait d'allier son extrême économie avec la guerre

qu'il était forcé de soutenir. D'un autre côté, on soupçonnait le général de cacher, sous un prétexte apparent, le desir d'humilier la famille de Trivulce dont il était jaloux. Quoi qu'il en soit, ce fut à Milan, aux pieds d'une femme où l'amour l'avait ramené, qu'il apprit le danger que courait la Mirandole. Quelque diligence qu'il affecta d'apporter dans la levée de nouvelles troupes, la rigueur de la saison et la hauteur des neiges s'opposaient au transport des munitions et de l'artillerie; et les assiégés, après une résistance vigoureuse, après avoir successivement délogé le pape des divers quartiers qu'il avaît choisis, et l'avoir, par ces insultes, irrité davantage, furent contraints de capituler. Une large brèche était alors ouverte, et une glace épaisse remplissait les fossés de la place.

Jules s'obstinait à refuser la vie aux soldats, et à garantir les habitans du pillage; mais ses capitaines obtinrent enfin qu'il se contentât de retenir prisonniers Trivulce et quelques autres officiers, et que la ville se rachetât du pillage promis à ses troupes. L'impatience du vainqueur orgueilleux ne lui permettant point d'attendre que l'on déblayât les terres amoncelées derrière les portes de la ville, le pape armé de

toutes pièces, traversa le fossé, et fit son entrée triomphante par la brèche.

Ce succès lui aurait fait poursuivre avec encore plus d'ardeur ses projets sur Ferrare; mais l'approche des Français le força de retourner à Bologne, et bientôt de se retirer à Ravennes. Il avait laissé son armée entre Cento et Final, dans le Modénois, et les Vénitiens restaient postés à Bondino. L'armée française s'avançait enfin; elle était devancée par la réputation de sa cavalerie, mais ses généraux étaient divisés d'opinion sur les opérations de la nouvelle campagne qui allait s'ouvrir. Trivulce venait d'arriver le jour même que la Mirandole avait capitulé. Ce guerrier s'opposait au desir que témoignaient le duc de Ferrare et Chaumont de marcher droit à l'ennemi, pour le combattre ou le forcer à la retraite, pour mettre ainsi Ferrare à l'abri de toute insulte, et pour contraindre le marquis de Mantoue à remplir ses devoirs de vassal de l'empereur et de pensionnaire du roi de France. Trivulce qui connaissait la position avantageuse des ennemis, et la difficulté des chemins qu'il fallait suivre, voulait au contraire que l'on assiégeât Modène ou Bologne, seul moyen de les attirer dans un lieu propre à combattre. Il avait, à cette

occasion, rappelé deux maximes de l'art militaire : la première, de ne jamais tenter la fortune par une bataille, sans une nécessité absolue, ou sans l'apparence d'une victoire assurée ; la seconde, de se borner à une guerre défensive quand on n'est chargé seulement que de couvrir une place ou un pays. De grands capitaines ont prouvé que cette dernière maxime est susceptible de quelques exceptions. L'avis de Trivulce fut d'abord méprisé. Ce ne fut qu'après une marche extrêmement périlleuse, et lorsqu'on reconnut l'impossibilité de pénétrer par des chaussées étroites que les ennemis avaient même coupées en plusieurs endroits, que l'on consulta de nouveau le vieux maréchal, et que l'on consentit à tenter le siége de Modène où le cardinal d'Est prétendait avoir des intelligences. Mais la jalousie du roi d'Aragon fit encore échouer cette entreprise.

Depuis que les armes du pape l'avaient mis en possession de Modène, l'ambassadeur de Ferdinand s'était réuni à celui de Maximilien pour engager Jules à remettre à l'empereur cette place qui, depuis long-temps, relevait de l'Empire. On se doute bien qu'une pareille demande n'était point accueillie par le pape au moment où il triomphait de la Mirandole, et

où il menaçait fièrement Ferrare; mais la présence de l'armée française le rendit accessible à cette proposition. Chaumont vit avec étonnement les étendards de l'empereur flotter sur les murs de Modène, et respecta l'alliance qui jusqu'alors paraissait unir la France et Maximilien.

La levée honteuse du siége de Bologne, l'abandon plus honteux encore de la Mirandole, et la marche rétrograde que Chaumont venait de faire, avaient accablé de chagrin ce général qui n'était plus soutenu par le crédit de son oncle, et qui perdait chaque jour de sa considération parmi les troupes. Il tomba malade, et mourut à Corregio, laissant le commandement au maréchal de Trivulce. Celui-ci n'étant point assuré de l'agrément du roi, se contenta de revenir vers Sermide, pour protéger la Bastide de Genivole que le pape faisait assiéger. Chatillon et Bayard qui gardaient la ville de Ferrare, n'avaient point attendu le mouvement de Trivulce pour aller attaquer les troupes du pape, les culbuter, et prendre leurs drapeaux et leur artillerie. Le jeune Gaston de Foix, duc de Nemours, fut chargé d'aller enlever Léonard de Prato, chevalier de Rhodes, officier le plus distingué de l'armée

vénitienne, et qui occupait, avec cent cinquante chevaux, les avenues de la Mirandole. Le détachement de Léonard fut pris; lui-même il fut tué dans l'action, et les Vénitiens cherchèrent à exciter le zèle des autres capitaines par les honneurs qu'ils rendirent à la mémoire du chevalier de Prato.

Tout à coup on apprit que l'empereur songeait à négocier la paix, et qu'il envoyait à cet effet l'évêque de Gurck à Mantoue où il desirait voir réunir un congrès. C'était Ferdinand qui lui avait inspiré cette résolution si opposée aux derniers engagemens que Maximilien venait de prendre avec la France. Le roi d'Aragon n'avait pas entrevu sans crainte l'accroissement de puissance qu'allait procurer à Louis son union avec l'empereur, la ruine des Vénitiens par leurs armes, et celle du pape par un concile. Il avait facilement persuadé le prince qui se plaisait davantage à changer de projets, et Louis XII ne se dissimula point le danger dont il était menacé. Il savait que les troupes de Ferdinand étaient restées dans l'armée du pape bien au-delà du temps exigé par l'investiture du royaume de Naples; que le roi d'Aragon équipait une flotte nombreuse qu'il destinait en apparence pour l'Afrique;

que Maximilien venait de conclure une alliance avec les Suisses, et que Jules ne manquerait pas de saisir tous les moyens de hâter la paix entre l'empereur et les Vénitiens, et d'offrir peut-être ses armes contre le Milanais.

Toutes ces considérations le déterminèrent à laisser au maréchal de Trivulce le commandement des troupes, qu'il avait d'abord destiné au prince de Longueville, son parent, et petit-fils du fameux comte de Dunois. Néanmoins il avait ordonné de suspendre les hostilités contre les États de l'Église, pendant la durée du congrès auquel il avait envoyé l'évêque de Paris, recommandable par ses mœurs et par ses lumières.

Jules continuait toujours la guerre, et multipliait ses créatures en faisant des cardinaux dont il se proposait d'opposer l'autorité et les décisions à celles du concile dont on le menaçait. Il s'efforça de gagner l'évêque de Gurck qu'il était parvenu à faire venir jusqu'à Bologne où il était allé le recevoir, et il lui promit même un chapeau de cardinal. Mais Matthieu Lang, trop pénétré de sa dignité pour être flatté d'un titre dont les prélats allemands connaissaient la valeur, tint fermement à ses instructions. Jules ne put obtenir que le traité

entre les Vénitiens et l'empereur fût conclu avant que l'affaire du duc de Ferrare ne fût entièrement terminée, et le ministre de Maximilien se vit obligé de rompre les négociations.

L'opiniâtreté du pape jetait toutes les cours dans l'étonnement. On ne pouvait comprendre que sa haine fût assez aveugle pour lui faire mépriser la médiation de l'empereur et du roi d'Aragon, repousser les nouvelles avances d'un prince puissant, à la tête d'une nation belliqueuse, et braver la tenue d'un concile. Mais, d'un côté, il était secrètement rassuré par Ferdinand, et de l'autre, il projetait d'opposer un concile convoqué par lui, au concile que l'empereur et le roi de France voulaient réunir.

L'espoir de la paix étant évanoui, Trivulce ébranla son armée. Concordia fut attaquée, prise et pillée; et pendant que l'armée du pape côtoyait la rive du Panaro opposée à celle que suivait Trivulce, celui-ci ayant tourné la ville de Modène, dont il put alors tirer ses vivres, s'approcha de Bologne, brûlant du desir de se signaler par le succès d'une entreprise où Chaumont avait échoué. Il vint camper à cinq milles de Bologne, près de Laïno, lieu célèbre où les triumvirs Auguste, Lépide et Marc-Antoine sacrifièrent mutuellement leurs meilleurs

amis, et cimentèrent leur union monstrueuse par ces proscriptions au souvenir desquelles l'ame se sent pénétrée d'indignation et d'horreur.

Jules n'avait point attendu l'approche des Français pour quitter Bologne. Mais avant de s'éloigner de ses murs, il avait assemblé ses magistrats. Il leur avait rappelé tous ses bienfaits, et tous les autres droits qu'il croyait avoir à leur fidélité. Les magistrats, de leur côté, avaient protesté de leur reconnaissance; ils avaient juré que le canal de Bologne regorgerait du sang des Bolonais avant qu'ils reconnussent un autre souverain que lui. Il partit avec ces assurances. A peine était-il à Ravennes, que Bologne était soulevée, qu'elle ouvrait ses portes aux Bentivoglio, et que la statue de Jules, traînée dans la place publique, était couverte des outrages de la populace. C'était cette belle statue de bronze où Michel-Ange avait plutôt représenté un Jupiter tonnant, qu'un pontife qui bénit.[1] Les Bolonais alléguaient comme un des principaux motifs de leur ressentiment, la cruauté avec laquelle le cardinal légat avait fait périr, sans forme

[1] Observations sur l'Italie, par M. Grosley, tome Ier.

de jugement, des citoyens qui déplaisaient au pape. L'armée de ce dernier ne tint pas longtemps après la défection de Bologne. Le duc d'Urbin, en fuyant précipitamment, ne songea pas même à envoyer des ordres à la portion de son armée qui se trouvait près de la rivière, du côté des Français. Trivulce, sans combattre, fit beaucoup de prisonniers, et s'empara de l'artillerie, des bagages, et même de l'étendard du duc d'Urbin. Celui-ci ne tarda point à vouloir couvrir son déshonneur par un forfait; réfugié près de son oncle, il profita d'une audience accordée par le pape à son légat qui venait se justifier de la perte de Bologne, et il poignarda le cardinal. Ce vieux mignon était digne de mourir d'une telle main. Jules au désespoir, ne pouvant soutenir sa douleur et sa rage, partit sur-le-champ pour Rome, et vit affichée sur son passage la convocation du concile auquel il était sommé de comparaître.

Cependant les Bentivoglio, en rasant la citadelle de Bologne, affectaient une grande confiance dans la fidélité des peuples, en même temps qu'ils croyaient prévenir ainsi de nouvelles usurpations de la part du pape, ou même des généraux français. Le duc d'Urbin, Guy-Balde ou Guimbaud, oncle maternel de Fran-

çois-Marie de la Rovère qui lui succédait, avait pris les mêmes précautions en rentrant dans ses états dont l'avait dépouillé le duc de Valentinois. Machiavel ne décide point s'ils eurent raison l'un et l'autre, mais il conclut en blâmant quiconque se fie en ses forteresses plus qu'en l'affection de ses peuples.

Trivulce, malgré son ardeur, n'osait point entrer sur les terres de l'État Ecclésiastique, et il attendait impatiemment les ordres du roi. Ce prince retenu par les prières de sa femme, par le desir de rendre la paix à ses sujets, par la crainte de faire peser sur eux de nouveaux impôts, avait consenti à renouer les négociations, et donnait à toutes les puissances un nouveau témoignage de sa modération. Le pape leur fournissait de nouvelles preuves de son orgueil et de son animosité. Ses prétentions croissaient encore depuis que Trivulce, par ordre de Louis, avait congédié son infanterie, et n'avait gardé que trois mille Gascons que commandaient Maugiron et Molard, et qu'il avait distribués dans le Milanais avec sa gendarmerie. Il avait aussi envoyé à Vérone cinq cents lances et treize cents lansquenets sous la conduite du capitaine Jacob. Bologne fut mise à l'abri d'un coup de main, et la Palisse con-

duisit à l'empereur les troupes que le roi s'était engagé à lui fournir. Louis espérait ainsi s'attacher Maximilien près duquel il savait que Jules poursuivait ses intrigues. Le pontife avait effectué son projet de convoquer un concile universel dans l'église de Saint-Jean de Latran, et il avait foudroyé un monitoire contre les cardinaux du concile de Pise. Cette ville et Florence avaient été aussitôt mises par lui en interdiction, et ces coups d'autorité avaient déjà rejeté l'empereur dans son indécision.

Ce prince s'était servi des troupes de la Palisse pour chasser les Vénitiens de Vicence, de Legnago, d'Udine, de tout le Frioul et de Gradisca. Mais n'ayant point osé tenter de plus grandes opérations, ni attaquer Trévise ou Padoue, les Allemands eurent bientôt perdu tout ce qu'ils avaient conquis pendant la campagne. C'était ainsi que le roi de France, craignant de contribuer, par des secours plus considérables, à un trop grand accroissement de la puissance de Maximilien, lui fournissait le prétexte de se détacher de son alliance, et de se joindre à ses ennemis.

Le pape travaillait avec ardeur à opérer ce changement. Une maladie grave avait suspendu son activité. On crut sa mort assurée, et quel-

ques jeunes seigneurs essayèrent de haranguer le peuple, et de rappeler les Romains à la liberté. C'était parler aux habitans de Rome une langue étrangère; ils ne furent point compris, et le pape, après avoir recouvré la santé, dédaigna de les punir. Pendant sa convalescence, il avait donné l'absolution à son neveu, assassin du cardinal de Pavie. Il avait sur-tout, par une bulle foudroyante, porté les peines les plus terribles contre la simonie, et contre ceux qui achèteraient la tiare. Ces deux crimes lui étaient hautement imputés. Il ne lança point d'anathêmes contre les fauteurs d'une guerre interminable, et de son lit, il renoua des négociations avec Louis pour le tromper, et avec Ferdinand, Henri VIII et les Vénitiens, pour le combattre. Tant de constance fut enfin couronné du succès, et une ligue qu'il appela *sainte*, fut signée par lui, le roi d'Aragon et les Vénitiens. On laissait à l'empereur et au roi d'Angleterre la liberté d'y accéder.

La France n'était pas désignée positivement dans l'acte de cette nouvelle confédération; mais on déclarait que le but du traité était de conserver l'unité de l'Église, de la garantir du schisme dont elle était menacée par le conciliabule de Pise, de lui rendre toutes les places

qui appartenaient médiatement ou immédiatement au saint siége, et de déclarer la guerre à quiconque s'opposerait à l'exécution de ces articles. Le pape fournissait quatre cents lances, cinq cents chevaux-légers, six mille fantassins ; les Vénitiens huit cents hommes d'armes, mille chevaux-légers, huit mille hommes de pied ; le roi d'Aragon douze cents hommes d'armes, mille chevaux-légers, et dix mille hommes d'infanterie espagnole. Douze galères devaient être armées par ce prince, et quatorze par les Vénitiens qui, avec le pape, s'engageaient à donner 40,000 ducats par mois.

Le roi de France se laissait encore tromper par les protestations de Ferdinand, lorsque la sainte ligue était déjà proclamée à la cour de Rome ; et, par une suite d'un premier refus, il repoussait encore les propositions de quelques chefs des Suisses qui avaient desiré renouveler l'ancienne capitulation, et réconcilier leur nation avec les Français. Les Suisses, gagnés par le pape, se disposèrent à passer en Italie.

Cependant Louis XII s'était enfin résolu à lever de nouvelles troupes. Il avait confié le commandement du Milanais à Gaston de Foix, et bien décidé à pousser la guerre avec vigueur, il avait prescrit à tous les gens d'armes de son

royaume de passer les monts, et il n'avait réservé que peu de forces qu'il destinait à défendre la Picardie. Toutes ces dispositions n'étaient encore qu'ordonnées, lorsque les Suisses arrivèrent à Varèse avec quelques munitions, et avec quelques pièces légères d'artillerie, portées par des chevaux. Gaston qui n'avait que très-peu de monde avec lui, et qui avait été contraint de laisser quelques troupes à Bresse, à Vérone, et d'en envoyer à Bologne, n'avait pas d'autre parti à prendre que de côtoyer d'abord les ennemis, et de leur couper les vivres, s'il était possible. Toutes les places fortes du Milanais avaient été approvisionnées par ses soins. Trivulce et lui étaient arrivés à Sarono, avec le petit nombre de lances et de volontaires dont ils pouvaient disposer, lorsque les Suisses s'avancèrent jusqu'à Galaraté. Les Français appuyèrent à gauche, vinrent occuper Legnago sur la rivière d'Olona, à quatre milles des ennemis, et se portèrent même à Busto-Arcizio. Gaston ayant reçu un héraut que les Suisses lui avaient envoyé, selon l'ancien usage, pour lui offrir la bataille, répondit noblement qu'il se battait quand il lui convenait de le faire, et non pas quand il plaisait à son ennemi. Cédant ensuite au grand nombre, il vint s'enfermer

dans les faubourgs de Milan, où il reçut quelques renforts. Les Suisses n'ayant point le canon qui leur eût été nécessaire pour attaquer cette place, tournèrent vers Monza sur le Lambro, et firent croire que leur intention était de passer l'Adda. Gaston aussitôt jeta quelques troupes dans Cassano.

Par les lettres qu'on avait interceptées, on connaissait combien les Suisses étaient étonnés de n'entendre parler ni du pape, ni des Vénitiens. Bientôt après ils offrirent de se retirer, moyennant un mois de paie pour toute leur armée; et lorsqu'on discutait encore sur la somme qu'ils paraissaient exiger, ils remontèrent précipitamment vers Côme, et retournèrent dans leur pays, sans que l'on pût attribuer cette retraite extraordinaire à d'autre cause qu'à leur ressentiment contre leurs nouveaux alliés, dont ils avaient attendu vainement les secours pour traverser l'Adda.

Le pape aurait bien voulu diriger les premiers efforts des armées combinées sur Florence. Il ne pardonnait point à cette république d'avoir souffert la convocation du concile à Pise, d'où cependant il avait été contraint de sortir pour se réfugier à Milan. Jules reprochait encore à Florence les subsides qu'elle

avait imposés sur le clergé, à la sollicitation du gonfalonier Soderini qu'il voulut faire assassiner. Mais outre le départ précipité des pères du concile que les Florentins avaient su provoquer, ils avaient aussi cherché les moyens de se concilier le roi d'Aragon auquel ils avaient député François Guichardin qui écrivit, dans la suite, une histoire estimée des guerres d'Italie. Cette république qui avait mécontenté le pape, s'aliéna le roi de France par les ménagemens qu'elle crut pouvoir garder, et ses divisions intestines lui devaient rendre funeste son imprudente neutralité.

(1512) L'armée réunie du pape et du roi d'Aragon, au lieu de traverser l'Apennin, défila donc dans la Romagne, et s'empara sans difficulté de toutes les possessions du duc de Ferrare en-deçà du Pô. La Bastide de Genivole fut prise par Pierre de Navarre, reprise par le duc, et chacune de ces opérations fut signalée par le massacre affreux de la garnison.

Mais c'était à la reprise de Bologne que le pape attachait le plus d'importance, et les longues délibérations des généraux espagnols pour décider de quel côté il fallait attaquer, et quelles précautions on devait prendre contre l'armée française, indisposèrent le cardinal légat qui

ne savait lui-même comment satisfaire l'impatience du pape. Il fallut que le vice-roi de Naples imposât silence au prélat qui voulait diriger les opérations d'une armée commandée, il est vrai, par Cardone, mais où se trouvait Fabrice Colonne, avec beaucoup de vieux capitaines, et où sur-tout on distinguait l'illustre Pierre de Navarre.

Gaston avait cru d'abord que quelques secours qu'il avait envoyés seraient suffisans pour la sûreté de Bologne dont il avait confié la défense à Yves d'Alègre, au jeune Odet de Foix, au capitaine Vincent que l'armée surnommait le Grand Diable, et à Antoine Motier, petit-fils de ce Gilbert de La Fayette dont nous avons parlé sous le règne de Charles VI. Mais le général, pressé par ces braves de venir lui-même se mettre à leur tête, dérobe à ses ennemis une marche qu'il exécute pendant la nuit, malgré le vent et la neige, et il entre dans Bologne, deux heures après le lever du soleil, avec treize cents lances et quatorze mille fantassins, dont six mille lansquenets. S'il eût suivi son dessein d'attaquer sur-le-champ, c'en était fait de l'armée combinée dont la sécurité eût assuré la perte. Mais, non moins docile que courageux, Gaston se rendit aux observations

de d'Alègre qui ne crut pas devoir commettre le sort d'une bataille à la bravoure de troupes excédées de fatigues. Cardone n'apprit que le lendemain, par un prisonnier, l'arrivée de Nemours, et le siége fut levé avec précipitation.

Pendant que l'armée du pape et du roi d'Aragon cherchait des positions avantageuses dans le Bolonais, Gaston volait au secours du château de Bresse que pressaient les Vénitiens, après avoir pris la ville, ainsi que Bergame, Orci-Vecchi, Orci-Nuovi, Ponte-Vico et plusieurs autres places qui leur avaient ouvert leurs portes. Le château de Bresse n'aurait pu leur opposer une longue résistance; mais le sénat qui s'occupait à envoyer des magistrats dans les villes reconquises, négligeait de fournir à son armée l'artillerie de siége qui lui était nécessaire. Gaston jette, en passant, quelques lances et cinq cents fantassins dans Ferrare, traverse le Pô à la Stellata, passe sur le territoire du duc de Mantoue auquel il en fait ensuite demander permission pour qu'il ne puisse ni délibérer, ni prévenir les Vénitiens. Il campe une nuit dans le Véronèse, et s'approche de la Scala. Il apprend que Baglioné revient de Bresse, après avoir conduit quelques troupes et de l'artillerie; il le joint près de l'Adige, avec le peu

de troupes qui avaient pu le suivre, l'attaque avec impétuosité, triomphe de sa longue résistance, et le culbute dans le fleuve. Le lendemain, il rencontre et défait un autre parti vénitien, et il arrive dans un des faubourgs de Bresse, neuf jours après son départ de Bologne. Il somme les habitans de se rendre. Sur leur refus, il marche à la tête d'une élite d'hommes d'armes à pied comme lui, précédés de six mille fantassins gascons et allemands. Il pénètre dans la première enceinte du château, et, après un instant de repos, il s'élance dans cette ville où les Vénitiens combattent pour leur salut, et les Français pour la gloire et le pillage. Le choc est terrible, la résistance opiniâtre. Mais la victoire se déclare enfin pour Gaston. Huit mille hommes du parti vénitien périssent, le reste de leurs troupes est prisonnier, et la belle ville de Bresse est, pendant sept jours, abandonnée au pillage. Les Français achetèrent cette conquête par la mort de beaucoup de braves, et ce fut dans cette ville que Bayard, dangereusement blessé, signala son désintéressement, et dota les deux filles d'une dame chez laquelle il avait été porté après le combat.

Après avoir rétabli le bon ordre dans son

armée, Gaston courut aussitôt chercher l'armée des alliés vers la Romagne. Personne n'était plus digne que ce jeune prince de la confiance de Louis XII, et plus capable d'exécuter les nouveaux ordres qu'il venait de recevoir de ne plus rien ménager. Louis, en effet, voyait s'anéantir les alliances qui l'avaient uni au roi d'Aragon, à l'empereur, aux Florentins, au roi d'Angleterre. Ce dernier avait congédié l'ambassadeur de France, et déclaré qu'il n'était pas convenable que le ministre d'un prince qui persécutait le saint siége, parût dans une cour aussi dévouée à l'Église que l'était celle d'Angleterre. C'était Henri VIII qui tenait ce langage. Louis, menacé de tous côtés, avait prescrit à Gaston de livrer bataille, et de profiter de sa victoire pour marcher sur Rome. Voulant diminuer aux yeux des peuples l'odieux de cette expédition, il ordonna qu'elle se fît au nom du concile qui envoya même à l'armée, en qualité de légat, le cardinal de San-Severino, homme fier, d'une taille gigantesque, et dont les inclinations martiales s'accordaient peu avec sa profession.

En entrant dans le Bolonais, Gaston avait une armée de cinq mille lansquenets, seize cents hommes d'armes, et treize mille fantas-

sins dont cinq mille Gascons, et le reste Français et Picards. Ces derniers étaient, ainsi que les Gascons, fort estimés en France, et soutenaient le parallèle avec l'infanterie espagnole. L'artillerie du duc de Ferrare et deux cents chevaux-légers de ce prince devaient joindre l'armée française. Celle des ennemis témoignait autant de répugnance à accepter le combat, que Gaston montrait d'empressement à le présenter. La politique de Ferdinand dirigeait, du fond de son cabinet, la marche de ses troupes, et ce prince espérait obtenir bientôt un succès décisif par la diversion puissante qu'il se proposait de faire, conjointement avec l'Angleterre, sur les frontières de la Guienne, et sur les côtes de la Bretagne et de la Normandie. Conformément aux instructions du roi catholique, le vice-roi de Naples et ses généraux se tenaient sur la défensive, cherchant à protéger les villes de la Romagne, à conserver leurs communications avec Rome, et à s'assurer toujours leurs vivres et leurs fourrages. En effet, pendant que les Français occupèrent Medicina, Castel-Guelfo, Bagnara, Solarolo et Cotignola, les alliés se retranchèrent successivement sous les murs d'Imola, à Castel-Bolognèse, et dans le *Champ aux Mouches*. L'art

des marches et des campemens était pour ainsi dire créé de nouveau, chez les Français, par un prince de vingt-trois ans, et chez les Espagnols, par un vieux soldat, car le vice-roi avait ordre de ne se conduire que par les avis de Pierre de Navarre.

Pour les forcer à combattre, Gaston résolut de former le siége de Ravennes, persuadé que les ennemis, et le pape sur-tout, ne consentiraient point à se voir enlever sous leurs yeux une place de cette importance. Vainement il essaya, par une marche feinte, de leur donner le change sur son dessein. Ils le pénétrèrent, et se hâtèrent de jeter dans Ravennes des forces suffisantes pour leur donner le temps de la secourir, si elle était attaquée. Le reste de l'armée se campa sous le canon de Faenza, du côté de la mer, et au-delà de l'Amoné.

Les Français ayant traversé ce même fleuve vis-à-vis Granarolo, et s'étant emparés de Russi, s'approchèrent de Ravennes. Ils établirent leur camp vis-à-vis la porte Adriana, appuyant leur droite au Ronco (Bedesis), et leur gauche au Montoné (Vitis). Ces deux rivières qui prennent leurs sources dans l'Apennin, viennent confondre leurs eaux au-dessous de Ravennes, dont la mer baignait autrefois les mu-

railles. Ravennes, Classe et Césarée formaient, du temps d'Auguste, un port où mouillait la flotte destinée à la garde de la mer Adriatique. Césarée a disparu, et il ne reste de l'importante ville de Classe que la belle église de Saint-Apollinaire, au milieu d'une plaine aride.

Gaston ayant jeté un pont sur les deux torrens, avait établi à la fois deux batteries, l'une sur la gauche du Montoné, l'autre à la droite de son camp. Celle-ci était dirigée contre un bastion, entre le Ronco et la porte Adriana. Dès le jour même, et quoique la brèche n'eût encore que soixante pieds de largeur, Gaston ordonna l'assaut. Il y était forcé par le manque de vivres, la difficulté de fourrager, et l'approche des ennemis. Mais ce qui le détermina davantage encore, ce fut l'ordre envoyé par l'empereur à ses Allemands de quitter l'armée, et la défense qu'il leur fit de combattre contre les Espagnols. Le capitaine Jacob qui était entièrement dévoué au roi, montra cet ordre au chevalier Bayard avant de le communiquer à ses officiers, et il fut convenu avec le duc de Nemours que les intentions de Maximilien ne seraient publiées que le lendemain. Les échelles furent aussitôt plantées, et trois bataillons séparés d'Allemands, de Français et d'Italiens,

précédés par une élite de gens d'armes à pied, attaquèrent avec impétuosité. Les assiégés se défendirent avec bravoure. Cinq fois les Français revinrent à la charge; mais, pris en flanc par une coulevrine que Marc-Antoine Colonne plaça sur une face de bastion, leurs efforts furent inutiles, et Gaston fit sonner la retraite. Cet assaut qui avait duré trois heures, coûta la vie à trois cent cinquante braves, parmi lesquels on regretta particulièrement Coligny de Châtillon, et d'Espy, maître de l'artillerie.

Les habitans de Ravennes, effrayés, allaient capituler sans le consentement de Colonne, lorsqu'on apperçut l'armée des alliés dont les généraux remplissaient l'engagement qu'ils avaient pris avec Marc-Antoine. Ils s'étaient emparés de Forli, et ayant traversé le Ronco, ils suivaient la droite de cette rivière. On pouvait croire qu'ils voulaient se jeter dans Ravennes, à la faveur de la Pignetta, grande forêt de pins qui s'étend depuis la rivière jusqu'à la mer. Ils auraient pu occuper le terrain qui se trouve entre la ville et le confluent des deux rivières, où les Vénitiens les eussent approvisionnés; et si ce parti eût été pris par eux, les Français se seraient vus dans la nécessité de lever le siége. Mais les généraux

espagnols pensèrent que leur approche suffirait pour sauver Ravennes, et que le duc de Nemours n'oserait point livrer l'assaut en leur présence. S'étant donc arrêtés à trois milles de la place, ils employèrent le reste du jour et la nuit suivante à entourer d'un fossé tout leur camp, à l'exception d'un espace de quarante pieds de large qu'ils conservèrent à la tête des retranchemens, pour faciliter le passage de leur cavalerie.

Les mêmes motifs qui avaient nécessité l'assaut, rendaient la bataille indispensable.

Le 11 avril, jour de Pâques, à la pointe du jour, l'armée française traversa le Rônco sous les yeux des alliés qui restèrent en bataille derrière leurs retranchemens, malgré les sages conseils de Fabrice Colonne qui voulait qu'on attaquât les Français lors de leur passage. Les ennemis laissèrent de même Gaston ranger son armée en bataille. La Palisse à qui le roi venait de donner la charge de grand-maître de sa maison, aidait son jeune général.

L'armée française ayant sa droite appuyée au Ronco, avait la forme d'un croissant, pour mieux envelopper les retranchemens ennemis, que Pierre de Navarre avait été contraint de tracer en quart de cercle, à cause du terrain

sur lequel son camp était assis. Louis de Brézé, sénéchal de Normandie, et le duc de Ferrare commandaient la droite composée de sept cents lances, et de cinq mille fantassins allemands auxquels la garde de l'artillerie fut d'abord confiée. Le centre était formé par huit mille Gascons et Picards, et cinq mille autres fantassins du duché de Milan, sous les ordres de Frédéric Bozzolo, cadet de la maison de Mantoue. Les francs-archers et les chevaux-légers, au nombre environ de trois mille hommes, fermaient l'aile gauche à la tête de laquelle marchait Trivulce. Derrière le duc de Ferrare, la gendarmerie du corps de bataille et de la gauche était réunie, au nombre de sept cents lances, sous le commandement de la Palisse. Cette disposition avait été prise par Gaston, lorsqu'il reconnut que les ennemis s'obstinaient à l'attendre derrière leurs retranchemens. Yves d'Alègre avait été laissé sur la gauche du Ronco, avec quatre cents lances et quelques fantassins, pour tenir en respect la garnison de Ravennes, tandis que le capitaine Paris, Écossais, gardait le port de Montoné, avec un détachement de mille hommes d'infanterie. Le cardinal légat, armé de toutes pièces, était aux côtés de la Palisse, et, pour porter ce colosse et

son armure, il avait fallu faire venir des chevaux de la basse Saxe. Gaston avait assigné un poste à chaque officier; le sien était partout où il devait y avoir du danger. Trente braves, parmi lesquels on distinguait Lautrec, son cousin, étaient attachés à sa personne. Revêtu de son armure brillante et de sa riche casaque, portant sur ses traits l'assurance et la gaieté de son âge, Gaston parcourut le front de son armée, montrant l'ennemi et promettant la victoire. Chaque historien s'est plu à lui composer une longue harangue : l'éloquence de ce jeune héros était dans la fierté de son attitude, dans les lauriers dont il était déjà couvert, et dans l'amour qu'il avait inspiré à tous les soldats.

Le faible Cardone laissait alors ranger son armée par Pierre de Navarre qui, connaissant la supériorité de la gendarmerie française, avait mis tout son espoir dans la redoutable infanterie espagnole. Il avait imaginé des chariots armés de faulx à la manière des anciens, et sur lesquels il avait placé de petites pièces de campagne; il distribua une trentaine de ces chars à la tête de son infanterie, pour arrêter le choc des Français. Derrière son artillerie qu'il avait disposée à la droite du Ronco, il

rangea huit cents hommes d'armes et six mille fantassins que commandait Fabrice Colonne. Le vice-roi occupait le centre avec six cents lances, et quatre mille hommes d'infanterie. Le cardinal de Médicis, vêtu selon sa dignité, était près de Cardone, et bénissait l'armée au nom du concile de Latran qui n'était encore que convoqué. La droite était fermée par les chevaux-légers à la tête desquels était ce marquis de Pescaire, jeune encore, mais chez lequel on découvrait le germe de ces grandes qualités qui devaient l'immortaliser un jour. Enfin Carvajal, placé derrière Fabrice Colonne, commandait l'arrière-garde composée de quatre cents gens d'armes et de quatre mille fantassins. Pierre de Navarre, accompagné de cinq cents hommes de pied, ne s'était réservé aucun poste particulier.

L'artillerie de chaque armée commença le combat. Celle des Espagnols, placée derrière des épaulemens, causa un grand ravage au milieu des gendarmes français, et Gaston voyant que la sienne ne pouvait atteindre les ennemis, fit porter quelques coulevrines à sa gauche, vers la pointe du croissant, et vis-à-vis l'espace où le fossé des retranchemens était interrompu. Le feu de ces pièces, prenant d'é-

charpe toute la ligne espagnole, lui fit en peu d'instans autant de mal que l'armée française en avait essuyé. Fabrice Colonne, peu accoutumé à ce genre de combat, furieux de voir ainsi dans ses rangs la mort et le désordre, fatigué de demander depuis long-temps la permission de charger, fit rapidement combler la partie du fossé qu'il avait en tête, et marcha droit à l'ennemi. Son mouvement entraîna la gendarmerie de Cardone et celle de Carvajal qui le suivirent immédiatement. Pierre de Navarre se vit contraint d'ébranler aussi son infanterie qu'il avait fait mettre ventre à terre depuis la nouvelle position qu'avait prise l'artillerie des Français, et cette marche précipitée rendit inutile les chariots dont il s'était promis un si grand avantage.

La mêlée devint bientôt générale, le carnage fut affreux. La gendarmerie, de part et d'autre, fit des prodiges de valeur; mais Gaston ayant appelé à propos la réserve d'Yves d'Alègre, celui-ci prit en flanc le corps de Fabrice Colonne, tomba dessus avec fureur, le divisa, le mit en fuite, et Fabrice, renversé de son cheval, tomba au pouvoir des Français. Raymond de Cardone n'avait point attendu cet échec pour quitter le terrain, et il

ne se crut en sûreté que lorsqu'il fut entré dans Ancône, à trente lieues du champ de bataille; officier bien digne des sarcasmes du pape, qui ne l'appelait jamais que madame de Cardone. Sa honte fut partagée par Carvajal, et par cet Antoine de Lève, alors militaire obscur, mais qui, dans la suite, sut faire oublier sa faute par de si grands talens et par une gloire si éclatante. Cependant Pierre de Navarre redoublait de courage et d'activité; il avait su faire passer son ardeur dans l'ame de chaque fantassin, et il ne désespérait pas encore de remporter la victoire. Il était parvenu à replier son infanterie derrière ses retranchemens dont les passages étaient garnis de plusieurs rangs de piquiers inébranlables, et déjà les Gascons et les Picards avaient échoué dans une vive attaque. Bayard et Louis d'Ars étaient alors chargés d'empêcher la gendarmerie espagnole de se rallier derrière l'infanterie; ils s'en acquittaient avec leur valeur et leur habileté ordinaires, et ils faisaient prisonniers Pescaire, et une foule d'autres capitaines. Le cardinal de Médicis, qui n'avait pu fuir aussi vîte que Cardone, fut lui-même enveloppé, saisi avec sa croix de légat, et présenté ainsi au cardinal San-Severino dont le bras ne se fatiguait point d'immoler des ennemis.

Mais il fallait entamer la redoutable infanterie espagnole. Un officier allemand, nommé Fabien, remarquable par sa force et par sa haute stature, se dévoua généreusement. Ce digne imitateur des deux Décius prenant par le travers la longue pique qu'il portait, et la baissant avec violence sur celles des piquiers espagnols vis-à-vis desquels il se trouvait, prescrivit à ses soldats de marcher sur son corps, et de se précipiter sur l'ennemi. Les Français et les Allemands ayant en effet pénétré par cette brèche, vengèrent la mort du brave Fabien, et celle d'Yves d'Alègre qui, dans une nouvelle charge, venait de périr avec son fils. La fureur est à son comble, le carnage est épouvantable. Pierre de Navarre, tout à la fois soldat et capitaine, se défend comme un lion; il tombe enfin couvert de blessures, et Gaston triomphe sur une terre jonchée de mourans et de cadavres.

Une telle victoire eût été complète aux yeux de tout autre général, et les officiers de Nemours le pressaient de se reposer. Mais ce prince avait les yeux fixés sur un gros d'Espagnols dont la retraite se faisait en bon ordre, par la chaussée qui conduit à Cézène. Son courage s'irritait de voir des vaincus marcher dans une aussi

belle ordonnance. Il reprend son casque en frémissant, il s'élance, suivi d'un petit nombre de gens d'armes, et se jette avec impétuosité sur les derrières de ce bataillon. Les derniers rangs se retournent, et le reçoivent pique baissée. Son cheval est tué; Gaston lui-même tombe couvert de quatorze blessures, et meurt après avoir vaincu.

Ainsi périt, couronné par la victoire, ce jeune héros que l'Europe avait déjà surnommé le *Foudre de l'Italie*, digne, à tous égards, de servir de modèle aux militaires, si l'on pouvait excuser la témérité qui lui coûta la vie. Gaston, au surplus, était de ces êtres rares et privilégiés chez lesquels la perfection et le génie n'ont pas besoin des leçons de l'expérience, et qui, dès leurs premières armes, se signalent par des triomphes dont s'honoreraient les plus illustres capitaines à la fin de leur carrière.

Les Français payaient bien cher le gain de cette mémorable bataille. Les généraux ennemis étaient prisonniers, l'artillerie et les bagages des vaincus formaient un butin immense; mais Nemours était mort, et le désespoir que sa perte causait à l'armée, n'empêcha point qu'elle ne pleurât aussi le brave d'Alègre, l'un de ses capitaines les plus expérimentés.

L'amour des soldats ne s'éteint pas avec la vie de ceux qui en sont l'objet. L'armée ne consentit qu'avec peine, et au bout de plusieurs jours, à se dessaisir du corps de Gaston qu'elle fit enfin conduire en triomphe dans la ville de Milan. Lorsqu'on le déposa dans la cathédrale, sous le dôme, les principaux prisonniers furent forcés à le suivre, et, pour catafalque, on lui dressa un trophée des drapeaux nombreux et des armes des vaincus. Les malheurs qui suivirent de près sa mort, ayant éloigné les Français du Milanais, le cardinal de Sion ne rougit pas de troubler les cendres d'un héros, de poursuivre, suivant ses expressions, le cadavre d'un excommunié, et de le faire enterrer secrètement chez les religieuses de Sainte-Marthe. Lorsque François I[er] passa les Alpes, en 1515, l'armée s'empressa de consacrer un magnifique monument à Gaston, dans l'église où il avait été inhumé. Mais cent soixante ans après, les religieuses ignorant quel honneur les cendres de Nemours faisaient à leur maison, détruisirent son mausolée, en dispersèrent les ornemens, et jetèrent dans une cour obscure les débris de la statue de ce prince illustre. Tant il est vrai que les gouvernemens sont les seuls gardiens fidèles des monumens que la reconnaissance

élève à la mémoire des grands hommes !

La mort d'un seul Français avait donc changé la face des affaires ; elle faisait perdre le fruit de tant de gloire et de succès. Vainement Ravennes et toutes les forteresses de la Romagne ouvrirent leurs portes aux vainqueurs, vainement la consternation se répandit dans les principales cours de l'Europe, Louis connut toute l'étendue de sa perte. *Dieu nous garde*, s'écria-t-il après avoir lu les lettres de la Palisse, *Dieu nous garde de remporter jamais de pareilles victoires !*

En effet, le pape abattu d'abord par la nouvelle accablante de la défaite de ses troupes, de celles du roi d'Aragon, et de la prise de son légat, avait été bientôt rassuré par les détails que le cardinal de Médicis lui avait envoyés par son cousin [1] Jules, chevalier de Rhodes, qui ne paraissait se rendre à Rome que pour instruire leurs amis de la situation du cardinal. Jules de Médicis informa le pape et le consistoire de l'affliction et du désordre où l'armée française était plongée. Il leur apprit que la Palisse et le légat San-Severino, désunis entre

[1] Léon X le fit cardinal en 1513. Il devait succéder, en 1523, au pape Adrien VI, sous le nom de Clément VII.

eux, n'avaient conservé presque aucun empire sur les troupes; que chaque capitaine, que chaque soldat était beaucoup plus occupé de mettre le butin en lieu de sûreté, que de courir à de nouveaux combats, et que les Français cantonnés dans la Romagne, attendant tristement de nouveaux ordres du roi de France, ressemblaient moins à des vainqueurs enhardis qu'à des vaincus découragés.

Les desirs du pape s'accordaient trop bien avec de pareils renseignemens, pour qu'il ne les accueillît pas, et pour qu'il ne repoussât point avec fierté les conseils pusillanimes que lui donnaient ses cardinaux. Néanmoins, pour mieux tromper le roi, il consentit à ce que le vice-légat d'Avignon continuât des négociations entamées avant la bataille de Ravennes. Mais il semble que les plus grands ennemis de la France étaient alors l'insurmontable parcimonie de Louis XII, et l'imprévoyance inexplicable des intendans de ses finances. En même temps qu'ils rappelaient la Palisse dans le Milanais pour repousser la nouvelle irruption que l'on craignait de la part des Suisses, ils congédiaient, pour plaire au roi, disaient-ils, l'infanterie italienne qui avait combattu à Ravennes, et une partie des fantassins français,

gascons et picards. Il faut que tous les historiens s'accordent à rapporter de tels faits, pour qu'on se permette d'y ajouter foi, et il faut aussi qu'aucun d'eux n'accuse ces intendans de corruption, pour qu'un soupçon honteux ne flétrisse point leur mémoire. Du moins peut-on en conclure que la destinée des chefs d'armées est bien à plaindre lorsque le mouvement, la solde et l'entretien de leurs troupes sont à la merci d'une volonté indépendante de la leur.

Pendant que Jules II amusait le roi de France par de fausses démonstrations, et qu'il convoquait cependant avec beaucoup d'appareil son concile de Latran, le légat, prisonnier à Milan, se conformait avec zèle à ses instructions secrètes. Ne rougissant point d'abuser de la crédulité de braves soldats, prostituant à des intérêts criminels ce que la religion offrait de plus respectable, ce prélat distribuait des absolutions, des indulgences, et, pour prix de ses bienfaits, ordonnait de déserter, et de rompre les engagemens les plus sacrés. Telles étaient les armes que des prêtres employaient contre une nation valeureuse, armes dont le funeste succès n'est que trop souvent attesté par l'histoire. Schinner avait redoublé ses intrigues et ses prédications au milieu des Suisses. Une des

maximes qu'il leur avait répétées avec le plus d'affectation, et qu'ils avaient le mieux retenues, était que l'or et l'argent appartenaient à ceux qui avaient les armes à la main. Ils ne pouvaient d'ailleurs supporter que Louis XII leur eût substitué les lansquenets, et ils brûlaient du desir de le convaincre que les soldats suisses étaient alors les meilleurs fantassins de l'Europe. Ils n'exigèrent même, contre leur coutume, qu'un très-faible salaire, avant que de se mettre en marche. En les voyant réunis à Coire, la Palisse crut un moment qu'ils se proposaient de fondre sur le Milanais par le lac de Côme que ne défendait point encore le fort de Fuentès; mais ayant appris que les Suisses s'étaient dirigés vers le Trentin, il se rendit sur le Mincio. A peine s'était-il établi dans Valeggio, que les Suisses arrivèrent à Villa-Franca, et que leur approche le contraignit de traverser le fleuve, et de se replier sur Castiglioné dellé Stivéré, entre Bresse et Mantoue. Ce fut là que son infanterie allemande reçut de l'empereur l'ordre formel de se séparer des Français, et que cette défection dont Maximilien se fit un si grand mérite auprès des alliés, fit gémir encore davantage sur l'absurde économie des trésoriers généraux du roi de France.

De ce moment, il fut impossible à la Palisse non seulement de tenir la campagne, mais de suspendre la marche des ennemis. Il pourvut à la sûreté de Bresse, de Bergame, de Crémone, et il voulut essayer lui-même de défendre Pavie où s'étaient réfugiés, avec les pères du concile, tous les ministres que le roi entretenait à Milan, et où l'on avait conduit les prisonniers faits à la dernière bataille. Mais le découragement était à son comble parmi ses troupes et leurs officiers; il fallut regagner le chemin des Alpes; et cette armée qui fuyait ainsi devant des fantassins dénués de canons et de cavalerie, était celle que la victoire avait couronnée, deux mois avant, à Ravennes.

Les Suisses qui affectaient de reconquérir le Milanais pour le fils de Louis Sforce, dit Le More, s'appropriaient néanmoins le prix des capitulations, et les impôts qu'ils établissaient sur tous les habitans. Ils trouvèrent même à leur convenance Locarno et Magadino sur le lac Majeur, Lugano sur le lac de ce nom, et Mendrisio, entre ce même lac et la ville de Côme. Ils s'emparèrent de toutes ces places, et à leur exemple, les Grisons, malgré leur alliance avec les Français, prirent Chiavenne et toute la Valteline.

Le seul moyen d'être utiles qui restât encore aux officiers français commandant les divers châteaux assiégés, était de jeter la division parmi les alliés. Ils y réussirent, en remettant chacune de ces places précisément à l'une des puissances qui n'y avaient aucun droit. Le pape, l'empereur, les Vénitiens, les Suisses et Ferdinand s'accusaient déjà mutuellement, et Louis XII put espérer de détacher de la coalition quelques-uns de ses ennemis. Son autorité n'était plus reconnue alors que dans Bresse, Crème, les châteaux de Crémone et de Milan, le Castelet et la Lanterne de Gênes. Son concile dont les prélats n'avaient ni plus de mœurs, ni plus de piété que ceux qu'ils voulaient réformer, avait traîné sa honteuse existence de Pise à Milan, de Milan à Pavie, et traversait les Alpes pour aller s'ensevelir dans la ville de Lyon, où le poursuivaient le ressentiment et les foudres de Jules.

L'âge et les infirmités de ce pontife ne ralentissaient ni sa haine, ni ses prétentions. Il avait résisté aux humbles prières de la dévote Anne de Bretagne; il avait voulu abuser de la confiance que le duc de Ferrare avait mise dans le sauf-conduit qu'il lui avait envoyé; il avait soulevé Gênes; il était rentré dans Bo-

logne en maître irrité ; il s'était approprié Parme et Plaisance, et il n'hésitait point à prétendre que l'exarchat de Ravennes s'étendît jusqu'aux Alpes, sur toute la rive droite du Pô. S'il eût vécu plus long-temps, Jules n'aurait pas manqué de produire un titre authentique pour assurer au saint siége cette vaste propriété. Mais l'opération la plus importante de la fin de son règne, fut le rétablissement des Médicis à Florence, et le coup mortel dont sa vengeance frappa la liberté de cette illustre république.

Florence n'avait alors ni capitaines expérimentés, ni infanterie exercée. Ce qui lui restait de gendarmerie, était dans les places du Milanais qui tenaient encore pour la France. La famille des Médicis qui avait déjà produit Côme, le *Père de la Patrie*, et Laurent, le *Magnifique*, ayant fait servir la reconnaissance de ses concitoyens à leur asservissement, avait subi, en 1494, la peine due à sa dévorante ambition. Mais, depuis cette époque, elle n'avait jamais perdu l'espoir de reconquérir la souveraine puissance; et ses complices avaient rempli la république de troubles, pour dégoûter les citoyens de la liberté. Des hommes perdus de mœurs, accablés de dettes, et aux-

quels les Médicis promettaient des honneurs et des richesses, ne cessaient de conspirer contre les magistrats, de fomenter de nouvelles dissentions, et de présenter le retour d'une famille comme le seul remède aux maux qu'elle provoquait, et dont ils étaient les auteurs. Jules II était l'ame de tous ces mouvemens, et chaque échec qu'éprouvaient en Italie les armes françaises, devenait à Florence le signal d'une nouvelle tentative en faveur des Médicis. Le pape venait de confier leur cause à Cardone dont l'artillerie n'était alors composée que de deux coulevrines, mais qui commandait à cette infanterie espagnole dont la fière résistance avait vendu si cher aux Français la victoire de Ravennes. Les Médicis d'abord ne demandaient qu'à jouir, dans les murs de Florence, des droits de simples citoyens, et le peuple crut à leur modération. Rentrés par la force des armes, leur triomphe devint bientôt complet, et Florence fut asservie par cette famille qui fournit tant de noms chers aux arts, illustres dans l'histoire, mais qu'un Français ne peut prononcer sans songer aux minorités désastreuses de François II, de Charles IX et de Louis XIII.

Cependant, malgré l'affront que le roi de

France venait de recevoir dans l'abaissement d'une république dont il était le protecteur, il voyait croître les divisions qu'il avait semées au milieu de ses ennemis.

Dans la conférence tenue à Mantoue, et où Cardone s'était rendu avant l'expédition de Florence, l'empereur et le roi d'Aragon avaient été contraints de se conformer au desir du pape et des Suisses, et de consentir que Maximilien Sforce fût investi du duché de Milan. Mais il avait fallu renvoyer à d'autres instans toutes les négociations relatives à l'alliance entre le pape et l'empereur, à la paix que Jules voulait négocier entre celui-ci et les Vénitiens, et à toutes les autres mesures que l'on desirait prendre pour mettre l'Italie à couvert des entreprises de la France. L'évêque de Gurck s'étant rendu ensuite à Rome pour concilier ces différens intérêts, et n'ayant pu réussir, malgré les efforts du pape, des ambassadeurs espagnols et des cantons suisses, à conclure la paix entre l'empereur et les Vénitiens, fit un traité particulier avec le pape, au nom de son maître. La république alors se voyant de nouveau menacée des armes temporelles et spirituelles du saint siége, Louis saisit cette occasion pour lui proposer de se liguer avec elle. Mais cette

négociation traîna plusieurs mois en longueur, à cause de la défiance que beaucoup de sénateurs avaient conçue, et du desir qu'ils montraient de se réconcilier avec Maximilien.

Il s'en fallait bien qu'au milieu de tous ces embarras, Louis XII n'eût à s'occuper que des affaires de l'Italie. Nous avons vu que l'Espagne s'était unie avec l'Angleterre pour attaquer la France. Henri VIII alors avait pour épouse cette Catherine, fille de Ferdinand, veuve d'Artur, frère d'Henri, et dont la répudiation scandaleuse devait un jour causer une si grande révolution dans le culte religieux de l'Angleterre. Ferdinand avait obtenu que son gendre lui envoyât six mille hommes d'infanterie pour attaquer la Guienne conjointement avec les Espagnols. Mais tandis qu'il négociait le passage de ses troupes par la Navarre, et que Jean d'Albret se confiait dans lès secours tardifs de la France, Ferdinand s'empara brusquement de la haute Navarre, sous prétexte que le pape avait jeté l'interdit non seulement sur la France, mais encore sur les possessions de tous ses alliés. Satisfait ensuite d'une conquête qui lui avait si peu coûté, il oublia ses premiers engagemens avec les Anglais qui se

rembarquèrent en désordre, après avoir ainsi servi à l'agrandissement d'une puissance rivale.

Louis, toujours pris au dépourvu, avait essayé de reconquérir la Navarre; mais l'activité du duc d'Albe avait triomphé du courage de Lautrec et de la Palisse. La rigueur de la saison, la disette de vivres, le ressentiment de quelques montagnards combattirent encore pour le roi d'Aragon, et ce prince demeura paisible possesseur du royaume de Navarre.

Pendant que Ferdinand tirait un si grand parti d'une bulle du pape, il s'efforçait d'empêcher les Vénitiens d'accéder aux propositions de Louis; il pressait Maximilien de céder Vérone à la république, et d'employer le prix de cette cession à tenter sur la Bourgogne une grande expédition qu'il promettait de seconder.

(1513) Jules, de son côté, s'abandonnait aux plus vastes projets. Mécontent des Lucquois, du cardinal de Médicis, du cardinal de Sion, du nouveau doge de Gènes, et des Espagnols, toujours irrité contre le duc de Ferrare et le roi de France, il dépouillait le roi de sa dignité par une bulle, il allait arracher au duc ses propriétés par la force des armes; il voulait s'emparer du royaume de Naples, et de nouveaux troubles allaient être excités

par lui dans Lucques, dans Gènes et dans Florence. Au milieu de tant d'agitations, la mort vint le frapper, et l'Italie crut qu'elle allait goûter quelques instans de repos.

Le cardinal Jean de Médicis, âgé de trente-sept ans, lui succéda sous le nom de Léon X. On n'avait point encore vu de pape aussi jeune, et de couronnement aussi fastueux. Les circonstances rendaient impolitiques ces dépenses jusqu'alors inouies; elles ne firent l'admiration que de la populace.

Dans ces entrefaites, Louis XII qui desirait envoyer au-delà des Alpes l'armée sous les yeux de laquelle Ferdinand s'était emparé de la Navarre, avait conclu une trève avec ce prince. Il avait profité du ressentiment que le le roi d'Aragon témoignait contre le pape et les Vénitiens, auxquels il reprochait de n'avoir point tenu les engagemens contractés avec lui. Dans le moment même où l'on publiait ce traité en Espagne, il arrivait un courrier pour notifier au roi d'Aragon, de la part d'Henri VIII, les grands préparatifs qui se faisaient en Angleterre contre la France, et pour le sommer d'agir de son côté, ainsi qu'ils en étaient mutuellement convenus.

Le roi de France n'avait pas été aussi heu-

reux dans ses efforts pour regagner les Suisses. L'orgueil de cette nation s'était accru avec l'influence que lui avait acquise sa conduite dans les derniers événemens. Elle voyait auprès de ses diètes les ambassadeurs de tous les princes mendier son alliance, et les recevait avec cette hauteur que la prospérité donne aux peuples qui ne savent pas en soutenir le poids. Les Suisses refusèrent à Louis le pouvoir de lever des troupes dans leurs cantons.

Mais ce prince avait enfin réussi auprès des Vénitiens. André Gritti et Barthelemi d'Alviano, tous deux prisonniers en France, avaient secrètement conduit la négociation, sans donner aucun ombrage aux puissances ennemies de Louis XII. Venise lui promit huit cents hommes d'armes, quinze cents chevaux-légers, dix mille fantassins, pour le servir contre tous ceux qui s'opposeraient au recouvrement d'Asti, de Gènes et du Milanais. Le roi, auquel les Vénitiens cédaient Crémone et la Ghiera d'Adda, prenait l'engagement de les aider à reprendre toutes les places qu'on leur avait enlevées en Lombardie, et dans la Marche Trévisane. Ainsi les Français s'étaient battus pendant quatre ans pour exécuter le traité de Cambrai, ils allaient se battre pendant quatre autres années

pour l'anéantir, et l'on regardait ce nouveau traité comme le chef-d'œuvre de la politique du sénat.

Louis se flattait de reprendre le Milanais avant que l'Angleterre pût attaquer la France. Henri VIII n'avait alors ni armes, ni canons, ni cavalerie, et son infanterie était si faible qu'il faisait lever en Allemagne une grande quantité de lansquenets. En conséquence, Trivulce hâtait à Suze la réunion de l'armée française composée de quinze cents lances, de huit cents chevaux-légers, de sept mille fantassins français, et de huit mille lansquenets. La Tremouille devait la commander, avec le titre de lieutenant général.

Les Suisses, de leur côté, annonçaient hautement le dessein de défendre le Milanais. Outre les troupes qu'ils avaient déjà dans la Lombardie, ils envoyaient encore quatorze mille hommes sous les ordres du capitaine Motin et du baron d'Alt-Sax.

Les dispositions de Léon X n'étaient pas aussi faciles à connaître. Ce pontife, par un émissaire secret, faisait assurer Louis XII de son dévouement; il le prévenait que s'il adoptait quelques mesures contraires aux intérêts de la France, elles seraient nécessitées par les

dernières opérations de son prédécesseur. Mais ce prêtre n'oubliait pas l'expulsion de Pierre de Médicis sous Charles VIII, et sa propre captivité à la bataille de Ravennes. On pouvait présumer qu'il avait les mêmes projets que Jules II ; on savait seulement que la différence qui existait dans les caractères de ces deux papes, en causerait une grande dans leurs opérations. Déjà Léon invitait le roi de France à faire la paix, en même temps qu'il déclarait vouloir maintenir la ligue faite par Jules II avec l'empereur, l'Espagne et l'Angleterre, qu'il exhortait les Suisses à défendre l'Italie, et qu'il annonçait la résolution où il était de maintenir l'alliance que son prédécesseur avait faite avec eux.

Mais, pendant ces diverses négociations, les succès de l'armée française et des Vénitiens avaient été rapides. La haine et le mépris que Maximilien Sforce avait généralement inspirés, et les concussions exercées par les Suisses, avaient porté les Milanais à la révolte. A peine eurent-ils la certitude de l'approche de La Tremouille, qu'ils se soulevèrent, et il ne resta plus à Sforce que Côme et Novare. C'est dans cette dernière place qu'il était allé s'enfermer avec les Suisses ; c'est là qu'il fut bientôt assiégé par les mêmes

généraux qui, dans le même lieu, s'étaient emparés de la personne de son père. Ludovic avait été livré par les mêmes Suisses auxquels Maximilien Sforce confiait en ce moment sa défense.

La Tremouille qui avait appris les succès de Barthelemi d'Alviano auquel le sénat de Venise avait confié le commandement des troupes de la république, et qui voyait le Milanais se soustraire à l'autorité de Sforce, avait poursuivi ce prince dans Novare. Le desir de terminer par un coup décisif la conquête du Milanais, l'ayant empêché d'attendre que toute son armée fût réunie à Suze, il n'avait amené avec lui que cinq cents hommes d'armes, six mille lansquenets, et quatre mille fantassins français.

Croyant trop légèrement pouvoir compter sur les intelligences qu'il s'était ménagées dans la place, ce général investit Novare avec une telle négligence, et il dirigea si mal son attaque, que Mottin fit entrer sept mille Suisses presque sous ses yeux, et que les assiégés affectèrent de tenir toujours ouverte la porte de la ville qui regardait le camp. Sous le règne de Charles VIII cependant, et depuis que Louis XII était monté sur le trône, les Français avaient

été plusieurs fois dans le cas de défendre Novare dont les côtés faibles leur devaient être bien connus. Quoi qu'il en soit, ils livrèrent un assaut qui fut repoussé avec vigueur, et apprenant que la garnison allait recevoir le lendemain un nouveau renfort, ils levèrent le siége, et vinrent camper à la Riota, à deux milles de Novare, pour disputer le passage du Tesin aux Suisses que l'on attendait encore. Mais ceux-ci avaient traversé la rivière au moment même où La Tremouille avait quitté les murs de la place, ils s'étaient éloignés de la grande route, et ils étaient entrés dans Novare sans être rencontrés par les Français.

Le capitaine Mottin ne laissa point refroidir l'ardeur de combattre que la garnison témoignait depuis l'arrivée de ses compatriotes, et il excita les compagnies à attaquer le camp de La Tremouille, avant que d'autres Suisses ne vinssent partager avec eux la gloire et le butin. Cette entreprise eût été téméraire, si La Tremouille eût assis son camp avec quelques précautions. Mais il n'avait préparé aucune communication entre sa gendarmerie et l'infanterie qui se trouvaient séparées par des haies vives et par des canaux; il n'avait même fait aucun usage de cette espèce d'armes défensives dont

Robert de La Marck venait de rétablir l'usage, qui, employées avec succès à Groningue, prirent le nom de *chevaux de Frise*, et dont il existait une grande quantité avec les bagages de l'armée. On assura, dans la suite, que ce camp eût été moins mal disposé si Trivulce, dans lequel La Tremouille avait mis sa confiance, n'eût possédé, dans cette portion du Novarèse, un grand nombre de métairies qu'il desirait ménager.

Les Suisses sortirent donc de Novare avant le jour, et attaquèrent les Français qui à peine avaient eu le temps de se mettre en bataille. L'artillerie causa d'abord un grand ravage parmi les assaillans; mais ils s'élancèrent sur les canons avec une telle fureur, qu'après avoir eu leurs deux premiers bataillons entièrement rompus, ils parvinrent néanmoins à se rendre maîtres des pièces, et à les tourner contre l'infanterie allemande et française qui alors prit la fuite.

Les vainqueurs n'osèrent point attaquer la gendarmerie, et l'on ne peut expliquer pourquoi La Tremouille ne chercha point les moyens de couper la retraite aux Suisses qui reprirent le chemin de Novare, avec l'artillerie que leur valeur avait su conquérir.

Au plus fort du combat, Robert de La Marck, duc de Bouillon, qui commandait une compagnie d'hommes d'armes, apprit que ses deux fils, capitaines dans l'infanterie allemande, étaient blessés. Père tendre, guerrier intrépide, il se précipite à la tête d'un escadron, franchit tous les obstacles, pénètre, au milieu des bataillons suisses, hérissés de piques, jusqu'au lieu où ses enfans avaient combattu, les enlève, revient au camp avec son fardeau glorieux, et donne une seconde fois l'existence à des fils dignes de lui. L'aîné se fit connaître avantageusement, dans la suite, sous le nom de maréchal de Fleuranges.

Ce fait particulier prouve de quelle importance il eût été de ménager à la gendarmerie les moyens d'en venir aux mains, et il ne doit point échapper aux réflexions de ceux qui cherchent à déterminer laquelle des deux *armes*, de l'infanterie ou de la cavalerie, exerce sur l'autre une véritable supériorité.

Cependant la Tremouille, entièrement découragé, se plaignant de Trivulce, négligeant toutes les ressources que lui offraient les dispositions des Milanais, la possession des principales forteresses, les opérations de l'armée vénitienne, reconduisit ses troupes en France,

et termina, par sa retraite, une expédition dont le début semblait promettre des résultats plus avantageux.

Ce fut la dernière de celles que les Français firent en Italie sous le règne de Louis XII. Ce prince, pour lequel les Fiesques venaient de reconquérir Gènes, vit bientôt cette propriété chancelante échapper encore de ses mains, avec tout ce qu'il possédait au-delà des Alpes.

Le vice-roi de Naples, conformément aux instructions de son maître, s'était éloigné des Suisses, lorsque les triomphes de l'armée française la rendaient redoutable. Mais, après son dernier échec, les Espagnols protégèrent la révolte des Génois, et marchèrent contre les Vénitiens sur lesquels aussi le malheur ne tarda point à s'appesantir. Cardone, après avoir été contraint de lever le siége de Padoue, après s'être imprudemment avancé jusqu'aux lagunes de Venise, pour avoir le frivole avantage de lancer quelques boulets sur cette ancienne maîtresse de la mer, n'avait échappé à une perte certaine que par la précipitation de l'Alviano. Ce général commit, auprès de Vicence, une faute entièrement semblable à celle qui, en 1356, avait jeté le roi Jean dans les fers, et précipité la France dans un abyme de maux

dont la sagesse de Charles V put à peine la retirer.

Louis était trop occupé dans l'intérieur de son royaume, pour céder au desir qu'il avait de secourir ses alliés, et de renouveler ses tentatives sur Gènes et sur le Milanais. Henri VIII avait enfin réuni une armée, et il débarquait à Calais, en même temps que les Suisses, à son instigation, se jetaient sur la Bourgogne. Les Anglais avaient essayé d'aborder en Normandie; mais la flotte française, supérieure à la leur, était encore renforcée par une escadre de galères amenées de la Méditerranée, les premières dont l'histoire moderne fasse mention dans l'océan Atlantique.

La rivalité des généraux français entraîna la prise de Thérouenne, ville forte qui ne subsiste plus, la reddition de Tournai, et la malheureuse journée de Guinegaste. Mais la division qui s'établit entre l'empereur, l'archiduc et le roi d'Angleterre, rassura bientôt la France. La Tremouille, chargé de la défense de Dijon, s'était exposé au ressentiment de Louis XII, en achetant, par des promesses exagérées, le prompt retour des Suisses dans leur patrie. Malgré le mécontentement que le roi affecta de ce traité, malgré son refus formel de le ra-

tifier, il n'en est pas moins vrai que La Trémouille préserva sa patrie des plus grands maux, en empêchant ainsi la jonction des Suisses et des Anglais.

Cependant les hostilités n'étaient que suspendues, et la France pouvait craindre de voir, au commencement de la campagne prochaine, ses ennemis fondre encore sur elle, et rapporter dans son sein toutes les calamités de la guerre. Le roi, cédant enfin aux sollicitations de sa femme, recourut aux négociations, et la reine Anne de Bretagne eut, avant de mourir, la consolation de contribuer à la paix qu'elle avait si ardemment souhaitée entre son époux et le saint siége. Louis XII, qui avait fait travestir, sur le théâtre des Halles, à Paris, le pape, l'église et les cardinaux, ainsi que Philippe le Bel avait fait jouer Boniface VIII et son clergé, abandonna le concile de Pise, et souffrit que ses ministres allassent recevoir pour lui l'absolution. L'exemple lui en avait été déjà donné par les fiers cardinaux San-Severino et Sainte-Croix, auxquels rien n'avait paru trop avilissant pour recouvrer leurs riches bénéfices.

(1514) Henri VIII, de son côté, se plaignait de la trève conclue d'abord entre Louis XII et Ferdinand, que ce dernier venait encore de

renouveler sans sa participation. Louis profita de la circonstance; il fit avec l'Angleterre un traité où les deux puissances se promettaient des secours mutuels. Bientôt après, ce prince qui avait fait éclater à la mort de la reine Anne les marques de la plus vive douleur, crut consolider son alliance avec Henri, en épousant, à l'âge de plus de cinquante ans, sa sœur Marie, qui n'en avait que dix-huit, et quoiqu'elle fût fiancée à l'archiduc. Nous avons vu que la dernière alliance de Louis avec les Vénitiens avait été négociée par des prisonniers; celle-ci fut l'ouvrage du duc de Longueville qui était tombé au pouvoir des Anglais à la bataille de Guinegaste.

Rassuré du côté de l'Angleterre, irrité des nouvelles intrigues du pape, Louis XII ne tarda point à tourner ses regards vers le Milanais; et malgré les dispositions de l'empereur, les sollicitations de Ferdinand, les menaces des Suisses, il allait faire recommencer la guerre au-delà des Alpes, quand la mort vint l'enlever à l'amour des Français, le 1er du mois de janvier. (1515)

Prince aimable, administrateur économe, militaire intrépide, négociateur trop crédule, Louis XII fit la guerre toute sa vie, sans fouler

le peuple dont il se plaisait à être nommé *le Père*.

Sa rupture imprudente avec les Suisses, sa longue liaison avec les Borgia, sa confiance aveugle en Ferdinand, et ses guerres en Italie, ne firent point honneur à sa politique. Machiavel lui reproche six fautes essentielles : Il consentit à la ruine des petits princes; il seconda l'insatiable cupidité des papes; il s'associa un étranger tout-puissant pour la conquête de Naples; il ne vint point demeurer assez long-temps au milieu de ses conquêtes; il n'y fit point passer de colonies; enfin il dépouilla les Vénitiens, ses alliés, les seuls que l'intérêt personnel attachât réellement à la France. Machiavel nous apprend qu'il avait fait lui-même la plupart de ces observations au cardinal d'Amboise.[1] Mais un ministre absolu accueille moins volontiers les avis donnés par la prudence, que les éloges prodigués par la flatterie.

Ainsi, grace à l'insouciance de Charles VIII et à l'économie de Louis XII, les Français voyaient encore la guerre prête à se rallumer, et quoiqu'ils eussent remporté en Italie bien

[1] *Le prince* de Nicolas Machiavel, à la fin du chapitre III.

plus d'avantages qu'il n'en fallait pour la subjuguer, ils n'y avaient pas conservé une seule place lorsque François Ier monta sur le trône.

Quel avait donc été le résultat de tant de terres ravagées, de tant de sang répandu? Quelle avait été sur-tout l'influence de tant de guerres sur les mœurs des Français, sur leur gouvernement, sur les progrès de l'esprit humain?

Nous avons vu que les Gaulois, si longtemps redoutables à l'Italie, avaient familiarisé les Romains avec leur bravoure féroce qui succomba sous les efforts réunis du courage, de la politique et de la discipline. Mais ce fut dans leur résistance même que César puisa cette gloire éclatante, cette autorité militaire, qui l'aidèrent à asservir sa patrie. Ainsi les Romains payèrent bien cher la gloire d'avoir vaincu les Gaulois. Ceux-ci, amollis bientôt, comme leurs maîtres, par le luxe et par la corruption qui, du sein de Rome, se répandaient chez tous les peuples conquis, ne purent opposer qu'une barrière fragile aux diverses irruptions des Barbares. On se rappelle que, lorsque les derniers empereurs d'Occident vendirent aux Visigoths l'autorité qu'ils feignaient d'avoir encore sur les Gaules, lorsque les Os-

trogoths, fortifiés par les querelles religieuses dont s'occupaient les empereurs d'Orient, se dépouillèrent de leurs prétentions en faveur des Français, les Romains se trouvèrent confondus avec les Gaulois, et soumis aux vainqueurs du territoire dont ils avaient fait autrefois la conquête.

A peine les Français furent-ils maîtres des Gaules, qu'ils ne purent rester étrangers aux guerres d'Italie. On les vit servir alternativement les intérêts des Ostrogoths et ceux de Justinien, combattre pour Vitigès et pour Bélisaire, vendre leur sang à celui qui l'achetait par les offres les plus brillantes.

Mais les cessions faites aux enfans de Clovis ne changèrent rien aux conditions auxquelles ces princes régnaient sur les Français non encore séduits par les délices romaines. Vêtus de peaux et de laine grossière, égaux entre eux, toujours disposés à combattre, toujours jaloux de vaincre, ces hommes fiers et généreux ne reconnaissaient dans leurs rois que des chefs et des généraux, jamais des maîtres. Ils délibéraient eux-mêmes sur les intérêts publics, et ils ne confiaient aux rois que l'exécution des mesures adoptées dans leurs célèbres assemblées du Champ de Mars.

Néanmoins ils apportèrent, de leurs premières expéditions en Italie, une idée confuse de ces usurpations particulières qu'avait tolérées la faiblesse des empereurs, et qu'avait ensuite multipliées la rivalité des partis qui s'étaient disputé les dépouilles de l'empire. Ces exemples avaient séduit l'avarice des leudes et des prêtres. Les uns avaient hérité de la considération dont les druides avaient joui si long-temps dans les Gaules; les autres voulaient profiter de l'avantage d'être plus particulièrement connus du prince, et d'avoir toujours combattu à ses côtés. Ils s'empressèrent, en conséquence, de seconder les entreprises des rois sur la liberté publique, et ils exigèrent, pour prix de leur dévouement, des *bénéfices* aux dépens des domaines de la couronne.

Les usurpations des évêques et des abbés n'ayant pas toujours eu pour prétexte d'anciens services militaires, Charles Martel ne se fit aucun scrupule d'enlever au clergé ses bénéfices, et de les distribuer, *à la charge de foi et de services,* aux capitaines qui l'avaient aidé dans ses glorieuses expéditions contre les Sarrasins. Il est vrai qu'après sa mort, plusieurs moines le virent, en songe, dans les enfers, aux prises avec les démons; mais, pendant sa

vie, il fut trop puissant, il recueillit trop de gloire, il avait trop d'élévation dans l'ame, pour ménager des hommes qu'avilissaient alors leur oisiveté et la corruption de leurs mœurs.

Après la mort de ce grand homme, et pendant les guerres de Pepin et de Charlemagne en Italie, ce fut chez les Lombards que les leudes français puisèrent tous les élémens de ce gouvernement féodal qui commença, dès le règne de Charles le Chauve, (vers 870) à devenir si funeste aux rois de cette race, qui renouvela son influence après la mort de Hugues Capet, que l'on crut détruit sous les enfans de Philippe le Bel, et qui servit néanmoins de prétexte aux guerres malheureuses dont la France eut tant à gémir sous presque tous les Valois.

Le gouvernement féodal, qui rendit les vassaux maîtres de déterminer l'époque, la durée et la nature de leur service à la guerre, devait retarder le perfectionnement de l'art militaire chez les Français. Il fermait tout espoir à l'émulation, il rendait inutiles les plans les mieux concertés, il ne permettait de profiter d'aucune victoire, de réparer aucune défaite; il prolongeait les guerres, et il substituait au véritable esprit militaire, d'abord les nobles préjugés de

la chevalerie, et bientôt après le désordre, les vexations et le brigandage.

C'était aussi de l'Italie que venait la puissance colossale du clergé dont le chef suprême se trouvait le premier magistrat du royaume, par l'effet des appels nombreux qui ressortissaient à son tribunal. Saint Louis, en portant une main ferme et hardie sur ces usurpations, prouva que la vraie pitié sait faire justice des prétentions absurdes, quelle que soit l'origine qu'on leur suppose, ou le voile dont on s'efforce de les couvrir.

Mais un mal aussi grand et dont aucun roi ne sut préserver les Français, fut le goût immodéré pour ce luxe qui brillait de tout son éclat à la cour de Rome, où les croisades l'avaient apporté, et dans les républiques d'Italie, où le commerce accumulait toutes les richesses du monde. Ce luxe pouvait être regardé comme avantageux pour les peuples qui rendaient les autres nations tributaires de leur industrie; mais, en France, il ruinait les grands propriétaires : il ruinait même les commerçans auxquels les seigneurs croyaient faire beaucoup d'honneur en contractant avec eux des dettes exorbitantes. Le duc d'Orléans, frère du malheureux Charles VI, et aïeul de Louis XII,

avait autorisé ces vols par son exemple. Ils devinrent pour long-temps un des moyens le plus en usage de prouver une illustre origine, et d'acquérir une grande considération.

Ce même luxe avait cependant hâté l'affranchissement de beaucoup de serfs, dès le douzième siècle; mais bientôt l'autorité presque illimitée des rois, les subsides de toute espèce, la dureté du gouvernement, firent regretter la première servitude, et produisirent les horreurs de l'anarchie. Les Français, au milieu du quatorzième siècle, ne secouèrent le joug que pour proclamer des droits imprescriptibles, et pour retomber, aussitôt après, sous la verge du despotisme qui crut voir, dans l'établissement des troupes réglées, la base la plus inébranlable de son pouvoir.

La religion dont on s'occupait beaucoup à l'article de la mort, et dont la doctrine sur l'égalité primitive de tous les hommes luttait contre les maximes du monde, contribuait à multiplier les chartes favorables à cette partie du peuple qui était employée à l'agriculture, et qui gémissait sous le poids de l'esclavage. Ce fut pour l'amour de Dieu et le salut de l'ame qu'on renonça au droit de disposer de la personne des cultivateurs et de leurs biens, de leur

imposer des taxes arbitraires, et qu'on leur permit de se marier suivant leurs intérêts et leur inclination. Les craintes inspirées à quelques seigneurs moribonds fournirent des exemples qui devinrent salutaires à la classe la plus nombreuse du peuple pour lequel il était avantageux que les grands fussent retenus par le frein de la religion. Malheureusement il la faisait consister, cette religion, dans des pratiques minutieuses, dans des superstitions ridicules, et, plus malheureusement encore, il avait versé son sang pour des querelles qu'il ne pouvait comprendre. Ce n'est pas une semblable superstition que Polybe eût mise au rang des avantages que les Romains avaient pardessus tous les autres peuples.[1] Sa crédulité était entretenue par de nombreux miracles sur la réalité desquels le clergé ne tolérait aucun doute. L'Italie était et devait être long-

---

[1] *Voyez* le *Discours* de Montesquieu *sur la politique des Romains dans la religion*, pag. 195, tom. IV de la belle édition des *Œuvres complètes* de ce grand homme, en 5 vol. in-4°, pap. vélin, 1796, chez *Bernard*. Elle renferme une foule de fragmens inédits; on y voit avec plaisir le *portrait des grands hommes de France*, tracé par l'auteur de l'*Esprit des Lois*, et un choix heureux d'idées neuves et ingénieuses.

temps encore le principal théâtre de toutes ces merveilles qui ne s'opérèrent qu'à la voix des prêtres, jusqu'au moment où nous les verrons partager avec les généraux français cette précieuse prérogative.

Les hommes avaient donc été adoucis par la religion, mais la superstition en retardait l'influence bienfaisante, et l'histoire des mœurs du siècle où nous sommes parvenus est l'histoire de tous les crimes.

Les guerres de Charles VIII et celles de Louis XII en Italie, étaient peu propres à réparer tant de désordres. Cependant elles contraignirent la France et les puissances ultramontaines à changer leur systême militaire. Louis XI n'avait puisé sa politique que dans sa dissimulation. Il abattit, il est vrai, la puissance des grands, et réunit de vastes domaines à la couronne; mais il laissa échapper l'héritage de la Bourgogne, et il souffrit qu'il passât dans les mains de l'Autriche dont il ne devinait pas la grandeur prochaine et l'éternelle rivalité. Charles VIII lui-même, après avoir acquis la Bretagne par un mariage, avait sacrifié le Roussillon et ses plus belles possessions en Artois, pour obtenir de Ferdinand et de Maximilien la vaine assurance qu'ils ne l'in-

quiéteraient point dans son expédition d'Italie. Cette neutralité n'eut point d'autre garantie, et c'était acheter bien cher une simple promesse qu'on ne devait point tenir.

Les Italiens, de leur côté, ne savaient point faire la guerre. Les batailles qu'ils se livraient entre eux ne coûtaient la vie à aucun combattant. Leurs armées n'étaient composées que de brigands, souvent obscurs, quelquefois titrés, qui vendaient leurs services, qui ravageaient les terres, qui pillaient les habitans, et qui s'épargnaient mutuellement. Les différens états de cette contrée attachaient bien plus d'importance à ce qu'ils appelaient la politique, et la politique n'était pour eux qu'un dédale de négociations perpétuelles et interminables.

L'impétuosité de la valeur française, à laquelle ils ne purent d'abord opposer de résistance, leur fit naître l'idée des coalitions, et ils forcèrent ainsi la France de recourir aux mêmes moyens. De là naquirent des rapports nouveaux entre les puissances de l'Europe, et de cette époque date l'origine de ce système d'équilibre que les gouvernemens invoquent ou repoussent, suivant qu'ils le croient avantageux à leur gloire et à leur autorité.

L'esprit humain commençait à marcher d'un

pas plus hardi. Les langues grecque et latine étaient cultivées; enrichie de leurs trésors, la langue italienne, dont Pétrarque avait découvert les charmes, préparait à l'idiome français ses accens vifs et légers; Amyot et Montaigne, contemporains du Tasse qu'avaient précédé Machiavel, l'Arioste, Guichardin, Raphaël et Michel-Ange, fondaient la langue immortelle de Corneille, de La Fontaine, de Racine, de Molière, de Buffon, de Voltaire et de Montesquieu. Ainsi les dernières guerres des Français au sein de l'Italie contribuèrent aux progrès de l'esprit humain.

Mais le commerce doit en recueillir le premier honneur. Cet instrument de la grandeur des Médicis devint celui de leur munificence. Ce fut à lui que l'on dut la conservation des manuscrits les plus précieux, les récompenses accumulées sur les hommes estimables qui se livrèrent à l'étude des sciences et des beaux arts, les recherches opiniâtres qui conduisirent à la découverte de la boussole, de la poudre à canon et de l'imprimerie. Ce fut lui qui apprit aux hommes combien est digne de leur vénération le génie qui les éclaire, et qui déchire le voile de l'ignorance, toujours inséparable des fers de la servitude. Ceux dont

la fortune était alors fondée sur la stupidité des peuples frémirent, et leurs efforts contre le progrès des lumières n'en prouvèrent que davantage l'existence, la gloire et l'utilité.

C'est ainsi que les hommes s'avançaient lentement, et à travers mille obstacles, vers le perfectionnement de la civilisation. Ils ne pouvaient, il est vrai, s'affranchir du joug de leurs passions, mais du moins ils acquéraient les moyens de les diriger vers la gloire et le bonheur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES.

(*a*) Page 51.

Les Alpes séparaient l'Italie de la Gaule et de la Germanie. Cette longue chaîne de montagnes commence vers la côte de la Méditerranée, près de Monaco, et se termine à cette portion du golfe de Venise, désignée sous le nom de golfe de Carnero, et qui s'étend depuis la côte occidentale de l'Istrie jusqu'à l'île de Grossa et aux côtes de Morlaquie.

On a donné aux diverses subdivisions des Alpes les noms de

Maritimes, depuis la mer jusque vers les sources de la Stura méridionale;

Cottiennes, depuis le Mont-Viso jusques et compris le grand Mont-Cénis;

Grecques, depuis les sources de l'Isère jusqu'aux sources de l'Arve;

Pennines, depuis le grand Saint-Bernard jusqu'au Simplon;

Lépontiennes, dont le nom générique était *Adula*, ou *Atulla*, et que l'on subdivisait encore en *Rhœtiques* et *Tridentines*, depuis le Saint-Gothard jusqu'au Splugen;

Noriques, depuis les sources de la Drawe jusqu'aux sources de la Sawe;

Carniques, depuis les sources du Lizonzo jusqu'aux sources du Lauback qui va grossir la Sawe;

Juliennes, que l'on nommait aussi *Vénétiennes* et *Pannoniques*, depuis le Lauback et le Risano jusqu'aux sources du Wipack.

Outre les routes connues du temps de Polybe, dont nous parlerons plus bas, on en pratiqua plusieurs autres :

Une par les *Alpes Maritimes*. '*Via Aurelia, à Româ per Tusciam et Alpes maritimas, Arelatum usque.* On estime que ce chemin est le premier de ceux qui ont servi de passage de la Gaule en Italie. Polybe le connaissait, mais il ne fut perfectionné que long-temps après lui.

Deux routes passaient par les *Alpes Cottiennes*. La première, *à Mediolano Arelate*, fut ouverte par le roi Cottius. « *Lenito tandem timore, in amicitiam Octaviani « principis receptus, molibus magnis extruxit, ad vicem « memorabilis muneris, compendiarias, et viantibus « opportunas, medias inter alias Alpes vetustas......* » L'empereur Probus fit travailler à ce même chemin. La seconde route fut ouverte par le grand Pompée ; elle passait par Suse, le Mont-Cénis et la vallée de Maurienne. « *Is (Pompeius) igitur ad Alpes penetrandas magno « animo profectus*, non per Annibalis illud memoratum « iter, *verùm haud longè à Rhodani atque Eridani fon- « tibus iter cepit, quæ ambo flumina parvo inter se « spatio caput exerunt.....* » (Appian.) On voit combien est fautive cette indication des sources du Rhône et du Pô ; elle vient peut-être des premiers copistes.

Une route était tracée par les *Alpes Grecques*. Jules-César la suivit, lorsqu'à la tête de ses légions il traversa les Alpes pour faire la guerre à Pompée. Des autels, élevés en l'honneur d'Hercule, conservaient la tradition du passage de ce héros :

« Est locus Herculeis sacer aris.... »

dit Petronius-Arbiter. Pline fait mention de ce passage, chap. 17, liv. 3.

Trois routes traversaient les *Alpes Pennines*. La plus courte et la plus étroite était par le val Petina; la plus longue et la plus large passait par les vallées d'Aoste et de Bardo; et la troisième, qui aboutit dans la Suisse, se dirige, par Bellinzona et le Mont-Adule, près des *Alpes Lépontiennes*. César parle de ces Alpes, (*init. lib.* 3, *Bell. Gall.*) et les nomme *Summas Alpes*. Il s'est glissé une erreur au mot *Octodurum*, dans le Dictionnaire topographique de D. J. Martin (Hist. des Gaules, tom. 2.) Il y est dit que cette capitale des Véragres, que César ne qualifie cependant que de *bourg*, et qu'on nomme aujourd'hui *Martinach*, était à la gauche du torrent de la Drance. Voici les propres expressions de César : « *Cùm hic (vicus) in duas partes flumine divi- « deretur, alteram partem.... Gallis concessit (Galba) ; « alteram vacuam ab illis relictam cohortibus ad hieman- « dum attribuit....* » Octodurum était donc sur l'une et l'autre rive de la Drance. Ce fut par la troisième de ces routes que l'empereur Constance marcha contre les Allemands, et que ceux-ci entrèrent en Italie, sous le règne de Claude, successeur de Gallien. Ils furent battus près du lac de Garde.

Deux routes passaient par les *Alpes Rhœtiques*, ou *Tridentines*. La première, le long du lac de Côme, par Coire et Brégens. Drusus et Tibère s'en servirent pour aller terminer la guerre contre les Rhœtes. (*Dion. lib.* 54.) Stilicon, général de Théodose, prit la même route, si l'on en juge par les vers de Claudien. La seconde allait de Trente à Ausbourg. Florus (*lib.* 3, *cap* 3.) fait présumer que ce fut par là que les Cimbres arrivèrent.

Une route par les *Alpes Carniques*, passait à la célèbre ville d'Aquilée, saccagée par Attila.

Une autre route par les *Alpes Juliennes*, servait de passage aux troupes romaines, lorsqu'elles marchaient vers

la Pannonie et l'Illyrie. Jules-César l'avait commencée, Auguste la fit achever.

Plusieurs écrivains se sont épuisés en conjectures pour tracer, d'une manière positive, la route qu'Annibal a tenue dans les Alpes.

Polybe, auteur presque contemporain, et d'une exactitude que l'on cite pour modèle aux historiens, Polybe, qui avait visité les localités, a cependant négligé des détails importans sur le nom des vallées parcourues et des montagnes gravies par les Carthaginois. On peut en conclure que les subdivisions indiquées ci-dessus sont d'une date postérieure à l'époque où écrivait Polybe, et qu'alors les bourgades détruites et brûlées par la vengeance d'Annibal n'avaient pu encore être rétablies. Dans d'autres lieux sans doute, les ruines de ces habitations auraient pu éclairer l'écrivain et perpétuer la tradition; mais, dans le sein des Alpes, au milieu des torrens et des avalanches, quels changemens la nature, livrée à elle-même, ne devait-elle pas avoir opérés dans l'espace de cinquante ans ! [1]

Tite-Live, qui écrivait plus de cent ans après Polybe, pouvait encore moins donner, à cet égard, des notions certaines. Aussi se borne-t-il à réfuter l'opinion de ceux qui, sur le nom d'*Alpes Pennines*, fondaient la supposition que les Carthaginois eussent traversé la montagne appelée aujourd'hui le *Saint-Bernard*.

Il n'était donc guère permis aux modernes de s'écarter de ces deux historiens, sans se perdre dans des systêmes ingénieux, il est vrai, mais peu satisfaisans pour les amis de la vérité.

Folard, à qui nous devons d'excellens commentaires sur Polybe, s'est particulièrement laissé entraîner au

---

[1] Polybe mourut à quatre-vingt-deux ans, 121 ans avant l'ère vulgaire, et 97 après le passage d'Annibal.

projet séduisant de tracer, jour par jour, la marche des Carthaginois à travers les monts. Il va jusqu'à désigner affirmativement les lieux où Annibal a campé, où il a combattu, où le découragement de ses troupes lui a fourni cette occasion brillante de déployer toute l'étendue de ses ressources, de son courage et de son génie. Pour achever la conviction, Folard réunit à son système des cartes militaires, où il nous représente les montagnards, les barbares, pour me servir de l'expression des Romains, rangés en ordre de bataille, dans ces gorges étroites, comme le seraient des légions romaines au milieu des plaines de l'Italie.

M. de Saint-Simon, aide-de-camp du prince de Conti, dans la préface de son *Histoire de la campagne de* 1744, fait une digression intéressante sur le passage d'Annibal. Ainsi que Folard, il appuie son opinion sur la connaissance qu'il a des lieux; mais ce serait une erreur d'en conclure que ces deux écrivains sont d'accord. Saint-Simon accuse Folard de s'être écarté bénévolement de la version de Polybe et de celle de Tite-Live, sur-tout dans les détails qui, se trouvant également confirmés par les deux historiens, semblent avoir acquis ce degré de certitude que l'on est convenu d'accorder à l'histoire. On verra que Saint-Simon n'est pas, sous ce même rapport, entièrement irréprochable.

Un docteur de Montpellier a reproduit en 1789, dans des *Essais Historiques sur le Mont Saint-Bernard*, l'ancienne tradition combattue par Tite-Live. Il se fonde sur des inscriptions latines, dont quelques-unes, attestées uniquement par des moines, n'existent plus, et dont il corrige ou rétablit les autres, d'après son système. Il cite sur-tout le témoignage de Luitprand, évêque du dixième siècle, qui dit avoir lu sur un rocher du val d'Aoste ces mots : « *Transitus Annibalis.* » Il ne voit pas que ce

monument, qu'il appelle *éternel,* aurait porté l'inscription en langue punique ou celtique, ou qu'au moins le nom d'*Hannibal* y eût été tracé comme on l'écrivait alors.

Josias *Simler,* érudit du seizième siècle, avait aussi adopté légèrement la tradition vulgaire; mais il se garda bien de rien affirmer. « *Illud enim iter* (en parlant du chemin que Pompée s'ouvrit par le Mont-Cénis) *multò* « *opportuniùs est Penninis Alpibus per quas Hannibal* « *transivisse creditur....* »

Pline, copié ensuite par Sempronius, par Servius, par Ammien-Marcellin, s'était néanmoins exprimé avec réserve. « *His (Pœninis) Pœnos transisse memorant....* » On voit que, de son temps, la tradition avait décidé de l'orthographe du mot *Penninæ;* et cette orthographe, à son tour, confirmait la tradition. Combien d'étymologies ont des sources aussi incertaines!

Bergier, dans son Histoire instructive des grands chemins de l'empire romain, dit que la belle route ouverte par Pompée se trouve entre la voie d'Hercule (le Saint-Bernard) et la voie d'Annibal. Mais Bergier se contredit dans le même paragraphe; et il partage l'erreur de Servius et d'Appien, qui ne séparent les sources du Rhône et de l'Éridan que par le Mont-Cénis.

Grosley, dans ses Observations sur l'Italie, publiées en 1764, sous le nom de deux gentilshommes suédois, repousse également l'opinion du passage d'Annibal par le Saint-Bernard. Il se décide pour le Mont-Cénis; et l'on verra bientôt pourquoi je ne suis pas entièrement de son avis.

Strabon, le meilleur géographe de l'antiquité, qui écrivait sous le règne d'Auguste, et qui avait probablement sous les yeux cette belle histoire de Polybe, dont il est parvenu jusqu'à nous si peu de fragmens, dit que, du temps de Polybe, il n'y avait à travers les Alpes

que quatre grands chemins pour passer de l'Italie dans les Gaules. Ses expressions sont remarquables : « *Unam* « *per Ligures, alteram per Taurinos* quâ usus sit Anni-« bal; *tertiam per Salassos, quartam per Rhætos....* »

C'est donc à la fois Polybe, Tite-Live et Strabon, qui nous assurent qu'Annibal n'a point passé *per Salassos*, par le val d'Aoste, ni conséquemment par le Saint-Bernard. Remarquons que Tite-Live, qui avait l'amitié d'Auguste, et à qui les meilleurs mémoires avaient été fournis, combat vivement, à l'occasion de ce passage, la tradition populaire, pour laquelle cependant il témoigne tant d'égards en d'autres circonstances. Il rétablit même la véritable origine du nom d'*Alpes Pennines*, tiré de leur élévation, (*Alpes Summæ*, dit César) et du dieu *Penn*, que les habitans de ces montagnes y adoraient.

Annibal n'a point passé non plus par le Mont-Cénis. Nous pourrions citer l'autorité d'Appien et de Simler; mais celle de *Pompée* vaut mieux encore. Ce grand homme s'exprimait ainsi dans la lettre qu'il écrivit au sénat : « *Hostes in cervicibus jàm Italiæ agentes, ab* « *Alpibus in Hispaniam submovi : per eas iter*, aliud « atque Annibal, *nobis opportuniùs patefeci....* » (Frag. de SALL.)

Folard guide Annibal par le Mont Genèvre, et Saint-Simon le dirige plus au sud, par le Mont-Viso. Cette différence dans l'opinion de ces deux militaires provient de ce que chacun d'eux fait tenir aux Carthaginois une route très-opposée, après avoir quitté le confluent du Rhône et de l'Isère.

Tous les critiques s'accordent sur le point de départ. Ils ont adopté la substitution proposée par Cluvier du mot *Isarar*, au lieu du mot *Arar*, que l'on voit dans Tite-Live, et du mot Σκόρας, qui s'est glissé dans plu-

sieurs éditions de Polybe.[1] Il est évident qu'Annibal n'aurait pas eu le temps de parvenir jusqu'au confluent de la Saône et du Rhône, qu'aucun intérêt ne le conduisait aussi loin, et que ce grand général n'a pu se déterminer à opérer deux autres fois, sans aucun motif, le passage du Rhône qu'il avait eu tant de peine à exécuter sur le territoire des Cavares.

Il ne s'agissait donc que de conduire Annibal de la presque île des Allobroges jusqu'au pied des Alpes.

Le texte de Polybe est simple, clair et formel. « Le « nouveau roi des Allobroges (qu'Annibal venait d'af- « fermir sur son trône, et qui avait fourni aux Cartha- « ginois des vivres, des vêtemens, des armes, des mu- « nitions en abondance) suit *jusqu'au pied des Alpes* « Annibal, qui n'entrait qu'en tremblant *dans les terres* « *des Gaulois montagnards*, et il l'escorte *jusqu'à l'en-* « *droit d'où il devait entrer dans les Alpes*. Il avait déjà « marché pendant dix jours, et avait fait environ huit « cents stades de chemin *le long du fleuve*; déjà il se dis- « posait *à mettre le pied dans les Alpes*, lorsqu'il se vit « dans un danger auquel il était très-difficile d'échapper. « Tant qu'il fut dans le plat pays, les chefs des Allo- « broges ne l'inquiétèrent pas dans sa marche, soit qu'ils « redoutassent la cavalerie carthaginoise, ou *que les* « *Barbares dont elle était accompagnée, les tinssent en* « *respect*. Mais, *quand ceux-ci se furent retirés, et qu'An-* « *nibal commença d'entrer dans les détroits des monta-* « *gnes*, alors les *Allobroges* coururent s'emparer des lieux « qui commandaient ceux par où il fallait passer néces- « sairement.... Annibal campe au pied des Alpes, et « envoie reconnaître l'ennemi. Il fait une marche de

[1] *Voyez* les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, tomes 3 et 5.

« nuit, et s'empare de leurs postes. Les Barbares l'at-
« taquent le lendemain; Annibal les bat, détruit leurs « villes et tous leurs bourgs, dont il abandonne le pillage « à son armée.......... »

Ne devait-on pas conclure de tous ces détails fournis par un historien exact, par un militaire éclairé, que le roi des Allobroges conduisit Annibal à travers les peuples de sa nation; que son escorte, autrement, eût été d'une mince utilité aux Carthaginois, et que le retour dans sa capitale eût pu devenir funeste au prince Brancus; qu'après avoir marché, pendant dix jours, *le long du fleuve*, et après avoir fait environ trente-trois lieues communes de France, Annibal se trouva *au pied des Alpes, et toujours chez les Allobroges?* C'est donc évidemment l'Isère qu'il a côtoyée.

Cependant Saint-Simon le fait redescendre le long du Rhône pendant dix jours, et traverser de nouveau l'Isère et la Drôme, si difficiles à franchir en automne par une grande armée; il le fait revenir, sans motif, vers les Romains, qu'il pouvait supposer à sa poursuite; il le fait escorter par un roi allobroge, chez des peuples qui ne peuvent reconnaître l'autorité de ce prince; enfin il place les Carthaginois, après dix jours de marche, aussi loin des Alpes qu'au moment de leur départ.

Je sais bien que la version de Tite-Live s'écarte de celle de Polybe; mais la raison, les principes et l'évidence sont d'accord avec ce dernier. D'ailleurs, Tite-Live ne fait point descendre Annibal jusqu'au milieu des Tricastins, mais *vers les Tricastins;* il ne le fait point passer au centre des Voconces, mais *à l'extrémité du pays des Voconces.* Ainsi, pour faire triompher son système, M. de Saint-Simon ne se contente pas de négliger le texte de Polybe, il dénature aussi celui de Tite-Live.

D'après cet examen, ce serait donc à l'entrée de la

vallée du Grésivaudan, vers les lieux où se trouve aujourd'hui le fort *Barraux*, près de l'Isère, qu'Annibal aurait eu à vaincre les premières difficultés; et c'est alors que Montmélian et Chambéry auraient éprouvé le ressentiment de ce général et la fureur de son armée.

Je suis porté à croire que c'est dans la vallée de Maurienne, où coule la rivière d'Arc, qu'il fut séduit par les démonstrations des montagnards, et égaré vers le petit Mont-Cénis, qui n'était point alors un passage, et que la saison rendait encore plus impraticable. Ce fut après avoir battu ces perfides, qu'Annibal se dirigea de lui-même vers le sommet des Alpes, qu'il gagna avec peine le Lautaret, qu'il traversa la Durance à la hauteur de l'emplacement actuel de Briançon, et qu'il arriva au Mont-Genèvre.[1]

Comme il ne pouvait plus se confier aux guides du pays, il ne lui restait d'autre parti à prendre que de se diriger vers l'est, et de gagner le val de Suse qui se déployait sous ses yeux, et qu'arrose la Doria. La fermeté de sa résolution est prouvée par les efforts inouis avec lesquels il parvint à s'ouvrir un passage, plutôt que de faire encore errer son armée à travers d'autres montagnes.

Quel que soit le lieu où il ait harangué ses troupes, il lui suffisait de voir et de montrer une vallée vers l'orient, pour ranimer leur espérance. Mais des promesses aussi solennelles lui imposaient, dans ces circonstances difficiles, l'obligation de ne plus diriger son armée vers un point opposé; et voilà pourquoi il fendit les rochers, et creusa un chemin praticable même pour ses éléphans, plutôt que de rétrograder.

---

[1] « *Alteram per Taurinos, quâ usus sit Annibal....* » (Vide *suprà.*)

Polybe et Tite-Live s'accordent sur l'espace de temps qu'Annibal employa dans ce passage mémorable. Saint-Simon, d'après eux, lui fait faire ce trajet en quinze jours. Il témoigne un juste étonnement en voyant les calculs de Folard, qui, malgré ces deux historiens, veut que ce passage ait été effectué en douze jours.

C'est ainsi qu'appuyé sur le texte de Polybe, je cherche à rectifier les systêmes de Folard et de Saint-Simon. J'écarte sur-tout le retour inutile et dangereux d'Annibal le long du Rhône, malgré les raisonnemens de Saint-Simon; et je n'admets point le détail des marches, des combats, des campemens de l'armée carthaginoise à travers les montagnes, tels qu'il a plu à Folard de les imaginer.

Dans la suite de cet ouvrage, nous aurons à tracer une marche aussi extraordinaire et plus rapide; mais les matériaux ne manqueront point à l'historien, et nous ne laisserons à la postérité aucune incertitude sur le passage des Alpes par Bonaparte.

(*b*) Page 113.

On s'est borné à recueillir sur le passage des Alpes par Charlemagne, les éclaircissemens que l'histoire a fournis; le lecteur pourra le comparer avec celui d'Annibal, et avec celui de nos jours :

« *Pius rex Carolus usque Genuam venit : divisoque ibi exercitu suo partem misit* per Alpes Cottias, et per juga Cibennica, *id est per montem quem accolæ Cenisium vocant, quæ latera aperiunt in agros Taurinorum. Desiderius rex tunc juxta Clusas Longobardorum exercitum composuerat : sed impetum Francorum sustinere non valens, Papiam ipse Desiderius refugit. Et pius rex*

Carolus post Desiderium per apertas Clusas veniens, civitatem ipsam obsedit. » (*Anno* 773.)

Ex Adonis Viennensis archiepiscopi Chronico. (Obiit anno 875.)

« *Carolus Magnus..... non cunctatas igitur copias ad Alpes progredi jubet. Occupaverat Desiderius angustias montium fortissimis præsidiis. Sed cognito regis adventu, in planâ mox hostis se recepit. Superatis jugis postquàm Taurinum Carolus pervenit, certior factus Desiderius, Vercellas cum grandi exercitu profectum esse, converso in illum agmine Carolus Vercellas petit. Ubi dimicandi potestate factâ, fusos suos cùm videret, Desiderius Papiam fugâ se proripuit. Locum ubi pugnatum est, propter interfectorum stragem Mortariam incolæ appellaverunt: ubi sacella duo, unum beato Petro; alterum divo Eusebio dicata sunt: in illo Amillius, in hoc, amicus sepultus est, qui tantâ formæ similitudine æquales fuisse traduntur, ut alter, ab altero, haud facilè discerni posset. Et hi quidem in Caroli exercitu militantes apud Mortariam occubuerunt.* »

Roberti Gaguini, de Francorum Gestis Annales, nec non Huberti Vellei consertus Agger. Parisiis, cum privilegio, anni 1521, fol. 48 et 49.

« .... In villâ Theodone vocatâ
Insignis Caroli pietatem regis adivit.
....
Talibus auditis, causam rex protinùs omnem
Sollicito volvens animo, satis affore justum
Perpendit...........................
Atque suo statim regno collegit ab omni

Roboris immensi variis ex gentibus agmen.
Quod secum ducens, *Genuam* pervenit ad urbem,
Quam rapido cursu Rhodanus præterfluit amnis.
Tùm gemino Longobardos invadere bello
Decrevit, *populumque suum* divisit, et unum
Cum duce Bernardo partem præceperat ire
Per *montem Jovis :* id nomen vetus indidit error.
At reliquam per *Cinisium* rex duxerat ipse.
Transcensis igitur horrendis Alpibus, instar
Turbidinis Ausoniæ duplex exercitus arva
Irruerat, latè regnum vastans opulentum,
Jamque metus cunctos Francorum perculit ingens.
....
Et clausum *Ticino*, cui nunc est *Papia* nomen..... »
....

Poetæ Saxonici Annalium lib. I, vers. 98 *et seq. Anno* 773, *indict.* 10.

« .... Ayant donc assemblé son armée à Genève, il la divisa en deux corps : avec l'un, Bernard, son oncle paternel, prit sa route par le Mont-Jou; et lui, avec l'autre, passa par le Mont-Cénis. Didier s'était avancé, avec toutes ses troupes, pour garder les passages des montagnes; et il les tenait si bien fermés, que les Français, les ayant tentés par diverses fois et par différens endroits, étaient à la veille de s'en retourner sans rien faire, quand les Lombards tout d'un coup prirent l'épouvante, et abandonnèrent leur poste avec une extrême confusion, soit que quelque petit nombre de Français, ayant grimpé par des rochers et par des précipices, leur fît appréhender d'être enveloppés, ou qu'une partie de leurs gens même ayant été secrètement débauchée par les pratiques du pape, eût commencé à lâcher pied. Quoi qu'il en soit, Didier, n'ayant pu arrêter ce désordre, se jeta dans Pavie, etc. etc. »

« Charles, avec une partie de son armée, se campa devant Pavie, et envoya l'autre devant Vérone. »

Extrait de l'Histoire de France, par Mézeray.

« Charles alors marcha contre Didier..... Les Alpes l'arrêtèrent quelque temps; il en trouva tous les passages étroitement gardés; mais enfin il s'ouvre une entrée par où l'ennemi craignait le moins, fond à l'improviste sur les Lombards, et les met en déroute. Didier se sauve dans Pavie, etc. etc. »

Extrait de l'Histoire de France, par Vély.

(c) Page 329.

Un ingénieur génois avait tenté, au siége de *Serresanella*, en 1487, de faire sauter une muraille, par le moyen de la poudre à canon. Cet essai ne lui avait pas réussi. *Pierre* fut plus heureux à l'attaque du château de l'Œuf, en 1503; et ce succès qui entraîna la conquête du royaume de Naples, fit attribuer au Navarrois la gloire de cette découverte.

On ne fait généralement remonter l'invention de la poudre qu'au milieu du quatorzième siècle. Ce sont des moines allemands auxquels on en défère l'honneur. Mais un autre moine, l'Anglais *Roger Bacon*, avait deviné la détonnation du soufre, du nitre et du charbon réunis, et il les avait annoncées plus de cent ans avant les expériences de *Barthold Schwarts*, ou de *Constantin Anklitzen.*

Si le témoignage de l'auteur du *Grand Théâtre Historique* dédié au prince royal de Prusse, est digne de foi, on peut assurer que l'on voyait en 1703, à *Amberg*, capitale du haut Palatinat, un canon qui avait été coulé en 1303. Ce qui ferait supposer à la fabrication de la

poudre une époque plus reculée. D'ailleurs, depuis quelques mille ans, les Indiens et les Chinois la connaissaient, quoiqu'ils ne la préparassent pas de la même manière. Ces derniers l'employaient, dans leurs fêtes, à leurs feux d'artifice. Le premier usage qu'en firent les Européens, fut de la consacrer à la destruction de leurs semblables.

Il paraît certain que, vers l'an 1338, on se servit de bombardes et de canons pour battre les murailles des places assiégées; mais on hésita long-temps à diriger ces formidables machines contre des hommes. En 1380, lorsque le célèbre *Carlo Zéno*, revenant de Constantinople, et commandant pour les Vénitiens, employa le canon contre les Génois, dans un combat, sous la ville de Chiozza (Fossa-Claudia), toute l'Italie se récria contre ce qu'elle appelait une contravention manifeste aux lois de la bonne guerre.

Cependant un pareil exemple avait été donné dans l'Occident, par les Maures, en 1342, devant Algésiras, et en 1346, par les Anglais, à la bataille de Crécy.

Pierre Mexia, ou *Messia*, de Séville, raconte le premier fait dans ses *Leçons Diverses;* et, s'il fallait en croire le chroniqueur *dom Pèdre*, évêque de Léon, l'usage des canons aurait été familier aux mêmes Maures dès les premières années du quatorzième siècle. Ainsi beaucoup de probabilités se réunissent en faveur de l'opinion de ceux qui font venir d'Orient la découverte de la poudre.

Quant à la bataille de Crécy, nous convenons qu'il est inutile de recourir à l'effet de quelques pièces de canon, pour expliquer l'avantage que les Anglais remportèrent; mais, en réponse à la question que fait Voltaire, *Pourquoi le roi de France n'aurait-il pas eu aussi ses canons?* on peut rappeler la marche de l'armée française, qui fit à la hâte, et par les plus mauvais temps, trois grandes

lieues de chemin; l'empressement du comte d'Alençon, qui désobéit à son roi; le tumulte avec lequel tous les bannerets voulurent occuper le premier rang, et vinrent se précipiter dans cette espèce d'entonnoir que formait le terrain au fond duquel le prince de Galles avait rangé sa petite armée. Toutes ces circonstances réunies ont pu rendre alors inutile le canon des Français. Voltaire se demande encore si la pluie a pu ne ménager que l'arc des archers anglais; mais le Prince Noir avait fait couvrir ces arcs pendant la pluie, et cette précaution n'avait point été prise par les arbalétriers génois lors de la marche forcée qu'on leur avait fait exécuter.

Si les canons suivaient les armées dès le milieu du quatorzième siècle, il en devait résulter une autre manière de s'armer, d'autres règles pour construire, attaquer et défendre les places, pour conduire, ranger les troupes, et les faire combattre.

Cependant ces mutations furent long-temps insensibles. Elles étaient retardées par les préjugés chevaleresques qui repoussaient un moyen de combattre loin de son ennemi, et par l'organisation de la gendarmerie qui, presque par-tout indépendante, et ne servant dans les guerres générales que par de très-courts intervalles, était peu disposée à étudier de nouvelles manœuvres, et à se soumettre à une discipline qu'elle regardait comme avilissante. On peut donc croire que l'invention de la poudre et l'usage des canons influèrent sur la réforme que Charles VII fit de cette gendarmerie, et sur la création des compagnies d'ordonnance. Alors des subsides réguliers mirent le prince à même de se procurer une nombreuse artillerie, et la discipline, peu à peu introduite dans les troupes, fit connaître toute l'importance de ces armes redoutables.

Le comte de Dunois s'en servit avec succès en 1423,

quoique le président Hénault assure que ce guerrier célèbre ne se signala, pour la première fois, qu'en 1427. En 1450, Artus de Bretagne, connétable de Richemont, tira quelque avantage de deux coulevrines posées sur l'un des coteaux du *douet* de Formigny. On donnait alors aux pièces d'artillerie les noms les plus formidables; mais ce fut Louis XIV qui fit graver sur les canons cette terrible devise : *Ratio ultima regum*. « La dernière raison « des rois, dit *le Spectateur*, (tom. 3, 23e Disc.) n'est « pas toujours la meilleure. » En 1468, dans la guerre du duc de Bourgogne contre les Liégeois, on vit le beau-frère de Louis XI, le comte de Charolois, renouveler l'antique usage de fortifier son camp. Louis XI l'imita en 1472; et cette sage mesure que nécessitait l'artillerie, valut à ce prince une dénomination injurieuse : tant il est difficile de surmonter un préjugé établi!

On s'appliquait encore à fondre des canons d'un calibre énorme. L'épreuve de la fameuse bombarde coulée à Tours en 1473, devint fatale au fondeur *Jean Maugue*. Étant resté devant la bouche de la pièce pendant qu'on la rechargeait, il fut emporté, avec quatorze autres personnes, par le boulet, pesant 500 livres. Ce fut à cette occasion que l'on cria dans les carrefours de Paris : « Priez pour *Jean Maugue*, qui est allé de vie à « trépas, *entre le ciel et la terre*, au service du roi, notre « Sire. »

Les hommes d'armes, pour résister à la mousqueterie, portèrent d'abord une armure plus pesante. La mollesse et l'indiscipline firent ensuite négliger ces moyens de défense; elles parvinrent même à les rendre méprisables aux yeux de la bravoure, et l'ancien point d'honneur d'accepter toujours la bataille, fut remplacé par le vain mérite d'aller affronter, presque nu, des blessures et la mort, sans aucun avantage pour son pays.

L'infanterie reprit alors la considération qu'elle avait perdue depuis la décadence de l'empire romain ; elle opposa une glorieuse résistance à la gendarmerie, et décida du sort des combats. Cependant les arcs et les arbalètes restèrent en usage jusqu'après la bataille de Pavie, époque à laquelle François Ier leur substitua l'arquebuse, et remplaça la charge de grand maître des arbalétriers par celle de grand maître de l'artillerie.

Il y avait loin encore de tous ces changemens partiels que l'expérience faisait successivement adopter, aux véritables connaissances militaires qui ne furent déployées, dans le même siècle, que par le trop fameux duc d'Albe, par Henri IV, par le duc de Parme, et qui eurent pour cause première l'établissement des troupes réglées.

Terminons cette note par le rapprochement singulier que l'on trouve dans les *Essais de Saint-Foix :* Un moine découvrit la poudre à canon ; un évêque (celui de Munster) inventa les bombes ; un capucin (le père Joseph) imagina les espions de police et les lettres de cachet. Ajoutons que la plupart des historiens attribuent la découverte de l'imprimerie à un militaire, Jean Mentel, de Strasbourg.

(*d*) Page 389.

La nécessité de se reconnaître à la guerre a toujours fait adopter des marques distinctives de ralliement : on désigne, en terme générique, ces symboles sous le nom d'enseignes. Les enseignes se divisent en *drapeaux* et en *étendards ;* le drapeau convient à l'infanterie, l'étendard à la cavalerie.

Les peuples ont toujours voué à ces signes distinctifs un attachement égal au respect. Les Romains regardaient la perte des enseignes comme un malheur ; la cohorte

qui avait perdu les siens était exilée du camp, et n'y revenait qu'après une action éclatante.

Béneton, ancien gendarme, qui a publié sur cette matière un profond commentaire, a recueilli avec soin les marques générales qui étaient en usage sur les enseignes des divers peuples de l'antiquité : ainsi le soleil chez les Perses, l'aigle de Jupiter chez les Romains, la chouette de Minerve à Athènes, un cheval parmi les Carthaginois, l'épée de Mars chez les Celtes, furent les marques distinctives des armées. On voit les Gaulois, déterminés à secouer le joug que César leur imposait, jurer sur leurs enseignes, avant de livrer leurs otages. Les habitans de l'Armorique s'étant donnés aux Français, sous Clovis, les Romains ne se rendent qu'à condition qu'ils garderont leurs enseignes. Cet attachement aux signes de ralliement des braves fut encore plus sacré dans l'antiquité que chez les modernes.

Auguste *Galand* dit que les Francs joignirent des signes d'adoption à leurs symboles d'origine.

Lorsque Clovis eut embrassé le christianisme, il ne voulut plus d'autre enseigne que celle de son culte. Sous Constantin, il n'y avait plus dans l'empire que l'aigle et la croix. Le labarum impérial était le chiffre de Jésus-Christ, brodé en pierreries.

Tacite, en parlant des Germains, et Grégoire de Tours, en parlant des Français, s'accordent à dire que les uns et les autres avaient toujours eu pour enseignes des symboles d'animaux, d'élémens, de rivières, et des divers objets de leur culte.

Outre les enseignes nationales, chacun des premiers rois avait la sienne. Les Francs Ripuaires avaient eu une épée; les Francs Saliens, une tête de bœuf : après son baptême, Clovis adopta l'enseigne bleu uni. Indépendamment de la bannière de saint Martin, de l'oriflamme,

des fleurs de lis et des croix, les monarques français eurent un étendard particulier : Charles VIII avait adopté le cerf; Louis XII, le porc-épic; François Ier, la salamandre; Henri II, le croissant; Henri III, trois couronnes; Henri IV, la massue d'Hercule.

Mais il paraît constant que, chez les Français, le symbole général fut successivement la *bannière bleue de saint Martin*, la *bannière rouge de saint Denis*, et la *cornette blanche*.

Saint Martin avait été un des premiers apôtres du christianisme dans les Gaules. Les Français l'adoptèrent pour patron. Clovis et Charlemagne, ayant à combattre des peuples ennemis de leur religion, crurent devoir ne marcher que sous les auspices des héros de leur foi et de celle des peuples qu'ils conduisaient à la victoire; les comtes d'Anjou furent les premiers porte-enseignes connus de l'*enseigne* ou *bannière de saint Martin*.

Depuis Hugues Capet; dont les successeurs fixèrent leur séjour à Paris, saint Denis, patron de leur capitale, le devint bientôt de tout le royaume. C'est Louis le Gros qui, le premier, fit un usage général de la *bannière de saint Denis*. Il leva, pour la première fois, l'oriflamme en 1124, avant de partir pour la guerre contre l'empereur Henri V. Le premier qui l'ait porté, en qualité de porte-oriflamme, est Anceau de Chevreuse, qui perdit l'enseigne et la vie à la bataille de Mons-en-Puelle, en 1304. Sous Charles VI, un seigneur quitte la dignité de maréchal de France pour celle de porte-oriflamme.

A la fin du quinzième siècle, on ne vit plus de bannières dans les armées françaises. Les drapeaux les firent disparaître sous Louis XI, à l'imitation des Suisses et des Allemands.

On croit que, sous Charles V et sous Charles VI, l'*étendard de France* fut orné de la croix rouge. Sous

Charles VII, il perdit son nom et son ornement; il prit le nom de *cornette blanche*. Sous Philippe-Auguste, il fut bleu, parsemé de fleurs de lis d'or; sous Charles VI, il avait la croix blanche, ainsi que sous Louis XII et François Ier. Il est fort question de la cornette blanche dans les guerres civiles sous Charles IX et Henri IV, et sous Louis XIII, en 1620 et 1642.

Sous la seconde race, on vit des *gonfanons*, étendards des troupes menées par les comtes, abbés, évêques, etc.; l'*étendard royal*, porté à la tête du corps où le roi était en personne.

Sous la troisième race, la *bannière* était pour les milices de chaque commune ou paroisse; celle des chevaliers bannerets était carrée. Le *pennon* était pour les chevaliers non bannerets.

Les armées de François Ier étaient plus nombreuses en infanterie qu'en cavalerie. Sous la seconde et même la troisième race, jusqu'au quinzième siècle, il y avait eu plus de cavalerie que d'infanterie. Depuis François Ier jusqu'à présent, des proportions plus régulières furent établies entre les deux armes. Sous Charles VII, l'infanterie commence à marcher sous des *drapeaux;* la gendarmerie d'ordonnance, sous des *étendards* et des *guidons;* la cavalerie légère, sous des *cornettes*. Il ne fut plus question de bannières, ni de pennons.

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.



ERRATA du premier volume.

Pag. 15, lig. 23, *après le mot* carnage, *effacez le mot* général.
Pag. 87, lig. 10, cavaliers qui tous, *lisez* cavaliers : tous.
Même page, lig. 18, l'Augon, *lisez* l'Angon.
Pag. 88, lig. 13, pénètrent, *lisez* pénétrèrent.
Pag. 118, lig. 4, margraven, *lisez* der markgraf.
Pag. 145, lig. 5, prête à, *lisez* près de.
Pag. 226, avant-dernière ligne, *effacez* toujours.
Pag. 506, lig. 9, pitié, *lisez* piété.
Dans plusieurs passages, *substituez* la Palice, où ce nom est écrit la Palisse.




Digitized by Google

